

THÈSE DE
PARIS.

1889

N^o. 13.

ÉTUDE

SUR

JEAN FISCHART

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

P. BESSON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

ÉTUDE
SUR
JEAN FISCHART

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

P. BESSON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

A MON CHER MAITRE

MONSIEUR E. LICHTENBERGER

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage de gratitude et de respectueuse affection.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — Biographie de Fischart. — Sa carrière littéraire. Son rôle dans la littérature allemande	1
CHAPITRE II. — Fischart et Rabelais	21
CHAPITRE III. — Fischart humoriste et satirique dans les œuvres qui ne sont pas directement imitées de Rabelais. — L'allégorie et la fable chez Fischart. — <i>La Chasse aux Puces</i> . — <i>Le Livret de con-</i> <i>solation des Goutteux</i> . — <i>Le Livret philosophique de morale</i> <i>conjugale</i>	123
CHAPITRE IV. — Théories littéraires et esthétiques de Fischart . .	162
CHAPITRE V. — Querelles théologiques de Fischart.	185
CHAPITRE VI. — Idées positives de Fischart sur la religion et sur l'éducation. — <i>In hæreticis coercendis quatenus progredi liceat</i> . — <i>Ce sont les savants qui sont les fous</i> . — <i>Exhortation à</i> <i>donner aux enfants une éducation chrétienne</i> . — <i>Petit livre de</i> <i>cantiques</i> . — Superstitions de Fischart: <i>La Démonomanie de</i> <i>Bodin</i> . — <i>Le Marteau des sorcières</i> . — <i>La Juive de Binzwangen</i> . — <i>Le chevalier de Stauffenberg</i> . — <i>L'alchimie corrigée</i>	226
CHAPITRE VII. — La politique de Fischart. — Politique intérieure. — Fischart publiciste des protestants en Allemagne. — Intérêt qu'il prend aux huguenots: <i>Le Réveille-Matin</i> . — <i>La Déclaration</i> <i>publique des Malcontents</i> . — <i>Antimachiavellus</i> . — Traduction du <i>Brutum Fulmen</i> de Hotman. — <i>Protestation du roi de Navarre</i> <i>et du prince de Condé</i> . — <i>Uncalvinisch Gegenbadstüblein</i> . — <i>L'exhortation aux papistes de la Ligue</i> . — <i>Antimartyrion</i> . — <i>Discours sur l'état actuel de la France</i> . — <i>Antihispanus</i> . — <i>Re-</i> <i>lation de la bataille d'Ivry</i> . — <i>Déclaration du roi de France et</i> <i>de Navarre</i> . — Fischart et la Suisse. — <i>L'aventureuse Nef de</i> <i>Zurich</i> . — <i>Relation datée de Milan</i> . — <i>Alliance des trois villes</i> <i>libres de Zurich, Berne et Strasbourg</i> . — Fischart et l'Espagne. — Haine de Fischart pour les Espagnols. — <i>Relation de la</i> <i>destruction de l'Armada</i>	251
CHAPITRE VIII. — Fischart philologue. — Fantaisies étymologiques .	318
CHAPITRE IX. — La Langue et le Style de Fischart. — Sa versifi- cation	324
CONCLUSION	342
BIBLIOGRAPHIE	347
INDEX ALPHABÉTIQUE	357

ÉTUDE SUR JEAN FISCHART

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE DE FISCHART — SA CARRIÈRE LITTÉRAIRE SON RÔLE DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Il est peu d'écrivains dont la renommée ait subi autant de vicissitudes que celle de Fischart. Arrivé jeune à la réputation, il fut pendant vingt ans l'auteur le plus fécond, le plus connu, le plus influent de son époque. Nul rival n'essaya même de lui disputer le premier rang. La puissante génération qui avait préparé et effectué la Réforme était éteinte : Hutten, Érasme, Luther n'étaient plus. Il semblait que ce violent effort eût épuisé les forces vives de la nation. Hans Sachs, dont la jeunesse et l'âge mûr avaient produit tant d'œuvres de mérite, était arrivé au dernier terme de la vieillesse. Il vécut assez longtemps pour assister aux premiers succès du jeune pamphlétaire de Strasbourg, mais la mort lui épargna la douleur de voir sa gloire éclipsée. Il mourut à temps (1576) pour laisser libre la première place, où Fischart lui succéda sans contestation. Déjà ses premiers ouvrages avaient obtenu le plus grand succès, bien qu'ils ne soient guère supérieurs à ceux de la plupart des écrivains de l'époque. Mais lorsque son esprit eut acquis plus de maturité, lorsqu'il mérita d'être salué du nom de Rabelais de l'Alle-

magne et que, mêlé de près ou de loin à tous les événements religieux et politiques de cet âge si tourmenté, il apparut comme l'incarnation vivante des aspirations les plus diverses de son siècle et de sa nation, il sembla que sa gloire était assise sur des bases à tout jamais inébranlables. Ses moindres pamphlets étaient lus et commentés avidement par le public tout entier. De nombreuses éditions se succédaient sans lasser la curiosité des lecteurs. Comment croire qu'un nom si souvent répété, si aimé à la fois et si redouté pût être jamais oublié ?

Et pourtant, moins de trente ans après la mort de l'écrivain, une guerre terrible éclatait, exerçait ses ravages sur l'Allemagne, et le fracas des armes couvrait le bruit de sa renommée. Lorsque la paix de Westphalie rendit enfin à l'Empire la paix et le repos, toute cette gloire littéraire sembla bien surannée : une nouvelle école avait gagné la faveur publique ; on voulait donner à la muse allemande les grâces et la noblesse de la muse antique. La France de son côté, qui venait de fonder avec tant d'éclat son hégémonie politique, exerçait une influence de plus en plus puissante sur la littérature de l'Allemagne. Aussi Fischart qui, nourri cependant de la sève de toutes les littératures anciennes et modernes, avait énergiquement défendu les droits du génie national et de la langue allemande, tomba-t-il promptement dans le plus profond discrédit. Le public cessa de lire ses œuvres, il oublia jusqu'à son nom. Pendant un siècle c'est à peine si les critiques daignent le mentionner ; et quand ils citent son nom, c'est pour avoir l'occasion de placer quelque remarque dédaigneuse sur sa grossièreté et son mauvais goût. Enfin vers la fin du dix-huitième siècle Bodmer commença à lui rendre justice. Lessing parla de lui avec éloges dans ses *Lettres sur la Littérature*, mais certainement il ne connaissait qu'un bien petit nombre des œuvres de cet écrivain si fécond et si varié. C'est que, chose incroyable, grâce à l'indifférence du public, en moins de deux siècles la plupart des ouvrages de Fischart avaient disparu sans laisser la moindre trace. De toutes ces nombreuses éditions qui s'étaient succédé coup sur coup, il ne restait rien ou presque

rien. Il fallut tâcher de sauver ce que l'on put des épaves de ce grand naufrage. Les érudits, dont la curiosité avait été éveillée, fouillèrent les bibliothèques pour retrouver les rares exemplaires que le temps avait épargnés. Peu à peu, grâce à un labeur persévérant et à une patience à toute épreuve, la liste des ouvrages connus de Fischart s'accrut et se compléta. On en connaît maintenant plus de cinquante¹ qui lui appartiennent certainement, et la libéralité des critiques allemands lui en attribue généreusement une trentaine d'autres qui jusqu'à présent sont restés introuvables ; bon nombre le resteront sans doute toujours par la simple raison qu'ils n'ont jamais existé.

L'oubli si profond dans lequel est tombé Fischart, dès qu'il eut disparu de la scène littéraire, nous explique la pénurie des renseignements qu'on possède sur sa vie. Sa biographie se réduit à bien peu de chose : les écrivains contemporains et ceux qui, venant immédiatement après lui, auraient pu facilement se procurer les documents qui sont maintenant perdus à jamais, gardent sur Fischart le silence le plus obstiné. Seul son beau-père, Bernard Herzog, parle de lui dans un passage de sa *Chronique alsacienne*, et encore est-ce simplement pour mentionner le mariage de sa fille, Anne-Élisabeth Herzog, avec l'écrivain strasbourgeois. Pour le reste, nous sommes réduits aux quelques renseignements épars dans les œuvres mêmes de Fischart, à quelques allusions plus ou moins transparentes qu'il fait à tel ou tel événement de sa vie, enfin aux inductions d'une critique ingénieuse, trop ingénieuse parfois, qui, scrutant, rapprochant, comparant des passages empruntés à divers ouvrages de notre auteur, a cherché à suppléer à la pénurie des documents par la subtile sagacité de l'interprétation. Quant aux actes officiels concernant Fischart, qui seuls pourraient trancher définitivement mainte question controversée, la plupart ont été perdus dans la tourmente de la guerre de Trente-Ans. Vainement on a fouillé les archives, compulsé les registres paroissiaux : le résultat de ces efforts a été bien médiocre ;

¹ Voir l'appendice bibliographique.

les vieux parchemins ont opiniâtement gardé leur secret. Cependant les archives de la faculté de droit de l'Université de Bâle mentionnent la promotion de Fischart au grade de docteur¹. Enfin, dans le registre de la paroisse de Wœrth, M. E. Müntz² a trouvé un extrait de l'acte de mariage du *Docteur Jean Fischart et de Anne-Élisabeth Herzog*, sous la date du 11 novembre 1583. C'est à ces deux renseignements que se borne ce que nous savons authentiquement de la vie de Fischart. Pour les autres détails biographiques nous sommes réduits à nous contenter de conjectures, les unes très vraisemblables et admises par tous les critiques, les autres plus ingénieuses que solides.

Tout d'abord nul document ne nous donne l'année de la naissance de notre poète ; cependant tout le monde s'accorde à la placer entre 1545 et 1550. Le principal argument mis en avant pour corroborer cette hypothèse est un passage emprunté à l'édition versifiée d'*Eulenspiegel* (Eulenspiegel Reimensweiss) publiée par Fischart en 1572. Dans la préface de cet ouvrage Fischart dit « qu'en sa qualité de jeune homme » (*ich als junger*), aimant à rire et à badiner, il s'est facilement laissé persuader de raconter en vers les exploits du moderne Diogène. Du moment que Fischart en 1572 se qualifie encore de jeune homme, il n'est guère possible qu'il ait eu à cette époque plus de 27 ans, et comme d'autre part il y avait deux ans déjà qu'il avait publié son premier ouvrage (*Nacht Rab*, 1570), il est peu vraisemblable qu'il ait eu moins de 22 ans. Mais si les critiques sont presque tous d'accord pour admettre ces données, en revanche ils ne s'entendent pas sur le lieu de la naissance de l'écrivain. Deux villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Fischart, Mayence et Strasbourg. Les arguments que l'on fait valoir en faveur de l'une et de l'autre sont presque également vraisemblables et l'on n'a pu jusqu'ici alléguer aucune preuve qui force définitivement les convictions.

¹ W. Wackernagel, *Johann Fischart von Strassburg und Basels Antheil an ihm*, 2^e édit., 1874, p. 1.

² *Revue d'Alsace*, 1873.

M. Wackernagel, dont M. E. Schmidt¹ adopte l'opinion, tient pour Strasbourg, MM. Vilmar et Gædeke pour Mayence enfin MM. Gervinus et Kurz ne se prononcent pas. Bien que, à notre avis, la question reste indécise, il nous paraît intéressant de faire connaître les raisons dont les deux partis étayaient leur argumentation. La principale présomption en faveur de Mayence, c'est que presque toujours le nom de Fischart est accompagné de l'épithète «Mayençais» (*Mentzer*) ou «dit Mayençais» (*genannt Mentzer*). Dans un passage de sa traduction du *Gargantua*, il parle de ses «compatriotes mayençais». Sur le titre d'un autre ouvrage il se nomme *Jesuwalt Pickhart de Mayence* et une autre fois encore il ajoute à son nom l'épithète *Moguntinus* qui n'est que la traduction latine de l'allemand *Mentzer*. Mais, riposte Wackernagel, sur le registre de l'Université de Bâle, il est nommé *Johannes Fischartus Argentoratensis*; il a mis lui-même son nom dans un livre qui lui a appartenu, et ce nom c'est *J. Fischaert cognomine Mentzer du Strassbourg* (sic). Enfin, qu'est-ce qui empêche d'admettre que ce surnom de «Mayençais» signifiait simplement que sa famille était originaire de Mayence, de même que Jean Geiler, quoique né à Schaffhouse, est constamment appelé Geiler de Kaisersberg parce que son père était né dans cette ville? Somme toute, aucune de ces preuves n'est irréfutable. Au surplus, que Fischart soit né à Mayence ou bien à Strasbourg, il est certain que la première de ces deux villes ne réveillait chez le poète aucun de ces souvenirs attendris que lui rappelle toujours le nom de Strasbourg, ne lui arrachait aucune de ces marques de sympathie qu'il prodigue au «joyau du Rhin» comme il l'appelle une fois².

Nous ne savons rien de la jeunesse de Fischart, si ce n'est qu'il dut son éducation à un cousin, Gaspard Scheid de Worms³. Ce Gaspard Scheid eut sur la tournure d'esprit et sur les goûts de son jeune élève l'influence la plus décisive.

¹ *Allgemeine deutsche Biographie*, VII, p. 38.

² *L'aventureuse Nef de Zurich*, v. 278.

³ *Eulenspiegel Reimensweiss*. Préface.

D'une part il l'intéressa à la poésie populaire, à cette littérature simple et naïve, mais souvent grossière, qui est le fruit spontané de l'inspiration anonyme du peuple; d'autre part il lui ouvrit les trésors de la littérature française où Fischart devait plus tard puiser si abondamment. Scheid est principalement connu par une traduction allemande du *Grobianus* de Dedekind, espèce de code de la grossièreté et de la plus brutale licence qui, comme un miroir présenté à la société allemande, devait lui montrer sa vie bestiale dans toute sa laideur. Nous verrons plus tard si Fischart sut suivre son cousin dans la voie que celui-ci lui avait marquée. Combien de temps dura le séjour du jeune homme à Worms? Où alla-t-il en quittant cette ville? Autant de questions auxquelles on ne peut pas faire de réponse précise. On sait seulement que Gaspard Scheid mourut de la peste ainsi que sa femme et ses enfants en 1565; le départ de Fischart n'est donc certainement pas postérieur à cette date. Quoi qu'il en soit, on le perd complètement de vue pendant cinq ans.

Les critiques supposent qu'à cette époque se placent les grands voyages auxquels notre écrivain dut une connaissance détaillée non seulement de l'Allemagne, mais encore d'une bonne partie des pays avoisinants. Il a certainement été à Paris, dans les Pays-Bas, à Londres, où il a vu, dit-il, les peintures que le roi Henri (VIII) fit faire dans son palais. Nous pouvons l'en croire sur parole, car nous trouvons ce renseignement dans la préface d'un ouvrage dédié à l'évêque Melchior de Bâle¹ et il est vraisemblable qu'il n'aurait pas osé se vanter d'un voyage imaginaire à un aussi grand personnage. Faut-il, avec la plupart des critiques, accorder la même importance à un autre passage qui nous le montre terminant ses études à Sienne, en Italie? Assurément le fait n'a rien d'in vraisemblable, car nos ancêtres du seizième siècle montraient un goût extraordinaire pour les voyages même les plus lointains et les plus pénibles. La vie nomade ne les effrayait pas, du moment qu'ils espéraient en tirer quelque bénéfice matériel ou intellectuel. Les voyages remplaçaient

¹ *Accuratæ effigies pontificum*, 1573.

les livres pour l'instruction de la jeunesse et de l'âge mûr. Ne voyons-nous pas Rabelais successivement en Touraine, à Paris, à Montpellier, à Lyon, trois fois en Italie, puis terminant enfin sa vie à Meudon? Nous rencontrerons maint autre exemple d'existences tout aussi accidentées. Il était rare que les étudiants, même les plus pauvres, n'allassent pas compléter leur instruction dans les universités étrangères les plus renommées. Or, à cette époque, c'est surtout en France et en Italie que le haut enseignement brillait de tout son éclat. Mais, pour en revenir à Fischart, il nous semble qu'il ne faut pas prendre toujours à la lettre les allégations d'un mystificateur aussi émérite, qui n'a pas de plus grande joie que de se moquer agréablement de ses lecteurs, surtout quand le passage sur lequel on se fonde est tiré d'un ouvrage de haute fantaisie comme *La lutte des Sectes et des Frocs*. Certainement il est fort possible, il est même vraisemblable que Fischart a vu l'Italie, mais la preuve que l'on en allègue ne nous semble pas suffisante. Il ne faut pas d'ailleurs, comme l'ont fait bon nombre de critiques, s'exagérer la part de l'expérience personnelle dans les observations sur les gens et sur les choses que Fischart a semées si libéralement dans tous ses ouvrages. Depuis que l'on connaît un peu mieux les sources auxquelles il a puisé, il a bien fallu reconnaître qu'on s'était figuré cette part bien plus grande qu'elle n'est en réalité. Si Fischart a beaucoup voyagé, il a aussi beaucoup lu et, dans ses ouvrages, il a tiré parti de ses lectures quand l'occasion s'en présentait.

Au retour de ses pérégrinations, nous ne retrouvons Fischart d'une manière certaine qu'en 1574. C'est alors que, pour donner à ses études la sanction du diplôme universitaire, il se fit immatriculer à l'université de Bâle et recevoir docteur en droit. Cependant il paraît probable que, dès 1570, il mit un terme à sa vie nomade, car c'est cette année que parut son premier ouvrage, le pamphlet intitulé *L'Engoulevent ou la Corneille mantelée* (Nacht Rab oder Nebel Kräh), et les années suivantes il publia chez son beau-frère, Bernard Jobin, successivement libraire à Francfort et à Strasbourg (1572), toute une série d'œuvres, fruits d'une activité littéraire incompa-

tible avec l'existence accidentée d'un voyageur, et surtout d'un voyageur pauvre obligé de gagner sa vie chemin faisant. Car tous les indices nous montrent notre écrivain, sinon dénué de toute ressource, du moins fort peu favorisé de la fortune. Dans un ouvrage daté de 1571¹ il se plaint plaisamment d'être soumis, quoique simple laïque, à une règle tout aussi sévère que celle des franciscains qui n'ont pas le droit de toucher de l'argent. Et ses œuvres contiennent mainte autre allusion à sa pauvreté². Il semble en effet que, pendant plusieurs années, Fischart fut obligé pour vivre de se résigner au rôle de factotum littéraire : il dut employer sa plume à écrire des introductions ou des préfaces pour des ouvrages que Jobin éditait (*L'éloge du luth*, *Introduction au roman d'Amadis*, *Préface du roman d'Isménus et Ismène*), ou encore à composer sur commande le texte explicatif d'ouvrages illustrés où les gravures tenaient la première place, et où le texte était nécessairement relégué au second plan. En un mot, Fischart mena la vie de l'homme de lettres pauvre, obligé de sacrifier ses préférences personnelles pour pouvoir subvenir à ses besoins.

S'il fallait en croire les ingénieuses conjectures de Wacker-

¹ *La gentille vie et les grandes abominations de saint Dominique et de saint François* (Von S. Dominici... und S. Francisci... artlichem Leben und grossen greweln).

² Par exemple, dans la *Grand'mère de tous les calendriers prophétiques* (Aller Practik Grossmutter), où il parle d'« un monsieur qui était très riche et ne lui ressemblait pas sur ce point » « ein Herr sehr reich mir ungleich » (*Kloster*, VIII, p. 660). L'expression *reich und mir ungleich* se retrouve dans le *Livret de consolation pour les goutteux* (Podagrammisch Trostbüchlein, édit. Schleible, *Kloster*, X, p. 683). Dans la préface de cet ouvrage Fischart parle aussi de sa pauvreté, ainsi que dans un autre passage de la *Grand'mère de tous les almanachs prophétiques* (*Kloster*, VIII, p. 645). Pour plus de facilité, nous citerons autant que possible d'après les éditions modernes : pour les œuvres en vers, nous renverrons à l'édition de M. Kurz : *Johann Fischarts sämtliche Dichtungen*, Leipzig 1866. Pour les œuvres en prose, nous avons dû le plus souvent avoir recours à la réimpression faite par Scheible dans le recueil auquel il a donné le titre bizarre de *Kloster weltlich und geistlich*. Stuttgart et Leipzig 1847-48. La pagination insuffisante des ouvrages du seizième siècle rend fort difficiles les citations d'après les éditions originales.

nagel, Fischart aurait passé l'année 1574 à Bâle; bien plus, séduit par les agréments de la vieille cité suisse, il y aurait prolongé son séjour jusqu'à la fin de 1575 et y aurait écrit non seulement *La grand'mère de tous les almanachs prophétiques* (2^e édit. 1574), mais encore son *Gargantua* (1575). Ces hypothèses, si habilement que l'auteur cherche à les étayer, sont trop fragiles pour être admises sans autres preuves. En revanche, il est certain que Fischart se trouvait à Strasbourg dès les premiers mois de l'année 1576, et dès lors il semble que la préoccupation maîtresse de sa vie, soit de tâcher de sortir de sa situation précaire d'homme de lettres besogneux, en obtenant chez quelqu'un des nombreux hobereaux qui se partageaient à cette époque le territoire de l'Alsace, une place de bailli ou de secrétaire, qui lui assurât une existence indépendante. Le procédé qu'il emploie pour se recommander à la bienveillance des seigneurs dont il espère quelque chose a été mis en pratique par bien des écrivains à diverses époques: il leur dédie l'un ou l'autre de ses ouvrages et profite de l'occasion pour décerner au «Très haut seigneur» les louanges les plus hyperboliques. Mais il faut croire qu'au seizième siècle les places officielles étaient aussi recherchées que de nos jours, ou bien que les seigneurs auxquels s'adressa Fischart étaient d'assez mauvais juges du vrai mérite, car nous voyons notre pauvre littérateur frapper successivement à bon nombre de portes, avant d'obtenir enfin ce qu'il désirait si ardemment, un poste assuré à l'abri des hasards de la vie littéraire.

En 1576, il dédia au comte Philippe de Hanau le texte en vers qu'il avait composé pour accompagner les gravures sur bois de Tobie Stimmer publiées par Jobin sous le titre de *Nouvelles images bibliques*¹. Par malheur le comte fit la sourde oreille, accepta la dédicace, mais ne parut pas comprendre ce que Fischart lui voulait. Ce dernier continua donc à

¹ Dans cette dédicace, Fischart donne comme l'une des raisons qui l'ont déterminé à faire cet hommage au comte «que depuis longtemps il avait le projet de s'introduire en toute humilité comme serviteur soumis chez Sa Grâce, et par suite dans toute la noble famille des comtes de Hanau; maintenant il espère par ce livre s'être ouvert l'accès de rela-

demander à sa plume les moyens de vivre. Ce fut la période la plus productive de son existence. Au mois de juin 1576 il assista à l'arrivée des citoyens de Zurich, venus en un jour en canot à Strasbourg, pour montrer à la métropole de l'Alsace qu'en cas de danger les Zurichois pourraient lui apporter un prompt secours. Fischart chanta cet exploit dans une pièce de vers intitulée *L'Aventureuse Nef de Zurich*. Puis parurent successivement *Le livret de consolation pour les gouteux* (1577), *Le livret de morale conjugale* (1578), la traduction de la *Ruche romaine* de Marnix de Sainte-Aldegonde, ainsi qu'une série d'autres ouvrages de moindre importance, les uns originaux, les autres traduits. Cependant Fischart n'avait pas renoncé à l'espoir de trouver quelque poste officiel. En 1581 il traduisit la *Démonomanie* de Jean Bodin, et dédia cette traduction au comte Egenolff de Ribeaupierre qui, paraît-il, s'intéressait particulièrement à la magie. Mais le seigneur de Ribeaupierre ne montra pas plus d'empressement que le comte de Hanau à satisfaire les vœux secrets de l'écrivain. Dans l'intervalle Fischart avait quitté Strasbourg et était allé s'établir à Spire; du moins la dédicace de la *Démonomanie* est datée de cette ville et, dans le *Marteau des sorcières* (*Malleus maleficarum* 1582), Fischart qui collabora à la traduction allemande, est qualifié d'avocat à la Chambre impériale de Spire. C'est encore le désir de se faire une position plus stable qui l'avait décidé à chercher fortune auprès de la Cour suprême de l'Empire.

L'intolérance croissante du parti luthérien à Strasbourg n'avait pas non plus été étrangère à cette détermination. Après de longues luttes, ce parti l'avait emporté dans les conseils de la République. Fischart se savait désigné aux vengeances de la secte victorieuse, car pendant plusieurs années il avait été l'un des champions les plus redoutés de la tolérance et de la

tions plus suivies et plus étendues.» — «Dass demnach ich bei E. G. und zugleich damit bei dem gantzen Wolgebornen Stammen der Graven von Hanau inn unterthänigkait mich zu willigem Diner zu insinuiren längst vorhabens gewesen, nunmals mit disem Buch mir aine gelegenhait und zugang zu fernere und meherem bauete...» (H. Kurz, *Fischarts sämtliche Dichtungen*, II, p. 284-285.)

liberté religieuses. L'exemple de son vieil ami Jean Sturm, destitué brutalement du poste de recteur de cette académie qu'il avait plus que tout autre contribué à fonder, avait été pour Fischart un avertissement. Du moment qu'on n'hésitait pas à frapper un homme tel que Sturm, qui avait rendu à la ville les services les plus éminents, qui était assuré de l'appui de bien des membres des deux conseils, que n'oserait-on pas contre lui, pauvre écrivain sans influence et sans protection? La fortune ne semble pas d'ailleurs lui avoir été plus favorable à Spire qu'à Strasbourg. Mais à défaut de la fortune, il y trouva du moins le bonheur domestique; il fit la connaissance d'Anne-Élisabeth Herzog, fille d'un bailli du comte de Hanau à Wœrth, et l'épousa le 11 novembre 1583¹. C'est sans doute grâce à l'influence de son beau-père qu'il réalisa enfin son vœu le plus cher et obtint une position stable et assurée. Il fut nommé bailli à Forbach². Mais la destinée sembla vouloir le persécuter jusqu'au bout : c'est à peine s'il put jouir quelques années de cette vie tranquille, après laquelle il avait si longtemps soupiré en vain. Son dernier ouvrage, *Le Catalogue des Catalogues*, est daté du 17 mars 1590³. Le titre de la seconde édition du *Livret de Morale conjugale* (Pâques 1591) le qualifie de « feu le D^r Fischart ». Il faut en conclure qu'il mourut dans le courant de l'année 1590, soit au plus tard au commencement de 1591. Ainsi

¹ M. E. Müntz, dans la *Revue d'Alsace*, 1873, donne l'extrait suivant du registre paroissial de Wœrth : « 1583. Doctor Johann Fischart genannt Mentzer und Anna Elisabetha, Herr Bernhart Herzogs tochter, hielten hochzeit uff Martini. »

² La seconde édition de la *Démonomanie* (1586) est signée : « Joh. Fischart G. M. der Rechten D. und Amptmann zu Forpach. »

³ Il nous semble bien difficile de concilier avec cette date précise et certaine le renseignement anonyme mis à côté du nom de Fischart sur le titre d'un ancien exemplaire d'un de ses ouvrages : *Mortuus anno 1589 in hieme* (Meusebach, Hall. Allg. Litt. Zeitung, 1829, I, 440). Wackernagel essaie de défendre l'authenticité de cette indication, en admettant que celui qui a écrit ces quelques mots a entendu par « hiver de 1589 » toute la période du 21 décembre 1589 au 21 mars 1590. Il faudrait croire en ce cas que Fischart est mort subitement entre le 17 et le 21 mars 1590, immédiatement après la publication du *Catalogue des Catalogues*.

les ténèbres qui enveloppent sa naissance et que, durant sa vie entière, d'incertaines lueurs éclairent à de trop rares intervalles, dérobent aussi à la postérité la fin de ce grand homme. Il laissa deux enfants, un fils et une fille, dont on ignore absolument le sort. Sa femme ne semble pas l'avoir pleuré bien longtemps, car dès le mois d'avril 1593 elle se remaria avec Jean-Louis Weidmann, fils du bailli d'Oberbronn.

Voilà tout ce que nous savons sur l'existence de Jean Fischart, telle que les patientes recherches des critiques et des historiens l'ont reconstituée, en réunissant tous les renseignements qu'ils ont trouvés épars de divers côtés. Voyons maintenant ce que fut l'homme et l'écrivain.

On a fait ressortir avec raison le savoir encyclopédique de Fischart. Il parlait plusieurs langues, le français, l'italien¹, l'espagnol, le flamand, sans compter sa langue maternelle, l'allemand, et les deux langues classiques, le latin et le grec; il devait même savoir l'hébreu, car dans sa traduction de la *Démonomanie* de Bodin nous le voyons discuter des passages tirés du texte original de l'Ancien Testament. Et pour bien apprécier la supériorité que donnait à Fischart la connaissance d'un si grand nombre de langues, il ne faut pas oublier qu'au seizième siècle les communications étaient difficiles et qu'on n'avait guère l'occasion d'étudier les langues étrangères. Ne voyons-nous pas par exemple le duc de Wurtemberg, désirant lire l'*Amadis de Gaule* dans une traduction allemande, et ne pouvant dans toute l'étendue de ses états trouver un homme capable de se charger de cette tâche, obligé d'envoyer à Paris un de ses sujets pour « apprendre le français² ». Fischart possède à fond l'histoire et particulière-

¹ A la bibliothèque de Wolfenbüttel se trouve un volume qui renferme pêle-mêle dix-sept ouvrages ou opuscules, lesquels ont tous appartenu à Fischart, comme le prouve son nom, qu'il y a écrit sous diverses formes plus ou moins bizarres. (Τραχισίφ — J φισχαρτ Μόγονζερ. — J... φ Μόγονζερ etc.) Fischart a fait de plus un grand nombre d'annotations; or parmi ces opuscules se trouvent trois ouvrages italiens annotés comme les autres.

² Le fait est d'autant plus singulier que les habitants de la seigneurie de Montbéliard, qui appartenait à la maison de Wurtemberg, parlaient le français; mais il est attesté par l'éditeur de la traduction allemande de l'*Amadis*, Feierabend.

ment l'histoire d'Allemagne, qui maintes fois lui fournit des arguments ou des exemples pour ses nombreux ouvrages de polémique; bien qu'il eût étudié plus particulièrement le droit, ni la théologie, ni la médecine, ni la philosophie ne lui furent étrangères; nous verrons plus tard qu'il montre une prédilection spéciale pour la philologie. Les arts, musique, peinture, sculpture, l'intéressaient au plus haut degré, comme le prouvent plusieurs de ses écrits, consacrés spécialement à défendre ses idées sur l'esthétique et sur l'art.

Mais si d'aussi vastes connaissances sont pour un grand esprit un puissant instrument, si elles lui fournissent une base solide sur laquelle il peut en toute sécurité édifier son œuvre propre, le danger est grand d'autre part que le génie créateur se trouve étouffé sous cet amas de notions accumulées, enseveli sous le flot montant d'une indigeste érudition. Et ce danger, pourquoi ne pas l'avouer, Fischart n'a pas toujours su y échapper. Les critiques allemands, depuis Uhland jusqu'à Gœdeke, ont reconnu que Fischart n'est pas un de ces esprits originaux, indépendants, qui tirent tout de leur propre fonds, qui n'ont besoin, pour se mettre en branle, d'aucune intervention extérieure. Pour caractériser la tournure d'esprit de Fischart, on a épuisé toutes les comparaisons, toutes les métaphores. Les uns¹ l'ont comparé à une vigne alourdie par le poids des raisins qui, pour se soutenir, a besoin d'un tuteur; d'autres², à une liane luxuriante qui recouvre de son opulente végétation les murs de l'édifice auquel elle s'appuie et en laisse à peine deviner encore les contours, mais qui, après tout, ne peut pas se passer de ce soutien. Et d'autre part, ces ornements que Fischart ajoute à ses modèles, ces développements qu'il donne aux idées des écrivains qu'il traduit ou imite, il les puise le plus souvent chez autrui. Son mérite réside donc surtout dans l'art plus ou moins consommé avec lequel il agence ces éléments disparates. Cependant, si le bagage littéraire de Fischart se compose pour la plus

¹ Uhland, dans la préface de l'édition de *l'Aventureuse Nef* de Zurich par Halling.

² M. Érich Schmidt dans la Biographie générale allemande (*Allgemeine deutsche Biographie*), vol. VII.

grande partie de traductions et d'adaptations, il a fait aussi un certain nombre d'œuvres originales, et par l'empreinte dont il a marqué presque tous les ouvrages qu'il a empruntés de divers côtés, en les « réglant sur le méridien allemand », comme il dit lui-même à propos du *Gargantua*, il a acquis sur eux d'incontestables droits de propriété qu'on serait mal venu à lui disputer.

Le nombre des ouvrages de Fischart est extrêmement considérable¹ et, sauf le drame, il n'est pas de genre littéraire qu'il n'ait abordé avec plus ou moins de succès. Cependant, dans cette immense variété, un trait commun rapproche ces œuvres si disparates au premier abord : toutes ou presque toutes sont des instruments de combat ; chacune marque un épisode dans la lutte que Fischart avait engagée contre les vices ou les travers de son temps. Et quel spectacle plus beau que celui de cet homme toujours en éveil, toujours disposé à payer de sa personne quand il s'agit de défendre les idées qui lui sont chères ? Pauvre, isolé, ne possédant rien que sa plume, à une époque où la carrière littéraire ne rapportait ni honneurs ni richesses, il n'hésita pas à engager la lutte contre tous les préjugés, tous les vices, tous les ridicules. Lui, chétif, il s'en prend aux puissances les plus redoutables de ce monde, aux habitudes, aux traditions. Mais ira-t-il les attaquer de front ? Viendra-t-il follement se heurter contre ces préjugés accumulés, contre ces vices qui ont leur racine dans la nature humaine elle-même, contre ces travers que de longs siècles de progrès pourraient seuls faire disparaître ? Entreprise insensée, dans laquelle l'individu, seul contre tous, serait nécessairement vaincu, brisé, anéanti. Au lieu d'engager cette lutte inégale dont l'issue ne saurait être douteuse, ne vaut-il pas mieux séduire les hommes, les gagner, s'en faire des alliés contre leurs propres défauts ? Mais quelle apparence que l'homme, qui ignore le plus souvent ses travers, et qui, alors même qu'il les connaît, les chérit et les choie, ira se liguer avec le moraliste dont le but

¹ M. Wendeler (*Fischartstudien des Freiherrn von Meusebach, herausgegeben von Wendeler*) arrive au total de 82 numéros ; mais parmi les ouvrages énumérés une bonne partie n'existent pas.

est de l'arracher à ses plus chères habitudes, de mettre à nu ses plaies les plus secrètes? Ce miracle qui l'accomplira, cette chose invraisemblable qui la réalisera? C'est le satirique, c'est l'humoriste.

Les vices, les travers que l'homme aime sans oser l'avouer, qui tiennent aux fibres les plus intimes de son être, le satirique les lui fera paraître si mesquins, si ridicules, qu'il ne pourra s'empêcher d'en rougir. Grâce au rire, le moraliste mettra les hommes de son côté : on l'applaudira au lieu de le conspuer. C'est cette arme redoutable du ridicule qui a rendu Fischart si puissant; c'est grâce au ridicule qu'il a régné sur les esprits pendant un quart de siècle. Non pas que le rire soit jamais chez lui le rire amer d'un Juvénal, ni même qu'il soit toujours une arme de combat. Non, Fischart, comme Rabelais, aime le rire pour lui-même, il est d'avis que la bonne humeur est la mère des bons sentiments. Aussi que de fois il égaye le lecteur sans arrière-pensée, pour le seul plaisir d'amener un sourire sur sa lèvre ! Parfois même il va trop loin dans cette voie, et pour être bien sûr d'être plaisant, il ne craint pas de devenir bouffon. Chemin faisant, nous aurons plus d'une fois l'occasion de relever ces erreurs de goût d'un écrivain qui trop souvent veut être facétieux à tout prix, oubliant que ce qui est forcé ne saurait être beau, et qu'il n'est pas de bonne compagnie de pousser à tout propos un bruyant éclat de rire. Mais combien ces taches se perdent dans la grandeur et l'immensité de l'œuvre, de cette œuvre qui tour à tour s'attaque aux travers généraux de la société, ou aux défauts particuliers des individus ! Satire tantôt morale et philosophique, tantôt religieuse ou politique, elle embrasse comme en un vaste cercle tous les intérêts, toutes les passions du seizième siècle ou, plus exactement, de l'humanité entière.

Ce qui constitue le trait fondamental du caractère de Fischart, c'est un amour profond de la liberté sous toutes ses formes, liberté politique et liberté de conscience, liberté religieuse et civile. Toute tyrannie, toute intolérance trouva toujours en lui un ennemi déterminé, les faibles, les opprimés eurent en lui un défenseur convaincu et dévoué. Nous verrons cependant que dans certaines circonstances, il ne sut pas

soutenir ce beau rôle et qu'il tomba parfois au niveau de la plus grossière superstition, de l'intolérance la plus affligeante. Il était partisan convaincu de la Réforme et semble avoir suivi quelque temps les chefs de l'orthodoxie luthérienne; mais peu à peu il inclina du côté des calvinistes et, prenant nettement position dans la grave question qui divisait la nouvelle Église, il finit par se ranger parmi les sacramentaires¹. Dans un siècle où les chefs des diverses Églises s'excommuniaient mutuellement, où les catholiques proclamaient qu'il fallait à tout prix détruire l'hydre de l'hérésie, où les protestants regardaient le pape comme le véritable Antéchrist et prêchaient la destruction de la Babylone moderne par le fer et par le feu, il fit l'un des premiers entendre des paroles de tolérance et de paix². Les deux religions, à son avis, pouvaient parfaitement vivre côte à côte, en se respectant et se supportant l'une l'autre. En politique il n'aboutit pas à des conclusions moins nettes. De tous les gouvernements celui qu'il préfère, c'est évidemment un gouvernement républicain, réglé par de sages lois qui ne laissent pas de place à la licence. N'avait-il pas d'ailleurs, à Strasbourg même, l'exemple d'une constitution, qui sans doute n'avait pas établi un gouvernement proprement démocratique, mais qui, tout en réservant une part d'influence à l'intelligence, au mérite et aussi à la naissance, n'avait pas dérogé aux principes essentiels du gouvernement de tous par tous³.

Pour Fischart toutes les libertés sont solidaires : il ne conçoit pas les unes sans les autres. S'il s'intéresse si vive-

¹ La différence entre les luthériens, les sacramentaires et les calvinistes touchant l'Eucharistie, peut se résumer comme suit : Les luthériens admettent la présence réelle au moment de la communion ; les calvinistes la présence spirituelle, le corps et le sang du Christ nourrissant l'âme, comme le pain et le vin nourrissent le corps ; enfin pour les sacramentaires l'Eucharistie est une simple commémoration de la Cène. Voir H. Martin, *Hist. de France*, IX, p. 98. Note 1.

² Dans la dissertation intitulée : *In hæreticis coercendis quoad procedere liceat*.

³ Dans toutes les questions graves, c'était l'assemblée des trois cents échevins, directement élus par les vingt corporations entre lesquelles se partageaient les citoyens, qui décidait en dernier ressort.

ment aux huguenots français, ce n'est pas seulement à titre de coreligionnaire; il les considère comme les défenseurs de la liberté politique, en même temps que de la liberté de conscience. S'il combat avec un acharnement sans égal l'Espagne et la monarchie universelle rêvée par Philippe II, c'est que les projets du monarque espagnol visent à enchaîner les peuples, aussi bien qu'à asservir les consciences. Il lui semble que l'inquisition et ses bûchers préparent admirablement le terrain pour la tyrannie d'un despote, tandis que le libre examen dans les questions religieuses a pour corollaire naturel le droit de contrôle dans les questions politiques. Ses idées trouvèrent d'ailleurs peu d'écho : dans le parti protestant il se forma une orthodoxie aussi intolérante que l'Église catholique elle-même. D'autre part, chacun sait que le dix-septième siècle, qui allait s'ouvrir quand Fischart mourut, ne fut guère favorable à la liberté politique. En France, la monarchie absolue développa avec une inflexible rigueur les dernières conséquences de son principe; en Allemagne, l'affaiblissement du pouvoir central ne profita pas davantage à la cause de la liberté : au lieu d'un seul maître, on en eut une légion; la justice et l'indépendance n'y gagnèrent rien. Il n'est pas étonnant dès lors que Fischart, l'ennemi de toute contrainte dans le domaine religieux comme dans le domaine politique, inclinait au calvinisme en religion, en politique à la république, ait rencontré peu de sympathie en un siècle qui, dans toutes les questions, réprimait avec la dernière énergie toutes les velléités d'indépendance. Ce fut là certainement l'une des causes de l'oubli dans lequel tomba notre écrivain.

Qu'était-ce d'ailleurs que cet homme qui écrivait pour le peuple, et en langage populaire, aux yeux des littérateurs de l'âge suivant, gens de bon ton avant tout, qui méprisaient la foule et dont les œuvres n'étaient destinées qu'aux savants ou à la noblesse? Savait-il seulement que la régularité, l'élégance, la pompe sont les qualités suprêmes de l'écrivain, lui qui s'abandonnait sans vergogne à toutes les inspirations d'une verve souvent grossière, à toutes les fantaisies d'une imagination exubérante et prime-sautière? Ah! s'il avait joint l'application au naturel, on l'aurait compté parmi les meil-

leurs¹. Mais un barbouilleur de papier qui ne connaissait aucune règle, qui n'était affilié à aucune école, qui écrivait indistinctement tout ce que lui dictait son inspiration, fi donc ! il fallait l'oublier le plus tôt possible. Et quel superbe mépris il affectait pour le latin qui était resté la langue de tous les savants, de tous les penseurs, de tous les érudits ! Tout le monde se ligua contre ce fâcheux qui osait revendiquer les droits de la langue nationale, et prétendre que la littérature est faite non pas pour une petite élite de gens instruits, mais pour le peuple tout entier. On fit mieux que de le combattre, on l'ignora. Il faut bien avouer du reste que, parmi les ouvrages de Fischart, un grand nombre sont œuvres de circonstance, lesquelles, passé l'occasion qui les avait fait éclore, ne présentent plus pour le lecteur qu'un intérêt très médiocre. Fischart travaillait trop vite pour donner toujours à ses productions une forme impeccable, qui seule les eût garanties des injures du temps. Comment pouvons-nous nous intéresser à la polémique essentiellement personnelle qu'il entretient avec Rabe ou avec Nas, s'il n'a pas su ou n'a pas voulu donner à ses pamphlets cette vivacité, ce charme, cette élégance qui seuls pourraient nous faire oublier que le fond du débat ne nous touche plus ? Et combien d'autres œuvres dénuées de tout mérite littéraire, visiblement fabriquées sur commande, dans le simple but de gagner quelque argent !

D'autre part, il semble vraiment que Fischart se soit d'avance fait le complice de l'indifférence d'une oublieuse postérité. Sa préoccupation maîtresse paraît être de dérober son nom au public, en le cachant sous une foule de déguisements et de pseudonymes. Non pas qu'il obéît à un scrupule exagéré de modestie, ou qu'il reculât devant la responsabilité de ses opinions. Il cédait simplement à une imagination fantasque qui aimait à taquiner le lecteur, à exciter sa curiosité sans jamais la satisfaire entièrement, à le faire rire enfin des déguisements grotesques et imprévus sous lesquels celui-ci reconnaissait bientôt son auteur favori. Ces masques bizarres,

¹ Zingref, *Opicii Poëmata*. — Strasbourg, 1624, p. 161.

incessamment variés, forment le digne complément des titres étranges, singuliers, énormes, que sa verve bouffonne se plaît à donner à la plupart de ses ouvrages : accumulations gigantesques de synonymes, d'épithètes, d'assonances, d'allitérations, de jeux de mots, tellement hardis, originaux et souvent forcés, qu'une traduction est absolument incapable d'en donner une idée ; tables des matières plaisantes, où tout est calculé pour arrêter les regards, pour piquer la curiosité. Parfois on ne peut s'empêcher de songer à ces bateleurs qui, un jour de foire, font leurs tours les plus extraordinaires devant la boutique, pour inviter le public à entrer. Et ce qui ajoute un trait de plus à la ressemblance, les choses qu'on voit quand on est entré, ne sont pas le plus souvent aussi étranges que le disait l'enseigne. Bien certainement ces titres grotesques qui ont peut-être alléché les contemporains de Fischart, lui ont beaucoup nui auprès des hommes de l'âge suivant. Après tout, ces derniers n'étaient-ils pas pardonnables de ne pas songer que ces bouffonneries pouvaient cacher quelque sens sérieux et profond ?

Comment reconnaître Fischart dans *Ifgem*¹, dans *Joh. Frid. Guicciard Moguntinus*², dans *Huldrich Elloposcleros*³ ? Une autre fois l'anagramme de son nom, *Hartfisch*, lui suffit. Mais il faut en revanche un véritable travail de combinaison, pour comprendre un pseudonyme tel que *J. Noha Trauschiff von Trübuchen*⁴. Trois ou quatre de ses ouvrages seulement portent son nom complet ; bien souvent il se contente de mettre ses initiales (J. F. G. M.), qu'il combine d'ailleurs de toutes les manières. Nous ne pouvons ici donner la liste des

¹ Ce nom est formé des initiales des quatre mots : *Johann Fischart genannt Mentzer* (*Audientz des Kaisers*).

² *Binenkorb*.

³ C'est le nom que Fischart se donne sur le titre du *Gargantua* : *Huldrich* est la traduction de *Johannes*. *Elloposcleros* est la traduction grecque de *Fisch-hart* (ἔλλοψ, poisson, σκληρός, dur) ; d'autres expliquent le mot par ἑλλοπος-κλήρος, espèce de poisson (*Fisch-art*).

⁴ *J. Noha* n'est qu'une modification de *Johann*. — *Trauschiff* est l'anagramme de *Fischart* ; quant à *Trübuchen*, ce mot doit rappeler les Triboques qui ont autrefois habité l'Alsace.

pseudonymes de Fischart. MM. Kurz¹, Wackernagel² et d'autres encore en ont dressé un catalogue assez complet. Après l'avoir lu, on se rend facilement compte que les lecteurs n'aient pas pu se figurer que, sous tous ces déguisements divers, un seul homme se cachait, qui se plaisait à dissimuler sa personnalité derrière ces voiles trop peu transparents. On comprend aussi que les critiques, après avoir retrouvé le secret de cette mascarade, se soient laissé entraîner à attribuer à Fischart maint ouvrage auquel celui-ci n'a pas eu la moindre part, simplement parce qu'il est signé de quelque pseudonyme qui présente une analogie plus ou moins rapprochée ou lointaine avec un de ceux dont s'est affublé notre auteur. On le voit, Fischart a plus que tout autre contribué à épaissir les ténèbres qui enveloppent son nom et son œuvre : par un singulier retour de fortune, il a été la première victime des taquineries par lesquelles il s'efforçait de tenir la curiosité du public en éveil.

¹ *Fischarts Dichtungen*, I, p. 20.

² *Johann Fischart von Strassburg*, p. 7.

CHAPITRE II

FISCHART ET RABELAIS¹

I

L'époque où Rabelais écrivit son ouvrage marque une évolution décisive dans l'histoire de l'esprit humain. La Renaissance, à laquelle l'Italie préludait depuis plusieurs siècles déjà, avait enfin commencé à ébranler les esprits au nord des Alpes. Paris, Bâle, Déventer, Erfurt avaient leurs humanistes tout comme Milan, Florence ou Rome. Le grec, si négligé pendant tout le moyen âge, avait trouvé de fervents adeptes. L'étude attentive, passionnée des chefs-d'œuvre de l'antiquité avait de toutes parts ouvert des perspectives nouvelles : on sentait le poids des vieilles entraves, des préjugés surannés ; on dénonçait l'étroitesse et la vanité des méthodes du moyen âge. L'édifice prétentieux de la scolastique dans lequel on avait voulu enfermer les esprits, comme entre les sombres murailles d'une prison, était sapé de tous côtés. Chacun s'efforçait d'y faire brèche pour y faire entrer l'air et la lumière. Cependant, bien que l'esprit nouveau comptât parmi ses partisans tous les hommes de marque et de talent, il s'en fallait que la victoire fût décidée. Les défenseurs du passé, scotistes, « sorbonistes », théologiens luttèrent avec une énergie désespérée. Quand François I^{er}, par la protection dont il couvrit les études nouvelles, eut clairement montré où allaient ses préférences, la question put sembler tranchée. Le roi avait élevé autel contre autel, le « Collège

¹ Sur Rabelais, voir Lénient. *La Satire en France*, vol. I, p. 60 et suiv., ainsi que l'étude de M. Gebhart, dont nous nous sommes surtout inspiré.

royal » bravait la vieille Sorbonne. Toutefois les adversaires n'avaient pas encore désarmé. La faveur des rois est chose bien fragile; un règne nouveau pouvait rendre la protection souveraine à des doctrines qui avaient d'ailleurs de trop profondes racines pour se laisser extirper du premier coup. La scolastique n'avait-elle pas pour elle l'Église tout entière et cette innombrable armée de moines et de clercs, dont les discussions oiseuses et bruyantes emplissaient de clameurs tout le quartier Sainte-Genève ?

Aussi quand Rabelais se jeta dans la lutte, il s'en fallait que l'intervention d'un tel champion fût inutile. Malgré les attaques les plus vives, malgré des défaites répétées, la scolastique résistait encore. Rabelais se chargea de lui porter le dernier coup. Il se déclara résolument contre le moyen âge, et défendit avec la plus vive ardeur et la plus profonde conviction les idées nouvelles. Sa critique porta sur plusieurs points : l'éducation, l'Église, le gouvernement, l'administration de la justice. Il répudia les méthodes surannées d'enseignement qui surchargeaient la mémoire sans développer l'intelligence et, au lieu d'appliquer la faculté du raisonnement à des faits réels et précis, se perdaient dans d'oiseuses subtilités. Il aurait voulu une réforme de l'Église par l'Église, et dirigea ses traits les plus acérés contre les abus de la papauté et du monachisme, sans toucher d'ailleurs en quoi que ce fût à l'édifice doctrinal et dogmatique. A ses heures, il fut l'adversaire du pouvoir absolu, et dénonça les maux que causait au monde l'ambition des rois. Nul mieux que lui ne sut mettre en lumière ce qu'avaient de ridicule et de dangereux les lointaines et ruineuses expéditions inaugurées par Charles VIII. Les abus de la justice civile sont tournés en ridicule sous la figure du juge Brid'oye; quant aux scandales bien autrement hideux de la justice criminelle, il les stigmatise dans le mythe des *Chats fourrés*. La Cour des comptes, cette machine à pressurer le peuple « qui tirerait de l'huile d'un mur », n'échappe pas à sa verve sarcastique. Bref, Rabelais passe en revue toutes les institutions, tous les organes de la vie civile, politique et religieuse de son époque; il en découvre les côtés ridicules ou odieux et, avec une verve

sans égale, il flagelle l'ambition, la cruauté, l'orgueil des uns, l'avidité, la gourmandise, la paresse des autres. Il ne s'est d'ailleurs astreint à aucun plan déterminé, mais s'est librement abandonné à toutes les inspirations d'une imagination exubérante. Au gré de sa fantaisie, il fait défiler devant nos yeux les types qu'il veut ridiculiser, et les laisse là quand il en a tiré les effets de rire qu'il en attendait. Rabelais présente son ouvrage comme un moyen d'entretenir la bonne humeur du lecteur, d'assurer à la fois la santé de l'âme et celle du corps. C'est une œuvre sans prétention : « A la composition de ce livre seigneurial, je ne perdis ny employay onques plus ni autre temps que celui qui estoit estably à prendre ma refection corporelle, savoir est, beuvant et mangeant. » Son seul but est de faire rire : il estime qu'en chassant bien loin les tristesses et les ennuis, les deuils et les regrets, il rendra à l'esprit sa vaillance et son énergie et, par une réaction inévitable, chassera également les maux physiques.

« Mieulx est de ris que de larmes escrire

« Pour ce que rire est le propre de l'homme. »

Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis que la première édition du *Gargantua* avait paru, quand Fischart en entreprit la traduction. C'est en 1532 que furent publiés pour la première fois les deux premiers livres de Rabelais; c'est en 1575 que Fischart fit paraître son *Gargantua*. « Pour ce qui concerne le traducteur, dit-il, j'ai entrepris ce travail, parce que j'ai vu que certaines gens dont l'esprit y est absolument impropre ont assumé cette besogne sans la permission de Minerve et en ont fait une œuvre languissante et sans grâce dans le genre d'un commentaire de Donat¹. »

¹ « ... so viel den Dollmetschen belanget, hab ichs... darumb zu vertiren vorgenommen : weil ich gesehen, wie bereit etliche solche Arbeyt understanden, doch ohn Minervæ Erlaubniß, und mit darzu ungemachten und ungebachenen Ingenio und genio, zimlich schläfferig, ohn einig Gratiam, wie man den Donat exponirt, und begreiffflich wider desz Authors Meinung undeutlich unnd unteutschlich getractiert. » (Scheible, *Kloster*, VIII, p. 15). — Il ne reste d'ailleurs aucune trace de traductions allemandes de Rabelais antérieures à celle de Fischart.

Dans le premier livre c'est la question de l'éducation qui est au premier plan : le jeune Gargantua, aussitôt qu'il est retiré des mains de ses nourrices, est confié à un « grand docteur en théologie » qui le force de consumer les plus belles années de son adolescence dans de stériles exercices de mémoire ; il lui farcit la cervelle d'un monstrueux fatras scolastique, sans le moindre profit pour son intelligence. Fort heureusement pour Gargantua, son attitude ridicule en présence du jeune Eudémon découvre à Grandgousier l'inanité de cette éducation « matélogique ». Il chasse honteusement le sophiste et confie son fils à Ponocrates. La méthode scolastique n'a pas le temps de porter tous ses fruits : le nouveau précepteur arrive assez tôt pour redresser ce jeune esprit faussé par un enseignement vicieux et suranné. Cependant Rabelais n'a garde de se priver des effets de rire qu'il pouvait tirer du développement de ces principes faux et de cette méthode mensongère. C'est un autre personnage, le fameux Janotus de Bragmardo, qui est chargé de nous montrer quels fruits produit une pareille éducation : l'ignorance la plus grossière, unie à la vanité la plus grotesque, l'emphase jointe à la platitude, une bassesse de sentiment qui ne le cède qu'à la petitesse de l'esprit. Par bonheur pour Gargantua les ravages de la fausse science des « sophistes » sont arrêtés à temps, et son nouveau précepteur, après lui avoir laissé le temps de s'habituer à son genre de vie renouvelé, travaille énergiquement à extirper tous les mauvais germes déposés dans son esprit par Thubal Holoferne et par Jobelin Bridé. Désormais tout l'effort de l'éducation tendra à ne lui faire acquérir que des connaissances utiles, et surtout à lui donner un esprit juste et un jugement droit.

Si Rabelais revient avec tant d'insistance et à chaque instant sur cette question de l'éducation, c'est qu'il se rendait bien compte que la plus grande et la plus précieuse conquête des humanistes, c'était la renaissance de l'esprit critique, étouffé pendant tout le moyen âge, ressuscité grâce au commerce assidu des anciens. Une méthode fausse et stérile avait faussé tous les esprits soumis à sa discipline ; la méthode nouvelle, féconde et juste, devait donner à tous ceux qui l'adop-

teraient, la solidité des connaissances et la rectitude de l'entendement. Cette conquête, il fallait l'assurer à tout prix, il ne fallait pas se lasser d'en vanter la grandeur, de montrer le contraste entre la vraie science qui revendiquait enfin ses droits et les vaines subtilités de la scolastique.

Lorsque, plus de quarante ans après, Fischart entreprit de traduire Rabelais, la situation était complètement changée : la scolastique était définitivement vaincue, l'éducation était réformée au gré des humanistes ; la victoire était d'autant plus décisive qu'en Allemagne la Renaissance avait dès l'origine revêtu un caractère plus particulièrement pédagogique. L'Italie s'était enivrée du culte de la beauté antique ; l'Allemagne, et la France avec elle, avait surtout envié aux anciens cet esprit de sûr discernement et de saine critique qui, allié au sens esthétique, fait la grandeur et l'harmonie de leurs œuvres. De nombreuses universités avaient été fondées, qui, par leur enseignement vivifiant et libéral, s'efforçaient de faire pénétrer partout les idées nouvelles. L'Alsace avait depuis longtemps donné le signal du mouvement. C'est la petite ville de Schlestadt qui eut l'honneur de posséder la première école d'humanistes : les maîtres qui la dirigèrent marchèrent timidement d'abord, puis avec une audace croissante, dans la voie du progrès. Dringenberg, encore fidèle à la scolastique, sut du moins introduire dans cette vieille méthode un peu de vie et de liberté. Gebwiler, un de ses successeurs, poursuivit la même tâche et, sans oser encore rompre absolument avec le moyen âge, s'efforça dans son enseignement de concilier les deux tendances. Si timides que fussent encore ces tentatives, elles eurent du moins le mérite de briser les entraves qui enchaînaient les esprits. Désormais chacun sentait où il fallait marcher : un secret instinct avertissait tout le monde que la lutte ne serait pas longtemps douteuse, que la scolastique succomberait nécessairement. Avec Sapidus, l'école de Schlestadt prit définitivement position. On remplaça les vieux rudiments, les commentaires indigestes et puérils par des ouvrages nouveaux où les premiers humanistes avaient condensé les résultats de leurs études, développé les principes de leurs méthodes.

Malgré ses timidités et ses lenteurs, l'enseignement de l'école de Schlestadt eut un très grand retentissement : de toutes parts les élèves affluaient pour entendre les leçons de ces hommes qui osaient rompre avec la tradition, et offraient à l'intelligence un aliment plus sain et plus substantiel que les vaines disputes des Réalistes et des Nominalistes. Mais les novateurs ne pouvaient se confiner dans un centre aussi secondaire que Schlestadt : pour assurer le triomphe de leurs doctrines, il leur fallait exercer leur activité sur un plus vaste théâtre. La libéralité du conseil de la ville libre de Strasbourg ne tarda pas à leur en fournir l'occasion. Déjà, outre de nombreuses écoles primaires, on avait ouvert à Strasbourg plusieurs « écoles latines » où l'on enseignait les rudiments des langues anciennes ou du moins du latin. Mais les études ne pouvaient être poussées bien loin, car les maîtres, pour la plupart d'anciens moines qui avaient jeté le froc aux orties, n'étaient eux-mêmes pas bien savants. Le conseil sentait d'autant plus vivement les inconvénients de cet état de choses, qu'il avait ouvertement adopté la réforme et qu'il n'existait aucun établissement, où les jeunes gens qui se destinaient à la carrière ecclésiastique, pussent faire leurs études. Tout d'abord on eut recours à un palliatif : Bucer et Capiton, deux des principaux chefs de la Réforme à Strasbourg firent, dans les salles du couvent des Dominicains, des conférences sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Peu à peu d'autres cours s'y ajoutèrent et la ville affecta une partie des bénéfices ecclésiastiques à la rétribution des professeurs et à l'entretien d'élèves pauvres. Ce furent là les modestes commencements de l'Académie si célèbre par la suite.

Cependant ces efforts, si honorables d'ailleurs, manquaient d'unité ; il fallait une main ferme qui sût les coordonner et leur marquer nettement le but auquel il fallait tendre. On marchait un peu au hasard, sans plan déterminé, sans une vue claire du résultat qu'on devait atteindre. Par bonheur, le Conseil de la République eut l'heureuse inspiration de confier la direction suprême de toutes ces bonnes volontés un peu maladroites et inexpérimentées à un homme de grand talent : Jean Sturm professait avec éclat au Collège de France et,

quoique jeune encore, avait déjà donné la preuve d'une profonde connaissance de l'antiquité ainsi que d'aptitudes pédagogiques hors ligne. Le *stettmeister* Jacques Sturm de Sturmeck l'appela à Strasbourg, et le chargea de constituer méthodiquement les trois ordres d'enseignement. Jean Sturm se dévoua corps et âme à sa nouvelle tâche. En dépit de toutes les difficultés, il fonda toutes les « écoles latines » éparses par la ville en un seul établissement qui prit le nom de *Gymnase*, et dont l'enseignement, peu à peu étendu et fortifié, comprit bientôt le cycle complet des études secondaires classiques (1538). Ce n'était pas tout : l'enseignement supérieur avait sa place marquée dans le plan de Jean Sturm : une académie était le couronnement naturel de l'édifice. Mais là les difficultés étaient bien autrement grandes que pour la fondation du Gymnase. Comment recruter le personnel enseignant, quand les plus savants commençaient seulement à puiser à la source vive de la science et sentaient le besoin de venir s'asseoir encore sur les bancs de l'école ? Comment apprendre le chemin de Strasbourg à ces milliers d'étudiants qu'attiraient en vingt autres endroits une réputation séculaire et la voix de professeurs illustres ? Sturm triompha de tous les obstacles. Il obtint de la faveur impériale que les cours du couvent des Dominicains fussent érigés en une académie, et bientôt les proscriptions religieuses firent affluer à Strasbourg une foule d'hommes éminents de tous les pays qui contribuèrent à donner à la nouvelle académie un éclat incomparable. Cette nouvelle fondation du Gymnase et de l'Académie avait assuré à Strasbourg et en Alsace le triomphe des humanistes. La scolastique vaincue et humiliée avait été trop heureuse de trouver momentanément un refuge dans quelques couvents, qui ne tardèrent pas d'ailleurs à être sécularisés.

Dans les autres parties de l'Empire, l'évolution n'avait pas été moins complète. Erasme (1467-1536) avait apporté de Déventer une connaissance approfondie de l'antiquité et une admiration sans bornes pour les chefs-d'œuvre qu'elle a produits. Il trouva une foule de disciples, et l'Allemagne compta bientôt un grand nombre d'humanistes, dont les uns étaient

élèves d'Erasme, tandis que d'autres, simplement stimulés par son exemple, avaient puisé directement à la source vive des littératures anciennes. A Erfurt il se forma un cercle de poètes néo-latins dont plusieurs poursuivaient la chimère de faire du latin une langue vivante. Les plus connus sont Mucianus Rufus, Euritius Cordus, Crotus Rubianus, l'un des principaux auteurs des *Litteræ obscurorum virorum* et Eobanus Hessus. Leurs pseudonymes latins suffiraient déjà à montrer jusqu'à quel point ils poussaient le fanatisme de l'antiquité. Le plus célèbre de tous après Erasme, Ulric de Hutten (1488-1525), mêla des préoccupations politiques et théologiques à ses débats littéraires. Le latin, redevenu vivant et personnel, fut entre ses mains une redoutable arme de guerre. Telle de ses satires, écrite d'un style impeccable, écrasa ses adversaires sous l'ironie et le sarcasme. Lui aussi prit une large part à cette guerre de pamphlets dont les *Lettres d'hommes obscurs* sont restées le monument.

Un certain nombre d'universités étaient fondées vers la même époque, pour aider à la diffusion des lumières nouvelles¹. Ces connaissances acquises au prix de tant d'efforts, cette liberté intellectuelle si péniblement reconquise, ne devaient pas rester le privilège de quelques esprits d'élite; elles devaient devenir le patrimoine de toute la nation et de l'humanité entière. Désormais les novateurs étaient assurés que le résultat de leurs peines ne serait pas perdu: réunissant autour d'eux dans ces nouveaux asiles de la science une jeunesse ardente et studieuse, ils pouvaient lui faire partager leur admiration pour les anciens, leur transmettre cette discipline de l'esprit, nouvelle ou plutôt renouvelée qui, déjà dans l'antiquité, avait produit des fruits si excellents. La victoire appartenait définitivement aux humanistes: nul n'osait plus défendre cette gymnastique pénible et stérile de l'esprit que le moyen âge avait décorée du beau nom de dialectique, confondant la sublime méthode platonicienne avec les subtilités de la scolastique. Dès lors il n'y avait plus lieu de

¹ Pour plus de détails sur ce point, voir: K. von Raumer, *Geschichte der Pædagogik*, vol. I et vol. IV.

renouveler l'assaut furieux que donne Rabelais au fatras prétentieux des *quiddités*, des *hiccités*, des *suppositalités*. La fanfare éclatante du grand railleur de Chinon avait mis en fuite tous les vains fantômes du royaume de *Quinte-Essence*. Le vieil édifice de la scolastique était définitivement ruiné. Fischart comprit à merveille qu'il fallait déplacer le centre de gravité de l'ouvrage. Le livre de Rabelais avait été une œuvre de combat : on y retrouve l'ardeur de l'action, l'âpreté de la lutte, la vaillance du soldat qui se bat pour son drapeau. Maintenant au contraire que la victoire était décidée, toutes ces ardeurs, toutes ces haines s'étaient singulièrement refroidies. C'eût été perdre son temps et sa peine que d'essayer de les ranimer. Aussi Fischart a-t-il modifié le point de vue de Rabelais. Son ambition n'est pas de produire une révolution dans les esprits, de renouveler la science en remplaçant une méthode absurde par une discipline rationnelle : il veut corriger les mœurs, il veut écrire un livre de morale privée.

Non pas qu'il se propose de prendre la mine refrognée d'un Héraclite et de pleurer sur la dépravation du monde ; loin de là, il veut « enduire de miel la coupe afin qu'on avale d'autant mieux l'absinthe amère ». En lisant son livre, les lecteurs croiront entendre « le sage Démocrite riant bruyamment de l'insanité du monde qui considère sa folie comme la plus pure sagesse ». Il présentera à l'humanité « un miroir où elle se verra dans toute sa laideur et sa difformité morale ». Sans doute les tableaux qu'il retracera ne seront pas beaux ; ils ne sont pas faits pour les délicats qui les trouvent dégoûtants et repoussants ; mais après tout le miroir est-il responsable des images qu'il réfléchit ? Les Spartiates, pour dégoûter leurs enfants de l'ivrognerie, leur montraient un esclave ivre ; les exécutions capitales sont publiques, pour effrayer les malfaiteurs par la vue du supplice qui les attend : rien n'est aussi puissant que l'exemple ; le moindre vaut mieux que vingt discours. Et de quel droit viendrait-on lui reprocher d'employer souvent des expressions un peu crûes, alors que tout le monde, même les dames et les jeunes filles, se délectent à la lecture de Boccace et de Pogge, dont les

œuvres sont si licencieuses. Et dans les ouvrages classiques eux-mêmes, que les professeurs expliquent gravement du haut de leur chaire, chez Juvénal, chez Plaute, chez Ovide, voire chez Térence, que de passages obscènes ou malhonnêtes ! On le voit, ce n'est plus l'amusement du lecteur que l'écrivain se propose comme but ; il n'allègue pas comme Rabelais qu'il veut tromper les « ennuyez », faire passer joyeusement le temps et donner « alaigresse et consolation nouvelle » à « plusieurs gens langoureux, malades, faschés et désolés »¹. Sans doute Fischart n'écarte pas absolument ce point de vue ; mais il le relègue au second plan, et on voit facilement qu'il ne compte guère sur ce motif pour gagner le lecteur. Au contraire, en montrant hautement le noble but qu'il se propose, il se mettait au-dessus de toutes les attaques : les moyens ne sont pas à l'abri de toute critique, mais l'intention est si excellente ! Quel censeur serait assez sévère pour ne pas lui en savoir gré ?

Fischart n'en était pas à son coup d'essai. La composition d'un ouvrage de morale privée, ou plus exactement d'un tableau satirique de la société et de ses vices, l'avait préoccupé dès ses débuts. En 1572 déjà, il avait donné une édition versifiée du recueil de farces que la tradition attribue au fameux Eulenspiegel (*Eulenspiegel Reimensweiss*). La grossièreté et la malpropreté de la plupart des tours du farceur de Moelln devaient à bon droit choquer les lecteurs, si peu délicats qu'on les supposât. Aussi Fischart a-t-il senti le besoin d'écrire une préface, pour s'excuser d'avoir mis en vers d'aussi vulgaires facéties. Son cousin Gaspard Scheid se proposait d'en faire le pendant de son *Grobianus* ; mais d'importantes occupations et les devoirs de l'enseignement l'empêchèrent de réaliser son projet. Fischart recueillit pieusement cet héritage, et se donna la tâche de mettre à exécution le dessein qu'avait nourri son ancien précepteur. Il s'y décida d'autant plus facilement, dit-il lui-même dans sa préface, qu'il était jeune et que la jeunesse a toujours un faible pour la plaisanterie. Et puis quelle meilleure manière de dire la

¹ Prologue du Livre IV. A Monseigneur Odet, Cardinal de Chastillon.

vérité aux gens sans les blesser, que de la couvrir du voile du badinage et de «faire regarder le monde par des lunettes ou dans un miroir pour lui montrer quel gaillard malicieux et rusé il fait». On le voit, c'est la même idée que dans la préface du *Gargantua*, et exprimée en termes presque identiques. Fischart y revient sans cesse, la présente sous toutes les formes, tantôt comparant son livre à un portrait auquel on ne saurait en vouloir si la personne qu'il représente est laide, tantôt à un miroir qui reproduit fidèlement la figure qu'on lui montre. Les gens y verront «leurs têtes de taureau ou de chat, leurs yeux grotesques qui louchent, leurs fronts, semblables à celui de Tersite, coupés de sillons comme un champ, leurs oreilles d'âne dignes de Midas, leurs lèvres pâlies par l'envie», etc.¹ Le récit des faits et gestes d'Eulenspiegel n'est pour Fischart qu'un moyen de montrer au monde, en traits grossis à dessein, tout ce que sa conduite a de trivial et de bas, afin d'exhorter les hommes à se corriger de leurs vices et à mener une vie meilleure. Tandis que des gens chagrins espèrent ramener les hommes au bien, à la justice, à la vérité, en prenant une mine rébarbative, toujours grondant, toujours condamnant la faiblesse humaine, Tyll, le joyeux compagnon, espère avec ses farces être plus heureux que «ces Héraclites pleurnicheurs, aux sourcils froncés, à la cervelle baignée d'une froide humidité, qui jamais ne daignent baisser leur tête fatiguée à force de regarder en l'air.» Quant à la grossièreté des scènes qu'il raconte, Fischart en décline la responsabilité. «J'aurais bien voulu, dit-il en son langage imaginé, laisser à un autre le soin de le châtrer et de le raboter.» Pour lui, il n'a pas voulu supprimer les passages malpropres «pour ne pas se rendre suspect aux lecteurs ordinaires des ouvrages de ce genre qu'il s'agit de convertir tout d'abord». Puis il a recours à une autre excuse assez plai-

¹ «... auf dasz die Welt und das Eulengeschöpf jre Stier und Katzenköpff, jr schielend Gesicht und Zeraugen, die Tersitische Stirn voll Ackerfurchen, jre rotzige Nasen und Maasen, die Midische Eselsohren, die Nidische stinckende Mäulér, die bleiche neidige Leffzen und die miszgünstige pleckende Hundszän, darinnen beschauw und bespiegel.» Préface de Eulenspiegel Reimensweiss. (Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 148.)

sante : il n'a pas assisté aux aventures d'Eulenspiegel, et dès lors de quel droit se permettrait-il de rectifier la tradition? Les préceptes de Platon ou de Solon, l'austère sagesse de Caton seraient singulièrement déplacés au milieu des traits de la vie du moderne Diogène. Du reste, si malpropre que soit son héros, il ne tombe jamais dans l'obscénité des personnages de Boccace.

L'insistance avec laquelle Fischart fait ressortir l'honnêteté du but qu'il poursuit n'a pas lieu d'étonner. Pour faire accepter à ses lecteurs cette suite monotone de récits malpropres, qui n'ont même pas le mérite de la variété, où la plaisanterie se résume invariablement en un ordre exécuté de travers, il fallait les bien persuader qu'au fond le dessein de l'auteur était tout à fait moral. Autre chose est de savoir si ce but a été atteint, et nous avouerons franchement qu'il nous semble fort douteux que la lecture d'*Eulenspiegel* ait jamais corrigé personne. A vrai dire, cette intention morale que Fischart y trouve, c'est lui-même qui l'y a mise. Bien certainement ceux qui ont inventé cette série de farces n'avaient rien de l'austérité du moraliste : ils se complaisaient dans ces facéties grossières, le peuple pour qui ils écrivaient y trouvait une diversion aux ennuis de la vie, peu relevée il est vrai, mais conforme à ses goûts et à ses idées. Il faut croire qu'entre le quatorzième siècle, date probable de la première rédaction, et le seizième le sens esthétique s'était éveillé, le goût s'était épuré, puisque Fischart, pour faire accepter son *Eulenspiegel*, se crut obligé de le présenter comme un ouvrage de haute moralité. Non pas assurément qu'il faille suspecter sa sincérité ; il était victime d'une généreuse illusion s'il se figurait qu'il pourrait ramener le monde au bien par la lecture d'ouvrages de ce genre. Cet Eulenspiegel menteur, voleur, ingrat, ne vit que de friponneries et de rapines ; il se moque du monde entier, du duc de Lunebourg et du comte d'Anhalt aussi bien que du pauvre paysan de Lubeck et des malheureuses laitières de Brême ; il se tire à son honneur des plus mauvais pas, et jusque dans le tombeau fait la nique à tous ceux qui l'approchent. Le bel exemple à suivre, en vérité, et la plaisante moralité ! Les

victimes de l'incorrigible bouffon sont, il est vrai, parfois bien sottes, et par leur impardonnable naïveté ne méritent que trop leurs mésaventures; mais d'autres fois elles sont punies pour avoir cédé à un bon mouvement: témoin ce paysan des environs de Lubeck qui recueille sur sa voiture Eulenspiegel malade, lequel l'en récompense en souillant les paniers de prunes que le pauvre homme apportait au marché.

Le même dessein de moralisation se retrouvait aussi dans le *Grobianus*, que Gaspard Scheid avait traduit en allemand sur l'original latin de Dedekind. C'est une sorte de code de la grossièreté et de la saleté, qui érige en principes de conduite tous les vices les plus dégoûtants, la malpropreté, l'obscénité, la gourmandise, la paresse, l'insolence etc. Mais il faut croire que l'auteur n'avait pas une confiance sans bornes dans le jugement de ses lecteurs: il a craint que ceux-ci ne fussent tentés de prendre à la lettre ses recommandations et, pour bien établir la pureté de ses intentions, il a cru nécessaire de donner à son livre l'épigraphe suivante: « Lis ce petit livre souvent et beaucoup et fais toujours le contraire de ce qu'il dit. » La précaution n'était pas superflue, s'il en faut croire ce que rapportent les chroniqueurs et les moralistes de l'époque, qui ne cessent de tonner contre l'ivrognerie, la voracité et les mauvaises mœurs de leur temps. Luther lui-même, si indulgent cependant pour son peuple, parce qu'il connaissait ses grandes qualités aussi bien que ses défauts, n'a-t-il pas dit: « Nous autres Allemands, nous recherchons la bestialité. » (*Wollen wir Teutschen doch Bestien sein*)?

Ces tableaux de mœurs grossières sont l'un des thèmes favoris des auteurs allemands au seizième siècle. Avant comme après le *Grobianus*, il parut un grand nombre d'ouvrages de ce genre, les uns affichant le dessein de corriger par le dégoût que ne pouvait manquer de produire l'excès même de l'indécence et de la malpropreté, d'autres au contraire avouant franchement que leur seul but est de divertir et d'amuser. Fischart connaît à merveille toute cette littérature; il en cite souvent des passages et y fait de fréquentes allusions; par là

même, il nous montre combien ces ouvrages étaient lus et connus dans toutes les classes de la société. C'est l'Italie qui avait fourni les modèles aux auteurs allemands de *Facéties* : on avait dévoré avidement en Allemagne les *Convivia Mediolanensia* de Phileppe, les *Facéties* du Pogge et bientôt on s'efforça de marcher sur leurs traces. Dès 1506, Henri Bebel publia en latin trois livres de *Facéties* qui furent traduits en allemand en 1558. Le succès de Bebel lui suscita des imitateurs. Un moine franciscain de Thann, Pauly, publia en 1519 un recueil analogue intitulé *Plaisanterie et sérieux* (Schimpf und Ernst) qui eut plus de cinquante éditions. Kirchhof donna son *Wend Unmuth*; Georges Wickram de Colmar, son *Rollwagenbüchlein*, collection de farces malpropres, destinées à distraire les voyageurs; Jacques Frey, sa *Gartengesellschaft*; Michel Lindner, son *Katzipori*. Des ecclésiastiques comme Pauly, comme Wolfgang Büttner, pasteur à Wolfferstedt et auteur des *Six cent soixante dix-sept histoires de Claus Narr* ne craignirent pas de se compromettre dans cette débauche littéraire. C'est que le seizième siècle avait sur la moralité, sur les convenances, des idées fort différentes des nôtres, et plus d'un de ces auteurs croyait sincèrement, comme Fischart, servir la cause de la morale publique. Ainsi Pauly écrit son ouvrage avec l'espoir que les prédicateurs pourront y puiser des exemples utiles. Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est de constater que cette branche de la littérature trouva beaucoup de faveur, en Alsace. Rien d'étonnant dès lors que Fischart soit demeuré fidèle à une tradition locale, consacrée par plus d'un demi-siècle de succès, et qu'à plusieurs reprises dans sa carrière il ait repris ce projet de « présenter le miroir à la société ».

L'ouvrage de Rabelais lui fournissait tout d'abord un cadre admirablement approprié à un tableau de mœurs comme celui qu'il voulait esquisser, et maint trait de grossièreté dont il sut faire son profit. Le genre de vie de Gargantua avant la réforme pédagogique de Ponocrates ressemble fort à celui que Grobianus recommande à ses disciples : « Puis, dit Rabelais, (Gargantua) se gambadoit, penadoit et paillardoit parmy le lict quelque temps pour mieulx esbaudir ses esprits

animaux¹. » Écoutons Grobianus : « Il te sera aussi très sain de t'étirer (au lit) comme un chien, s'il en faut croire les médecins sur ce point. Rester longtemps au lit rend paresseux et incapable de faire rien de bon. Mais t'étirer ainsi te fera du bien et te réveillera les membres. C'est pourquoi ne te gêne pas pour agir ainsi ; cela te sied bien et tu as raison de le faire². » Et quand Gargantua, suivant les recommandations de ses précepteurs, « se peignoit du peigne de Almain, c'estoit des quatre doigts et le poulce » parce que « soy autrement peigner, laver et nettoyer estoit perdre temps en ce monde », ne semble-t-il pas qu'il suit les préceptes de Grobianus en personne : « Ne peigne pas tes cheveux, garde-t'en bien... être malpropre est la plus grande parure d'un homme... il ne convient pas non plus à tes mœurs de te laver les mains et la figure, car il sied bien à ta grossièreté qu'elles soient toutes couvertes d'ordures et de saletés³. » Il serait aisé de multiplier ces parallèles et de montrer quelle ample collection de traits grossiers et malpropres Fischart trouvait toute préparée chez Rabelais. Ils servaient trop bien son dessein pour qu'il en laissât échapper un seul, aussi les a-t-il précieusement recueillis et pris soin de développer en tableaux complets les scènes qu'il trouvait simplement esquissées chez son modèle.

Qu'on compare par exemple les *Propos des buveurs* chez l'un et chez l'autre. Certes, en lisant Rabelais, la confusion voulue du tableau, l'incohérence de cette série de phrases sans suite et sans rapport donnent bien l'impression du bourdonnement d'une foule attablée, où chacun, s'abandonnant à une ivresse croissante, ne se préoccupe plus guère de répondre aux questions qu'on lui pose ou d'attendre la réponse à ses propres questions. Mais combien le cadre est agrandi chez Fischart ! On dirait que le modeste cabaret s'est transformé

¹ Livre I, chap. 21.

² *Grobianus und Grobiana, von bawrischen Sitten.* — Édition de Hellbach, Francfort 1586, p. 36 b.

³ *Ibid.*, p. 37a-37 b.

en une salle aux proportions colossales, où grouille et bruit une foule innombrable. On ne se contente pas de parler, de raisonner et de déraisonner; on y chante, on y hurle; l'un entonne une chanson bachique, mais dès la seconde strophe sa voix se perd dans les hoquets de l'ivresse. Un autre lui succède qui n'est pas plus heureux, puis un troisième et nous voyons ainsi défiler une série de chanteurs plus ou moins avinés, qui tiennent à honneur de débiter chacun leur morceau; la plupart de ces chansons célèbrent simplement le vin et l'ivresse, mais il en est quelques-unes qui respirent toute la licence qu'autorise un cabaret de bas étage. Toutes les classes de la société se trouvent représentées; naturellement les étudiants sont de la partie; on les reconnaît aisément aux chansons macaroniques, bizarre amalgame d'allemand et de latin de cuisine, qu'ils entonnent à tue-tête. L'un d'entre eux veut montrer qu'il n'a pas tout à fait perdu son temps sur les bancs de l'école, et chante une parodie du *Nunc est bibendum* d'Horace. Un autre, moins classique, a des réminiscences d'Eulenspiegel. Un troisième, perdant entièrement le sens de la réalité, se croit transporté au pays de Cocagne dont il célèbre les splendeurs sur un mode inspiré. Ainsi la clameur immense monte et grossit, à mesure que se vident tous les récipients de formes et de dimensions variées, dont Fischart s'est amusé à faire au commencement du chapitre la formidable énumération. Le tumulte croît de plus en plus, les têtes s'échauffent et l'on commence à se battre et à s'assommer; les cruches, les bancs, les chaises servent de projectiles; mais l'aubergiste reste calme et inscrit simplement les dégâts au compte de ceux qui les ont commis; bientôt tout rentre dans l'ordre. A partir de ce moment la conversation commence à languir, les chants cessent. L'un ou l'autre des buveurs essaye bien encore d'entonner quelque chanson; mais aucun n'arrive au delà des premiers vers. Un étudiant tente en vain de faire rire l'auditoire par une parodie grossière du *Tityre, tu patulæ*, ainsi que de quelques autres passages de Virgile. La scène se clôt comme elle s'était ouverte, par un éclat de rire: *Claudite nunc rivos, pueri, sat prata biberunt*, dit Fischart en finissant. Par ces quelques traits on voit combien le tableau,

déjà fort confus chez Rabelais, est devenu bien autrement confus chez Fischart : à force de vouloir charger les couleurs, notre auteur a empâté sa toile. Mais si le sens artistique est absent, si le sentiment esthétique ne trouve pas sa satisfaction, il faut reconnaître en revanche dans toute cette description une puissance singulière. Quand le lecteur arrive au bout du chapitre, il lui reste une lassitude qui lui ferait croire sans trop de peine qu'il vient de passer une nuit en compagnie des buveurs de Fischart.

Il n'a pas suffi à Fischart de développer amplement quand Rabelais se contente d'indiquer et d'esquisser ; il a de plus ajouté intentionnellement maint passage qui ferait très bonne figure dans le *Grobianus*. Avec quel enthousiasme il prêche la goinfreterie à ses lecteurs, et les engage à bien boire et bien manger, afin de ne pas ressembler aux nains et aux pygmées qui sont restés petits pour s'être privés d'une nourriture substantielle ! Qu'ils fassent au contraire comme Gargantua, comme Hercule, comme Milon, lequel, s'il était capable de porter un taureau à bras tendus, était aussi de taille à le dévorer en un seul repas. Qu'ils prennent exemple sur les porcs de Poméranie, si gras que les souris peuvent nicher dans leur lard. Et qu'ils ne s'avisent pas de se faire servir de misérables petits plats comme les étrangers : un bon gigot vaut mieux que tous les comestibles coûteux et peu substantiels qu'on importe de France ou d'Italie. Si le porc avait des ailes, ce serait à son avis le plus noble gibier à plumes qu'il y ait moyen d'imaginer. Quant à l'estomac, c'est par l'exercice qu'on le rend peu à peu capable d'absorber des quantités énormes de victuailles. Si les mets étrangers ne lui plaisent pas, le Gargantua de Fischart ne professe pas non plus une aveugle admiration pour la cuisine de toutes les provinces de l'Empire indistinctement. L'unique repas que font les Hessois lui semble bien insuffisant, et la soupe qui fait le fond de la nourriture des Souabes ne lui agrée guère, non plus que les bouillies assaisonnées de poivre dont les Westphaliens font leurs délices. C'est en Alsace, qu'à son avis, on se nourrit le mieux : on y mange cinq fois par jour, et chaque repas est abondamment arrosé de vin. C'est de la sorte qu'il entend vivre, « car Aristote démontre

que ceux qui ne font qu'un repas par jour sont bien plus bourrus que ceux qui en font deux¹. »

En temps de carnaval, c'est bien une autre affaire : là toutes les licences sont non seulement permises, mais commandées : hommes et femmes, après avoir fait toutes les folies, doivent manger et boire jusqu'à ce qu'il faille les emporter. Et quel lyrisme débordant quand, un peu plus loin, Fischart déclare en prose et en vers que la plus grande volupté en ce monde est de tuer un cochon, de le manger et d'en distribuer à ses amis ! Si l'on savait que les cannibales éprouvent autant de plaisir à dévorer un homme, il est d'avis qu'on se laisserait mettre à la broche avec deux fois plus de plaisir.

Avec quelle complaisance Gargantua développe devant son nouveau précepteur Ponocrates les principes d'hygiène peu ragoûtants que ses maîtres sophistes lui ont enseignés² ! Grobianus³ donne exactement les mêmes préceptes à son disciple et lui enseigne que c'est faire métier de dupe que de s'astreindre aux règles de la décence : respecter les convenances, c'est s'exposer à un malaise ; donc, à bas les convenances et vive le bien-être !

Mais que le lecteur ne s'y trompe pas, qu'il ne se méprenne pas sur l'intention de l'auteur. Il y a telle scène qui ouvrirait les yeux aux plus aveugles. Quoi de plus significatif, par exemple, que ce tableau d'une fête de village⁴, où Grandgousier, oubliant ce qu'il doit à son rang et à sa dignité, se donne en spectacle comme le premier pitre venu, engage des disputes avec les paysans, agace les filles et s'enivre ignoblement. Chacun l'imite bien entendu, jusqu'au curé et à sa gouvernante, qu'on rapporte tous deux au presbytère dans

¹ Fischart, *Gargantua*, chap. III, passim.

² En voici un petit échantillon : « *Hey wie sauber Klüppelniersz für die Jugend, nicht hindere Bruntzen, nicht nötige hefftiglich arsum. Mit Eselen Fartzisz streite sic non eges arzis. Vier ding aus Winden veniunt so ventre verschwinden. Wer die Fürtz verkrümmen will den grimmen sie hervider viel, lasz rauschen was nicht bleiben will.* — *Kloster*, VIII, p. 299-300.

³ *Grobianus*, p. 65.

⁴ *Kloster*, VIII, p. 82-83.

l'état le plus honteux. Quelle sévère leçon pour les grands, qui ne craignaient pas de donner au peuple l'exemple des vices les plus grossiers ! Comme Fischart connaissait bien les défauts de son siècle, la goinfrerie, l'ivrognerie et la rudesse des mœurs, contre lesquels les prédicateurs tonnaient vainement du haut de la chaire ! C'était en vain que les représentants les plus éminents des deux Églises s'efforçaient de réagir contre cet état de choses déplorable, et élevaient la voix contre de si honteux excès. C'était en vain que Luther avait stigmatisé le « démon de la voracité et de l'ivrognerie » (*Fress- und Saufteufel*) ; on n'en continuait pas moins à chercher le plaisir dans les plus ignobles orgies. Ainsi s'explique l'insistance avec laquelle Fischart flétrit ces dérèglements, l'obstination avec laquelle, sans se lasser, il revient à cette question.

Ce n'est pas que le relâchement des mœurs sur d'autres points trouve en lui un censeur moins clairvoyant ou moins sévère : il constate avec tristesse que les guerres continuelles qui désolent l'Europe ont rendu les mœurs plus rudes et plus barbares, et ont favorisé toutes les licences. Quand une ville est prise d'assaut, les femmes et les filles sont livrées à la soldatesque et toutes les violences sont autorisées. Puis il cite une série de chansons licencieuses qui ne choquent plus personne, tant la dépravation a déjà fait de progrès. « A la ville, ni filles ni femmes, à la campagne, ni la meunière ni l'ânesse ne sont en sûreté¹. » C'est ainsi que s'explique, d'après Fischart, la ressemblance singulière qu'on constate souvent entre un empereur et un mendiant : nulle famille n'est plus assurée de la pureté de son sang.

Quel remède y a-t-il à cet état de choses ? C'est le respect des liens conjugaux. Fischart profite de l'occasion que lui offre le mariage de son héros pour développer longuement ses idées sur cette institution, base de la société. Gargantua, à qui la bonne chère a bien profité, est arrivé à l'âge adulte et désire prendre femme ; il ne veut pas imiter les débauchés qui courtisent les femmes mariées ; il connaît trop les mésaventures auxquelles ils sont exposés.

¹ *Kloster*, VIII, p. 40.

Là-dessus Fischart nous donne toute une énumération des malheurs causées par la sensualité et la débauche, depuis la destruction de Troie jusqu'à la mort du bailli Wolfenschiessen tué, suivant la tradition, d'un coup de hache, par Baumgarten qui voulait venger l'honneur de sa femme¹. Le développement est singulièrement déplacé ici, mais il ne saurait surprendre ceux qui savent combien Fischart aime les digressions de ce genre. La communauté des femmes, telle que la recommande Platon, n'est pas non plus du goût de Gargantua : il lui faut fonder une famille à lui, « car rien ne ressemble plus à une monarchie et n'a un air plus royal que le foyer domestique. » — « Les gouttières de son toit sont les limites de l'empire du chef de la famille ; ses champs sont son margraviat ; c'est d'eux qu'il tire ses revenus annuels, ses droits de douane et ses rentes ;... le chien et le chat sont ses flatteurs ; les souris et les moineaux ses parasites ;... sa femme, ses enfants et ses domestiques sont les pirates et les brigands qui dévalisent sa bourse et ses poches². » Pour bien diriger ses affaires si compliquées, il a besoin d'une compagne, « d'une reine de la maison, qu'il place à côté de lui sur un trône égal au sien » ; ils vivront ainsi ensemble leur vie durant, ne faisant qu'un corps et qu'une âme. Bien plus, la mort ne pourra les séparer, « car dans le paradis ils se reconnaîtront et se réjouiront ensemble comme de chastes cœurs angéliques ». Le mariage n'est-il pas la condition même de la conservation et de la propagation de l'espèce humaine ? D'autre part, nulle crainte de voir les moyens de subsister devenir insuffisants par suite d'une multiplication excessive de l'espèce humaine. « L'empereur Maximilien ne trouva-t-il pas à Cologne d'autant plus de pain en excédent, qu'il venait plus de monde à la Diète ? Les myrtilles ne croissent-elles pas d'autant plus abondantes dans les sables des environs de Nuremberg, qu'il naît plus de mangeurs de myrtilles³ ? » Et Fischart accumule une série d'arguments plaisants de ce genre pour combattre les précurseurs de Malthus. Le ciel même et l'enfer sont inté-

¹ Voir Schiller, *Guillaume Tell*, acte 1^{er}, scène 1.

² *Kloster*, VIII, p. 105-106.

³ *Kloster*, p. 109.

ressés au maintien du mariage, car sans lui « les anges seraient privés de la joie que nous leur causions ici-bas déjà par l'espoir qu'ils nourrissent de lier connaissance avec nous pour toute l'éternité, et les démons seraient privés de l'impôt qu'ils prélèvent sur nous ; quant au pauvre Charon, il ne lui resterait plus qu'à mourir de faim ». Ce passage caractérise à merveille la manière ordinaire de Fischart, ce mélange d'idées sérieuses et d'inspirations bouffonnes, dont il sait si bien tirer parti. « Et pourquoi la femme, tendre et gracieuse, aurait-elle été créée si aimable, si douce, si jolie, s'il ne devait y avoir personne pour s'en réjouir ? A quoi bon le parfum des roses, s'il ne se trouvait quelqu'un pour les cueillir ? » Mais notre auteur ne s'en tient pas à cette comparaison poétique ; il ajoute bien vite, sans doute pour mieux se faire entendre de ses lecteurs : « à quoi servirait le bon vin s'il n'y avait personne pour le boire ? »

La femme est gracieuse et faible : elle trouve un soutien et une protection chez l'homme, qui est fort et rude. « Et s'ils sont deux, c'est pour avoir des jumeaux, et que chacun, la nuit, ait un enfant à bercer et à endormir. » Chez cet infatigable railleur, même au milieu du développement le plus sérieux, la plaisanterie ne perd pas ses droits. Puis il nous montre les enfants, qui viennent resserrer encore les liens qui unissent les époux, et dont ils rendront le nom immortel. Quelle joie de les élever, de les voir grandir et se développer ! Aussi comme les mères les gâtent : « Voyez comme elles apprennent leur prière aux enfants, comme elles les envoient à l'église et à l'école, leur fourrent toute sorte de gâteaux, de sucreries et de bonnes choses dans leur sac ! Elles font un petit cadeau au maître d'école pour qu'il ne leur donne pas la verge et prétextent une maladie pour les excuser de n'être pas venus en classe. » Aux plus petits, « elles enseignent à dire papa à leur père qu'ils ne connaîtraient pas sans cela, à envoyer des baisers avec la main, à faire la révérence comme de petits éléphants, à tendre la joue droite pour se faire embrasser, à chevaucher sur la jambe... Quand les enfants sont assis autour de la table, ils ressemblent à un jeu d'orgue que le père met en mouvement avec sa verge, sans même

avoir besoin d'une soufflerie¹». Celui qui n'est pas marié est toujours comme un vagabond sans feu ni lieu ; il est incessamment volé par ses domestiques, il est exclu des fonctions publiques, il n'a personne à qui conter ses peines, personne pour lui donner de bons conseils. Ce ton sérieux ne saurait convenir longtemps à Fischart ; comme pour en corriger l'effet, il se hâte d'ajouter : « Alors, quand le coq est mort, il n'y a pas de poule pour le rappeler par ses gloussements : personne ne lui ferme les yeux avec des soupirs de tourterelle tirés du fond de la poitrine². » L'ironie est manifeste et contraste singulièrement avec la gravité du reste du passage.

Cependant, s'il a lâché un instant la bride à son humeur railleuse, Fischart n'entend pas moins être pris au sérieux. Il énumère gravement une série de preuves d'amour conjugal données par des femmes depuis les temps mythologiques jusqu'au seizième siècle. C'est une occasion, qu'il n'a garde de laisser échapper, pour faire une digression savante et montrer la sûreté de sa mémoire. S'il a célébré avec enthousiasme la grâce et le charme de la femme, il exige d'elle en revanche des vertus extraordinaires. A l'égard de son mari, elle doit montrer une patience à toute épreuve, jusqu'à accepter ses mauvais traitements : elle doit regarder les coups comme des caresses. « Il n'y a pas de mérite à s'entendre avec un bon mari, mais il y en a à supporter un mari méchant. »

Vient ensuite un tableau charmant des petits soins de la

¹ *Darumb secht jhr, wie sie die Kinder lehren beten, schicken sie zur Kirchen und Schulen, stecken jhnen allerley weck, schleck, dreck und Latwergen in den Schulsack, verehren dem Schulmeister etwas, dass er sie nicht streich, geben für, sie seyen kranck, können nit zur Schulen kommen... lehren sie dem Vatter den sie sonst nit kennten Ette ruffen, das Schmutzhändlin reichen, sich Elephantisch neigen, den rechten Backen zu küssen bieten, auff den Beinen hotzeln... da stellen sie jhre zucht umb den Tisch staffelsweis wie die Orgelpfeiffen, die kann der Vatter mit der Ruhten pfeiffend machen wann er will, ohn Blaszbätg treten.* » *Kloster*, VIII, p. 113-114.

² *...wann der Han todt ist, kreht keine Henne nach ihm, niemand truckt jhm mit tieffgesuchten Turteltaubenseufftzen die Augen zu.* » *Ibid.* p. 115.

femme pour son mari malade : elle s'informe avec sollicitude de sa santé, le couche après avoir pris soin de bassiner le lit, lui offre de la tisane et toute sorte de remèdes domestiques dont elle a le secret. Au milieu de cette peinture pleine d'une naïve tendresse, Fischart se hâte de glisser quelques traits de satire : « elle demande à son mari ce dont il a envie et ne le lui donne pas ; elle chasse les mouches quand ce sont les taons qui le tourmentent. » Chez lui, l'humour revendique bien vite sa place. Quand le mari s'en va, que de tristesse chez la femme, que de larmes ! quand il revient, que de joie et de bonheur ! comme elle va de porte en porte criant : « mon obole est retrouvée, mon porc est revenu. » « On parsème son chemin de rameaux comme jadis pour l'âne qui porta Jésus à Jérusalem. » Puis l'auteur nous décrit minutieusement tous les préparatifs de la femme pour fêter le retour de son mari, jusqu'au bain de pieds qu'elle lui offre elle-même pour le reposer de ses fatigues. Il y a là, comme bien souvent chez Fischart, une affectation de vulgarité qui choque, et une accumulation de détails inutiles ou grossiers où il se complaît. Mais à part cette faute de goût, qui est celle du siècle bien plus que de Fischart, tout ce passage est plein de la plus saine moralité, sans aucune affectation d'une sévérité inutile ni d'une hypocrite austérité. Fischart peint le mariage sous des couleurs riantes, sans craindre un terme un peu crû. Il emploie bien souvent le mot propre là où les convenances modernes nous obligeraient à choisir une expression plus détournée. Mais, ici du moins, sa liberté ne dégénère jamais en licence, et le goût de son siècle explique et excuse suffisamment ce qui nous choque aujourd'hui.

La réhabilitation du mariage fut l'une des préoccupations principales des écrivains de la Réforme. Le célibat des prêtres, avec les désordres auxquels trop souvent il donna lieu, n'était-il pas l'un des griefs principaux des réformateurs contre l'église catholique et son organisation ? N'était-ce pas certainement l'un de ceux qu'il était le plus facile de faire valoir, l'un de ceux que le plus simple, le plus ignorant pouvait comprendre et saisir ? Aussi verrons-nous Fischart revenir incessamment sur cette question, tantôt directement

comme ici pour recommander le mariage, tantôt indirectement pour blâmer le célibat et surtout le célibat ecclésiastique. Il composa même un opuscule spécial: *Le livret philosophique de morale conjugale* (Das Philosophisch Ehzuchtbüchlein), dans lequel il développe les règles de la conduite des époux. Mais revenons au *Gargantua*.

D'après Fischart, les mœurs ne se sont pas seulement relâchées, elles se sont en même temps amollies. On est bien loin maintenant de la stoïque endurance des temps passés; on recherche les aises et le confort: « Depuis qu'on a inventé les carrosses, on n'élève plus de chevaux de selle en Allemagne... C'est qu'on y est assis commodément sur les coussins sous le ciel de cuir »¹. Fischart emprunte cette doléance à un ouvrage sur les haras publié par Marx Fucker; on voit que les plaintes sur la décadence de l'équitation ne sont pas chose nouvelle. La substitution du carrosse au cheval de selle n'est qu'une des mille formes sous lesquelles le luxe s'introduit peu à peu dans toutes les classes de la société et corrompt la simplicité primitive des mœurs allemandes: « On a importé le faste et la légèreté de l'étranger, et, comme dit César, avec les marchandises on a importé en même temps le danger des vices »². Cette influence de l'étranger se manifeste surtout dans la mode: on abandonne les vieux costumes, modestes, simples et commodes, pour adopter des vêtements aux formes extravagantes, coûteux et gênants. Fischart ne se lasse pas de cribler de traits satiriques les innovations de la mode. Toutes ne pouvaient pas, il est vrai, être mises sur le compte de l'étranger. Ainsi la *culotte à fond flottant* (Pluderhose) ou culotte brunswickoise, dont Fischart se moque dans son prologue, est d'invention allemande. Ce furent les lansquenets de Maurice de Saxe qui l'imaginèrent, dit-on, en 1553, pour charmer les loisirs du siège de Magdebourg³. Elle était faite d'une masse d'étoffe très mince, ordinairement de soie, qui n'était retenue que

¹ *Kloster*, VIII, p. 327.

² *Ibid.*, p. 353.

³ Voir Weiss, *Kostümkunde*, III, p. 636.

par quelques bandes verticales d'un tissu plus raide, velours ou drap. L'étoffe intérieure passait à travers les intervalles des bandes et formait une série de sacs de l'effet le plus disgracieux. Pour une culotte de ce genre, il fallait vingt, trente et jusqu'à quarante aunes de tissu. Vainement les gens raisonnables essayèrent-ils de réagir, vainement les prédicateurs en chaire condamnèrent-ils cette mode ridicule. André Musculus, professeur à Francfort et intendant général de la Marche-Moyenne, stigmatisa les porteurs de *Pluderhosen* dans un sermon des plus violents qu'il publia en 1556 sous le titre intraduisible de : *Vom zerluderten, zucht- und ehrverwegenen pludrigten Hosenteufel; Vermahnung und Warnung*. Les souverains mêmes se crurent obligés d'intervenir. Fischart rapporte qu'un prince, dont il ne donne pas le nom, fit mettre une de ces culottes au bourreau et lui ordonna de se poster sur le pont du château où tous les courtisans devaient passer, de manière à leur donner le dégoût de cette mode; mais, ajoute-t-il mélancoliquement, il n'y gagna qu'une chose : c'est qu'on enleva les chiffons des culottes, pour les mettre aux jabots, aux mollets et sur les souliers; surtout on en bourra les pourpoints¹. Joachim II, margrave de Brandebourg, fit mieux encore, s'il en faut croire la tradition : il fit arrêter plusieurs personnes qui portaient les malencontreuses culottes et les exposa trois jours durant dans une cage sur la place publique comme des bêtes curieuses, avec accompagnement de musique pour attirer la foule. D'autres fois, sur son ordre, ses gardes saisissaient simplement les porteurs de *Pluderhosen*, leur coupaient la ceinture et les abandonnaient tout nus à la risée du public².

La culotte en tonneau (Pumphose), qui succéda dans la faveur du public à la culotte à fond flottant, ne trouva pas davantage grâce devant Fischart, non plus que les manches démesurées « qui font tort aux torchons de cuisine en lavant les assiettes³ ». Une autre fois encore il se moque des bottes

¹ *Kloster*, VIII, p. 5.

² Weiss, *Kostümkunde*, III, p. 638.

³ *Kloster*, VIII, p. 204.

larges des courtisans français « qui prennent la jambe, comme la cloche prend le battant »¹. Mais ce qui lui est surtout odieux, ce sont les variations brusques de la mode qui subitement, sans motif, abandonne telle forme de vêtement pour en adopter une autre bien plus laide et plus incommode. « Aussi, quand le sultan Sélim qui avait fait représenter le costume de toutes les nations, en vint aux Français et aux Allemands, il ne sut pas quelle sorte de *braguette* il devait leur faire faire ; alors il prit le parti de les faire peindre nus, avec un ballot de drap et une aune sous le bras, de façon qu'ils pussent se faire des culottes aux formes aussi extraordinaires et aussi variables qu'ils voudraient² ». Fischart n'est pas le seul à son époque qui se plaigne des caprices de la mode. Son compatriote Sébastien Franck écrit dans sa *Chronique* : « Le costume change tous les jours et n'est pas durable. Il nous souvient encore qu'on portait des souliers pointus avec de longs becs, des vêtements petits, étroits et courts, des bonnets avec des pompons ; maintenant c'est l'inverse : tout est ample et vaste ; les souliers sont longs et ont de gros becs », etc. A la fin du quinzième siècle, Sébastien Brant avait protesté contre ces vêtements étriqués qui dessinaient les formes du corps humain avec une indécence révoltante. Fischart n'épargne pas davantage les modes féminines et accable notamment de ses sarcasmes les collerettes démesurées que les dames avaient adoptées vers la fin du seizième siècle. D'après ce qu'il dit, il semble qu'en Allemagne les hommes du moins n'adoptèrent pas cet ornement ridicule, qu'en France tous les courtisans se croyaient obligés de porter pour complaire à Henri III.

Ces attaques contre la mode n'avaient rien de banal ; c'étaient des vérités qui trouvaient immédiatement leur application. En faisant ces remarques, Fischart se montrait moraliste éminemment pratique. Parfois au contraire, il développe des lieux communs vingt fois ressassés déjà par les moralistes de tous les temps. L'ambassade d'Ulric Gallet lui fournit l'oc-

¹ *Kloster*, VIII, p. 453.

² *Ibid.*, p. 291.

casion de placer des remarques comme la suivante : « Un roi est comme un vaisseau sur la mer, que le vent et les vagues jettent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. » Puis, suivant une habitude qui lui est chère, il cite un passage d'un de ses propres opuscules, intitulé : *L'Audience de l'empereur*, passage dans lequel il développe des idées analogues : « Le vent est bien plus rude sur les hautes montagnes que dans la vallée ; en haute mer il y a de plus violentes tempêtes que sur le Rhin... Qui occupe de hautes fonctions a aussi beaucoup de soucis. Que signifient beaucoup de gardes, sinon qu'il faut se défendre contre beaucoup de dangers... Beaucoup de sujets, beaucoup à faire ; beaucoup de conseillers, beaucoup d'affaires ¹. »

Fischart s'en prend aussi aux vices caractéristiques des diverses classes de la société ; chaque profession, chaque métier tour à tour lui fournit des modèles pour sa galerie de grotesques et de méchants. Son Gargantua, par exemple, ne se contente pas comme celui de Rabelais, de s'instruire en visitant les droguistes ; il veut en même temps dévoiler leurs supercheries.

Une autre fois Fischart stigmatise les usuriers et les banquiers « qui changent les monnaies, les liment, en coupant des morceaux ² ». A une époque où les gouvernements eux-mêmes donnaient l'exemple d'altérer les monnaies, il n'est pas étonnant que des particuliers peu scrupuleux se soient avisés de ce moyen plus commode qu'honnête pour réaliser facilement de grands bénéfices. Mais l'on conçoit aussi quelle perte en résultait pour le commerçant honnête. Aussi un grand nombre de moralistes font-ils entendre des plaintes analogues. Comme beaucoup de ses contemporains, Fischart rejette surtout sur les Juifs la responsabilité de cet abus : il les accuse de pratiquer l'usure sur une grande échelle et de s'enrichir aux dépens du peuple qu'ils ruinent.

¹ « *Darumb reimt ein Poet Ifgem* (pseudonyme de Fischart) *in der Audientz desz Keyzers sehr wol : Das man viel rauher Wind auff hohen Bergen als im Thal find, im hohen Meer gebs grösser Gewitter als im Rhein... wer viel versicht, denselben viel sorg anficht, was deuten viel Trabanten, als viel Gefährlichkeit vorhanden?... Viel Volks, viel machen, viel Râth, viel Sachen.* » Ce passage nous donne en même temps un exemple des allitérations que Fischart affectionne.

² *Kloster*, p. 351.

Une autre classe de gens encore, dont les ressources sont peu avouables, excite l'indignation de Fischart : nous voulons parler des charlatans, « vagabonds qui ont le privilège du mensonge, qui ont la bourse pleine de mots, qui conjurent les serpents, qui arrachent les dents, qui, sans faire de lapsus, profèrent les plus grossiers mensonges ; le diable lui-même rirait en voyant avec quelle ruse il se jouent du monde¹ ». Il faut l'entendre énumérer tous les remèdes ridicules que vendent ces empiriques et que le public naïf achète au poids de l'or avec la plus entière confiance. Ces charlatans, nous les retrouvons aussi dans presque tous les recueils de facéties de l'époque. Rappelons seulement Eulenspiegel, vendant à la foire des pilules qui donnent, prétend-il, la vertu prophétique, et qu'il a composées de la manière la plus malpropre². Des traits analogues se trouvent dans les facéties de Pogge et dans celles de Bebel.

Ainsi Fischart a tenu sa promesse : il a fortement accentué la tendance didactique et moralisante de l'ouvrage de Rabelais ; il a présenté le miroir à la société et, en même temps qu'il lui montrait l'image de ses vices, il a indiqué comment il serait, à son gré, possible de les corriger. Tous ces traits familiers, empruntés à la vie de chaque jour, dont chacun pouvait vérifier l'exactitude, Fischart les a insérés à dessein dans son livre ; il a donné ainsi à son œuvre une originalité et une valeur pratique auxquelles une simple traduction n'aurait jamais atteint.

Dans sa préface, Fischart se vante d'avoir « châtré » Rabelais. Là-dessus, la plupart des critiques le félicitent d'avoir atténué la crudité et la licence de son modèle. En réalité, Fischart s'en est tenu à la promesse, mais n'a rien fait pour la mettre à exécution : il a traduit intégralement tous les passages malpropres de Rabelais et en a ajouté bon nombre de son propre crû. On nous dispensera de donner ici des preuves de ce que nous avançons. Ce fait ne prouve d'ailleurs absolument rien

¹ Kloster, p. 354.

² Voir Murners *Ulenpiegel*, herausgegeben von Lappenberg. *Historie* XXXV, p. 49.

contre l'intention toute morale de Fischart. Son époque avait en matière de convenance et de pudeur des idées toutes différentes des nôtres; on ne saurait lui en vouloir d'avoir écrit au seizième siècle en homme du seizième siècle.

II.

Dès l'abord, Fischart ne se proposait nullement de faire de Rabelais une traduction littérale; il voulait faire une véritable adaptation; il voulait «couler Rabelais dans le moule allemand¹» ou, comme il le dit une autre fois, «régler son œuvre sur le méridien de l'Allemagne²». Comment s'y est-il pris pour faire goûter aux Allemands un auteur aussi essentiellement français que Rabelais, pour ôter à son ouvrage cet air emprunté et gêné que garde presque inévitablement toute traduction, si habilement qu'elle soit faite? La tâche était particulièrement difficile pour une œuvre aussi profondément nationale que le *Gargantua*, où l'un des génies les plus originaux de notre langue a laissé à chaque instant une empreinte ineffaçable. Il fallait rendre par des équivalents une foule de jeux de mots, d'allusions, de plaisanteries, dont une traduction littérale aurait été impuissante à faire goûter le sel; il fallait élaborer à nouveau toute cette sève rabelaisienne pour la faire apprécier à un peuple qui, par sa langue, ses mœurs, ses idées, différerait tellement du nôtre. Tout le monde sait combien il est difficile de traduire un jeu de mots, un trait d'esprit; et le style de Rabelais est un colossal amoncellement de jeux de mots, où chaque expression, pour être bien comprise, doit être considérée sous plusieurs faces. Et combien les difficultés semblent encore grandir, quand on songe à tous ces termes forgés par Rabelais, qui n'ont d'équivalents dans aucune langue, dont un esprit proche parent du sien pouvait seul se

¹ *In einen Teutschen Model vergossen* (titre du *Gargantua*).

² *Auf den teutschen Meridian visirt*.

flatter de trouver les analogues. Il fallait faire un véritable travail de création, travail d'autant plus pénible qu'il supposait une verve inépuisable, mise cependant tout entière au service de la pensée d'autrui. Il fallait modifier mille détails familiers aux lecteurs de Rabelais, mais incompréhensibles ou sans intérêt pour des Allemands; il fallait introduire subtilement une foule de traits, d'allusions empruntés aux mœurs, à l'histoire, à la littérature de l'Allemagne, afin de donner au *Gargantua* droit de cité parmi les Allemands.

Pour « régler le *Gargantua* sur le méridien allemand », le plus simple, semble-t-il, était de transporter tout le théâtre des événements en Allemagne, de remplacer par des localités familières aux lecteurs de Fischart les nombreux endroits des environs de Paris ou de Chinon, auxquels Rabelais fait allusion. En d'autres termes, il aurait fallu faire un travail complet de transposition. Il était d'autant plus difficile d'arriver à un résultat satisfaisant, que Rabelais lui-même ne paraît pas s'être attaché à déterminer d'une façon bien nette le théâtre des exploits de son *Gargantua*; du moins il ne reste pas conséquent avec lui-même. D'ailleurs, il répugnait à Fischart de s'astreindre à un système, de suivre minutieusement des principes posés. Aussi, sans préciser plus que Rabelais le théâtre de l'action, le traducteur continue-t-il à admettre que les faits qu'il raconte se passent en France, bien que d'autre part il qualifie ses héros de seigneurs de *Nirgendheim*, c'est-à-dire de *Nulle part*; il leur conserve du reste le titre de rois d'Utopie et des Dip-sodes que leur a déjà conféré Rabelais.

Son *Gargantua*, comme celui de Rabelais, naît aux environs de Chinon, va faire ses études à Paris, puis, sur l'appel de son père, revient aux lieux de son enfance pour secourir ses sujets injustement attaqués par Picrochole. Mais si nous entrons dans le détail, nous trouvons une série d'inconséquences singulières. Tantôt Fischart conserve simplement les noms français, tantôt au contraire il les traduit plus ou moins complètement. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, il reproduit les noms de *Parillé*, de *Gouget*, de *Vauguion*, de *Coudray*. En revanche, *La Roche Clermaud* devient *Clermalt-burg*, *La Maladerye* est traduit par *Sondersiechenhaus*. A côté

de *Chaviny*, qu'il rend plaisamment par *Schau ich nicht*, il conserve les noms de *La Devinière*, de *Gravot*, de *Quinquenays*. Son *Picrochole*, tout comme celui de Rabelais, s'enfuit jusqu'à l'*île Bouchart*. Quant à ceux qui ont succombé dans la grande bataille, Gargantua les fait enterrer *im schwärzlinger Thal und im Feld zu Vettelbrunst*, traduction fort heureuse du texte de Rabelais : « Puis ceux qui là estoient mors, il fit honorablement inhumer en la vallée des Noirettes et au camp de Bruslevieille. » *Seuillé* devient *Sewiler*, *Bourgueil* se transforme en *Burgweiler*; l'*Aunis* en *Onixland*. De même encore la bataille de *Saint-Aubin du Cormier* est pour Fischart *die Schlacht bei St. Arbin am Sporbierbaum*. En revanche, *Saint-Genou en Berry* devient *Treggenlingen bei Füssen*, ce qui s'explique facilement, quand on songe qu'il a fait un Souabe du pèlerin Lasdaller.

Pour les noms de personnes, c'est bien une autre affaire. Là Fischart s'est permis toutes les licences : tantôt il garde le nom français, tantôt il le traduit en allemand, tantôt il accouple le mot français avec sa traduction. Puis il prend un malin plaisir à changer à chaque instant les noms de ses personnages, soit qu'il transpose les lettres et les syllabes du nom primitif, soit qu'il choisisse quelque dénomination nouvelle qui rappelle de plus ou moins loin la précédente. Son caprice ne s'est imposé aucune limite, sa verve bouffonne s'étale à l'aise. Grandgousier devient successivement *Grandgurgler*, *Gurgelgross*, *Grandbüchier und Buchgrossier*, *Grosswurstier*, *Kleinbüsier*, *Grossbüchier*, *Grosshustier*, *Grangauchier*, *Kandbusier*, *Grossgisier*, *Gurgelstrotza*, *Gurgelgrotza*, *Grosskälrier*, *Grandgausier*, *Grandgusz*, *Herr von der Grossgoschen*, etc. Gargantua n'est pas moins bien pourvu : il s'appelle : *Gargantole*, *Gargantule*, *Gargantzoffa*, *Gargantuwald*, *Garkantenvoll*, *Gargantubal*, *Gargantuwol*, *Gargantzumal*, *Gurgellangewang*, etc. Nous n'avons pas à beaucoup près épuisé la liste. Les noms des personnages secondaires ne sont pas moins capricieusement modifiés que ceux des héros principaux. Ponocrate s'appelle *Ehrenwert Lobkund*, *Ehrendrecht von Thugendsteig*, *Rhumbrecht von hohen Lobsteig*, *Kundlob Arbeitsam*, *Lobkundum von Ehrensteig* ou *von Hohenruhmsteig*. Dans *Kampffkeib*, dans *Keibkamp*, il faut

reconnaître Gymnaste, dans *Wolbeart*, dans *Artsichwol*, dans *Wohlartig*, il faut retrouver Eudémon. Ces modifications des noms, par l'étonnement qu'elles ne manquent pas de causer tout d'abord au lecteur, sont une source commode d'un comique peu relevé, il est vrai, et qu'un goût plus raffiné se serait interdit. Ceux que nous avons cités jusqu'ici n'ont même pas le mérite d'être plaisants. Le nom de *Hastigwalt* baron de *Schnaderentingen*¹, donné à Hastiveau, le conseiller présomptueux et imprudent du roi Picrochole, est très bien trouvé au contraire. Nous en dirons autant des traductions allemandes que Fischart imagine pour rendre les dénominations à forme grecque si chères à Rabelais; les noms de Ponocrate, de Gymnaste, d'Eudémon nous en ont déjà fourni des exemples. Nous y ajouterons Phrontistes, qui devient *Phrontistes Muthrich*, Nausicletus, qu'il traduit par *Schiffprächt*, Alexandre, qu'il rend par *Hulffdegen*, Echephron, qui est transformé en *Echephron von Hattmut*. Les échansons *Holwin*, *Schwenkglasz*, *Raum die kann* et *Goszwin Moststempffel*, inventés par Fischart², sont les dignes collègues des cuisiniers *Frippesaulce*, *Hoschepot* et *Pilleverjus* que nous trouvons chez Rabelais. Mais que de mauvais goût encore dans les modifications diverses du nom de Touquedillon ou de Picrochole ! Bon nombre de personnages enfin n'ont pas été débaptisés et ont gardé le nom qu'ils avaient en français.

Rien de systématique, comme on voit, rien de conséquent dans les changements que Fischart a introduits dans le cadre de son tableau. Tantôt l'on peut se croire transporté en Allemagne, tantôt au contraire on se sent en pleine Touraine; un instant on croit avoir affaire à des Allemands, l'instant d'après on s'aperçoit que sous le nom germanique les personnages ont gardé les traits des joyeux compagnons de Rabelais. En revanche, par une foule de détails, Fischart cherche à faire oublier à ses lecteurs qu'ils ont devant eux une œuvre d'origine étrangère. Le Grandgousier de Rabelais

¹ De *Ente*, le canard, et *schnattern*, caqueter, dont Fischart fait *schnadern*.

² *Kloster*, VIII, p. 444.

fait venir ses saucisses de Bigorre, de Longuault, de la Bresse et de Rouargue; chez Fischart, le bon géant, comme de juste, s'adresse à des charcutiers allemands : sa provision lui vient de *Dingelfingen*, de *Filtzhoffen*¹, etc. Les invités qui doivent aider le roi Grandgousier à consommer son immense provision de tripes sont originaires de diverses localités de l'Allemagne, dont les noms caractérisent la vocation toute spéciale de leurs habitants pour les plaisirs de la table. Ces gens-là viennent de *Essfeld*, de *Esslau*, de *Esslingen*, de *Darmstatt*, de *Lebersweiler*, etc.² Rabelais dit simplement que Grandgousier convia « tous les citadins de Sainnaïs, de Suillé, de la Roche-Clermaud, de Vaugaudry, sans laisser arrière le Coudray, Montpensier, le Gué de Vède et autres voisins ».

Quand Gargamelle, à la suite de l'orgie, commence « à se porter mal du bas », « une horde vieille de la compagnie, laquelle avoit reputation d'estre grande medicine et là estoit venue de Brisepaille d'auprès Saint-Genou », lui donne ses soins. Chez Fischart, une seule sage-femme ne suffit pas; elles sont deux et l'auteur tient expressément à nous faire savoir d'où elles sont originaires : l'une est de la *Krautenau de Colmar*, l'autre du *Wiesensteig près d'Ulm*³. Pour jouer « à la balle, à la paulme, à la pile trigone », Gargantua et Ponocrate « se déportoient en Bracque », nous dit Rabelais, faisant sans doute allusion au carrefour de Bracque, nom donné jadis à la place de l'Estrapade. Ici Fischart a voulu faire de la couleur locale, car chez lui *Lobkund Arbeitsam* conduit son élève au *Marais-Vert (Grüne Bruch)*, prairie aux portes de Strasbourg, où la jeunesse d'alors prenait ses ébats⁴. Mais un peu plus loin il traduit littéralement Rabelais, qui dit que « pour s'exercer le thorax et poulmons (Gargantua) crioit comme tous les diables.

¹ *Kloster*, VIII, p. 88.

² *Ibid.*, p. 139.

³ *Ibid.*, p. 184.

⁴ Il est vrai que le terme *Marais-Vert* paraît être pris ici dans un sens tout à fait général pour désigner une prairie quelconque, car Fischart ajoute une série de synonymes qui ont ce sens en divers dialectes : « ...fügen sich hiemit auff dasz grün Bruch, oder auff die Schweitzer matten, die Rheinisch Wiesen und die Schwäbisch Au. » *Kloster*, VIII, p. 318.

Je l'ouy une fois appelant Eudemon depuis la porte Saint-Victor jusques à Montmartre. » Nous voilà donc de nouveau subitement transportés de Strasbourg à Paris. Et pourtant, l'un des exercices destinés à développer l'adresse du jeune homme que Fischart ajoute à la liste déjà si longue de Rabelais, aurait été difficile à pratiquer à Paris, tandis que Fischart avait sans doute plus d'une fois vu les gamins de Strasbourg s'y livrer : « Il lançait des cailloux par-dessus toutes les tours, les cheminées et les nids de cigognes ; bien plus, il cassait une patte à la cigogne sur son propre nid ¹. » Comment expliquer alors que ses promenades, comme chez Rabelais, soient dirigées du côté de *Gentilly*, du *pont de Charenton*, de *Saint-Cloud*, de *Montrouge* ? On voit une fois de plus combien peu Fischart s'est astreint à un système rigoureux.

Pendant ses excursions à la campagne, le jeune Gargantua ne se contente pas, comme chez Rabelais, de faire « quelques plaisans epigrammes en latin », puis de les mettre « par rondeaux et ballades en langue françoise ». Il fait aussi des vers allemands et montre qu'il est au courant de toutes les nouveautés de la prosodie, car son précepteur et lui font « de nouvelles rimes *Fischartiennes* mélangées de dactyles et de spondées » ². C'est une allusion à la tentative faite par Fischart d'introduire en allemand les mètres de l'antiquité. Les tributs payés par les alliés de Grandgousier consistent entre autres en « peaux de porcs de Thuringe, en chevaux blancs de Bamberg », etc. ³ Dans la joie que lui cause le « propos torcheculatif » de son fils, Grandgousier lui promet du vin de *Baccharach* ou du vin de *Rangen près de Thann* ⁴, au lieu du vin breton dont parle Rabelais. De même encore le vin que Gymnaste offre à Tripet ne vient pas de la *Faye-Monjau*, mais de *Scharleiberg-lwim* ⁵. Il semble que Fischart connaissait les bons crus d'Al-

¹ *Kloster*, VIII, p. 330.

² « *Machten neue Wissartische Reimen von gemengten drey hupffen und zwen schritten.* » *Ibid.*, p. 357.

³ *Ibid.*, p. 400.

⁴ *Ibid.*, p. 252-253.

⁵ Sans doute mis pour Scharlachbergheim, aujourd'hui Scharrachbergheim, village d'Alsace connu pour produire un assez bon vin. — *Ibid.*, p. 429.

sace aussi bien que son émule connaissait ceux de la Touraine ; peut-être n'était-il pas fâché de le montrer ; mais surtout il voulait se mettre à la portée du public et s'efforçait de remplacer les détails que les lecteurs n'auraient pas compris par des traits qui leur fussent familiers.

Pour expliquer comment les pèlerins avalés par Gargantua échappent aux « meules de ses dents », Rabelais dit qu'ils sautent « avec leurs bourdons comme font les miquelots ». Le lecteur français comprenait sans peine qu'il s'agissait de jeunes garçons qui allaient en pèlerinage au Mont-Saint-Michel, et qui se servaient de leurs bourdons pour franchir les sables mobiles de la plage. Le lecteur allemand au contraire se serait trouvé sans doute fort embarrassé pour saisir cette allusion. Aussi les pèlerins de Fischart sautent-ils « comme les messagers en Frise quand ils franchissent les fossés ». D'autres fois, Fischart n'a pour but que d'amener un sourire sur les lèvres du lecteur. Quand il nous dit par exemple que le potage de Gargantua est composé suivant les règles du *Livre de cuisine de Mayence*, il n'a évidemment d'autre intention que de faire rire ; il fait allusion à quelque *Cuisinière bourgeoise* de l'époque, éditée à Mayence et qui jouissait d'une certaine vogue.

Fischart a même trouvé moyen de donner place dans son *Gargantua* aux rancunes que nourrissaient les Alsaciens contre certains de leurs voisins. Ainsi il ne laisse pas passer une occasion d'être désagréables aux Souabes, qui alors déjà étaient détestés en Alsace. Nous avons vu avec quel dédain il parle de la soupe qui constitue le fond de leur alimentation¹. Il leur reproche en outre d'émigrer trop facilement et d'inonder tous les pays d'alentour d'une foule de vagabonds sans feu ni lieu. « Un Wurtembergeois, raconte Bebel, débarquant en Asie, demanda aussitôt s'il n'y avait pas là quelque bon compagnon de Beblingen ; et l'on dit communément que la Souabe fournit le monde entier de femmes de mauvaise vie² ». A plusieurs reprises, Fischart leur reproche d'être bavards, pré-

¹ *Kloster*, VIII, p. 68.

² *Ibid.*, p. 36.

somptueux et menteurs¹. Le pèlerin *Lasdaller*, qui démontre si victorieusement à ses compagnons que le malheur qui faillit leur arriver, quand ils pensèrent être mangés en salade par Gargantua, se trouve prédit dans l'Écriture, est un Souabe d'après Fischart. Il s'en fait gloire naïvement, car lorsque Grandgousier lui demande, ainsi qu'à ses compagnons, d'où ils viennent, il s'empresse de prendre la parole : « Je suis de Treggenlingen près de Füssen, dit-il, et Souabe pour vous servir². » A l'occasion, notre auteur ne dédaigne pas non plus de lancer une épigramme à quelque autre peuple de l'Allemagne. Il raconte par exemple d'après Rabelais, que les habitants de l'abbaye de Thélème portaient toujours des costumes magnifiques, et que les hommes laissaient aux dames le droit de décider quel vêtement on mettait chaque jour ; car « telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes, que, par chascun jour ilz estoient vestuz de semblable parure ». Puis Fischart ajoute : « Et n'allez pas croire qu'ils mettaient à s'habiller autant de temps qu'il en faut à un Bavaois pour mettre son armure. » C'est évidemment une allusion maligne à l'embonpoint excessif de beaucoup de Bavaois.

Très souvent aussi Fischart cherche la couleur locale en faisant allusion, soit à quelque singularité naturelle, soit à un monument de l'art, soit à quelque curiosité de telle ou telle ville que ses lecteurs devaient connaître. Ainsi, pour indiquer combien le plat dans lequel Gargantua met sa salade est énorme, il dit que ce plat est sept fois plus grand que le bassin rond qui se trouve devant la cathédrale de Spire³. Rabelais avait dit que ce plat était « grand comme la tonne de Cisteaux ». La salle des bains de l'abbaye de Thélème, « avec les bains mirifiques à triples soliers », rappelle à Fischart une chambre de la Chartreuse de Petit-Bâle qui présentait, paraît-il, une disposition analogue⁴. Tout le monde se rappelle la plaisante manière dont Rabelais raconte la destruction de la forêt qui, d'après lui, couvrait jadis la Beauce : les frelons

¹ Par exemple *Kloster*, VIII, p. 413, 541, etc.

² *Ibid.*, p. 487.

³ *Ibid.*, p. 446.

⁴ *Ibid.*, p. 529.

qui infestaient cette forêt se jetèrent sur la jument de Gargantua pendant qu'il traversait le bois pour se rendre à Paris; mais « elle desgaina sa queue et si bien, s'escarmouchant les esmourcha, qu'elle en abatit tout le bois, à tors, à travers, de çà, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessous, abatoit bois comme un fauscheur fait d'herbes. En sorte que, depuis, n'y eut ne bois ne frelons. Mais fut tout le pays reduict en campagne¹. » Fischart n'a garde de laisser échapper ce passage d'une invention si bouffonne; il en fait son profit. Mais, craignant sans doute que ses lecteurs ne connussent pas la Beauce et ne se rendissent pas un compte bien exact des ravages exercés par la monstrueuse jument, il ajoute que les bruyères de Lunebourg ont la même origine, « car plus tard ce chameau cornu y soutint une escarmouche analogue² ». Il ne serait pas juste de voir ici le désir de renchérir sur Rabelais : Fischart a voulu simplement donner à ses lecteurs un point de repère pour fixer leurs idées. En mainte occasion il a procédé de la même manière : Le *Galimard*³ de Gargantua, que Rabelais compare aux « gros pilliers d'Enay », ressemblait d'après Fischart aux colonnes de l'abbaye de Schaffhouse. Quant au cornet qui, d'après Rabelais, est « à la capacité d'un tonneau de marchandise », chez Fischart, il contient autant que les « chaudrons de Bamberg⁴ ».

Pour mieux rendre compte de la forme des tours de l'abbaye de Thélème, Fischart les compare à des tours bien connues de diverses villes d'Allemagne⁵ : « A chaque coin était bâtie une grande tour ronde comme celles du château de Nuremberg. » La tour *Arctice* ressemblait d'après lui au beffroi d'Ulm ou de Rotenbourg⁶, *Mésembrine* à une tour d'Augsbourg appelée *Berlinthurm*⁷; *Hespérie* enfin au *Donjon* (*Warte*).

¹ Rabelais, livre I, chap. 16.

² Scheible, *Kloster*, VIII, p. 271.

³ Étui à mettre les plumes.

⁴ *Kloster*, VIII, p. 257.

⁵ *Ibid.*, p. 519.

⁶ D'autres éditions portent Spire au lieu de Rotembourg.

⁷ D'après Wackernagel, le véritable nom de cette tour est *Perlachthurm*, dérivé de *berleich*, espace réservé pour les combats d'ours.

Par ce terme, Fischart a sans doute voulu faire allusion à une tour de Bâle, connue sous ce nom; c'est du moins l'opinion fort vraisemblable soutenue par Wackernagel. A propos des galeries de peinture qui s'étendent entre la tour *Anatole* et la tour *Mésebrine*, Fischart prend soin de nous énumérer les peintres qui ont été chargés de l'exécution des fresques. Sauf Michel-Ange, ce sont tous des Allemands. Il cite entre autres Holbein, Stimmer, Albert Durer etc.

Pour faire comprendre certaines dispositions de l'habillement des Thélémites, c'est également à la comparaison avec divers détails du costume de différentes régions de l'Allemagne qu'il a recours. Ainsi, les dames portent «de précieuses coiffes brodées de perles, pendant de côté à la mode de Meissen». Ces coiffes sont ornées de «pompons comme en portent les gentilshommes de Thurgovie quand ils vont à une kermesse¹». Les manteaux fourrés qu'elles portent sont des manteaux de Nuremberg. Quant à leur coiffure, Rabelais dit qu'elle «estoit selon le temps. En hyver à la mode françoise. Au printemps, à l'espagnole. En été, à la tusque. Excepté les festes et dimanches, esquelz portoient accoustrement françois; parce qu'il est plus honorable et mieulx sent la pudicité matronale²». Fischart traduit intégralement tout le passage; seulement, comme il trouve que c'est la coiffure allemande qui est la plus simple et la plus «honorable», les dames chez lui se coiffent à l'allemande les dimanches et fêtes. Pour le costume des hommes, il y ajoute un ornement que Rabelais ne connaît pas: «Leurs vêtements, dit-il, sont garnis de boutons d'or ou de franges à grosses torsades, d'agrafes, de chaînes comme en portent les jeunes gens nobles du Holstein³». De plus, leur panache est aux couleurs de l'Empire, jaune et noir, au lieu d'être blanc comme chez Rabelais, et il est orné d'émeraudes et de rubis «à la mode de Saxe». Dans toute cette description des costumes, Fischart a introduit un certain nombre de détails

¹ *Kloster*, VIII, p. 531.

² Rabelais, livre I, chap. 56.

³ *Kloster*, VIII, p. 531.

empruntés aux modes allemandes et, par des parallèles heureusement choisis, il a cherché à rendre ses idées plus sensibles, plus claires pour ses lecteurs. Rien de mieux ; il usait d'un droit incontestable en modifiant ainsi par certains côtés l'ouvrage qu'il traduisait. C'est évidemment à une préoccupation du même genre qu'il obéit en donnant à son *Forgier* « un chapeau du Kochersberg¹ ». Seulement ici ce détail vient nous surprendre un peu à l'improviste : nous sommes au milieu des fouaciers de Lerné et des bergers de Grandgousier, sur le chemin de Lerné à Pareillé, et tout à coup on nous dit que l'un des bergers porte un chapeau alsacien : le lecteur a quelque peine à croire l'auteur sur parole.

Il est un autre procédé encore, très familier à Fischart, pour donner à son ouvrage plus d'actualité à la fois et plus de couleur locale. Il saisit toutes les occasions de faire allusion à des événements qu'il pouvait supposer vivants encore dans la mémoire de tous ; il choisit ordinairement des faits qui touchent plus spécialement l'Alsace et les régions environnantes ; plusieurs de ces allusions se rapportent à l'histoire de la Suisse, qui entretenait avec l'Alsace des relations cordiales, dont Fischart s'est efforcé de resserrer l'intimité.

Parlant de l'habileté que Gargantua avait acquise à sauter sans peine d'un cheval sur un autre sans toucher terre, Fischart remarque ironiquement, que si les nobles autrichiens avaient su en faire autant, les Suisses n'en auraient pas massacré un si grand nombre à la bataille de Sempach². Une autre fois, il met en parallèle la vaillante défense du clos de Seuillé par Frère Jean des Entommeures, avec la courageuse résistance qu'opposèrent les Bâlois aux Armagnacs à la bataille de Saint-Jacques. On apprit à Grandgousier, dit-il, que Picrochole avait dévasté tout le pays « excepté le couvent de Seuillé, que Frère Jean des Entommeures avait sauvé à son grand honneur : il avait souhaité la bienvenue aux assail-

¹ *Kloster*, VIII, p. 367. — Le Kochersberg est une colline des environs de Strasbourg, dans l'une des régions les plus fertiles de l'Alsace.

² *Kloster*, VIII, p. 324.

lants en les étrillant d'importance comme les Bâlois ont étrillé les Armagnacs¹. L'adresse de son héros à nager et à traverser un fleuve en tirant par les dents son manteau lui rappelle non seulement, comme à Rabelais, l'aventure de César dans le port d'Alexandrie, mais encore l'exploit de la cavalerie espagnole qui, à la bataille de Mühlberg, traversa l'Elbe à la nage et décida la victoire².

Le siège de Metz par Charles-Quint semble avoir vivement frappé l'imagination des contemporains, du moins à en juger par les allusions que Fischart y fait à chaque instant. Il n'est pas jusqu'à Janotus de Bragmardo qui ne trouve moyen d'en parler dans son fameux discours : « Un latiniste fameux, dit-il, souhaitait que toutes les cloches fussent faites de plumes et les battants d'une queue de renard parce qu'elles lui faisaient dans les tripes du cerveau le même effet que le canon de Metz. » Le latiniste de Rabelais trouvait simplement « qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau quand il composoit ses vers carminiformes ». Pour donner une idée de la puissance de la voix de Gargantua, Fischart dit qu'elle retentissait « un peu moins loin que l'artillerie de Metz qu'on entendit au delà du Rhin jusqu'à la Notre-Dame-de-Lorette allemande, autrement dit Lohr »³. Nous pourrions relever d'autres passages encore où la même allusion reparait.

Un autre événement qui touchait l'Alsace de bien plus près encore, avait laissé dans l'esprit des populations un sanglant souvenir ; nous voulons parler du soulèvement des paysans, étouffé dans des flots de sang par le duc de Lorraine

¹ *Kloster*, VIII, p. 387.

² *Ibid.*, p. 328. — Sur l'accident arrivé à César dans le port d'Alexandrie, voir Appien, *Guerres civiles*, livre II, chap. 90. — Sur la bataille de Mühlberg et l'audacieuse manœuvre des Espagnols, voir Ranke, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, vol. IV, p. 374.

³ *Kloster*, VIII, p. 337. — Peut-être s'agit-il de Lahr, dans le grand-duché de Bade ? Au surplus, l'édition du *Gargantua* de 1582 dit simplement : « in der schlacht wider die Hutzelbutzen, auf dem Lechfeld hort man jn schreien bisz gen Langweil etwas neher als das Geschütz vor Metz. » — Y 1 b.

sous les murs de Saverne et à la bataille de Scherwiller. Aussi, Fischart était bien sûr que toute allusion à ce terrible épisode trouverait de l'écho auprès de ses lecteurs. Quand Picrochole, entouré de tous ses conseillers, fait son plan de campagne, il se propose entre autres de construire un pont sur la mer « et si une mer s'avise de résister, nous lui administrerons les étrivières¹ comme l'a fait Xerxès : car vous savez bien que l'armée des esclaves fugitifs et révoltés fut mise en déroute aussitôt qu'ils virent marcher contre eux leurs maîtres armés de fouets et de verges. Oh ! si on avait agi de même pendant la guerre des Paysans, et si on avait marché contre ceux-ci avec des verges, bien des paysans seraient restés en vie. » Ne sent-on pas sous l'ironie des termes la compassion d'un cœur profondément ému au souvenir de toutes les atrocités d'une cruelle répression ? Fischart n'insiste pas d'ailleurs ; il se contente d'indiquer sa pensée sans y appuyer. A quoi bon de stériles récriminations, alors que cinquante ans avaient passé sur les affreuses boucheries de Scherwiller et de Saverne ? Un mot suffisait à marquer la réprobation de l'honnête homme pour ces scènes d'odieuse barbarie. Le duc de Lorraine ne s'était pas contenté de sévir avec la dernière rigueur contre les paysans révoltés : il avait mis à feu et à sang une bonne partie de l'Alsace ; tous les villages, toutes les villes trop faibles pour résister furent mis à sac ou du moins rançonnés. Il faut lire chez les chroniqueurs le récit de ces horreurs qui semblent le prélude de celles de la guerre de Trente ans. Aussi, quand Fischart veut donner une idée des ravages exercés par l'armée de Picrochole sur le territoire des vassaux de Grandgousier, il ne croit pas pouvoir mieux les caractériser qu'en les comparant aux dévastations commises par les Lorrains en Alsace. Le tableau que trace Rabelais des fureurs d'une soldatesque effrénée semble impossible à surpasser dans sa sombre horreur et

¹ L'expression chez Fischart est à la fois plus vulgaire et plus énergique ; il dit : « *oder wolt sich etwa ein meer widersetzen, so geisseln wir es wie Xerxes und lassen ihm das Loch vollstreichen.* », ce qui pourrait se traduire à peu près : « nous lui donnerons la verge comme Xerxès et nous lui ferons administrer une bonne fessée. » *Kloster*, VIII, p. 410.

son implacable précision : « Adonc, sans ordre et mesure, prindrent les champs les uns parmy les autres, gastans et dissipans tout par où ilz passoient, sans espargner ny pauvre ny riche, ny lieu sacré ny profane : emmenoiënt bœufz, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chevres et boucs ; poulles, chappons, poulets, oisons, jards, oies, porcs, truies, gorets, abatans les noix, vendangeans les vignes, emportans les seps, croullans tous les fruitz des arbres. C'estoit un désordre incomparable de ce qu'ilz faisoient¹ : » Et pourtant Fischart, s'inspirant bien évidemment de souvenirs vivants encore autour de lui, a su ajouter des traits nouveaux à cette peinture épouvantable : « Nul oiseau n'était sûr dans son nid ; ils pillaient les pigeonniers, dévoraient le nid avec l'oiseau, laissaient couler le vin dans les caves ; faisaient tomber les noix à coups de mousquet, de pierres et de bâton, rentraient en un instant la vendange, enlevaient les haies... attachaient et liaient servantes et valets, jeunes filles et jeunes garçons, et les poussaient devant eux ; donnaient l'assaut aux ruches, jetaient à bas les plus beaux fruits, pommes, poires, coings et nèfles ; bien plus, abattaient les arbres fruitiers, enfonçaient toutes les portes et ne laissaient pas un clou dans le mur, pratiquaient des trous dans les poêles, comme firent les Lorrains en Alsace². » Certes, il y a certains détails inutiles et forcés, mais somme toute, Fischart nous semble donner mieux encore que Rabelais une idée de ces excès odieux et inutiles auxquels l'homme est capable de se livrer quand, secouant le joug de la raison, il s'abandonne sans retenue à ses passions les plus brutales. Les dévastations dont parle Rabelais, les soldats pouvaient encore en tirer profit ; mais ce vin qu'on laisse couler, ces portes enfoncées, ces poêles mis hors d'usage, à quoi bon, si ce n'est pour assouvir la plus inepte fureur ? De pareils détails ne s'inventent pas ; Fischart les puisait dans la réalité, dans le souvenir des horreurs dont un demi-siècle auparavant l'Alsace avait été le théâtre.

¹ Rabelais, livre I, chap. 26.

² *Kloster*, VIII, p. 374.

Quoique touchant moins immédiatement l'Alsace, la révolte des anabaptistes de Munster y avait eu cependant un profond retentissement ; on avait prêté à ces événements une attention d'autant plus vive, qu'en Alsace aussi les anabaptistes avaient commencé à répandre leurs doctrines subversives, et qu'il fallut en maint endroit sévir contre eux. A Strasbourg, le magistrat s'était contenté de les bannir et d'emprisonner leur chef. En mainte autre localité au contraire, la répression fut sanglante. Leurs enseignements avaient du reste, en dépit de toutes les mesures de coercition, gardé de fervents adeptes, d'enthousiastes partisans, qui attendaient avec la plus grande confiance la réalisation de la parole des « prophètes ». Jusque bien plus tard, il y eut de pauvres dupes qui cherchaient à combiner certains passages de la Bible pour en conclure l'avènement de l'ère nouvelle, comme aussi des gens entreprenants et rusés qui les confirmaient dans leur folie. Le passage de Rabelais où le pèlerin Lasdaller, avec une naïve suffisance, se livre à ses élucubrations prophétiques, fournit à Fischart une excellente occasion pour tourner en ridicule les prétentions des anabaptistes. « Et là, dit Rabelais, furent réconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Lasdaller ; lequel leur remonstra que ceste aventure avoit été prédite par David Psal... *Cum exsurgerent homines in nos, forte deglutissent nos*, quand nous fusmes mangés en salade au grain de sel. *Cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos*, quand il beut le grand traict. *Torrentem pertransivit anima nostra*, quand nous passasme la grande boyre, etc.¹. » Chez Fischart, la démonstration de Lasdaller est faite « à la manière de Müntzer et des prophètes de Munster »². Quand frère Jean se met à la tête des « nobles champions » et les exhorte à n'avoir « ny peur ny doubte », il leur promet expressément dans la version de Fischart de les « conduire mieux que le

¹ Rabelais, livre I, chap. 38.

² « ...und bewisz jhnen auff Müntzerisch und Münsterisch Prophetisch das dieses Abendthwer vom David im Psalmen wer vorgesagt. » Kloster, VIII, p. 448-449.

Moïse anabaptiste Müntzer n'a conduit ses paysans¹. Un simple trait jeté ainsi en passant suffisait à intéresser le lecteur.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans ce qui précède, de noter une réminiscence de la légende de Guillaume Tell. En énumérant les malheurs qu'a causés jadis un amour illégitime, Fischart mentionnait entre autres l'assassinat du bailli Wolfenschiessen par Baumgarten. En bien d'autres passages, il rappelle cette légende, à laquelle Tschudi venait de donner une forme concrète et définitive. Il connaissait parfaitement le chroniqueur suisse, dont il invoque même une fois le témoignage à propos d'une question toute différente². Mais revenons à Guillaume Tell. Parmi les exercices d'adresse auxquels se livre Gargantua dans sa jeunesse, Fischart mentionne le suivant : « Il tirait aussi sur une orange placée sur la tête d'une personne, comme Guillaume Tell enleva la pomme placée sur la tête de son enfant »³. Dans l'énumération des troupes de Grandgousier, notre auteur parle des arquebusiers « qui portaient leurs fourchettes suspendues par derrière à leurs ceintures, comme Guillaume Tell portait sa flèche dans son pourpoint »⁴.

A l'occasion, Fischart mentionne des souvenirs bien plus éloignés de l'histoire d'Allemagne. Ulric Gallet, envoyé par Grandgousier à Picrochole pour l'engager à renoncer à sa folle et injuste entreprise, rappelle au roi de Lerné quelles heureuses conséquences a eues l'alliance conclue autrefois entre ses propres ancêtres et ceux de Grandgousier : « Ceste sacrée amitié tant a emply ce ciel, que peu de gens sont aujourd'huy habitans par tout le continent et isles de l'océan, qui n'ayent ambitieusement aspiré être receus en icelle, à pactes par vous mesmes conditionnés ; autant estimans votre confederation que leurs propres terres et dommaines. » Fischart, suivant son habitude, développe ce passage de Rabelais et énumère

¹ *Kloster*, VIII, p. 473.

² *Ibid.*, p. 35.

³ *Ibid.*, p. 332.

⁴ *Ibid.*, VIII, p. 497.

les diverses sortes de redevances payées par ces tributaires volontaires ; puis il ajoute que les ancêtres de Picrochole et de Grandgousier « n'ont voulu faire à aucun de leurs vassaux l'insulte que fit l'empereur Henri l'Oiseleur aux Huns Hongrois en leur imposant comme tribut de lui livrer chaque année des chiens galeux et mutilés »¹. Quand Grandgousier, vainqueur de Picrochole, partage entre ses fidèles serviteurs « ses chasteaux et terres voisines, selon que leur estoient commodés », Fischart déclare qu'il agit ainsi à l'exemple de Henri l'Oiseleur, qui après sa victoire sur les Huns distribua leurs terres entre ses amis². Seulement le traducteur oublie que Rabelais dit expressément que Gargantua partagea entre ses capitaines ses propres terres et ses châteaux, tandis qu'il ne voulut rien distraire de l'héritage du fils de Picrochole.

Rabelais avait donné à Fischart l'exemple d'allusions plus ou moins voilées à des faits contemporains ; lui aussi trouvait là un excellent moyen d'intéresser ses lecteurs, de tenir en haleine leur curiosité. Gargantua, par exemple, raconte qu'Alpharbal, roi de Canarre, qui avait sans motif envahi le pays de Grandgousier, fut vaincu dans une bataille navale et fait prisonnier ; puis il ajoute : « Mais quoy ? Au cas que les autres roys et empereurs, voire qui se font nommer catholiques, l'eussent misérablement traicté, durement emprisonné et rançonné extremement, il le traicta courtoisement etc. »³. Ce passage devait évidemment flétrir la dureté dont usa Charles-Quint envers le vaincu de Pavie. On trouverait sans peine un certain nombre d'exemples de ce genre.

¹ *Kloster*, p. 400. — Au surplus, il semble qu'ici Fischart fait erreur ou bien peut être qu'il suit une tradition différente de celle que rapportent les chroniqueurs : ceux-ci racontent que Henri l'Oiseleur, voulant mettre fin à l'humiliation de payer tribut aux Huns, fit jeter à leurs délégués un chien galeux au lieu de leur remettre le tribut annuel. Cette injure amena la reprise des hostilités entre l'empereur et les Huns, qui furent entièrement défaits. — Voir Leop. Ranke, *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter dem sächsischen Hause. I. Band, 1. Abtheilung*, p. 107.

² *Kloster*, VIII, p. 514.

³ Rabelais, liv. I, chap. 50.

A l'imitation de son illustre devancier, Fischart cherche souvent dans ses allusions la plus brûlante actualité ; n'oublions pas, qu'écrivain politique et satirique, il se trouvait activement mêlé à tout le mouvement des idées, à toutes les luttes de l'époque ; rien de plus naturel dès lors que de retrouver l'écho de ses préoccupations, le souvenir des faits les plus récents dans son *Gargantua*. C'est ainsi qu'il enrichit les éditions successives de son ouvrage d'allusions à des événements tout nouveaux, survenus depuis la publication de l'édition précédente. Quand frère Jean, passant sous un noyer, reste suspendu à une branche, Gargantua s'écrie : « C'est ainsi qu'on devrait faire prendre l'air aux moines ; les vers ne les mangeraient pas : Si on l'avait fait à temps pour le confesseur du roi de France, il n'aurait pas assassiné son souverain ¹. » Il ne faut évidemment chercher cette allusion à l'assassinat de Henri III par Jacques Clément ni dans l'édition de 1575, ni dans celle de 1582.

Parmi les rodomontades dont les courtisans de Picrochole enivrent la faible tête de leur maître, se trouve la phrase suivante : « Par le corbieu Espagne se rendra, car ce ne sont que madourrés. » Fischart ajoute : « Il suffira d'envoyer contre eux *Draco* et *Frofischer*. Nous établirons aussi Don Antonio sur le trône, car ils aiment les bâtards et d'ailleurs Don Juan est mort. » Le lecteur comprenait aussitôt qu'il s'agissait des deux amiraux anglais Drake et Forbisher, vainqueurs de l'Invincible Armada, ainsi que de Don Antonio, prieur de Crato, prétendant au trône de Portugal et dépossédé par Philippe II.

Enfin la littérature allemande fournit à Fischart une dernière série d'additions : ou bien il cite des noms d'auteurs allemands ou il fait allusion à des passages d'œuvres bien connues de ses lecteurs ; il est évident qu'il avait étudié à fond la littérature de son pays et qu'il n'était peut-être pas fâché de le montrer : sentiment trop naturel et trop humain pour qu'on songe à le lui reprocher. Et puis, quel avantage de pouvoir se servir pour tel ou tel tableau de traits

¹ *Kloster*, VIII, p. 475.

empruntés à une scène analogue d'un ouvrage très répandu ; dès lors l'imagination du lecteur a un point où se prendre ; tout devient plus clair, plus intelligible. Le passage cité est comme un miroir qui réfléchit une plus vive lumière sur la situation que l'auteur veut retracer. D'autre part, le public est flatté de voir cité quelque passage d'un ouvrage qu'il connaît : il est satisfait de se le rappeler, et si ses souvenirs ne sont plus très précis, la citation même leur rend une nouvelle fraîcheur ; c'est une sorte de prime accordée à la bonne mémoire du lecteur. Mais le résultat principal restait cependant pour Fischart, que ces citations l'aidaient puissamment à « habiller son Gargantua à l'allemande », but qu'il poursuivait avant tout.

Dans son Introduction, il développe longuement cette idée, indiquée seulement par Rabelais, que le vin contribue beaucoup à l'inspiration poétique. Comme preuve, il cite le fameux *Eobanus Hessus*, aussi grand ivrogne que poète aimable et facile, « qui, outre les vers abreuvés de vin qu'il écrivit, sut heureusement traduire les psaumes ». Hessus n'est pas le seul auteur de cantiques allemands que Fischart connaisse. Nous apprenons à l'occasion, qu'après son repas Gargantua chante les cantiques de *Lobwasser*, de *Waldis*, de *Wiese*, et même ceux de Fischart, ainsi que les psaumes traduits par Marot, qui avaient, aussitôt après leur publication, trouvé en Allemagne l'accueil le plus enthousiaste. Rabelais s'était contenté de dire qu'ils « rendoient grâces à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine ». On voit comment Fischart précise plus que son modèle et fait servir les détails qu'il ajoute à ce dessein : présenter aux lecteurs un Rabelais allemand.

Au surplus, ses allusions ne sont pas toujours bienveillantes. S'il fait une mention élogieuse de ses amis, il ne néglige pas l'occasion de décocher un trait à un ennemi. Après avoir énuméré, avec bien plus de complaisance encore que Rabelais, tous les ouvrages de scolastique que les précepteurs sophistes obligent Gargantua à apprendre par cœur, il ajoute malignement : « Car le *Cartiludium logicæ* de Thomas Murner et son *Cartiludium Juris* n'étaient pas encore inventés et ima-

ginés¹. » Le franciscain de Strasbourg, le fougueux adversaire de la Réforme, qui avait inventé un procédé pour enseigner à l'aide de jeux de cartes, d'abord la logique et la prosodie, plus tard la législation et le droit, n'aurait certes pas été flatté de voir ses ouvrages mis en parallèle avec le *Brodium Lovaniense per Petrum de Broda*, avec le *De modis significandi* et autres élucubrations analogues. Mais il était de bonne guerre de profiter de l'occasion pour faire rire aux dépens d'un homme qui s'était montré l'ennemi acharné de toutes les idées les plus chères à Fischart.

Mais Fischart cite le plus volontiers des ouvrages dans le genre du *Grobianus* ou ces *Volksbücher*, derniers et maigres rejetons de la souche vigoureuse qui avait produit jadis le cycle des *Nibelungen*. La littérature populaire tout entière lui était familière au plus haut point; né lui-même au sein du peuple et écrivant pour le peuple, il savait bien qu'il avait affaire à un public peu cultivé; s'il voulait se faire comprendre, il devait se mettre à la portée de ce public, flatter ses instincts en lui rappelant de temps à autre ses livres favoris, ces facéties qui faisaient ses délices et le consolaient par un gros éclat de rire de toutes les amertumes de l'existence. *Claus Narr*, *Grobianus*, *Eulenspiegel* servaient d'introducteurs à Grandgousier et à Gargantua : ils recommandaient ces nouveau-venus, ces étrangers, comme leurs proches parents; et en faveur de ses héros de prédilection, le lecteur accueillait volontiers ces inconnus, qui bientôt d'ailleurs se faisaient aimer pour eux-mêmes. Ainsi, quand Fischart énumère toutes les sortes de saucisses et de saucissons que Grandgousier a accumulés dans son office, il ajoute que le bon roi en portait toujours une provision à sa ceinture « comme Claus Narr portait ses oies quand il voulut aller voir son prince Fritz en campagne² ».

¹ *Kloster*, VIII, p. 260. — Le texte de Scheible porte, sans doute par une faute d'impression, *Cartiludium Legice*. Cette phrase ne se trouve pas encore dans l'édition de 1582.

² C'est une allusion à la légende bien connue de *Claus Narr* : Claus Narr était gardeur d'oies de son village, quand le duc de Saxe, Frédéric (sans doute le Débonnaire, né en 1412, mort en 1464), passa dans les environs. Pour pouvoir satisfaire sa curiosité sans abandonner son troupeau, le petit

Aussitôt chacun se représentait le type bien connu de ce fou de cour qui exerça pendant si longtemps ses fonctions auprès de l'électeur de Saxe et dont un pasteur, Wolfgang Büttner, de Wolferstett dans le comté de Mansfeld, n'avait pas dédaigné de raconter les plaisanteries et les bons tours : celui qui avait égayé les grands pendant sa vie, faisait encore rire le peuple après sa mort. Fischart ne s'en tient pas à cette seule allusion : parmi les objets que fabriquent Gargantua et Poncecrates les jours où ils vont à la campagne, se trouvent aussi des briquets qui prenaient feu même dans le pourpoint : « Ils s'y connaissaient mieux que Claus Narr, qui craignait que le briquet que quelqu'un mettait sur sa poitrine ne le brûlât. » A plusieurs reprises Fischart cite aussi *Grobianus*, les *Facéties* de Bebel et surtout *Eulenspiegel*.

Parmi les *Volksbücher*, ce sont principalement deux ouvrages, *Siegfried à la peau cornée* (Hörnin Siegfried) et la *Rosearia de Worms* (Der Rosengarten von Worms) qui lui fournissent matière à de nombreuses allusions. Les jours de pluie, son Gargantua ne se contente pas, « par manière d'apothéropie », de « s'esbattre à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange » ; « il aide encore Vulcain à forger, comme Siegfried à la peau cornée, qui enfonça l'enclume à trois toises en terre¹ ». Et l'on se rappelait ce fameux Seyfrid, qui dans sa jeunesse était si indiscipliné que son père, le roi Siegmund, ne savait comment en venir à bout, et l'envoya courir les aventures. Il arriva bientôt dans un village et offrit ses services au maréchal ferrant ; mais telle était sa vigueur, qu'au premier coup de marteau il brisa le fer qu'il devait forger et enfonça l'enclume profondément en terre².

berger s'avisait de suspendre ses oies par le cou à sa ceinture. Ce trait plut tellement au prince qu'il emmena l'enfant et en fit son fou en titre. Au partage entre les ducs Ernest et Albert, le fou, dit un ancien récit, fut estimé 3000 florins, somme énorme pour l'époque. Claus Narr mourut, à ce qu'on croit, en 1515, à l'âge de 90 ans. Voir *Archiv für Literatur-Geschichte*, VI, p. 277 et suiv.

¹ *Kloster*, VIII, p. 341.

² Voir *Der Helden Buch*, herausgegeben von F. H. von der Hagen und A. Prümmer, 2^{er} Theil, — ou l'adaptation de Simrock dans son *Kleines Heldenbuch*.

Quand Touquedillon déclare à Picrochole que la Roche-Clermaud est mal pourvue de vivres, il lui fait entendre « que si Siegfried ne put lutter seul contre deux adversaires, lui non plus ne peut lutter à la fois contre Mars et contre la faim ». Et chacun était heureux d'apprendre que Touquedillon avait lu le *Volksbuch*.

La Roseraie de Worms est citée plus fréquemment encore. L'un des principaux personnages de ce roman est un moine, *Ilsan*, véritable ancêtre de Jean des Entommeures, fort ignorant, dédaignant la règle et l'abstinence, mais en revanche grand mangeur et non moins grand batailleur. Comme Frère Jean, il est né pour l'action, non pour le repos du couvent; mais il est encore plus grossier et plus brutal que lui. Qu'on en juge par quelques traits : pour cinquante-deux ennemis qu'il a tués, il doit recevoir de *Kriemhild* cinquante-deux baisers; à chaque fois il la frotte avec sa rude barbe. « Cela la gênait beaucoup, mais le moine le trouvait bon. » Rentré dans son couvent, il pose les couronnes de roses, récompense de sa valeur, sur la tête des moines qui lui sont hostiles et leur enfonce les aiguillons avec tant de violence dans la peau que leur sang coule jusque par-dessus leurs oreilles. C'est à cet épisode que Frère Jean fait allusion quand, aux paroles que lui prête Rabelais pour encourager ses compagnons : « Par Dieu qui fera la cane de vous autres, je me donne au diable si je ne le fais moine en mon lieu et l'enchevestre de mon froc », il ajoute chez Fischart « de même que le moine *Ilsan* plaça ses couronnes de roses sur les têtes de ses frères ». Enfin le dernier haut fait du trop irascible religieux est de prendre ses collègues, de les attacher deux à deux par leurs longues barbes, et de les suspendre ainsi à une poutre, le tout parce qu'ils ont refusé de prier pour lui après le brutal traitement qu'il leur a infligé¹. Le trait cité plus haut n'est pas le seul que Fischart ait emprunté au *Rosengarten*. Dans la préface déjà, il cite le moine

¹ Voir Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, vol. II, p. 233. — *Der Helden Buch*, herausg. v. von der Hagen und Primisser. — Simrock, *Das kleine Heldenbuch*.

Ilsan comme preuve à l'appui du proverbe mentionné par Rabelais, « que l'habit ne fait pas le moine ; et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n'est rien moins que moine ». Lorsque frère Jean fait dans le clos du couvent le beau massacre que l'on sait, c'est encore à Ilsan que Fischart le compare. Rien d'étonnant, par conséquent, que nous trouvions à l'abbaye de Thélème le portrait du moine Ilsan « en grandeur naturelle, avec le bâton de croix, comme Siegfried à la peau cornée est représenté à la Tour-Neuve de Worms, sur la face qui regarde le Rhin¹ ». Singulier patron, semble-t-il, pour une maison consacrée aux plaisirs les plus délicats de l'esprit, où l'on n'est admis que si l'on sait « jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq ou six languaiges, et en iceulx composer tant en carme qu'en oraison solue ». Mais à vrai dire, le contraste n'est pas plus fort entre le caractère de l'institution et celui du patron, qu'entre l'abbé et la maison qu'il est chargé de diriger. Aussi le bon frère Jean, à peine installé, n'a-t-il rien de plus pressé à faire que de laisser là son abbaye et d'aller courir les aventures en compagnie de Pantagruel et de Panurge, tandis que le pauvre Ilsan, désormais représenté en grandeur naturelle dans la galerie de Thélème, est obligé, bon gré, mal gré, de patronner une maison où l'on tient ses principes en si médiocre estime.

Dans ses allusions et ses citations, Fischart ne s'est nullement restreint aux œuvres auxquelles un passé déjà lointain avait donné la consécration. De même qu'il ne craint pas de parler dans son ouvrage des événements les plus récents, de même il ne recule pas devant la mention de livres tout nouveaux. Ainsi, il parle une fois², en passant, du *Trésor de l'Amadis*, ce recueil de morceaux choisis extraits du fameux roman, qui avait obtenu un si prodigieux succès en Allemagne, aussi bien qu'en France. Mais ce qu'il cite surtout volontiers, ce sont ses propres œuvres, soit qu'il se contente d'une allusion discrète, soit qu'il en extraie des passages entiers pour les insérer dans son texte. Cependant ces cita-

¹ *Kloster*, VIII, p. 520.

² *Kloster*, p. 534.

tions ne sont pas, après tout, plus fréquentes dans le *Gargantua* que dans ses autres ouvrages; nous nous dispenserons donc d'y insister, car il ne saurait rentrer dans notre plan de relever un à un tous les emprunts que Fischart a faits à la littérature allemande, pas plus que nous ne nous sommes cru obligé d'énumérer l'un après l'autre tous les détails que notre écrivain a modifiés pour «habiller son Gargantua à l'allemande». Une statistique de ce genre serait fastidieuse et n'apprendrait rien de plus que quelques exemples choisis parmi les plus caractéristiques.

III.

Il nous reste à examiner une dernière série de changements apportés par Fischart à l'œuvre de Rabelais, et qui ne sauraient s'expliquer ni par le désir de marquer plus fortement l'intention morale de l'ouvrage, ni par la nécessité de le mettre pour ainsi dire au point pour son public nouveau : l'adaptateur a introduit dans le texte primitif une foule de modifications, il y a ajouté un grand nombre de développements qui ne semblent inspirés que par le désir de rivaliser avec Rabelais, de montrer qu'il était capable, tout aussi bien que son illustre modèle, de s'abandonner à toute la fougue d'une imagination exubérante. On dirait alors, qu'atteint par la contagion de la folie de Rabelais, il s'efforce de dépasser ses plus grandes extravagances, de renchérir sur ses hors-d'œuvre les plus inutiles et les plus fantaisistes. Dans cette sorte de concurrence qu'il fait à Rabelais, il est difficile de déterminer la part de la réflexion et celle de l'entraînement. Il semble parfois que Fischart ait bu trop largement à la coupe généreuse que lui tend son émule, et qu'enivré par cette gaîté contagieuse, il se laisse inconsciemment entraîner à rivaliser avec elle dans ses écarts les plus désordonnés. D'autres fois au contraire, on sent trop clairement l'effort pénible d'une pesante érudition, et le désir avoué, affiché, de dépasser à tout

prix les tours de force de son modèle. Dans ce qui suit, nous essayerons d'autant moins de décider quand Fischart a amplifié de propos délibéré, et quand il s'abandonne naïvement à la fougue de l'enivrement, que très souvent les deux éléments, réflexion et spontanéité, sont indissolublement mêlés. Tel développement, qui débute avec une verve incomparable, se traîne et languit par la suite au milieu d'une accumulation de faits et d'idées qui trahit l'effort le plus pénible et le plus stérile. D'autres fois au contraire, du fatras érudit se dégage peu à peu la gaîté la plus folle, la fantaisie la plus entraînante.

On connaît la prédilection de Rabelais pour les énumérations, les dénombrements ; chaque idée amène chez lui une série d'idées analogues, chaque substantif, chaque adjectif, chaque verbe traîne à sa suite une véritable collection de synonymes. Chez Fischart, c'est encore bien une autre affaire : chaque fois qu'il rencontre chez son modèle un de ces dénombrements, il se croit tenu de le grossir le plus possible en y ajoutant de son côté son contingent d'idées et de mots. Rabelais rappelle que, dans le *Banquet* de Platon, Alcibiade compare Socrate à un Silène et veut expliquer à ses lecteurs ce qu'il entend par là : « Silènes, dit-il, estoient jadis petites boîtes, telles que voyons de present es boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornuz, canes bastées, boucs volans, cerfs limonniers et autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire ¹. » Cette énumération déjà assez respectable ne fait que mettre Fischart en goût : il y ajoute de son côté « des corbeaux revêtus d'un froc, des oies voilées et chaussées de pantouffles, des ânes montés sur des échasses ; armés de lunettes et portant le sac d'école en bandoulière, des hommes moitié évêques, moitié barbiers, des écrevisses qui vont en traîneau et à côté le dicton : « Va comme je te pousse », des hommes avec des nez d'écrevisses, des chiens sellés, etc. ² » Nous abrégeons beaucoup la citation, et l'on peut voir déjà qu'il y

¹ Rabelais, livre I, prologue.

² *Kloster*, VIII, p. 19-20.

a là plus d'effort et de recherche que chez Rabelais. Certes il est possible que, selon son affirmation, Fischart ait vu tous ces monstres « es boutiques des apothicaires », mais il est plus probable que ce sont de simples créations de son imagination.

Plus loin, Rabelais énumère « les joyeux titres d'aucuns livres de nostre invention comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinthe*, *la Dignité des Braguettes*, *des Pois au lard cum commento* », etc. Aussitôt Fischart saisit la balle au bond et augmente la série, incomplète à son gré, en y ajoutant de son côté une quarantaine de titres qui ont fait la joie et le désespoir des critiques. Parmi ces titres, il s'en trouve comme la *Chasse aux puces*, le *Livret de consolation pour les gouteux* qui appartiennent véritablement à des œuvres de Fischart. Mais le plus grand nombre est inventé à plaisir et n'est mis là que pour amuser le lecteur. Il n'en est pas moins vrai que certains critiques trop crédules ont pris à la lettre toute cette énumération, et ont bravement inscrit ces titres dans la liste des œuvres de notre auteur, en déplorant amèrement que la dent meurtrière du temps en ait détruit un si grand nombre. Fischart est assez riche pour qu'il soit au moins inutile de lui attribuer ce qui ne saurait lui appartenir : en vérité, il serait tout aussi raisonnable de chercher à retrouver quelque traité de Rabelais sur *Les pois au lard* qu'un ouvrage de Fischart dans le genre de la dissertation *Sur la construction des châteaux en Espagne*.

Rabelais fait-il un éloge du vin qu'il représente comme le véritable inspirateur des poètes ? Aussitôt Fischart s'empare de ce thème et le développe avec sa complaisance ordinaire, invoquant non seulement l'exemple d'Alceon, d'Aristophane, d'Alcman, d'Eschyle, de Pindare, mais encore le témoignage de l'étymologie qui démontre que *poeta* et *potare* appartiennent à la même racine. Tout le passage se termine par une apostrophe intraduisible, où s'accumulent les allitérations, les assonances, pour le seul plaisir de rassembler une collection de mots renfermant la syllabe *pot*¹.

¹ O ihr Potulente Poeten, potirt der pott und bütten und potionirt auch potantlich mit potitioniren compotiren und expotiren, dann potiren und appotiren kompt von petiren und appetiren, unnd bringt patate poesej,

A propos de la généalogie de Gargantua, Rabelais exprime en passant cette idée « que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, roys, ducs, princes et papes en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de costrets ». Fischart se croit tenu de démontrer cette proposition par des exemples ; comme preuve, il nous cite : « Les empereurs tures qui descendent du chamelier arabe Mahomet, les mamelucks en Égypte, qui d'esclaves sont devenus soldats et maîtres du pays, la famille royale de Pologne, laquelle avait pour ancêtre un valet lithuanien *Gedimin* qui avait tué son maître, les papes enfin qui, pour la plupart, ont été de basse extraction ¹. » S'il s'en tenait à cette énumération, il n'y aurait rien à dire ; mais il part de là pour dissenter à perte de vue sur les révolutions des empires, sur les changements de condition, sur les émigrations, le tout mêlé de réflexions morales dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Au moment où l'on se croit enfin arrivé au terme de ce long développement, quand on commence à reprendre haleine après avoir parcouru avec Fischart les cinq parties du monde, il se donne encore le malin plaisir d'achever le lecteur en lui débitant une énorme liste de généalogies fabuleuses qu'il emprunte, soit à des romans, soit à de fausses traditions historiques. *Turich*, le prétendu fondateur de Zurich, y coudoie Romulus ; *Metius*, le patron de Metz, s'y rencontre avec Francus que chanta Ronsard. Toutes ces digressions n'ont pas encore épuisé la verve de Fischart. Quand il arrive enfin au fait, c'est-à-dire à l'histoire de la découverte du tombeau, il trouve encore moyen de renchérir sur Rabelais par les proportions colossales qu'il donne au monument, et les circonstances étranges dans lesquelles on le trouva. Chez Rabelais, le récit est bien simple : « Et fut trouvée (la généalogie de Gargantua) par Jean Audeau en un pré qu'il avoit près l'arceau Gualeau, au-dessous de l'Olive, tirant à Narsay. Duquel faisant lever les fossés, touchèrent les piocheurs de leurs marres (pioches) un grand tombeau de bronze, long sans mesure ; car onques

dieweil potantes sind potentes : und Potentaten sind potantes. — Kloster, VIII, p. 30.

¹ *Kloster*, VIII, p. 35.

n'en trouverent le bout par ce qu'il entroit trop avant les excluses de Vienne¹. » Fischart nous raconte tout un petit roman : Le roi *Wasso* de Wesel voulut reconstruire la ville d'Augst, détruite par les Alamans et la nomma *Wasle* (Bâle) pour perpétuer son propre nom ; il chargea des ouvriers de creuser les fondations de la nouvelle ville, et c'est pendant ce travail que le tombeau fut mis à découvert. Si les circonstances sont plus solennelles que chez Rabelais, la découverte aussi est bien autrement importante. Les terrassiers travaillèrent un an sans arriver à dégager le monument ; rien d'étonnant du reste, puisqu'il « touchait aux quatre mers qui forment les coins du monde ; la tête se trouvait entre Marseille et Gênes, l'épaule chez les Rauraques près d'Augst, le ventre sous le Eichelstein près de Mayence, la *braguette* s'étendait jusqu'à Cologne sous le couvent des Sœurs-Noires ; le pied baignait dans le château ruiné de Katwick en face de l'Angleterre, à l'endroit même où un jour on lava proprement les Espagnols et on les sala en compagnie des harengs² ». On voit comme tous les traits sont grossis à dessein. Fischart veut à tout prix être plus plaisant que son modèle ; à force de rechercher l'énorme et le colossal, il tombe dans le burlesque ; mais ce résultat n'est pas pour lui déplaire : il trouve l'occasion, par une allusion trop transparente, de lancer une épigramme à ses adversaires religieux, et du même coup ses ennemis politiques, les Espagnols, reçoivent leur part de ses sarcasmes. C'était plus qu'il n'en fallait pour le satisfaire. Remarquons aussi qu'il change les localités. Nous ne sommes plus, comme chez Rabelais, près de Chinon, mais aux environs de Bâle, puisque la découverte a lieu « au-dessus de Mumpfel³, sur la route de Hœllenstein⁴ ». Quant au document trouvé dans le monument, baptisé par Rabelais *Fanfreluches antidotées*, nous ne prétendons pas que le texte de Fischart est beaucoup plus incompréhensible que celui de Rabelais ;

¹ Rabelais, livre I, chap. 1.

² *Kloster*, VIII, p. 45.

³ D'après Wackernagel, c'est de *Mumpf*, vis-à-vis de Seckingen, que Fischart a voulu parler.

⁴ Village du canton de Bâle.

ce ne serait guère possible ; mais l'on n'y sent pas moins le désir de dépasser encore la singularité de l'original, témoin les nombreuses lettres grecques que Fischart s'est complu à semer dans la première strophe à la place des quelques ! ? () qu'y met Rabelais. Les formes grammaticales de ce morceau sont imitées de l'ancien allemand, et l'idée en avait été donnée à Fischart par l'édition d'*Otfried*, que peu d'années auparavant *Flacius Illyricus* avait publiée¹. De plus, Fischart a considérablement amplifié le texte français : Rabelais a un peu plus de cent vers, Fischart plus de trois cent cinquante.

Voici un autre exemple des digressions où Fischart se complaît : « Grandgousier, dit Rabelais, estoit bon raillard en son temps, aimant à boire net... et mangeant volontiers salé. » Puis nous apprenons qu'il possède « à ceste fin bonne munition » de jambons, de langues de bœuf, d'andouilles, de boutargues², de saucisses diverses. L'ensemble constitue certes une collection de victuailles assez respectable, surtout quand on songe que ce ne sont que des hors-d'œuvre simplement destinés à aiguïser la soif du bon géant. Mais que ces provisions sont maigres à côté de celles du *Grossgurgler* de Fischart ! Trois pages lui suffisent à peine pour énumérer les diverses sortes de charcuterie ; viennent ensuite les fromages « blancs, bleus, verts », etc., dont la description trop réaliste suffirait à donner la nausée. Il y en avait tant que Grandgousier « les plaçait les uns sur les autres comme des degrés, en guise de rempart, comme les tanneurs superposent leurs mottes et les Norvégiens leurs morues³ ». Quand il en mangeait, c'était par pelletées qu'il étendait le fromage « vivant » sur son pain, et c'était plaisir de le voir dévorer. Ce n'est pas tout : les poissons frais, fumés, conservés sont aussi de la partie. Fischart

¹ Otfried, moine de l'abbaye de Wissembourg, vécut au 9^e siècle et composa un poème en vers allemands racontant la Passion du Christ. — Flacius Illyricus, né en 1520 à Albona en Istrie, fut après la mort de Luther l'un des chefs du parti luthérien orthodoxe. Il fit ses études à Bâle, à Tubingue, puis à Wittemberg, où il devint professeur d'hébreu (1544). Il mourut en 1575. Il publia de nombreux ouvrages de polémique dans lesquels il défend le luthéranisme strict.

² Œufs de poissons salés et confits.

³ *Kloster*, VIII, p. 86 et suiv.

nous les énumère tous sans nous faire grâce d'un seul ; aux poissons succèdent les farinages, nouilles, macaronis et toutes les sortes de *Kuchen* qui sont la gloire de la cuisine allemande. Nous croyons enfin être au bout ; nullement : nous avons appris comment Grandgousier se donne soif, il faut aussi que nous sachions de quoi il se désaltère. Bon gré, mal gré, nous sommes obligés de nous laisser détailler une liste de vins qui ne le cède en rien à celle des victuailles : c'est une revue complète de tous les crus un peu connus, surtout parmi les vins d'Allemagne. Au vin succède la bière ; non seulement nous apprenons quelles sont les villes qui fabriquent la bière la plus renommée, mais on nous dit encore quel nom on donnait aux diverses sortes de bière dans les différentes localités : c'est un véritable répertoire du brasseur. Heureusement nous voilà près de la fin. Encore une petite malédiction à l'adresse de ceux qui sophistiquent les vins et nous sommes arrivés au bout. On voit par cet exemple comment quelques lignes de Rabelais prennent parfois chez Fischart les proportions de tout un long chapitre. Il semble alors que l'auteur ne peut pas s'arrêter. Il ne cesse d'accumuler, d'entasser, d'énumérer ; les catalogues succèdent aux catalogues, les dénombrements aux dénombrements. Pas un instant il ne vient à l'idée de Fischart de se demander si toutes ces choses sont bien à leur place. La trame même du roman disparaît sous tous ces ornements. Qu'importe à Fischart, pourvu qu'il puisse étonner le lecteur par cet amas de détails qui font ressembler son ouvrage à quelque dictionnaire encyclopédique.

Pour préparer la fameuse orgie de tripes, Grandgousier chez Rabelais fait tuer 367,014 bœufs. Fischart y ajoute « comme appendice » un nombre double de porcs ; puis il s'avise que, pour rôtir cette masse de viande, il faut des rôtissoires. Rabelais n'y avait pas songé. Mais le Grandgousier allemand, en homme qui sait judicieusement employer ses facultés, a inventé une rôtissoire automatique composée de soixante-douze broches. Voilà les cuisiniers tirés d'embarras.

Au moment où Gargamelle commence à ressentir les premières douleurs de l'enfantement, nous recevons la confidence

de tous les remèdes qu'on lui donne. Si la pauvre femme en avait réchappé après avoir avalé toutes ces drogues, il faut avouer qu'elle eût été robuste. On dirait vraiment que Fischart, après nous avoir déjà donné un manuel du marchand de vin, du brasseur, du charcutier, du négociant en fromages, ne veut pas être en reste à l'égard du pharmacien.

S'il peut paraître étonnant que le petit Gargantua chez Rabelais pousse tout d'abord le cri trois fois répété : « à boire », combien l'enfant est plus extraordinaire encore chez Fischart, puisqu'il s'exprime en trois ou quatre langues différentes et s'entend à varier si agréablement la voyelle du mot allemand : *Tranck*, *Trenck*, *Trinck*, *Tronck*, *Trunck*, *Baire*, *Bere*, *Bibere*, *Boire*. *Bure*.

Afin de rendre plus croyable la naissance merveilleuse de Gargantua, Rabelais allègue « Bacchus qui fut engendré par la cuisse de Jupiter, Rocquetaillade qui naquit du talon de sa mère, Croquemouche de la pantoufle de sa nourrice, Minerve, Adonis, Castor et Pollux. » Cette maigre énumération ne saurait suffire à Fischart. Il tient en réserve bon nombre de faits analogues, et le *Finkenritter* dont un roman populaire racontait les aventures merveilleuses, et Alexandre-le-Grand « né du dragon Ammon », et les premiers hommes nés des pierres lancées par Deucalion et Pyrrha, et les compagnons de Cadmus « engendrés par les dents du dragon ». Le catalogue continue ainsi, tantôt sérieux, tantôt plaisant, mêlant des allusions licencieuses à des souvenirs de l'antiquité¹.

Dans le courant de la description du costume de Gargantua, Rabelais renvoie plaisamment le lecteur au livre qu'il a composé *Sur la dignité des braguettes*. Fischart éprouve le besoin, sinon de nous donner le traité tout entier, du moins de nous fournir quelques échantillons de la façon dont le sujet est développé. C'est ainsi que nous apprenons quelles formes différentes a la braguette chez les Allemands, chez les Français, les Turcs, les Hongrois, les Polonais, les Russes, en Silésie, en Gascogne, etc. Le tout simplement pour nous

¹ *Kloster*, p. 186-187.

donner envie d'en savoir davantage, car il nous renvoie comme Rabelais au traité qu'il a écrit sur la matière.

On l'a remarqué de reste, ce sont surtout les passages grotesques que Fischart aime à amplifier. Aussi, quand Rabelais nous donne quelques exemples extravagants d'armoiries parlantes, Fischart juge à propos d'y ajouter de véritables rébus, des phrases entières indiquées par des signes de convention. Rabelais raconte complaisamment toutes les sottises que faisait Gargantua entre l'âge de trois et de cinq ans; cette énumération, plaisante au commencement, finit par devenir assez fastidieuse. Mais que dire de celle de Fischart qui est cinq ou six fois plus longue, où chacune des sottises notées par Rabelais est rendue par trois ou quatre traits du même genre, sans compter tous ceux que Fischart ajoute de son autorité privée? On sent trop la recherche et l'affectation pour pouvoir prendre le moindre plaisir à cette abondance inépuisable. Il n'est pas jusqu'à la liste des torcheculs successifs dont le jeune homme fait l'essai, que Fischart ne trouve moyen d'augmenter¹! On nous dispensera de rappeler ici les expédients nouveaux dont s'avise le Gargantua allemand.

Pour nous faire toucher du doigt toute l'insuffisance de l'enseignement des « précepteurs sophistes », Fischart ne se contente pas, comme Rabelais, de nous faire connaître les titres d'un certain nombre d'ouvrages qui formaient la base de cet enseignement. Nous lisons aussi chez lui des extraits d'un vocabulaire latin que le pauvre Gargantua était obligé d'apprendre par cœur. Qu'on en juge par les exemples suivants : *Pomerium* était traduit par *compote de pommes*; *fornicator* par *poëlier*; on y apprenait que le dé se dit *digiteca*; le paysan, *burista*; le cure-oreilles, *auriscalpium*; le cure-dents, *dentiscalpium*; le bourgeois, *burgarius*; le bourguemestre, *burgimagister*; la soupe aux œufs, *offagium*; la pailleasse, *vilhelmus*, et autres belles choses du même genre. On conçoit qu'après avoir appris pareil galimatias, l'élève n'était fort ni en thème ni en version. Les maîtres n'étaient pas non plus des puits de science. Pour bien nous en convaincre, Fischart se donne

¹ *Kloster*, p. 247-254.

la peine de nous fournir quelques exemples de la manière dont ils faisaient traduire à leur élève les textes latins : *Agnus Dei* se rendait par O chers Messieurs — *qui tollis*, qui enlevez — *peccata mundi*, l'argent du monde — *Miserere nobis*, donnez-nous-en aussi une partie. On voit comment à la critique de la scolastique vient indiscrètement se joindre la satire religieuse. Le reste du mot à mot continue dans le même genre. Puis ce sont des passages de dialogues burlesques mi-latins, mi-allemands qui, paraît-il, rentraient dans la méthode de Thubal Holoferne. Quant aux titres eux-mêmes, Fischart, comme de juste, n'a pas pu résister au désir d'en donner trois ou quatre fois autant que Rabelais ; c'est chez lui un véritable prélude au *Catalogue des Catalogues*¹. Il ne se contente pas de les résumer en un mot comme Rabelais ; il nous les donne tout entiers dans leur prétentieuse nullité, dans leur prolixité insupportable².

Il n'est pas étonnant que le discours de maître Janotus, destiné à mettre en lumière les brillants résultats de cet enseignement, ait reçu de son côté de nombreuses amplifications. Mais si le pauvre homme est obligé de gémir, tousser et souffler plus encore que chez Rabelais, il recevra en revanche une récompense proportionnée à sa peine ; aux chausses que lui promet la Sorbonne dans le texte français, Fischart a généreusement ajouté une paire de souliers, et c'est justice, quand on songe que son chef-d'œuvre oratoire est au moins deux fois aussi long que dans l'original.

Les développements nouveaux ajoutés par Fischart au chapitre de l'éducation de Gargantua et au discours de

¹ Sous ce titre Fischart a publié une adaptation du chapitre 7 du livre II du *Pantagruel* : « Comment Pantagruel vint à Paris et des beaux livres de la librairie de Saint-Victor. »

² Ainsi nous apprenons que les précepteurs de Gargantua mettaient toute leur confiance dans des ouvrages comme les suivants : « *Parvulus Philosophiæ moralis* avec explication de M. Schidengulius de Erfurdia. » — « *Epistolæ epistolisatæ per scientificum Gingolfum Scherschleiserium Bestiartum et Brutarium* de la pharmacie *carminum Belhtungi Lumpe-lini*. » — « *Sophisticalia Parisiensia Maieri* avec le *Florarium*, *Liliarium*, *Viatorium Introductorium* et le *Rosetum* et la *Summa Magistrucia*. » (*Gargantua*, chap. XVII, passim. *Kloster*, VIII, p. 254-263.)

Janotus, ne peuvent s'expliquer par le désir d'aiguiser davantage les traits que Rabelais dirige contre la scolastique; celle-ci était si complètement vaincue qu'il n'était plus nécessaire de faire un effort bien vigoureux pour l'abattre. Non, Fischart profitait simplement d'une occasion favorable pour débiter de grosses bouffonneries, capables de dérider ses lecteurs; ce furent sans doute les Lettres d'hommes obscurs qui lui fournirent des modèles. Mais que dire de la liste de près de six cents jeux que Fischart oppose aux deux cent quinze jeux énumérés par Rabelais? Quelle manie d'accumuler et quelle absence de tout souci de la proportion et de la forme!

Fischart trouve des lacunes dans l'éducation que Ponocrate donne à Gargantua, et il n'en croit qu'à moitié Rabelais quand celui-ci affirme que le jeune élève «fut institué en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour.» Et tout d'abord, il est d'avis que la part faite à la musique est trop maigre. Cependant d'après Rabelais¹, Gargantua et Ponocrate «s'esbaudioient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un thème à plaisir de gorge.» La musique instrumentale n'était pas oubliée non plus, car Gargantua «apprit à jouer du lue (luth), de l'espinette, de la harpe, de la flutte d'alemant, et à neuf trous, de la viole et de la saqueboutte²». On avouera que pour quelqu'un qui ne veut pas faire de la musique sa spécialité, Gargantua accorde assez d'importance à cet art d'agrément. Et pourtant Fischart n'est pas satisfait. Son Gargantua apprend de plus à jouer de la mandore, de la cornemuse polonaise, de la cithare, du cornet à bouquin, du trombone, sans parler du cor des Alpes et de la trompette qu'il réserve à un autre moment. Il n'accorde pas moins d'importance à la calligraphie. Rabelais nous dit en passant que Ponocrate enseignait à son disciple «à escrire, bien traire (tracer) et former les antiques et romaines lettres». Fischart n'est pas aussi discret: il nous rapporte que Gargantua apprit à faire les pleins, les déliés, les entrelacs, les poches, les parafes etc.; il sut dessiner des losanges, des carrés, des cercles etc.;

¹ Livre I^{er}, chap. 23.

² Instrument à vent dans le genre du trombone.

l'écriture droite, penchée, cursive, les majuscules et les minuscules n'eurent plus de secrets pour lui. Bref il en savait autant « que si Neff de Cologne, Cæstel de Strasbourg ou Neudorfer et Prechtel de Nuremberg avaient été ses maîtres¹ ».

Les exercices du corps ne sont pas non plus oubliés : la gymnastique de Rabelais, que d'aucuns pourraient trouver peut-être excessive, paraît insuffisante à Fischart ; il prend plaisir à y ajouter encore de nouveaux exercices. Les voltiges que Gargantua fait exécuter à son cheval sont certes assez nombreuses : « il le faisoit voltiger en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, cour tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre². » Qu'est-ce que cela à côté des exercices énumérés par Fischart³ ? A la chasse, l'un des gibiers que préfère le jeune homme, « à l'exemple de l'empereur Maximilien », c'est le chamois, que Rabelais ne mentionne pas. Le Gargantua de Rabelais est certes bon nageur ; il en remonterait à maint professeur de natation ; mais Fischart a ajouté à son répertoire bon nombre de tours dont Rabelais ne s'était pas avisé. Et les exercices athlétiques, dignes d'un Hercule de foire, que Fischart énumère si complaisamment ! « Il faisait placer sur sa main un cuirassier et le soulevait à bras tendu jusqu'à la hauteur des épaules comme le faisait l'empereur Charlemagne⁴ ; il portait la plus lourde poutre sur le pouce... Quand il avait saisi une corde, cinq hommes ne pouvaient pas la lui arracher, tout comme faisait Gratien, père de l'empereur Valentinien. Il se faisait placer sur la poitrine une enclume sur laquelle on forgeait, à l'exemple de l'empereur

¹ *Kloster*, VIII, p. 322-323.

² Livre I^{er}, chap. 23.

³ *Da must es* (le cheval) *traben, treischlagen, Rennen, gengen, anhul-ten, Passen, heben, hásziren, Zabelen, galopen, Lufftspringen, Ausz-springen, Auflännen, Schweiffen, Hacken, über den Graben unnd wider herüber, durchs Wasser unnd wider dadurch setzen, Schwimmen, Klimmen, über den Pfal, über die Schrancken... Eng in eim ring links und rechts umkehren, sich Zäumen, Sperren, Prangen, Feldschreyen, Feld-nütig, Forstrütig : Und was dergleichen Geradigkeit mit Pferden zu vertreiben ist. — Kloster, VIII, p. 323.*

⁴ *Kloster*, VIII, p. 325.

romain Firmus. D'un coup de poing, il était capable d'enfoncer la mâchoire à un cheval et de lui briser les cuisses; de ses deux mains, il était de force à casser un fer à cheval¹ etc.»

«S'il advenoit que l'air fust pluvieux et intempéré», son activité n'était pas moins remarquable. Tandis que chez Rabelais on se contente de «boteler du foin», de «fendre et scier du bois» et de «battre les gerbes en la grange», chez Fischart on vanne de plus le grain, on forge, on fait du mortier, on transporte et roule des pierres, on étrille des chevaux, etc. Les beaux-arts ne sont pas oubliés. A la peinture et à la sculpture dont parle Rabelais, viennent s'ajouter le découpage, la sculpture sur bois, le modelage, la gravure au burin et à l'eau forte, le dessin géographique et le dessin d'architecture etc. Malgré ces occupations multiples, Poncecrate et son élève trouvent le temps d'aller visiter un grand nombre d'artisans qui manquent dans l'énumération de Rabelais; outre «les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, les alchymistes et monoyeurs, les hautelissiers, les tissotiers (tisseurs de rubans), les veloutiers, les horologiers (horlogers), miralliers (miroitiers), imprimeurs, organistes, taincturiers²», ils vont voir les carriers, les tailleurs de pierres, les pompiers, les fondeurs, les verriers, les salines, les arsenaux, les fortifications, les moulins, les tisseurs de soie, les fabricants de luths, les distillateurs, les brasseurs, etc. etc., formidable énumération rendue plus longue encore parce qu'à propos de maint métier Fischart nous initie au détail des opérations qu'il comporte et des instruments qu'il emploie. La visite aux «salles et lieux ordonnés pour l'escrime» sert de prétexte à une véritable leçon d'escrime avec un dénombrement détaillé de diverses sortes d'armes blanches et d'une série de coups et de parades. Ainsi, ce que Rabelais se contente d'indiquer est complaisamment développé chez Fischart; chaque terme collectif est délayé en une liste démesurée, et chacun des catalogues de Rabelais; son émule ne manque pas de l'allonger le plus qu'il peut.

La description du conseil de guerre de Picrochole et des

¹ *Kloster*, VIII, p. 331.

² Rabelais, livre I, chap. 24.

préparatifs qu'il fait pour entrer en campagne a donné l'occasion à Rabelais de s'abandonner à toute l'intempérance de sa fantaisie. Nulle part peut-être, il n'a dépensé plus de verve et d'esprit, nulle part, il n'a été à la fois plus plaisant et plus profond. Quoi de plus amusant que cet état-major qui prévoit tout excepté les revers, qui prépare des billets de logement pour l'armée quand elle traversera le désert, sans songer que peut-être il se trouvera des peuples qui auront le mauvais goût de ne pas se soumettre sans résistance? Qu'il est triste d'autre part de voir entre quelles mains est remis le sort de tout un peuple, de trouver la sottise et l'aveuglement là où l'on ne devrait rencontrer que la clairvoyance, le sang-froid et la sagesse! Mais en somme le côté plaisant prédomine, et Rabelais a précisément accumulé tant d'extravagances pour ne pas laisser au lecteur le temps de trop songer aux suites douloureuses que peut avoir la folle entreprise de Picrochole.

Cependant tous les développements grotesques de Rabelais n'ont pas encore semblé assez grotesques à Fischart; fidèle à son habitude, il a enrichi de nouveaux projets le plan de campagne du roi de Lerné, il lui a prêté des idées bien autrement folles que les plus grandes folies énumérées par Rabelais¹. Mais tout d'abord, il tient à nous donner une idée plus complète des préparatifs de guerre du héros. Nous apprenons tout le détail des armes qu'il tire de son arsenal; les commissions qu'il «baille» sont minutieusement relatées; la liste des pièces d'artillerie, déjà respectable chez Rabelais, est bien plus longue encore chez Fischart; le train, les pontonniers et le génie, dont il n'est pas question dans le texte français, sont soigneusement ajoutés avec un catalogue complet de tous les ustensiles, de tous les chariots (il y en a dix sortes), de toutes les machines de guerre. Quant au roi lui-même, il est entouré de sept mille janissaires. On conçoit qu'avec une armée si bien ordonnée, le *Bittergroll* de Fischart peut nourrir de plus hautes espérances que le Picrochole de Rabelais. Aussi il ne s'en fait pas faute.

¹ *Kloster*, VIII, chap. 29.

Il ne se contente pas de passer par « l'estroict de Sibyle » et d'y ériger « deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercules ». Il se propose de combler le détroit de Gibraltar, de façon qu'on puisse se promener à pied sec d'Europe en Afrique et en Asie. Pour les autres mers, on y construira des ponts, et si elles ne sont pas contentes, « on rouvrira le vieux fossé qui conduit à la lune et on les y laissera couler ». Comme Caligula, Picrochole veut jeter des montagnes au plus profond de la mer et y construire des châteaux, afin que les oiseaux fatigués, quand ils volent par-dessus les mers, puissent s'y reposer ; il veut précipiter les montagnes dans les vallées, paver les lacs, construire des ponts d'une montagne à l'autre, traverser les mers à pied et naviguer sur la terre ferme. On voit quel effort Fischart fait pour accumuler les absurdités. Cependant un moment, son Picrochole songe à employer sa puissance d'une manière sensée ; il veut réaliser le projet de Ptolémée et mettre le Nil en communication avec la mer Rouge ; on ne s'attendait guère à trouver en lui un précurseur de M. de Lesseps. L'instant d'après, il a l'idée d'exhausser l'Égypte tout entière. Quant à la mer glaciale, il lui donnera des gouverneurs d'une nature ardente, afin qu'ils se tempèrent réciproquement. A Rome, le pape sera obligé de subir bien d'autres avanies que de ne pas se voir baiser la pantoufle ; Picrochole logera ses chevaux dans le vestibule de Saint-Pierre et leur donnera pour litière les bulles et les actes de la chancellerie romaine. Non content de ces hauts faits, il veut encore descendre aux enfers. Et si, après la conquête de l'Italie, ce pays le gênait, il serait bien simple de couper cette jambe que l'Europe étend dans la mer.

Il ne lui suffit pas de faire transporter son vin à travers le désert par « vingt et deux cens mille chameaux et seize cens éléphants » ; c'est sa flotte entière qu'il fera porter ainsi « de Casir à la mer Rouge ». Puis il veut ouvrir les Portes caspiennes fermées jadis par Alexandre le Grand, « quand même il en sortirait des diables, des Turcs, des gens qui ont des becs, des juifs bleus ou rouges ». L'invasion de l'Allemagne est décrite plus minutieusement que chez Rabelais : on

enlèvera le pont que César a construit sur le Rhin à Mayence, pour le rebâtir autre part; on allumera toutes les pommes de pins de la Forêt-Noire et on en fera un brasier gigantesque. Le Danube ne gênera pas beaucoup l'armée, les chevaux le mettront à sec en se désaltérant. Quant à l'Elbe, les brasseurs qui accompagnent les troupes y puiseront tant d'eau qu'ils en suspendront le cours. La Franconie n'embarrasse guère Picrochole; ses soldats l'emporteront tout entière à la semelle de leurs souliers. Les Bavarois, gens pacifiques, seront chargés de conduire les troupeaux de porcs qui suivent l'armée; petite épigramme à l'adresse des habitants de la Bavière, où l'on élève beaucoup de porcs.

Si les projets de Picrochole sont plus ambitieux ou plutôt plus grotesques que chez Rabelais, Fischart a trouvé moyen d'ajouter encore à la misère de sa chute. Ce n'est pas même «une meschante sequenye» (souquenille) que les meuniers lui donnent après l'avoir dépouillé de ses vêtements; c'est «un vieux sarrau qu'un garçon meunier avait suspendu à la fumée pour en chasser les poux». Si ces développements bouffons ajoutés par Fischart ne sont pas toujours marqués au coin du bon goût, on y aperçoit en revanche l'intention de faire rire; pour désopiler la rate à ses lecteurs, il savait qu'une grosse facétie valait mieux qu'un trait d'esprit délicat, lequel n'eût pas été compris. Il ne faisait d'ailleurs en ceci que suivre les traces de son modèle.

Les exagérations les plus burlesques n'effrayent pas Fischart. Rabelais nous dit que Gargantua «s'escuroit les dens avec un pied de porc». Chez Fischart, nous apprenons que le jeune homme ne s'en tenait pas exclusivement au pied de porc; il le remplaçait à l'occasion soit par un pied de veau, soit par une cuisse de chevreuil. Rabelais ne nous a parlé ni de son peigne, ni de sa brosse. Fischart répare cet oubli et nous décrit le peigne formé de défenses d'éléphant entières et la brosse faite de balais. Pour lui «les mètes et bornes de boire» n'étaient même pas atteintes «quand, la personne buvant, le liège de ses pantouffes enflait en haut d'un demy pied». Il faut de plus «qu'en entrant une cuiller par la bouche on puisse atteindre le vin dans le gosier et y faire

des trempettes¹. Bien souvent, quand Fischart ne juge pas à propos d'exagérer l'idée, il renchérit du moins sur l'expression. Touquedillon avertit Picrochole qu'à la Roche-Clermaud ils sont «assez mal avitaillés et pourvus maigrement de harnois de gueule». Le terme est plaisant et hardi, pas assez cependant au gré de Fischart, qui croit renforcer l'expression en la redoublant. Il traduit *harnois de gueule* par *Gurgelharnisch und Halskragenplech*. Rabelais ayant qualifié les moines de «trouble-festes», Fischart leur décoche une série d'épithètes destinées à rendre la même idée; il les appelle entre autres : *Trublefest*, *Glückstüber*, *Senffversaurer*, *Frewdenstörer*, *Frewdenversenffer*, *Spielverderber*, *Binenhummel*, *Muszversaltzer*² etc. La même intention se retrouve dans l'énumération des occupations de frère Jean, tandis qu'il dépêche «matines et anniversaires au cœur». Il ne se contente pas de faire «des chordes d'arbalestes», de polir «des matrats (traits) et garrotz» (flèches), de faire «des retz et des poches à prendre des connins³ (lapins)». A ces articles variés, il en ajoute d'autres : il fait «des signets de soie, il tresse des paniers, il coud et bourre des balles, il sculpte des figures de bois, fabrique des cure-dents, des gratte-langue, des cure-oreilles⁴», etc. Il n'est pas étonnant qu'on fasse bon accueil à un homme qui sait se rendre si utile. Aussi Fischart consacre une page entière à nous décrire la première entrevue entre frère Jean et Gargantua, et nous énumère en grand détail les «mille caresses, mille embrassements, mille bons jours» qui «furent donnés». Les exclamations et interpellations que rapporte Rabelais nous donnent une idée de la chaleur de la rencontre. Mais il faut croire que sa mémoire ne l'a pas bien servi, puisque Fischart nous assure qu'on fut bien plus tendre encore, et nous raconte tout au long les politesses qu'on se fit et les noms d'amitié qu'on se donna.

¹ *Kloster*, VIII, p. 303.

² C'est-à-dire : «Trouble-fêtes, gâte-bonheur qui rendent la moutarde acre, rabat-joie qui assaisonnent le plaisir à la moutarde, gâte-jeux, bourdons qui mettent du sel dans la compote.»

³ Rabelais, livre I^{er}, chap. 40.

⁴ *Kloster*, VIII, p. 464.

Dans ces exemples et dans d'autres du même genre, on voit dans quel but Fischart a cru devoir enrichir le texte de Rabelais. Mais que de fois ses additions sont de pédantes compilations, ennuyeuses et déplacées. Rabelais dit que Gymnaste avait habitué son cheval à ne pas craindre les cadavres, et qu'il n'était pas parvenu à ce résultat « en tuant les gens comme Diomèdes tuoit les Thraces et Ulysses mettoit les corps de ses ennemis es pieds de ses chevaux ». Aussitôt Fischart rassemble tous les exemples analogues que sa mémoire peut lui fournir. Les temps modernes, le moyen âge, l'antiquité, la fable, la légende, l'histoire, tout est mis à contribution. Mézence est cité en compagnie du « pape Sergius ¹ qui fit décapiter le cadavre de son prédécesseur », Cambyse à côté d'Alboin; d'une haleine il mentionne les ennemis de Caligula « qui mangèrent de sa chair, prétendant que, comme il s'était fait passer pour un dieu, ils voulaient voir si la chair d'un dieu a bon goût », puis un roi de Lithuanie, Wüthold, qui cousait ses sujets dans une peau d'ours pour exercer ses chiens sur eux, un évêque de Salzbourg qui se livrait à un délassement du même genre, le roi Thoas, Pollion qui nourrissait ses lamproies de cadavres, Vitellius, Catherine de Médicis qui, accompagnée de ses filles d'honneur, alla après la Saint-Barthélemy examiner les cadavres des huguenots charriés par la Seine ², et bien d'autres encore. Les allusions d'actualité sont encore ce qu'il y a de plus naturel dans cette longue énumération.

Une autre fois, Rabelais cite quatre saints qui sont réputés causer des maladies : « Ainsi preschoit à Sinays un caphart, que saint Antoine mettoit le feu es jambes; saint Eutrope faisoit les hydropiques; saint Gildas les fous, saint Genou les gouttes ³. » Aussitôt Fischart, jaloux sans doute d'étaler son érudition et de montrer que les choses sacrées ne lui sont

¹ Il s'agit du pape Serge III (904-911) qui, selon la tradition, fit déterrer et décapiter le cadavre de son prédécesseur, Formose. Fischart a emprunté ce renseignement à la *Ruche Romaine* de Marnix, qu'il traduisit en allemand. Voir *La Ruche Romaine* (Binenkorb), 1581, p. 214^a.

² Voir Henri Martin, *Histoire de France*, IX, p. 329.

³ Rabelais, livre Ier, chap. 45.

pas plus étrangères que les sciences profanes, évoque une foule de saints personnages que la superstition populaire rendait responsables de certaines maladies ou de certains malheurs. Nous voyons défiler « saint Loup qui envoie les loups et les martres, saint Guy qui cause la danse qui porte son nom, sainte Gertrude qui envoie les souris, sainte Dorothee qui donne aux jeunes gens des maîtresses laides, sainte Scolastique qui envoie la foudre, sainte Anne qui cause la pauvreté, sainte Barbe qui prive des sacrements, saint Christophe qui cause les morts subites ¹ », etc.

Avec quelle complaisance Fischart énumère les diverses pièces de vaisselle que Gargantua distribue entre ses capitaines pour les récompenser ! Il aurait pu s'en tenir, ce semble, aux « grands vases d'antique, grands potz, grands bassins, grandes tasses, couppes, potetz, candelabres, calathes (corbeilles), nacelles ², violiers (jardinières), drageoirs », dont nous parle Rabelais. Mais loin de là ; il ne se déclare satisfait que lorsqu'il nous a fourni un catalogue complet de magasin d'orfèvrerie. Pour sa décharge, il faut dire que le nombre des officiers qui ont part aux largesses de Gargantua est fort augmenté aussi ; pour que chacun reçût un cadeau équivalent à celui dont il est gratifié chez Rabelais, il fallait de toute nécessité grossir la masse totale à partager. C'est une considération dont Fischart a fort judicieusement tenu compte.

Les magnificences de l'abbaye de Thélème, telles que nous les décrit Rabelais, ne suffisent pas à Fischart ; il croit nécessaire d'y ajouter quelques ornements de son invention. La toiture notamment ne le satisfait pas. « Le dessus (le toit) couvert d'ardoise fine, avec l'endoussure de plomb à figures de petits manequins et animaux bien assortis et dorés », tel que nous le trouvons chez Rabelais, lui semble trop uniforme. Aussi chez lui, « l'une des tours est couverte en tuiles rouges, comme les toits de Reutlingen, l'autre en ardoise comme les maisons de Worms, la troisième a une toiture de plomb comme un chœur d'église, une autre est couverte en cuivre comme la maison de Fugger. » Quant aux

¹ *Kloster*, VIII, p. 488-489.

² Sorte de corbeille, diminutif de *nace*.

deux dernières (il y en a six en tout), Fischart laisse à notre imagination le soin de suppléer à sa description. « Les belles libraries en grec, latin, hébrieu, françois, tuscan (italien) et espagnol » semblent à Fischart bien incomplètes; aux six langues qui s'y trouvent représentées d'après Rabelais, il ajoute l'arabe, l'allemand, l'esclavon et le croate¹.

Les digressions de Fischart ont souvent l'air d'une sorte de conversation à bâtons rompus où plusieurs interlocuteurs prennent tour à tour la parole, plus jaloux de se faire valoir par l'étalage de leur science ou quelque récit attachant, que de suivre un ordre logique et naturel. Ainsi, au moment où Grandgousier récompense ses généraux vainqueurs, que vient faire cette énumération des diverses sortes de fiefs que connaissait le droit féodal²? A quoi bon cet étalage d'érudition? Et à propos du plan de l'abbaye de Thélème, pourquoi nous citer une série de villes auxquelles leurs fondateurs ont donné une forme singulière? Que viennent faire ici Alexandrie construite à la forme d'un manteau macédonien, Malte qui ressemble à une rondache, le Caire qui rappelle un Delta grec, et tant d'autres villes que Fischart énumère complaisamment³. Le passage où il recommande avec instance les noms allemands et condamne sévèrement l'usage de donner aux enfants des noms étrangers, sous prétexte qu'ils sont plus distingués ou plus harmonieux, peut se défendre; la question du nom à donner au jeune héritier de Grandgousier fournissait à Fischart un point de départ, et les observations qu'il fait sont justes et naturelles. Mais que dire de la digression absurde sur l'origine des guerres qu'il a mise en tête de son chapitre XXVIII? Après avoir successivement examiné diverses hypothèses, il aboutit à cette conclusion, que ce sont les œufs qui ont dû être l'occasion de la première lutte à main armée entre les hommes. Une poule a sans doute pondu sur le terrain d'un voisin, qui a prétendu s'adjuger son œuf;

¹ Le texte allemand dit *krabatish*, ce qui n'est qu'une modification méprisante de *kroatish*, pour désigner une langue barbare et incompréhensible.

² *Kloster*, VIII, p. 513.

³ *Ibid.*, p. 520.

de là une contestation entre le propriétaire de la poule et le voisin; puis, les parents et amis de l'un et de l'autre prenant fait et cause pour eux, il en résulta une guerre. Une fantaisie de ce genre, présentée avec esprit, aurait été excusable; mais par malheur, chez Fischart tout ce développement est long et ennuyeux.

Outre les digressions plus ou moins savantes, les anecdotes tiennent aussi une place fort considérable parmi les additions que Fischart a faites au texte de Rabelais. Il les emprunte à toutes les sources, à l'histoire ancienne comme à l'histoire moderne, aux traditions des pays étrangers comme à celles de sa propre nation. Il s'y arrête avec une prédilection visible, les raconte avec complaisance et trouve moyen de rattacher à chaque instant quelque nouveau récit à une phrase, à un mot, qui facilement passeraient inaperçus. Souvent une anecdote à laquelle Rabelais se contente de faire allusion est longuement développée chez Fischart. Rabelais mentionne en passant l'aventure de la laitière et du pot au lait. Fischart remplace cette simple allusion par le récit d'une mésaventure analogue arrivée jadis à un anachorète : Le roi, qui lui envoyait chaque jour sa nourriture, y joignait un peu de miel que l'anachorète mettait soigneusement en réserve, si bien qu'il put en remplir un grand pot, lequel était suspendu au-dessus de sa couchette. Or il arriva que le miel manqua et fut bientôt hors de prix. Notre anachorète réfléchit qu'il pourrait tirer une jolie somme de la vente de son miel. Un matin, avant de se lever, il songeait à ses bénéfices futurs et à l'emploi qu'il en ferait; son miel lui rapporterait bien sept florins avec lesquels il pourrait acheter dix moutons. Peu à peu son troupeau grossirait; il achèterait des champs et une maison; puis il épouserait une jeune et jolie femme de bonne naissance et en aurait un fils qu'il élèverait parfaitement. Si par hasard l'enfant s'avisait d'être indocile, il se chargerait bien de le corriger avec son bâton. Ce disant, notre bon anachorète, toujours couché dans son lit, faisait un énergique moulinet avec le bâton qu'il tenait à la main. Par malheur le bâton vint à rencontrer le pot de miel qui fut fracassé du coup; le miel inonda le pauvre homme,

dont les vêtements et la couchette furent uniformément couverts d'un enduit gluant. La conclusion est apparemment qu'un anachorète ne doit pas être trop prompt à jouer du bâton.

En écrivant sa traduction du *Gargantua*, Fischart s'est souvenu qu'il avait des adversaires politiques et religieux; chemin faisant, il ne les a pas épargnés. En sa qualité de zélé protestant, il n'est pas étonnant qu'il ait scrupuleusement reproduit toutes les attaques de Rabelais contre l'Église catholique, et qu'à l'occasion il y ait ajouté quelque chose de son cru. Mais en somme, et il faut le louer de sa retenue, il n'a pas, comme il l'eût pu facilement, transformé le *Gargantua* en une machine de guerre dirigée contre ses ennemis religieux. A peine de temps en temps quelques plaisanteries assez anodines contre les jésuites¹, à qui il reproche notamment d'accaparer l'instruction de la jeunesse en s'insinuant comme précepteurs dans toutes les familles, soit contre les cordeliers qui seront chargés, dit Maître Janotus, de fournir la corde pour le battant de la cloche destinée à remplacer les trompettes du jugement dernier². Il ne manque pas assurément d'autres passages où Fischart place une épigramme contre les doctrines de l'Église ou contre les ordres religieux; mais on ne retrouve là rien de systématique; ce que Fischart ajoute aux attaques de Rabelais se réduit à peu de chose.

Parmi ses adversaires politiques, ceux qu'il attaque avec le plus de véhémence et d'obstination, ce sont les Espagnols; il leur reproche notamment avec insistance les procédés cruels dont ils ont usé contre les malheureux Indiens de l'Amérique, «obligés, dit-il en un passage, de nager sous l'eau pour leur échapper³». Et à la fin de la *Concion es vaincus*, quand Gargantua développe ce thème que «le temps augmente et accroist les bienfaits», Fischart lui fait ajouter: «Si un roi de nos voisins s'était inspiré de ce principe dans ses

¹ *Kloster*, p. 267.

² *Ibid.*, p. 284.

³ C'est à l'occasion des exercices de natation de Gargantua que Fischart fait allusion à ce fait.

pays nouvellement découverts au delà des mers, il en aurait tiré plus de profit et plus d'or qu'en abandonnant ces gens désarmés à la cruauté et à la fureur de ses soudards espagnols qui les ont massacrés et détruits¹. »

Un passage où il malmène passablement les Français nous montrera en même temps comment, à l'occasion, il modifie le texte de Rabelais quand le sens lui en déplaît. Rabelais, développant cette idée que « Le blanc... signifie joye, soulas et liesse », ajoute : « C'est la cause pourquoy Gali (ce sont les François, ainsi appelés parce que blancs sont naturellement comme laict, que les Grecs nomment Gala) volontiers portent plumes blanches sur leurs bonnetz. Car, par nature, ils sont joyeux, candides, gracieux et bien amés; et, pour leur symbole et enseigne, ont la fleur plus que nulle autre blanche, c'est le lys². » Voyons ce que Fischart fait de ce passage : « *Daher kams dass die geyle, gobelige, gogelige, guckelhanige Gallier... gern weisse Federn auff den Hüten tragen. Weil sie von Natur Frewdig, Lustig und (mit zweyen Worten zu sagen) Leichtsininig und Leichtfertig sind... Darumb haben sie auch die allerweissest, zartest und hinfälligest Blum die Gilg zu eim zeichen im Wapen*³. » Fischart oubliait par malheur que les fleurs de lys figuraient non seulement dans les armoiries de France, mais encore dans celles de la république de Strasbourg. Ils'en souvint en une autre occasion et, dans l'opuscule qui célèbre l'alliance de Strasbourg avec Zurich et Berne, il chanta la fleur de lys, non plus comme le symbole de la légèreté et de l'insouciance, mais comme l'emblème de la liberté; c'est que cette fois il s'agissait du lys strasbourgeois et non plus des fleurs de lys de France.

Le passage qu'il consacre aux Parisiens nous montrera la cause de son animosité contre les Français. « Les Parisiens

¹ « *Hette diss unserer benachbarten Kœnig einer mit seinen new erfundenen Meerländern vorgehabt, hette auff den heutigen Tag derselbigen mehr Nutz und Golts vollauf, als da er die unbewehrte Leuth hat lassen nach seins Spanischen Kriegsvolck Blutdurst und Mutwillen hinmetzigen und vertilgen.* » — *Kloster*, VIII, p. 328.

² Rabelais, livre I^{er}, chap. 10.

³ *Kloster*, VIII, p. 229-30.

qui sont faits de toutes gens et toutes pièces sont par nature et bon jureurs et bon juristes et quelque peu oultrecuidés», répète-t-il après Rabelais. Puis il ajoute : «ce sont d'impudents Pâris qui frappent Achille mort, ce sont des lièvres qui dansent autour du lion mort et lui arrachent la barbe¹», etc. Fischart en voulait à notre pays, et surtout à Paris, d'avoir fait ou laissé faire la Saint-Barthélemy; et en maint passage du *Gargantua* il n'a pu s'empêcher de laisser percer la douleur que lui avait causée cet attentat.

L'ouvrage de Rabelais était par son plan et par ses tendances une satire des romans de chevalerie qui jouirent d'une si grande vogue durant tout le moyen âge. Nulle part, à vrai dire, on ne trouve l'intention avouée de les tourner en dérision. Mais à chaque pas on rencontre une situation, un développement qui ridiculise quelqu'un des procédés favoris des auteurs de romans de chevalerie, quelqu'un des lieux communs qui se retrouvaient invariablement dans tous les ouvrages de ce genre. Sur ce point aussi, Fischart s'est efforcé de faire mieux ressortir le but de Rabelais. Il dirige par exemple une épigramme contre les clochettes dont les chevaliers ornaient leurs armures les jours de tournoi, afin de faire plus de bruit et d'attirer davantage l'attention des spectateurs. «Mais depuis que les tournois ont cessé, les charretiers ont suspendu ces clochettes au cou de leurs chevaux².» Un peu plus loin, à propos de l'épée de bois de Gargantua, il se moque des noms prétentieux ou bizarres donnés aux épées des héros dans tous les romans de chevalerie. Il en énumère un bon nombre plus ridicules les uns que les autres³, et remarque que Gargantua, pour se croire bien armé, n'avait pas besoin de donner à son épée un nom flamboyant ou ronflant. Mais ce n'étaient pas seulement les épées qu'on baptisait ainsi avec emphase et solennité : les chevaux, suivant une vieille tradition empruntée sans doute à l'antiquité, recevaient aussi

¹ Allusion aux ignobles traitements que la populace infligea au cadavre de Coligny.

² *Kloster*, VIII, p. 209.

³ *Ibid.*, p. 211.

des noms spéciaux. Les chevaux factices de Gargantua four nissent à Fischart l'occasion de rappeler quelques-uns de ces noms et de s'en faire des gorges chaudes¹.

IV.

Quand on examine le style de Fischart, il semble à première vue que cette langue si personnelle, si originale, si pleine d'inventions baroques et de mots contournés à plaisir ne saurait être qu'une création spontanée du génie de l'auteur, et que l'imitation ou la réflexion n'y peuvent avoir aucune part. A considérer les choses de plus près, on est bien vite obligé de laisser là cette illusion. En comparant le style de Rabelais et celui de Fischart, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la plupart des particularités qui distinguent l'écrivain allemand se trouvent déjà en germe chez son modèle. Fischart a emprunté à Rabelais ses tournures favorites, ses figures préférées, surtout ses manies et ses imaginations les plus grotesques; en les lui empruntant, il les a exagérées et a multiplié les occasions d'en émailler ses œuvres; il en a usé et abusé au point qu'à côté de lui Rabelais paraît un modèle de retenue et de sobriété. Qu'est-ce à dire? Fischart n'est-il donc qu'un maladroit imitateur, son style n'est-il qu'un pastiche de celui de Rabelais? Loin de là, car si au fond l'originalité de la langue du satirique allemand est pour une bonne part le fruit d'une étude attentive des procédés de Rabelais, il est bien évident que son génie naturel seul lui a permis d'atteindre et dépasser son modèle. Mais entrons dans le détail pour voir jusqu'où va et où s'arrête l'originalité de Fischart.

Ce qui frappe tout d'abord quand on considère le style de Rabelais, c'est la richesse de son vocabulaire et l'audace avec laquelle il forge à plaisir des mots nouveaux, le plus souvent pittoresques et amusants: tantôt il tire ces expressions des

¹ *Kloster*, VIII, p. 241.

langues anciennes, ou bien il accouple deux termes bien connus de l'idiome national, qui par leur rapprochement prennent une physionomie originale, une signification nouvelle; tantôt au contraire il se contente de modifier légèrement la forme d'un mot couramment employé, pour faire naître quelque sous-entendu sérieux ou grotesque¹. Cette faculté qui distingue à un si haut degré Rabelais, nous la retrouvons plus développée encore chez Fischart. Pour nous expliquer comment il s'est fait que le disciple soit allé dans cette voie bien plus loin que son maître, n'oublions pas que Rabelais parlait une langue analytique, dérivée, incapable de tirer de ses propres racines des formes nouvelles, alors que l'allemand, langue primitive et synthétique, offrait à Fischart de tout autres facilités. Et ces facilités, il en a largement usé. Dans toute la littérature allemande, on ne trouve pas un seul écrivain qui ait essayé de manier la langue avec ce sans-gêne et cette désinvolture. Les mots, les syllabes sont pour lui comme une matière plastique à laquelle il donne toutes les formes imaginables, et de préférence les formes les plus bizarres et les plus plaisantes. S'il n'épargne pas les termes d'origine allemande, sa verve irrévérencieuse s'attaque surtout aux vocables d'origine étrangère. *Republik* devient *Reichpöblichkeit*² ou *Retpöblichkeit*³ — *Fundament* est expliqué par *Unten am End*⁴ — *Heroisch* se transforme en *herhoisch*⁵; de *Monarchie* il tire *Mannhersch*⁶; de *Rhetorisch*, *redtorich*⁷; de *Hippodrom*, *Hüpfet herum*⁸; de *Lieutenant*, *Lochotenent*. *Antiquität* donne *Altiquität* ou

¹ Rappelons seulement en passant *maistres inertes* pour *maistres in arte*, *serre argent* pour *sergent*, etc.

² De *Reich*, empire, gouvernement, et de *pöbel*, le peuple : gouvernement du peuple.

³ *Retpöblichkeit*, de *retten* sauver, et *pöbel* : gouvernement qui sauve le peuple.

⁴ Littéralement : *ce qui est au bas bout*.

⁵ Ce mot doit rappeler les deux adjectifs *hehr* et *hoch*.

⁶ De *Mann*, l'homme, et *herrschen*, régner : gouvernement où l'homme règne.

⁷ De *reden*, parler, et *thor*, insensé.

⁸ Littéralement : *Sautez autour*.

*Altwibität*¹. Les noms propres ne sont pas mieux traités. Outre les noms des héros du roman, dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, citons encore : Aspasia qui devient *Arsbasio* — Sapho, *Zapffo* — Sémiramis, *Schamiramis* — Pasiphaé *Baszzipfä* — Messaline, *Mezalin*² — Catherine, *Katzenrein*³. Bien entendu, nous ne pouvons donner que quelques exemples ; pour réunir tous les mots grotesques forgés par Fischart, il faudrait remplir plusieurs pages. Il nous suffira de constater que la proportion en est bien autrement considérable que chez Rabelais.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la verve inventive de Fischart s'exerce exclusivement sur des imaginations burlesques ou des jeux de mots bouffons. A côté de ces créations bizarres, qui par moments rappellent les calembours d'un gamin, mais d'un gamin de génie, il nous faut noter un sérieux et puissant effort pour faire déployer à la langue allemande toutes ses ressources, et pour user de ces ressources le plus librement possible. Fischart ne dissimulait pas les ambitions qu'il nourrissait pour cette langue « sans mélange, pure et qui ne dépend que d'elle-même », opposée aux autres langues « imparfaites, composées de pièces et de morceaux ⁴ ». En d'autres termes, Fischart savait que l'allemand n'est pas, comme les langues romanes, réduit à emprunter à un idiome étranger les racines qui doivent servir à former des termes nouveaux ; l'allemand n'a qu'à puiser à son propre fonds et, par les procédés de la dérivation et de la composition, il peut augmenter indéfiniment son vocabulaire. Seulement, Fischart n'a pas voulu admettre que l'usage pût forcer le génie créateur à garder une certaine mesure et l'enfermer par le fait dans d'assez étroites limites. Tous les préfixes et tous les suffixes ne

¹ *Altiquität*, dérivé de *alt*, vieux. — *Altwibität* de *alt*, vieux et *Weib*, femme.

² De *Metze*, la femme de mauvaise vie.

³ De *Katze*, le chat. Il s'agit de Catherine de Médicis, que Fischart a accablée de ses sarcasmes et de ses injures dans une autre de ses œuvres, pièce de vers insérée dans la traduction du *Réveille-Matin*.

⁴ Préface du *Livret philosophique de morale conjugale*, Scheible, *Kloster*, X, p. 405.

peuvent pas s'ajouter à toutes les racines. Chacun a sa sphère d'applications dont il est téméraire de vouloir le faire sortir. Une autre erreur de Fischart a été de ne pas se rendre compte que la faculté de former des mots composés est précieuse à la vérité, mais qu'il faut savoir en user avec ménagement et discrétion; il n'a peut-être pas suffisamment compris que l'abus des mots composés rend la langue lourde et embarrassée et que, si l'élégance y perd, la clarté n'y gagne rien. Pour lui, toutes les limites imposées à la faculté créatrice de l'écrivain par l'usage et par l'intérêt supérieur de la clarté n'existent pas; il jongle avec les préfixes, les suffixes et les divers éléments des mots composés. Il fait entrer de force plusieurs idées différentes dans une même expression sans se demander si le lecteur, pour retrouver tout ce que l'écrivain a voulu y mettre, ne sera pas forcé de se livrer à un pénible travail d'analyse, s'il ne sera pas obligé de décomposer ces mots aux dimensions monstrueuses en leurs éléments constitutifs, afin de pouvoir seulement se rendre compte de l'idée que l'auteur a voulu exprimer. Dès lors, la concision que l'écrivain semble poursuivre n'est plus qu'un vain mot. Et que de fois les créations de la fantaisie de Fischart ne sont que le fruit d'un désir maladif de montrer jusqu'où va sa liberté, avec quelle désinvolture absolue il se joue de toutes les règles ordinaires de la langue! Un certain nombre d'exemples montreront mieux que tous les raisonnements avec quelle puissance incomparable, mais aussi avec quel superbe dédain de l'usage Fischart tire parti des ressources que lui offrait sa langue maternelle ¹.

Fischart excelle à renfermer dans une épithète le sens de toute une proposition. Un tonneau dont les douves ne tiennent plus s'appelle chez lui *Ein daubenfellig Fass* (G 8^b - p. 121). Pour qualifier une personne qui jette un regard de côté en tournant le coin, il forge l'adjectif *eckschilig* (D 8^a - p. 74),

¹ Le texte de Scheible étant souvent incorrect, nous ferons ici nos citations d'après l'édition originale du *Gargantua* de 1582, mais en indiquant en même temps la page de l'édition Scheible. Chaque parenthèse renfermera donc deux renvois, dont le premier se rapporte à l'édition de 1582, le second à celle de Scheible.

et l'adjectif *hasenasinorig* pour dire : qui a les oreilles d'un lièvre et d'un âne [] (2^a - p. 5). Veut-il caractériser un exploit digne du fameux héros Hildebrand, il ne reculera pas devant l'expression *Hildenbrandstreyckig* (A I^b - p. 17). Une balle avec laquelle un chat aime à jouer s'appelle chez lui *Katzenspiliger Ball* (O 8^b - p. 229); un objet qui se roule comme un serpent reçoit l'épithète *schlangenwindig* (N 3^a - p. 203); en revanche celui qui se traîne comme un escargot sera pour Fischart *schneck-kriechig* (D 8^a - p. 74). Le sexe féminin est qualifié de *anmüthig*, *zuthedig*, *kützelig*, *armfähig*, *brüstlindig*, *sanfftliegig*, *mundsüsig*, *liebäuglig*, *eynschwetzig* (G 3^b - p. 110-111); presque tous ces adjectifs sont de l'invention de Fischart et doivent caractériser le charme de la femme; *eynschwetzig* ne lui suffit pas; il fait un pas de plus et dit une autre fois *süszeinschwetzig* (E 7^b - p. 103). Pour qualifier l'ouvrage de Rabelais, il l'appelle *wendunmutig*¹ [] (2^b - p. 14), qui modifie la mauvaise humeur. Un homme qui a honte de mendier reçoit le qualificatif *bettelschamisch* (Y 8^b - p. 351); le bœuf, parce qu'il est le serviteur de la charrue, recevra l'épithète de *pflugknechtig* (Z 6^a - p. 361). Fischart dira : *disz Lichtenbergisch oder Lichtenverbergisch traumdeiten*, cette oniromancie de Lichtenberger ou qui cache la lumière (A 7^a - p. 27-28), jouant ainsi sur le sens du nom du fameux astrologue Lichtenberger².

Fischart recherche avant tout les figures vives et énergiques, sans s'arrêter beaucoup à des considérations d'élégance ou de bon goût. Il dira : maigre comme un fantôme, *gespänst-mager* (T 3^a - p. 298), pâle comme un apothicaire, *apotheker-bleich* (ibidem), fané comme du fumier, *mistwälcck* (C 2^b - p. 50). Pour marquer la maigreur, la pâleur, la flétrissure, un autre

¹ Rappelons que Jean-Guillaume Kirchhof (1525-1603?) a écrit un recueil de facéties, intitulé *Wend Unmut*.

² Jean Lichtenberger, astrologue de la seconde moitié du 15^e siècle, né à Lichtenberg (Alsace). Il fut probablement astrologue de l'empereur Frédéric III, mais les renseignements certains manquent. Ses prétendues prophéties, d'abord manuscrites, puis imprimées parurent sous le titre de *Prognosticatio* et de *Practica*. Le succès en fut énorme et les éditions se succédèrent jusque vers la fin du 17^e siècle. On sait fort peu de chose sur la vie de Lichtenberger et on ignore la date de sa mort aussi bien que celle de sa naissance.

aurait choisi d'autres images moins énergiques ou moins vulgaires; lui au contraire n'est pas homme à s'arrêter à mi-chemin; plus la comparaison est saisissante, plus elle lui agréée. Si l'épithète donne lieu à un jeu de mots, elle ne l'en satisfait que davantage. Les enfants légitimes seront appelés *ehehrliche Kinder* (G 6^b - p. 117), par une fusion des deux adjectifs *ehelich*, issu de légitime mariage et *ehrllich*, honnête. Parlant d'un tonneau, il dérivera plaisamment un adjectif de *Fass* et un substantif abstrait de cet adjectif et dira : « *ausz fäszlicher Vollmacht und vollmächtiger Fässlichkeit* » (J 6^b - p. 146). Sans aucun scrupule, il forme des composés d'un substantif et d'un verbe pour donner à l'expression plus de vivacité et de relief. Il ne se contente pas de dire : « quand il est bourré » ; il lui faut ajouter une comparaison triviale et dire : « quand il est bourré comme un chapon » (*Wann er gecapaunenpfropft ist.*) « Nettoyer l'estomac » n'est pas assez énergique à son gré ; il n'est content que quand il a trouvé l'expression « ramoner l'estomac » : (*den Magen kämmetfegen* G g 4^a - p. 469). « Examiner une affaire » est une locution faible et' ordinaire ; chez lui il faut la « secouer comme du grain » et il dira : « *je mehr man die Sach kornschüttelt* » (B 2^a - p. 34).

Dans cette recherche continue de l'originalité et de la force, il a parfois des trouvailles dignes du style épique. C'est ainsi qu'il nous parle d'« une nécessité à briser le fer » (*Eisenprechend Not* H h 1^b - p. 481), de chevaux que l'avoine fait rire (*den haberlachen Pferden* D 7^b - p. 72), d'une nuée où bruit la grêle (*des hagelrasselnden Gewülcks* S 3^b - p. 282), de colonnes maçonnées avec une sueur de sang (*plutschweisz-gemörtelte Pfeiler*¹ Z 2^b). Mais d'ordinaire il recherche plutôt les effets plaisants ; il traitera son propre livre de « matières où seuls les chamois peuvent atteindre en grim pant et qui sont sublimées jusqu'au troisième ciel » (*gemsenkletterige und tritthimmelverzuchte Materien*² A 7^a - p. 28) ; il remarquera

¹ Ici, dans l'édition de Scheible (p. 354), l'expression est modifiée et perd toute sa hardiesse : « *vom Blutschweisz gemörtelte... Pfeiler* ».

² Rabelais avait simplement dit : « Aussi est-ce la juste heure d'crire ces hautes matières et sciences profondes. » Livre I^{er}. Prologue.

que des auditeurs très attentifs restent la bouche béante et les appellera *offenmaulvergessene Zuhörer* (D 8^b - p. 75).

Certains des exemples cités plus haut ont déjà montré que Fischart ne redoute nullement les composés multiples, et qu'il ne craint pas de souder plusieurs mots en un terme unique, soit qu'il cherche simplement à concentrer l'expression, soit qu'il en espère quelque effet comique. Ainsi la guerre des fouaces devient chez lui la « guerre des tartines d'œufs et de fromage » (Z 8^a - p. 365). Le souvenir de la cérémonie des Cendres lui suggère l'expression *Eschermitwochischberämen* (E 4^a - p. 81).

Parfois, c'est le désir de trouver une expression allemande équivalente d'un terme étranger qui met en branle son esprit d'invention: pour traduire le mot Prosodie, il dit *Prosodi oder Stimmmessigung* (C 7^b - p. 58); les *Métamorphoses* d'Ovide deviennent chez lui *Ovidische Verformungen* (A 1j^a - p. 18); mais cette traduction ne le satisfait pas, et un peu plus loin il rend la même expression par *Verstaltungen* (A 6^b - p. 27). Pour faire comprendre à ses lecteurs le mot « oracle », il le traduit par *Oraculum oder Weissagergeistung* (R 8^b - p. 277). D'autres fois, on trouve dans les mots que forge Fischart comme un écho de ses haines politiques ou religieuses. Quand il appelle *Bartholomisirung* (Hh 8^a - p. 494) le massacre de gens innocents, ne sent-on pas dans l'emploi de ce mot un souvenir indigné de la sanglante tragédie du 24 août 1572?

La supériorité un peu dédaigneuse, l'aisance suprême avec lesquelles Fischart manie sa langue maternelle nous expliquent comment il a osé se mesurer avec un modèle aussi difficile que Rabelais, entreprendre la lutte avec une œuvre aussi puissamment originale et sortir victorieux d'un combat si inégal en apparence. De fait, jamais il ne semble embarrassé; il a l'air de se jouer de toutes les difficultés; il trouve des équivalents aux mots les plus originaux, aux tournures les plus hardies: rataconniculer est rendu par *entrumsumpumpelen* — vray croquelardon par *ein rechter Speckhecker* — Tirelarigot par *Ziehdenriemen* — poppisme par *poppenspiel*, etc. Les gallicismes ne l'embarrassent pas en général. Il rend: « à ceste heure avons nous le moyne » par: « *jetzt haben wir den*

*Mönch im Sack, ja drey Wachteln im Löcherigen Sack*¹.» «A la venue des cocquecigrues» est traduit par : «*wann die Cocquecigruischen Guckenhäuser Kränch kämen.*» Cet exemple nous montre l'application d'un procédé de traduction très familier à Fischart; il conserve les mots français qui n'ont pas d'équivalent en allemand, quitte à leur donner une terminaison allemande; les expressions ainsi formées accompagnent ensuite soit comme apposition, soit comme épithète un vocable allemand qui en rend tant bien que mal le sens et qui leur sert d'explication. «Retournant à nos moutons» est expliqué par : «*Aber lasst uns den Widder auf unsere Hämmer widerbringen, davon uns der Bock gebracht hat*².» Parfois, se sentant incapable de rendre une expression française par une tournure allemande aussi pittoresque ou aussi énergique, ou bien ne voulant peut-être pas se donner la peine de la chercher, il conserve simplement la phrase du texte. C'est ainsi que son Picrochole, comme celui de Rabelais, traite d'*anguilles de Melun* les officiers qui lui font des observations sur la folie de son entreprise. La phrase qui suit : «vous criez devant qu'on vous escorche» suffisait, il est vrai, à faire comprendre au lecteur allemand le sens de l'expression française.

Fischart n'est nullement effrayé par les accumulations de mots et de phrases, par les énumérations démesurées où Rabelais semble trouver un si vif plaisir. Bien loin d'esquiver les amas d'épithètes, de verbes, de substantifs que le satirique français rassemble de place en place avec une si évidente satisfaction, son disciple paraît avoir fait la gageure d'en entasser plus encore que lui. Pour traduire : *empaletocqué comme une duppe*, il n'est satisfait que quand il a aligné six verbes différents qui détaillent les diverses pièces du costume³. Une autre fois il rend le seul verbe «dansèrent»

¹ «Maintenant nous avons le moine dans le sac, ou plutôt nous avons trois cailles dans un sac troué.»

² Littéralement : «Mais ramenons le bélier à nos moutons dont le bouc nous a éloignés.»

³ «*Schön bestolet, bealbet, bekaselt, verschnappliret, behandfanet und behumeralet.*» Ces verbes sont formés de *Stole*, l'étole, de *Albe*, l'aube, de *Kasel*, la chasuble, etc.

par une série de trente-et-un verbes rangés à la file : « *dantzten, schnupfften, lupfften, hupfften, sprungen, sungen, huncken, rey-teten, schreyteten, schwangen, rangen, plöchelten, fussklöpfelten, gumpeten, rammelten, hemmelten, voltirten, branlirten, gamba-dirten, cinqpassirten, capricollirten, gauckelten, redseten, burtzelten, balleten, jauchtzeten, gigageten, armglocketen, hendruderten, armlauffeten, warmschnauffeten : ich schnauf schier*¹. »

Et nous aussi, nous avons de la peine à reprendre haleine après avoir subi une aussi formidable énumération. Quel est le résultat de tant d'efforts ? La pensée gagne-t-elle en clarté ? l'expression est-elle devenue plus nette, plus élégante à tout le moins ? D'aucune façon : pour la forme comme pour le fond le profit est nul, et il nous est impossible de voir dans des passages de ce genre autre chose que l'effet d'une intempérance juvénile. Ainsi en cent endroits, Fischart renchérit sur les accumulations de Rabelais, et bien souvent quand son modèle se contente sagement de l'expression propre, il croit de son devoir de la remplacer par une kyrielle de synonymes.

Rabelais avait aussi donné à Fischart l'exemple de la recherche des assonances. Notre langue évite d'ordinaire les ornements de ce genre, qu'elle trouve de mauvais goût. Le curé de Meudon, moins délicat ou moins scrupuleux, ne se fait pas faute d'en parer son style. Il rassemble à dessein des mots qui présentent les mêmes sons : « *mocqueries, folateries et menteries joyeuses* » — « *un gros, gras, grand, gris, ... livret* » — « *friant, riant, priant.* » Si nous passons à Fischart, les exemples de cette figure augmentent à l'infini. Ce ne sont plus seulement quelques mots qui se ressemblent ; ce sont des pages entières où tous les membres de phrase riment entre eux ; d'autres fois, les mots sont rangés par groupes de termes qui présentent la même terminaison. C'est de la sorte que sont disposés dans la phrase citée plus haut les nombreux synonymes qui traduisent le verbe *danser*. Chez Fischart, les titres de chacun des chapitres sont rimés et bien souvent, pour attraper la rime, il ne craint pas d'y introduire tout un membre de phrase dont le seul mérite est de reproduire la

¹ *Kloster*, VIII, p. 141.

terminaison de la proposition qui précède. Par exemple : « *Von desz Grangoschiers vollbestalter Kuchen, Kasten und Keller: Was entweder ins Glasz gehört oder auf den Teller* », « de la cuisine, de l'armoire et de la cave si bien montées de Grandgousier et de ce qui se met dans le verre ou dans l'assiette. » — « *Mit was wichtigem Bedencken unser Held Grangauchier zu der Ehe hab gegriffen und sich nicht vergriffen*. » « Par quelles considérations importantes notre héros Grandgousier s'est décidé au mariage et n'a pas eu tort » etc. Il ne faut pas oublier d'ailleurs, pour faire une juste comparaison entre les deux écrivains, que l'allemand moderne lui aussi, au rebours du français, recherche les assonances et que des expressions comme *gang und gäbe, über Stock und Stein*, sont aussi conformes au génie de l'allemand qu'elles sembleraient de mauvais goût en français.

Il y a bien d'autres singularités du style de Fischart où l'on retrouve l'influence indiscutable de Rabelais. Seulement, comme toujours, l'auteur allemand en multiplie les exemples avec une prodigalité inouïe. Rabelais aime beaucoup à redoubler une expression composée en en déplaçant les termes; il parle d'une « andouille serpentine ou bien serpent andouillicque », d'une « gracieuseté honneste et honnesteté gracieuse ». Ainsi très souvent le substantif de la première expression devient l'épithète de la seconde et l'épithète du premier terme est substantivée dans le second. Rabelais dira d'une manière analogue : « mordoit en riant, rioit en mordant. » « Les uns mouroient sans parler, les autres parloient sans mourir, les uns mouroient en parlant, les autres parloient en mourant¹. » Si de Rabelais nous passons à Fischart, nous trouvons la même prédilection pour cette forme de langage; mais pour un exemple qu'on rencontre chez le satirique français il y en a cent chez son traducteur. Fischart dira : « *Silbenpostirliche Wörterläuff und wörterläuffige Silbenpostirung — mit eim klingenden Gepreng und prangendem Geklung — wider landlich Gastrecht und gastmässig Landrecht — da lag er schon und schnarchet und schnarchet schon und lag*. » Il n'est

¹ Rabelais, livre I^{er}, chap. 27.

pour ainsi dire pas de page dans son ouvrage où l'on ne trouve à noter l'emploi d'une tournure de ce genre.

De temps à autre, Rabelais insère dans son texte français une phrase ou une exclamation en gascon ou en quelque autre dialecte peu familier sans doute à la majorité de ses lecteurs : « Or esbaudissez-vous, mes amours, et gaiement lisez le reste, tout à l'aise du corps et au profit des reins. *Mais escoutaz, vietdzazes, que le manlubec vous trousque*¹. » Il n'est pas jusqu'à cette manie que Fischart n'ait imitée. Seulement, c'est le bas-allemand qui lui fournit les phrases dont il relève son texte. Par exemple, dans le petit discours que Grandgousier tient aux gouvernantes de Gargantua au chapitre XVII², il dit : « *Und (Gargantua) wird gewisz, wann er ein rechten Lehrweiser bekommt, zu dem höchsten Sprossen gelangen und Candelabrum patriæ werden : wie heut manchs schön Labralacrucisch Labrum der Kanzel. Dann solck Männecken möten stigen wo nit op de Pregstul doch op de Orgel, die ist wol etwas höher* » etc.

On connaît la prédilection de Rabelais pour les proverbes dont il prend très souvent un malin plaisir à renverser les termes, soit simplement pour faire rire, soit peut-être pour montrer combien peu il a de confiance dans cette prétendue sagesse des nations. Ainsi il saisira l'occasion de faire une plaisanterie aux dépens du clergé et dira : Si n'estoient messieurs les bêtes, nous vivrions comme clercs », au lieu de répéter de confiance le dicton populaire : « Si n'estoient messieurs les clercs, nous vivrions comme bêtes. » A l'exemple de Rabelais, Fischart dit : « *Sorgen macht Borgen* » au lieu de « *Borgen macht Sorgen*, Emprunter cause des soucis » — « *Wer ein Schelmen von eim Pferd hat, vertauscht ihn bey seinen Freunden* » pour « *Wer ein Pferd von einem Schelmen hat etc.* », c'est-à-dire : « Celui qui a eu un cheval d'un coquin se hâte de l'échanger chez ses amis. »

Si le style de Fischart se ramène en dernière analyse aux mêmes éléments constitutifs que celui de Rabelais, s'il est surtout plus chargé, plus coloré, il a aussi un caractère plus concret et, tranchons le mot, plus vulgaire. Rien de plus

¹ « Mais écoutez, visages d'ânes, que l'ulcère vous ronge. »

² *Kloster*, VIII, p. 254 et suiv.

naturel en vérité. Rabelais, qui toute sa vie fut en rapport avec de grands personnages, écrivait non pas pour le peuple, mais pour le roi, pour les grands seigneurs, pour les hauts dignitaires de l'Église. Par cela même, il lui fallait garder dans son style un certain decorum, observer une certaine réserve. C'est aussi de la sorte que sa satire est devenue plus générale, moins personnelle, qu'elle s'est attaquée aux institutions de l'État, aux abus de l'Église plutôt qu'aux mœurs privées de la bourgeoisie et du peuple. Pour Fischart, la situation était toute différente : simple citoyen d'une ville libre qui avait grandi dans des luttes incessantes contre la noblesse et le clergé, et où les classes moyennes avaient depuis longtemps la haute main dans les affaires, il n'avait eu l'occasion de fréquenter ni les grands seigneurs ni les princes de l'Église. Ses facultés d'observation et d'analyse s'étaient exercées sur ces artisans, ces petits commerçants, ces bourgeois qu'il voyait autour de lui. Ce sont leurs mœurs qu'il dépeint, c'est à eux que s'adresse son ouvrage. Mais pour leur plaire, pour se faire comprendre d'eux, il fallait prendre un ton approprié, il ne fallait pas craindre d'appuyer sur la plaisanterie, d'exagérer le comique de l'idée ou de l'expression. Aussi bien souvent Fischart met une tournure pittoresque et concrète là où Rabelais est plus abstrait; il ne recule pas devant une image triviale, pourvu qu'elle s'imprime fortement dans l'esprit de ses lecteurs.

Qu'on compare les deux auteurs dans les passages suivants et l'on se rendra compte de la différence : « Adonc cognoissant Picrochole et ses gens que tout estoit désespéré. » Chez Fischart : « *Da gedacht Bittergroll, hie wird man dir und dem Volck dasz Requiem und Complet singen.* Alors Picrochole se dit : ici on va chanter *Requiem* et *Complies* pour toi et ton armée. » — « Cor Dieu, nous avons trouvé un causeur. » Dans le texte allemand : « *Bey dem Fliegengott, sprach der Hoffmeister, wir haben unsern Flederwisch gefunden, der kann uns abkehren, seh, seh, Gesell, biss auch noch staubig*¹? » —

¹ « Par le dieu des mouches, dit le précepteur, nous avons trouvé notre plumeau; il se chargera de nous épousseter. Vois, vois; compagnon; es-tu encore couvert de poussière? »

« Avec espoir certain d'estre faicts escors et preux à ladicte lecture », phrase que Fischart traduit : « *In gewisser Hoffnung dadurch euch gantz trucken auss dem Bad auszugezogen und abgerieben heim zu fertigen* ¹. »

C'est bien certainement aussi parce qu'il savait avoir à faire à un public peu cultivé, peu délicat et très peu savant, que Fischart se croit obligé d'entourer certaines expressions d'un véritable commentaire explicatif sous forme d'épithètes, d'appositions ou de compléments. « Avec cornes d'abondance » est traduit par « *Mit den cornucopischen Zereshörnern des Ueberflusses eines guten Jahrs* ². » « Alcibiades » devient en allemand « *Der Athenisch Kriegsfürst Alkibiad* ». Nous ne nous étonnerons pas non plus que Fischart donne quelques renseignements géographiques sur les localités françaises qui paraissent dans son texte, et qu'il traduise « jambons de Bayonne » par « *Schunken.... etliche auch von Bayon im Gasconischen Biscay* » et « toille de Chastelleraud » par « *Leinwates.... zu Castellerat bei den Pictavern*. » Il était tout naturel que l'auteur vînt charitablement suppléer aux lacunes de l'instruction d'un public peu familiarisé avec la géographie des pays étrangers.

En cherchant à s'insinuer par les allures plus vulgaires de son style dans la faveur d'un cercle moins raffiné que celui auquel Rabelais avait à faire, en exagérant les bizarreries et les inventions grotesques de son modèle, Fischart ne faisait qu'user d'un droit incontestable, et l'on serait mal venu à le lui reprocher. Pour l'exubérance comique; pour l'intempérance dans le baroque, il mérite incontestablement

¹ « Avec l'espoir certain de vous renvoyer tout secs à la maison, après vous avoir bien lavés et bien frottés au sortir du bain. » Cette métaphore, dont les termes sont empruntés au vocabulaire des baigneurs, n'est pas de l'invention de Fischart. Chez une foule d'écrivains allemands du quatorzième au dix-septième siècle, on retrouve des figures analogues qui toutes expriment un traitement énergique et violent. Il est donc probable que cette image avait passé dans l'usage courant et que Fischart, pour traduire Rabelais, aura simplement employé une locution de la langue populaire, familière à ses lecteurs.

² « Avec les cornes cornucopiques de Cérès, signes de l'abondance d'une bonne année. »

le prix. Mais où l'on ne peut s'empêcher de regretter que Fischart n'ait pas su parfois refréner sa verve, c'est quand dans le roman le ton s'élève, et qu'à la raillerie impitoyable succèdent les éclats d'une éloquence sévère ou attristée. L'on connaît dans Rabelais ces passages admirables où, déposant pour un instant le masque comique, il nous fait entendre dans un style superbe de noblesse et de grandeur, soit l'appel qu'un père adresse à son fils bien-aimé, soit les sages conseils que Grandgousier donne à de pauvres pèlerins abusés, soit encore le discours que Gargantua tient à ses ennemis vaincus. Certes, dans ces passages, la langue française ne s'est pas encore affranchie de la forme périodique, mais du moins les périodes sont admirablement construites et n'ont rien de fatigant. Chez Fischart, elles sont filandreuses, interminables, difficiles à comprendre. Peut-être ne faut-il pas l'en rendre responsable et admettre que la langue allemande au seizième siècle n'était pas encore capable de rendre fortement, en un style soutenu, des idées telles que les exprime la lettre de Grandgousier à son fils. Et pourtant que de passages, chez Luther par exemple, qui montrent que, dès cette époque, le style élevé existait en allemand ! Mais ce fut toujours chez Fischart une faiblesse incurable de perdre, dès qu'il prend un son sérieux, la vivacité incomparable qu'il déploie dans le style comique. Le texte de Rabelais est délayé, amplifié de mille manières et l'effet en est fort affaibli. Que viennent faire dans la lettre de Grandgousier de fades jeux de mots comme ce « *von solchem rühigem Weiszeitgeschäft und geschäftiger Weisheitruh* » qu'y introduit Fischart ? S'il fallait l'en croire, le vieux roi aurait même trouvé le temps de faire une digression érudite et de rappeler, on ne sait trop à quel propos, une série de menaces ridicules et de rodomontades faites par divers potentats. On retrouve là les vieilles habitudes de Fischart, dont il n'a pas su se défaire, même quand, au lieu de parler en son propre nom, il n'est que le porte-parole du vieux roi d'Utopie. Et qu'elle est déplacée cette remarque grotesque qui termine la lettre : « *Versigelt mit Canarrischem Wachs, unnd oben auff der Überschrift drey Ito Ito Ito Itissime in eim grossen C* » ! Nous ne méconnaissons pas, certes, l'intention satirique de

l'auteur, mais il aurait mieux fait de réserver une charge de ce genre à une autre occasion.

C'est le défaut ordinaire de Fischart, de ne pas savoir imposer silence à sa verve intempérante dans les passages sérieux, et de lui laisser libre cours toujours et en toute occasion, au risque de détruire l'effet de quelque développement éloquent et grave. Au milieu des paroles, si belles par leur grandeur et leur simplicité, que Grandgousier adresse aux pèlerins en les renvoyant sans rançon, quelle dissonance un absurde jeu de mots ne vient-il pas introduire ! « Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le Créateur, lequel vous soit en guide perpétuelle », dit le vieux roi chez Rabelais. Chez Fischart, Grandgousier croit opportun de faire un calembour : « *Geht hin ihr arme Leut in Gottes Namen, der sey ewer ewiger Geleyter, aber nitt auff der Leyter*¹. » Dans la « Concion que fit Gargantua es vaincus », on remarque chez Fischart surtout la mollesse du style, mais du moins il a su se dispenser d'y faire entrer les éléments comiques dont d'autres fois il a fait un si déplorable abus.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater qu'en général la traduction de Fischart est exacte et pleine d'heureuses trouvailles. Les erreurs sont fort rares : c'est à peine si on peut en relever quelques-unes dans tout le volume. Une fois, il confond *Langes* ou *Langeais* avec *Langres*. Encore faudrait-il savoir si ce n'est pas une simple faute d'impression. Dans un autre passage, l'erreur est manifeste et facile à expliquer. Frère Jean des Entommeures vient de prendre d'assaut la Roche-Clermaud et reçoit les assiégés à merci. « Le moine leur fit rendre les bastons et armes et tous retirer et resserrer par les églises, saisissant tous les bastons de croix et commettant gens es portes pour les garder de issir². » Fischart traduit : « *(da) ergaben sie sich an den Mönch, der gab eim jeden ein Stecken, und liesz sie in die Kirchen sperren; doch nam er vor alle Kreutzstangen herausz und bestelt Wachten under die Thor die niemand auszliessen*³. » Il a commis ici une double

¹ *Kloster*, VIII, p. 491.

² Rabelais, livre I^{er}, chap. 48.

³ *Kloster*, VIII, p. 503.

erreur : d'une part il a pris le verbe français *rendre* dans le sens de *restituer*, ce qui est absurde dans notre passage. D'un autre côté, il a traduit bastons par *Stecken* (gourdins), tandis qu'ici, comme bien souvent chez Rabelais, ce mot a un sens plus général et est synonyme d'*armes*. Quand Gargantua, se moquant du maître d'hôtel et du fourrier du seigneur de Painensac, les mène jusque sous les combles du château à la recherche des écuries : « A ceste heure nous avons le moyne », disent-ils. « Je le vous nye, répond Gargantua, il ne fut trois jours a ceans¹. » Fischart traduit la réponse de l'enfant : « *Das gesteh ich nit, er war drey Tag hierinnen* » et fait ainsi un véritable contresens. Quant à de petites erreurs, comme « six ou sept tours » traduit par *wohl sibem Tag*, — pescher rendu par *Leichtpredigt halten*, — elles s'expliquent soit par de simples lapsus, soit plutôt encore par des fautes d'impression du texte français que Fischart a eu sous les yeux.

Essayons-nous maintenant de tirer la conclusion de ce parallèle entre Fischart et Rabelais en donnant à l'un la préférence sur l'autre ? Pour bon nombre de critiques allemands, il semble qu'une étude sur Fischart soit surtout une occasion de relever complaisamment les faiblesses de Rabelais, et d'en faire un piédestal pour son traducteur. Nul n'a poussé la partialité aussi loin que Vilmar dans l'article qu'il a publié sur Fischart dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber². C'est à peine s'il daigne honorer Rabelais de quelques remarques dédaigneuses, tandis qu'il place Fischart à côté d'Aristophane et de tous les grands auteurs comiques et satiriques ; il trouve même Fischart supérieur à Aristophane par certains côtés. Nous ne voulons pas entrer au fond d'un débat que nous jugeons oiseux et puéril. Chacun des deux écrivains a son mérite propre, et il nous semble que c'est le fait d'un esprit étroit de tenir absolument à donner à l'un le pas sur l'autre, et de prétendre établir en littérature une échelle mathématique du génie et du talent. Cependant, sur le point spécial

¹ C'est-à-dire : il y a trois jours qu'il n'est venu ici.

² Première section, vol. LI, p. 169 et suiv.

qui nous occupe, il faudrait une bonne fois s'entendre. Les critiques allemands sont unanimes à reconnaître que, parmi tous les ouvrages de Fischart, c'est son *Gargantua* qui occupe le premier rang. Or cette œuvre, nous l'avons vu, est empruntée presque intégralement à Rabelais. Elle a une étendue presque triple de celle du roman français, mais, au fond, de quoi se composent les développements ajoutés par Fischart ? Ce sont des digressions dont quelques-unes assurément sont excellentes en elles-mêmes, mais qui n'ont aucun rapport avec le fond même de l'ouvrage, et qui en compromettent l'unité déjà fort relâchée chez Rabelais. Fischart n'a pas enrichi l'œuvre d'un seul épisode nouveau, il a suivi pas à pas son modèle, sans rien changer à la trame du roman.

Et pourtant il est incontestable que Fischart avait fait sienne l'œuvre de Rabelais ; il serait parfaitement injuste de ne pas reconnaître ses droits. La portée et le but de l'ouvrage étaient complètement changés ; le lecteur voyait s'ouvrir des points de vue nouveaux, auxquels Rabelais ne songeait pas. D'une critique générale des institutions et des mœurs publiques, le satirique allemand voulut faire un livre de morale privée ; dès la préface il en manifestait hautement l'intention et, pour réaliser son projet, il inséra dans le corps de l'ouvrage des développements d'une haute philosophie, bien qu'il n'y oublie jamais son rôle de satirique. Il fit autre chose encore : avec un art infini, il introduisit une foule de détails de mœurs, d'allusions historiques, géographiques et littéraires qui donnèrent à son ouvrage droit de cité dans la littérature allemande. Son *Gargantua* n'était pas un étranger, il était véritablement « habillé à l'allemande ». Si l'on ajoute que le traducteur eut soin d'expliquer par des équivalents familiers à ses lecteurs toutes les expressions, toutes les tournures, toutes les allusions qui seraient restées obscures pour des Allemands par cela même qu'elles étaient spécifiquement françaises, l'on se rendra compte du travail de transposition auquel Fischart dut se livrer, et dont les résultats sont d'autant plus admirables que nulle part dans son ouvrage on ne sent l'effort ni la gêne. N'oublions pas enfin la puissance d'un style auquel on ne peut reprocher qu'un excès de

vigueur, et nous aurons résumé les mérites de Fischart, qui certes ne sont pas ceux d'un génie médiocre et le distinguent profondément de la tourbe des imitateurs.

Il nous reste à examiner une dernière question à laquelle on ne peut, à vrai dire, faire une réponse tout à fait certaine. Pourquoi Fischart n'a-t-il traduit que le premier livre de Rabelais? Tout d'abord, il semble probable que primitivement son intention était de publier en allemand le roman entier, car le titre de son œuvre promet aux lecteurs non seulement les aventures de Grandgousier et de Gargantua, mais encore celles de Pantagruel. Il n'y a aucune raison d'admettre que cette promesse n'était pas sincère. Fischart se mit en effet à l'œuvre avec la plus grande ardeur. La simple traduction ne lui suffit pas; il commente, il développe, il amplifie le texte de son modèle. Le chapitre III de Rabelais prend chez lui un tel développement qu'il est obligé de le partager en quatre chapitres distincts (III à VI). Puis peu à peu, son zèle se refroidit; ses additions deviennent de moins en moins importantes; les derniers chapitres donnent le texte de Rabelais tout nu. Fischart a même cru devoir en réunir plusieurs en un seul; il ne supprime rien, cependant, que les titres, de sorte qu'en somme son ouvrage a seulement cinquante-sept chapitres tandis que le premier livre de Rabelais en a cinquante-huit. Cette lassitude non équivoque qu'on remarque vers la fin suffit-elle à expliquer que Fischart s'en soit tenu à la première partie du roman de Rabelais? On ne peut pas admettre que les loisirs lui manquèrent. L'année qui suivit son départ de Strasbourg (1582), il publia la seconde édition de son *Gargantua*, puis jusqu'en 1586 il ne fit paraître aucune œuvre nouvelle. S'il en avait eu envie, qu'est-ce qui l'eût empêché de consacrer ces années à la continuation du *Gargantua*? Il semble plus probable que, dans les livres suivants de Rabelais, Fischart ne croyait pas trouver l'occasion d'insérer des développements personnels, comme il s'était plu à en introduire dans le premier livre: la satire y devient de plus en plus haute, de plus en plus générale; elle délaisse tout à fait la morale privée pour s'attaquer aux problèmes les plus élevés du gouvernement de l'Église et de l'État. Sauf

la question du mariage, que Rabelais traite plutôt au point de vue comique qu'au point de vue sérieux, et sur laquelle Fischart avait déjà exposé toutes ses idées dans le chapitre V du premier livre, ce dont le satirique français s'occupe avant tout, c'est l'administration de la justice, la mauvaise organisation financière etc.; ces développements ne pouvaient pas trouver place dans un ouvrage de morale privée comme celui de Fischart. Quant aux attaques contre les abus de l'Église, elles devaient sembler bien anodines à un homme habitué à lancer contre les catholiques les pamphlets les plus véhéments. Il lui répugnait sans doute aussi de traiter comme en se jouant des questions qu'il discutait dans d'autres ouvrages avec la conviction la plus sérieuse et bien souvent avec toute la violence d'un sectaire.

Indépendamment de ces raisons intrinsèques pour ainsi dire, déduites de la nature même des questions traitées dans les autres parties du roman de Rabelais, il faut tenir le plus grand compte des circonstances extérieures, si peu favorables à un travail suivi, dans lesquelles vivait Fischart, de sa vie inquiète, sans sécurité du lendemain, sans ressources assurées. Son attention distraite par mille intérêts divers, éparpillée sur une foule d'ouvrages aussi vite oubliés que rapidement conçus, ne pouvait pas se concentrer sur une œuvre maîtresse, fruit de l'activité de la vie entière. Il semble enfin que son esprit se plaisait aux écrits courts et rapides plutôt qu'aux livres de longue haleine. La diversité et le changement étaient bien plutôt son fait qu'une application constante et continue à un même ouvrage.

V.

Dès 1572, trois ans avant la publication de la première édition de son *Gargantua*, Fischart avait emprunté à Rabelais la matière et l'idée première d'un autre de ses ouvrages. La *Pantagruéline Prognostication*, qui de bonne heure avait été ajoutée comme une sorte d'annexe à la suite du *Pantagruel*,

avait tout d'abord attiré son attention. Soit qu'il fût séduit tout spécialement par la fantaisie grotesque qui fait le fond de cet opusculé, soit qu'avant de s'attaquer à une œuvre de l'importance du *Gargantua*, il voulût essayer ses forces sur un ouvrage de moindre étendue, il préluda par *La grand'-mère de tous les almanachs prophétiques* (*Aller Practik Groszmutter*) à l'adaptation du premier livre du *Gargantua*. A ce moment déjà, il semble que Fischart était parfaitement fixé sur la méthode à suivre pour qu'un travail de ce genre pût réussir. Moins encore que dans le *Gargantua*, il s'est astreint à copier servilement son modèle. Loin de là, il combina les idées qu'il lui empruntait avec les inspirations qu'il tirait de son propre fonds ou qu'il prit dans divers almanachs parus avec succès avant le sien. La nature même d'un ouvrage de ce genre, où les idées ne sont liées à aucun ordre logique, lui facilita singulièrement sa tâche. Il put à son gré bouleverser l'ordre des chapitres, transporter des passages entiers d'un chapitre dans un autre, intercaler dans les développements de Rabelais des idées toutes nouvelles et donner ainsi à son ouvrage une physionomie originale. Au seizième siècle, on avait sur le plagiat des idées fort différentes des nôtres et personne ne trouvait à redire à un travail de compilation de ce genre. Rabelais lui-même avait emprunté de divers côtés les éléments de sa *Prognostication*, et n'avait pas hésité à la publier comme son œuvre. Quoi qu'il en soit, le succès de *La Grand' mère de tous les almanachs prophétiques* fut tel qu'en 1574 Fischart put en faire paraître une nouvelle édition considérablement augmentée. La nouvelle rédaction était presque trois fois plus étendue que la première. Mais si Fischart introduisait ainsi dans son ouvrage de nouveaux éléments étrangers à Rabelais, il faisait aussi à ce dernier de plus larges emprunts, et maint passage du texte français qui est supprimé dans la rédaction de 1572 se trouve au contraire reproduit dans l'édition de 1574. Aussi est-ce cette dernière, plus complète et plus étendue, qui servira de base à notre étude.

Tout d'abord, quels sont les auteurs auxquels Fischart a emprunté les développements qu'il a ajoutés à ceux de Rabelais? A dire vrai, il est impossible quant à présent de

déterminer la provenance de chacun des éléments dont il a composé son amalgame, mais du moins on connaît les principales sources où il a puisé. Ce sont : la *Prognostica* de Jacques Heinrichmann¹ (en latin, 1508), la *Lasztafel und Practica des weytberümpften Doctor Grillen von dem Narrensteyn ausz Schlampampen* (1540) ainsi que la *Practica practicarum* de son ennemi personnel, Jean Nas². Rien ne montre mieux combien à cette époque on respectait peu la propriété littéraire. Sans la moindre hésitation, Fischart transcrivait des passages entiers d'un ouvrage de son adversaire le plus acharné, bien entendu sans le nommer. Il paraît difficile d'admettre qu'il n'ait pas reconnu Nas sous le pseudonyme de *Jonas Philognesius* que celui-ci avait adopté, comme voudraient l'insinuer certains défenseurs à outrance de Fischart : les masques de ce genre étaient le plus souvent faciles à lever. Mais le plus piquant de l'affaire, c'est que jamais, semble-t-il, dans les nombreuses polémiques qu'il soutint contre Fischart, Nas ne lui reprocha ce plagiat. Et pourtant, une accusation de ce genre aurait fait fort bonne figure au milieu des insultes que les deux adversaires ne cessèrent d'échanger durant toute leur carrière.

Mais examinons de plus près l'opuscule de Fischart, et voyons comment il a transformé le texte de Rabelais. Il débute par une sorte d'introduction, dans laquelle l'auteur s'adresse directement au lecteur, et qui est une reproduction étendue et amplifiée de l'avant-propos « *Au liseur bénivole* » que Rabelais a mis en tête de son ouvrage. C'est une protestation contre les nombreux calendriers prophétiques qu'on répand dans le public : on donne ainsi au peuple des idées absolument fausses, en attribuant aux astres une influence sur les événements qu'ils n'ont jamais eue. Rabelais, lui aussi, proteste contre « un tas de pronostications de Lovain (Louvain) faites à l'ombre d'un verre de vin », mais chez lui, le ton est plus goguenard qu'indigné ; chez Fischart au

¹ Le texte de Heinrichmann est reproduit par M. Wackernagel dans un appendice de son ouvrage sur Fischart (2^e édit., 1874, p. 131-138).

² Voir l'édition de Pamphilus Gengenbach, publiée par Gædeke, p. 160-166.

contraire, on sent une irritation contenue qui s'efforce de se cacher derrière un gros éclat de rire, mais qui par moments mêle son amertume à la franche gaîté du satirique français. Rabelais ne fait que rire de la crédulité du public; Fischart s'en fâche et s'en afflige en même temps qu'il s'en moque. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que *La Grand'mère de tous les almanachs prophétiques* garde longtemps cet air refrogné et ce visage sévère. Après avoir pris un instant le ton morose d'un censeur, Fischart se hâte de dédommager ses lecteurs par les inventions les plus grotesques et les plus bizarres.

Il commence par mettre la date de son ouvrage sous la forme d'un rébus des plus singuliers : « Lorsqu'on marquait l'année par un chaudron couché sur le côté, comme les oies marchent quand il pleut, ou par une boucle avec son ardillon, quatre fers à cheval de Port Saint-Nicolas et de Saint-Léonard en Bavière : ou encore par deux fuseaux suspendus de l'Algœu, par deux pots à beurre fondu ou à saindoux du marché ordinaire de Saverne, par deux cruches de Silésie et par des cruchons blancs d'où les bons buveurs tirent des étincelles à l'aide de couteaux. » Tout ce galimatias doit signifier : quinze cent soixante quatorze ¹. Vient ensuite un chapitre intitulé « *De trois sortes de lumières célestes* » etc., dont le premier paragraphe est emprunté au chapitre VII de Rabelais, puis est suivi d'une série de développements grotesques sur l'influence que le soleil, la lune et les étoiles exercent sur le temps. Le chapitre suivant, qui n'a pas d'équivalent chez Rabelais, traite « *Des naitivités et des comètes.* » Il renferme des prédictions dans le genre de la suivante :

¹ « Als man das Jahr zeichnet mit einem gelegten Kessel, zur seiten, wie die Gänsz gehn, wann es regnet, oder mit einem Rincken sammt seinem Dorn, vier Hufeisen von Niclauszport und St. Leonhart aus Bayern : auch mit angenekten zwo Spindeln aus dem Algäw, zwen Ancken oder Schmaltzhäfen vom ordentlichen Marckt zu Zabern, zwen Krügen aus der Schlesi und weissen Kräuszlein, darausz die guten Weingurgeln Funcken mit Messern treiben ». — (Kloster, VIII, p. 555). D'après M. Wackernagel (*Johann Fischart von Strassburg*, p. 65), les éléments de cette sorte de charade sont empruntés à un rébus rimé composé à Bâle à l'occasion du grand tremblement de terre de 1356.

« Tous les enfants qui naîtront cette année viendront au monde tout nus et dépouillés, et crieront avant de rire. Ils seront aussi faibles et impotents des quatre membres, de sorte qu'il sera grandement nécessaire de les conduire et de les porter¹. »

Viennent ensuite les quatre derniers chapitres de Rabelais (VII-X) traitant des quatre saisons, que Fischart complète par de très nombreux emprunts faits à Nas. Par un caprice singulier, c'est maintenant seulement qu'il place le chapitre I de Rabelais : « *Du gouvernement et seigneur de ceste année* », dont le titre est complété par « *et des planètes dominantes* ». Sous la même rubrique, Fischart ajoute tout le second chapitre de Rabelais qu'il entremêle de passages tirés de Heinrichmann et d'autres développements encore. Nous sautons ensuite au chapitre V de Rabelais « *De l'estat d'aucunes gens* » dont le premier paragraphe, précédé d'une pièce de vers grotesque et suivi de quelques digressions qui n'existent pas dans le texte français, constitue un chapitre spécial.

L'énumération des diverses catégories de gens soumis à l'influence des différents astres est considérablement grossie chez Fischart : il consacre un chapitre spécial à chaque série, et à ce chapitre, il en ajoute d'ordinaire deux autres, dont l'un nous donne la description physique et morale des personnes en question, et l'autre nous avertit de ce qu'il est permis et interdit de faire sous la domination de tel ou tel astre. Les éléments de ces chapitres lui sont fournis pour une petite part par Heinrichmann ; Fischart a dû en puiser la plus grande partie dans d'autres calendriers. Il a mis notamment à contribution la « *Lasztafel und Practica von Doctor Grillen* ». Les emprunts faits à la *Practica* de Nas recommencent avec une série de douze chapitres consacrés aux douze mois de l'année, et qui ne se trouvent pas chez Rabelais. Nas semble avoir donné à Fischart l'idée de ces développements, et le

¹ « Alle die Kinder, so disz Jahr geboren werden, sollen... fadenblosz und Mutternackend auf Erden kommen, und ehe schreyen als lachen, auch Lam und Krüppel von allen Vieren sein, dasz man sie zu führen und zu tragen grosz noth wird haben. » — Kloster, VIII, p. 562.

premier tiers de chaque chapitre est emprunté à son calendrier. Le reste y est ajouté par Fischart qui, de plus, à la suite du nom de chaque mois a mis une série de synonymes en une demi-douzaine de langues différentes.

Avec le chapitre suivant : « *Des Fruits, du vin et d'autres victuailles ainsi que des animaux et du bétail* », nous retrouvons Rabelais dont le chapitre IV, augmenté des chapitres 6 à 9 de Heinrichmann, forme le fond de ce développement. En revanche, les trois chapitres qui viennent ensuite : « *Des métaux, de l'or et de la richesse* », « *Du bonheur qu'on apprend à regret* », « *Orages et température* » ne doivent rien au satirique français. C'est le chapitre VI de Rabelais qui constitue au contraire toute la première partie du développement « *Sur l'état des diverses nations, des divers pays et des diverses villes.* » Fischart y a ajouté des portions traduites des chapitres 19 et 20 de Heinrichmann, et une longue énumération des produits ou des particularités de différents pays ou de différentes provinces ; entre autres, il s'arrête longuement à détailler les poissons qui sont spéciaux à telle ou telle partie de l'Allemagne.

Dans le chapitre qui traite « *Des maladies, des remèdes et de la mort* », Fischart nous ramène au chapitre III de Rabelais dont il traduit certaines parties en les complétant par d'autres idées grotesques. L'ouvrage se termine enfin par deux pièces de vers remarquablement plates, dont l'une met encore une fois les lecteurs en garde contre les astrologues et les charlatans, tandis que l'autre se moque de deux imitations de l'opuscule de Fischart : « *Le petit père de tous les calendriers prophétiques* » et « *Le fils aîné de tous les calendriers* » dont les auteurs avaient voulu escompter à leur profit le succès de la « *Grand'mère.* »

Nous avons dû entrer dans le détail de l'œuvre de Fischart pour montrer avec quelle liberté il a bouleversé la *Pantagruéline Prognostication* et en a distribué divers fragments au gré de sa fantaisie dans les différentes parties de son ouvrage, les noyant au milieu d'éléments hétérogènes, empruntés à d'autres auteurs. Voyons maintenant si, dans la tournure d'esprit, dans le style, dans la manière d'être de l'auteur de

la « *Grand'mère de tous les calendriers prophétiques* », nous trouverons déjà les traits qui nous avaient paru caractériser le Fischart du *Gargantua*.

En commençant, nous avons fait ressortir le ton plus sévère qui règne dans la préface de Fischart comparée à celle de Rabelais, l'intention plus marquée de corriger ses lecteurs. Dans d'autres passages, nous retrouvons la même tendance à faire de la morale. Nous avons vu dans le *Gargantua* notre auteur protester contre l'invasion des mœurs étrangères et en général contre les progrès du luxe en Allemagne. Ici, il préludait déjà en quelque sorte à ces réclamations : « L'Allemagne noble et populeuse triomphera cette année heureusement en toutes les délices¹ et sera puissamment bonne personne, de sorte que beaucoup de nations étrangères viendront chercher secours chez elle, s'y rendront, s'y mettront au vert... y voyageront, et pour récompense y laisseront la poussière étrangère en emportant l'argent allemand... De là vient que les usages étrangers nous restent et que les mœurs du pays disparaissent². » Une autre fois, il s'élève contre l'abus des titres et des formules de politesse : « A la porte de l'église chaque mendiant polonais salue son compagnon du titre de *Mon cher Pani*; un ramoneur et un ouvrier en épingles se traitent de *Sieur* et de *Monsieur* », etc.³, et il continue en se plaignant que chaque paysan exige qu'on se prépare une demi-heure à l'avance à lui tirer son coup de chapeau.

La prédilection pour les accumulations et les énumérations que nous avons remarquée dans le *Gargantua* se trouve déjà ici. Rappelons seulement les listes formidables des gens soumis

¹ Rabelais avait mis : « Le noble royaume de France prospérera et triomphera cette année. »

² « *Das Edel Volckreich Teutschland wird disz Jahr, in allen Wollüsten glücklich triumphiren und mechtig gut Mennlein sein, also dasz viel frembde Nationen werden hilff bey jm suchen, sich dahin begeben, begrasen... und durchreisen und zu belohnung den frembden Staub darinn lassen, dasz Teutsch Gelt hinaus zu tragen... daher uns die frembde breuch bleiben und die einheimische versteuben.* » *Kloster*, VIII, p. 648-649.

³ « *Angesehen dasz heut ein jeder Polnischer Bettler vor der Kirchenthür den andern mit ewer lieb Pani grüßet, und je ein Schlotfeger und Guffenspitzer den andern Sieur und Monsieur nennet.* » *Ibid.*, p. 580.

à l'influence des diverses planètes, qui forment chez Rabelais de modestes paragraphes, tandis que chez Fischart elles remplissent de longs chapitres. Parfois elles s'allongent si démesurément que l'auteur s'arrête tout à coup et demande à reprendre haleine.

Fischart trouve aussi moyen de donner place dans son calendrier à l'expression de ses sympathies et de ses antipathies politiques et religieuses : « Garde-toi des visages de chien comme en ont les Espagnols : de petits hommes, maigre butin et beaucoup d'envie¹. » Une autre fois, il se moque du clergé dont les revenus ont diminué par suite des progrès de la Réforme : « Le chiffre des contributions pour Rome est 00, zéro, car les pèlerinages sont tombés en désuétude et dans les dix années qui suivront on n'y reviendra pas². »

Il y a dans la *Grand'mère de tous les calendriers prophétiques* quelques allusions à la situation personnelle de l'auteur ; il nous fait la confidence qu'il est encore célibataire : « Les jeunes gens qui cette année feront de bonne heure leur cour s'en repentiront de bonne heure. Grâce à Dieu, je m'en repens déjà et pourtant je n'ai pas encore de femme³. » Dans un autre passage, nous apprenons d'une manière détournée que la fortune ne lui sourit guère : « La règle de Saint-François sera très sévère chez ceux qui n'ont pas d'argent⁴. » Rapprochons cette phrase de celle d'un autre de ses ouvrages⁵ où il se plaint d'être astreint à la règle de Saint-François, quoiqu'il n'ait pas prononcé de vœux, et nous y verrons certainement une allusion personnelle.

¹ « Hüt dich vor dem Hundsantlitz, wie die Spanier haben, kleine Leut, kleine Beut und grosser Neid. » *Kloster*, VIII, p. 609-610.

² « Der Römer Zinszahl 00 Nullen, dann die Walkfarten seind abkommen, und wird inn den nächsten zehen Jahren nicht mehr darzu kommen. » *Ibid.*, p. 556. — Fischart joue ici sur le sens de l'expression *Die Römische Zinszahl*, qui signifie à proprement parler *L'Indiction romaine*.

³ « Die disz Jahr frü freyen, die wird es früh gerewen : Gott lob es rewet mich schon, hab aber noch keine. » *Ibid.*, p. 613.

⁴ « Desz S. Francisci Leiden und Orden wird sehr grosz sein bey denen so kein Gelt haben. » *Ibid.*, p. 645.

⁵ *La vie de saint Dominique*.

Pour ce qui est du style, nous retrouvons les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans le *Gargantua* : l'abus des répétitions, des synonymes, des accumulations ; la recherche des assonances, des allitérations, la transformation grotesque de mots allemands ou étrangers : *Weihbischoff* (évêque suffragant) devient *Weinbischoff* (évêque ivrogne) ; *Schaltjahr* (année bissextile) devient *Schalckjahr*¹, etc. A la place de *Planeten*, Fischart écrit *Plagnöthen* ; il traduit *rétrograde* par *retrogratelig*. Un moment il introduit tout à coup un passage en dialecte bava-rois où la diphtongue *ei* est uniformément remplacée par *oi*². C'est évidemment une imitation des passages basques dont Rabelais a assaisonné de place en place son *Gargantua*.

Dans l'auteur du *Calendrier prophétique*, nous retrouvons donc bien des traits que nous avons eu l'occasion de relever chez l'auteur de la traduction du *Gargantua*. Cependant, comparé au style de la *Grand'mère de tous les calendriers*, celui du *Gargantua* est mesuré, assagi. Dans le premier de ces ouvrages, l'exubérance est encore plus grande, les accumulations s'entassent et se succèdent sans relâche, les énumérations laissent à peine au lecteur le temps de se reconnaître et de respirer. Quand de là on passe au *Gargantua*, on ne peut méconnaître un progrès, un effort pour tenir en bride une verve trop folle.

¹ C'est une allusion au mot *Schalk*, le farceur.

² « *Ha, so bist du bey den Stoinen Steffan halt moin Loidengesell, pfeiff auff durch den Stiel, so dantzet der Liendel mit der Län umb die Linden auff der Hart... Moin Loidengesell biet mir halt darauff das linck Ohr.* » *Kloster VIII*, p. 604-605. — Si Fischart ne connaissait pas par expérience personnelle la prédilection du dialecte bava-rois pour la diphtongue *oi*, soit qu'il eût été en Bavière, soit qu'il eût eu l'occasion d'entendre parler des Bava-rois, il a pu apprendre cette particularité dans la grammaire allemande que Albert Oelinger venait de publier (1574) à Strasbourg sous le titre de *Underricht in der Hoch Teutschen Sprach*. En traitant de la diphtongue *oi*, Oelinger relève expressément qu'on la rencontre très fréquemment dans le dialecte bava-rois.

CHAPITRE TROISIÈME

Fischart humoriste et satirique dans les œuvres qui ne sont pas directement imitées de Rabelais. — L'allégorie et la fable chez Fischart. — *La Chasse aux Puces*. — *Le Livret de consolation des Goutteux*. — *Le Livret philosophique de morale conjugale*.

I.

Mettre en scène des animaux en leur prêtant les passions, les vices, les faiblesses des hommes, parfois même leurs qualités et leurs vertus, et faire ainsi de la morale sous le voile d'une fiction ingénieuse, c'est un artifice dont toutes les littératures se sont avisées depuis la plus haute antiquité. Le moyen âge, qui aimait tant les allégories et les apologues, ne se contenta pas de courts récits comme ceux que l'antiquité lui avait transmis. Pour donner libre carrière à son humeur satirique, il lui fallut les amples développements de l'épopée. Il inventa le *Roman de Renart* ou plutôt donna une forme concrète et nouvelle à des mythes fort anciens. Là ne se borna pas le rôle des animaux dans la littérature : ils avaient dit aux hommes leurs vérités ; ils devaient aussi servir à les amuser, juste retour des choses d'ici-bas. Ce fut l'épopée héroï-comique qui fournit à l'humanité cette revanche sur les bêtes. Dans ce genre comme dans tous les autres, le comique résulte d'un contraste, le contraste entre la condition des personnages et leurs sentiments ou leurs actions, entre ce qu'on attend d'eux et ce qu'ils donnent effectivement. Ou bien on choisit des personnages d'une condition élevée, des dieux, des héros, et on

leur prête des sentiments vils, on raconte d'eux des traits méprisables, ou bien au contraire on met dans la bouche de personnes de basse extraction des paroles sublimes, on leur attribue des inspirations héroïques. Or, où l'écrivain pourrait-il mieux que parmi les animaux trouver une mine inépuisable de personnages qu'il plaît à l'homme de considérer comme d'espèce inférieure? Et naturellement, pour rendre le contraste encore plus violent, il choisira aux plus bas degrés de l'échelle, il prendra les animaux que l'homme regarde comme les plus vils, les plus dégoûtants et chantera en termes héroïques ou désolés leurs exploits ou leurs douleurs. Les Latins nous ont laissé le *Culex*, longtemps attribué à Virgile. En Grèce, Lucien composa une *Louange des Mouches*. Au moyen âge, les sculpteurs écrivirent sur la pierre les satires les plus violentes des mœurs du clergé, en chargeant des animaux immondes d'en personnifier les vices. C'est ainsi que beaucoup de cathédrales gothiques sont ornées de bas-reliefs grotesques où l'on voit le loup, le porc, l'âne accomplir les cérémonies du culte. La fin du seizième siècle et les premières années du dix-septième virent éclore toute une floraison d'œuvres humoristiques et satiriques dont les animaux les plus méprisables sont les héros. L'Italien Théophile Folengo écrivit un poème macaronique, *Moschea*, dans lequel il chante les exploits des mouches. Un Allemand, Jean Christophe Fuchs, le traduisit en allemand sous le titre de *Guerre des Mouches* (*Mückenkrieg*) [1580]. Georges Rollenhagen¹ publia sous le titre de *Froschmeuseler* une sorte d'imitation de la *Batrachomyomachie* (1596). En 1593, il parut un poème macaronique intitulé *Floia* qui célèbre les hauts faits de ces agiles parasites de l'espèce humaine immortalisés aussi par Fischart. En 1607, Wolfhart Spangenberg donna son *Roi des Oies* (*Gänsekönig*). Enfin il reste à nommer dans le même genre burlesque deux œuvres en prose : *La louange de l'âne* par Cornélius Agricola et l'ouvrage de Messerschmid, *La Noblesse de l'Âne et le Triomphe du Porc* (*Von des Esels Adel*

¹ Rollenhagen naquit à Bernau (Brandebourg), en 1542, et devint, après une vie assez agitée, recteur à Magdebourg, où il mourut en 1609.

und der Sau Triumph) [1617]. Mais aucun n'obtint autant de succès que le poème de Fischart, *La Chasse aux Puces*¹.

Dans cet ouvrage, composé de deux parties de valeur fort inégale, *La Plainte des Puces* et *La Réponse des Femmes*, Fischart cherche avant tout le comique. Mais s'il veut faire rire ses lecteurs, il veut en même temps leur donner des leçons de morale et, au milieu des inspirations les plus bouffonnes, il ne néglige aucune occasion de dire leur fait aux vices et aux travers de l'humanité. Lorsque son épopée burlesque ne lui fournit pas, à son gré, assez de prétextes à faire de la morale, il coupe hardiment le récit et insère une fable dont il pourra développer la moralité tout à son aise.

*La Plainte des Puces*² a la forme d'un dialogue entre une

¹ « *Flöh Haz, Weiber Traz. Der wunder unrichtige unn spotwichtige Rechtshandel der Flöh mit den Weibern: Ain neu geläs auf das überkurzweilgst zibelachen wo anders die Flöh mit stechen aim die kurz weil nicht lang machen. Durch Hultrich Elloposcleron auff ein neues abgestosen und behobelt.* » — « Chasse aux puces, tourment des femmes. — Le procès étonnamment injuste et plaisant intenté aux femmes par les puces. Lecture nouvelle destinée à distraire et à faire rire, du moins si les puces par leurs piqûres ne transforment pas la distraction en ennui. — De nouveau dégrossi et raboté par Hultrich Elloposcleros » (Pseudonyme de Fischart).

L'ouvrage eut plusieurs éditions. La seconde (1577) est beaucoup plus étendue que la première (1573). Elle fut ensuite réimprimée plusieurs fois sans changements (1578, 1594, 1601, 1610, etc.). C'est le texte de la seconde édition qui sert de base à notre étude.

² Les auteurs de cette époque aimaient à mettre en scène divers animaux qui se répandent en plaintes contre l'humanité et font indirectement la satire de l'homme. Un nommé Schneperer écrivit une *Wolfsklage*, dans laquelle le loup se plaint des persécutions auxquelles il est en butte : et pourtant, dit-il, il ne vole pas d'argent, pas de drap, ni d'autres marchandises ; il n'incendie pas les villes. Cependant on le traque et le poursuit.

Le même sujet fut repris par d'autres. La plus connue de ces œuvres est la *Wolfsklage* de Hans Sachs (1543). Le loup s'adresse à Jupiter comme les puces de Fischart, mais il est plus heureux dans sa démarche : Jupiter descend du ciel porté par son aigle, et annonce une révolution dans le monde, dont le loup tirera profit.

D'autres auteurs mirent en scène le lièvre (*Cantus de lepore*, édité par Massmann dans le *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1835), le cygne, etc. (*Carmina burana*, édit. Schmeller, p. 173).

Pour plus de détails, voir la dissertation de L. Uhland, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, 1866, vol. III.

puce qui revient écloppée de la bataille et une mouche à qui elle conte ses malheurs. La puce déclare son intention de s'adresser à la justice de Jupiter pour obtenir un arrêt contre les femmes qui persécutent sa race de la façon la plus odieuse; elle vient de s'échapper des mains d'une femme, véritable crocodile pour la cruauté, qui lui a arraché à tout le moins une demi-douzaine de pattes. Et pourtant quel est son crime? Elle vient puiser chez l'homme un peu de sang, conformément à la destination que Jupiter a donnée à son espèce; jamais il ne lui arrive d'en prendre plus que le strict nécessaire, et ce sang superflu qu'elle enlève à l'homme fait faire à ce dernier l'économie d'une saignée. En échange de ce service, comment la traite-t-on? Elle-même est plus qu'à moitié morte, et elle a laissé sans sépulture sur le champ de bataille ses parents, ses frères et sœurs, son épouse. Cette fois, la mesure est comble; il faut qu'elle se venge: les puces ou les femmes disparaîtront de la surface de la terre et, comme sa race est la plus faible, elle se confie à la magnanimité de Jupiter. La mouche, que des plaintes aussi touchantes ont profondément émue, demande à la puce de vouloir bien lui raconter le détail de ses tribulations. Après quelques hésitations, la puce commence son récit:

Tout l'été, ses compagnes et elle avaient grassement vécu en toute sécurité aux dépens de quelques servantes, quand l'ambition leur poussa de se nourrir d'un sang plus noble que celui d'une maritorne et d'une vachère: la peau blanche et douce de la fille de la maison les tenta. Déjà ici, on voit poindre la préoccupation de moraliser: la cause de tous les maux de la puce c'est une ambition malsaine, qui l'induit à s'élever au dessus de la condition pour laquelle elle était faite. Nous retrouvons cette idée maîtresse dans tout le poème. Il semble que la destinée veuille aussitôt punir l'imprudente de ses folles visées: la première nuit qu'elle passe dans la chambre de la jeune fille, elle n'arrive même pas à sauter sur le lit où sa victime repose. Aussi elle se décide à aller demander conseil à son père, vieux routier fort expérimenté. Nous laissons à penser si Fischart sait profiter de l'occasion que lui offre l'entrevue du père et du fils pour faire de

la morale ! La vieille puce prêche à son fils l'humilité et la modération avec la proluxe éloquence d'un Nestor !

Pour bien le convaincre d'ailleurs que ses recommandations ne partent pas d'un cœur pusillanime, mais lui sont dictées par son immense expérience, la vieille puce raconte ses hauts faits passés et rappelle quelques-uns des coups terribles dont l'implacable destinée l'a frappée pendant sa longue existence. Ce récit est plein d'humour et de vivacité. Le vieillard a, en vérité, une mémoire étonnante. Il se rappelle tout le détail de ses expéditions passées, les noms de tous ses compagnons, où et comment chacun périt. Mais cette narration a le tort d'être beaucoup trop longue ; on attendait le récit des malheurs du fils et voilà que le père s'obstine à nous raconter ses aventures. Le plus étonnant, c'est que cette puce, qui à chaque instant soupire et déclare qu'elle est sur le point de rendre l'âme, au lieu d'arriver bien vite au fait, et de raconter comment elle a été mise si mal en point, s'amuse à rapporter avec de si grands détails le récit de son père. Il y a là une faute de composition à laquelle l'auteur n'a pas pris garde ; il détourne l'attention de son héroïne principale et l'arrête trop longtemps sur un personnage secondaire. Nous ne suivrons pas Fischart dans tous ses développements. L'expédition que raconte le père était entreprise dans le but de chercher du sang de jeune fille, nécessaire pour rétablir la santé de la mère de la jeune puce qui relevait de couches. L'armée des puces envahit d'abord une église. Ce que devint le recueillement des fidèles en présence de cette invasion, nous le laissons à penser. Une vieille dévote, qui s'était endormie pendant le sermon, fut réveillée en sursaut et tomba de sa chaise dans une posture si indécente que le moine interrompit son discours et se voila la face : « il en resta huit jours enrôlé ». De là nos puces se rendent au marché où elles espèrent que, selon leur habitude, les femmes seront tellement occupées à caqueter et à dire du mal du prochain que l'idée ne leur viendra pas de se défendre. Le tableau des bavardages du marché est tracé de main de maître : « Ni la main ni la bouche ne s'arrête — Avant que chacune ait expliqué à sa commère — Combien ses poules pondent d'œufs

— Et combien de souris son chat a attrapé dernièrement — Et le malheur arrivé hier à la voisine — Quand elle brûla sa viande, — Et combien son mari était ivre, — Quels charmants enfants elle a, — Depuis combien de semaines elle est enceinte, — Combien sa servante lui casse de vaisselle, — Et comme son valet mange et boit tout ce qu'il gagne, — Combien elle a filé cet hiver, — Que le tisserand ne lui en a donné que la moitié, — Combien elle a de vêtements dans son coffre», etc.¹ L'accumulation, si chère à Fischart, loin d'être un défaut, constitue ici une qualité.

Le résultat final de cette lamentable expédition fut que presque tous les compagnons de la vieille puce y perdirent la vie. Elle revint après avoir vu périr misérablement l'élite de ses guerriers. Ce terrible exemple ne décourage pas notre jeune imprudente. Bien plus, elle décrit en termes si chaleureux les charmes de la jeune fille dont elle convoite le sang, « ce sang qui se voit à travers sa blanche peau, comme des roses rouges parmi des lys »², que le vieux bonhomme lui-même se laisse tenter : toute la famille se met en route, père, mère, fils, avec les parents et les amis. Et ici encore ce fut l'imprudence et la gourmandise de la jeune puce qui fut la cause de la perte de tous les siens. La troupe grouillante

¹ « *Da in nicht gsethet Hand noch Mund,
Eh sie iren Gvattrin auslegen,
Wie vil jr hennen Aier legen,
Und wie vil Mäus jr Kaz nächst fing,
Und wie es der Nachpaurin ging
Nächten da jr das flaisch prant an
Und wie voll gwesen sei jr Man,
Was holdseligen Kind sie hät,
Wie vil wochen sie tragen thät,
Und wie jr Magd die Häfen prech
Und jr Knecht alls verthu, verzech,
Wie vil sie garn gespunnen hab,
Wie jrs nur halb der Weber gab,
Wie vil Klaider im trog sie hab.* »

Kurz, II, p. 35-36. v. 1255-1267.

² « *Das plut scheint durch die weise Haut
Als rot rosen durch Lilgenkraut.* » (Ibid., v. 989-990.)

surprend la jeune fille à son repas de noces. Tant que la mariée est à table, les bienséances lui interdisent de faire le moindre mouvement pour se débarrasser de ses ennemies. Enfin elle est libre de se retirer de la compagnie ; la jeune puce, au lieu de quitter la partie, comme elle l'avait promis à son père, s'obstine à rester ; sa famille ne veut pas l'abandonner, et quand la jeune femme est libre de se venger de ses persécutrices, elle en fait un beau massacre. Ce récit, souvent interrompu à la fin par les témoignages de compassion de la mouche, se termine par un nouvel appel à la justice de Jupiter.

A la place du dieu du tonnerre, c'est le *chancelier des puces* (*Flöhhkanzler*) qui prend la parole et qui réplique au nom des femmes mises en cause par la puce. C'est lui qui représente la société dont l'équilibre risque d'être rompu par l'outrecuidance de quelques misérables insectes. Les puces, dit-il, sont nées du sol (l'orateur raconte même tout au long leur origine prétendue qui est assez malpropre). Mais au lieu de se contenter du sort qui leur était départi, elles se sont montrées de plus en plus exigeantes ; elles ont tout d'abord élu domicile sur les chiens, des chiens elles ont passé aux servantes, et voilà que maintenant elles aspirent à se nourrir du sang de la grande dame ! Une pareille insolence ne saurait être trop rudement châtiée, et les épreuves dont elles se plaignent ne sont que la juste punition de leur impertinence. Malheureusement cette idée, qui fait le fond de tout le réquisitoire du chancelier et qui résume l'enseignement moral que Fischart a voulu mettre dans son œuvre, est répétée et délayée à satiété. Elle reparaît périodiquement au milieu des bouffonneries qui forment le gros des arguments de l'orateur. Mais ces bouffonneries mêmes ne sont que la répétition d'idées grotesques que nous avons déjà vues dans la première partie : elles ont perdu tout sel et tout intérêt. Finalement, le chancelier donne ses conclusions au nom de Jupiter : les puces tourmentent les femmes sans garder aucun ménagement. Si ces dernières répandent le sang, c'est uniquement pour se défendre. Les puces empêchent les domestiques de faire leur ouvrage et mettent le désordre partout. D'ailleurs, n'ont-elles

pas avoué elles-mêmes que c'est par gourmandise et par voracité qu'elles se précipitent dans le danger? Elles sont nées de la poussière et sont destinées à se nourrir du sang des animaux et non de celui de la femme; mais que les femmes d'autre part, au lieu de les tuer, se contentent de leur arracher les dents ou de les rendre boiteuses de la patte gauche. Le chancelier, d'ailleurs, distribue très impartialement sa morale; les femmes en ont leur part comme les puces; il leur reproche leur bavardage et autorise les puces à les piquer sur la langue; elles auront encore le droit de se nicher dans les énormes fraises que portent les femmes, et pour punir ces dernières d'être trop ardentes à la danse, elles pourront les piquer à l'orteil gauche. Si les puces ne se soumettent pas à cet arrêt, elles seront bannies en Laponie ou chez les chartreux, dont le sang a mauvais goût, parce qu'ils ne se nourrissent que de poissons.

La condamnation des efforts que font les puces pour sortir de leur condition naturelle, la réprobation de leur gourmandise, de leur imprudence, de leur folle obstination n'épuisent pas la moralité de la *Chasse aux puces*. Dans ce poème qui, après tout, est presque un apologue, Fischart a inséré une série de fables ou d'allégories, qui doivent de temps en temps nous présenter sous une forme sensible les enseignements qu'on peut tirer des récits de son héroïne. Tantôt ce sont de simples allusions à des fables qu'il supposait connues de tout le monde, tantôt au contraire Fischart reprend lui-même les fables et les raconte à sa manière. Telle la fable du rat de ville et du rat des champs que la mouche rappelle à la puce pour lui faire entendre qu'un bonheur modeste et sûr vaut mieux qu'une grande fortune exposée à tous les coups du sort. Le récit est vif et charmant; il peut rivaliser avec celui de La Fontaine, mais la morale est beaucoup trop longuement développée.

Fischart évite parfois ces longueurs et nous trouvons maint autre apologue conté d'une manière fort agréable. Telle la fable *Le cochet, le chat et le souriceau*, que Fischart détaille avec esprit et qui est d'autant plus charmante que la mouche, qui la raconte, laisse au lecteur le soin d'en tirer la moralité.

Somme toute, l'humour, le comique dominant dans cet ouvrage.

Le sérieux imperturbable, les prétentions outrecuidantes que le poète attribue à ses héroïnes ne sont pas ce qui prête le moins à rire. Le souvenir attendri que la puce donne à ses compagnes mortes au champ d'honneur est caractéristique : le mélange du pathétique et du trivial y produit un effet d'un comique irrésistible. Voyez plutôt en quels termes elle pleure l'une de ces victimes de la férocité humaine : « Elle était l'unique enfant de sa mère — Et s'appelait de son nom *Pique-la-douce*ment. — Cette malheureuse dut perdre là sa jeune vie — Sur la pierre froide¹. » Une autre a été brûlée vive par une femme : « Mais la sainte justice — Qui ne souffre pas qu'aucune injure reste sans vengeance, — Et qui venge même un petit agneau innocent, — Lui envoya sa punition². » Le même réchaud qui avait été l'instrument du supplice de la puce servit aussi à sa vengeance : la femme l'avait allumé pour rôtir des marrons ; tout à coup ceux-ci éclatèrent et lui firent de cruelles blessures. Écoutez encore cette oraison funèbre en l'honneur des combattants qui ont péri dans la bataille : « La mort pour vous n'est pas une honte, — Comme pour ceux qui ne laissent aucun souvenir. — Car votre ennemie, qui vous a tuées, — A placé sur vous au milieu du marché — Une pierre, pour toujours se souvenir — Que c'est la mauvaise fortune qui vous a fait succomber. — C'est ainsi que contre son gré l'ennemi — Est souvent obligé d'honorer ses adversaires³. » Mais

¹ « War seiner Mutter ainzig Kind,
Und his mit Namen Pfezsielind.
Der muszt das Junge leben sein
Da lasen auf dem kalten stain. » (*Flöh Haz*, v. 1365-68.)

² « Aber die hailig Grechtigkait
Die kain unbill ungrochen leid,
Auch rächt ain klains unschuldig Schaf,
Die schicket jren aine straf. » (*Ibid.*, v. 1419-22.)

³ « Idoch der Tod ist euch kain schmach,
Wie den so lan kain gdächtnus nach ;
Dan euer Feindin, die euch töd,
Auf mittelm Marckt da legen thet
Ain stain auf euch, stäts zugedenken
Das euch der unfall lis versenken,
Also mus der Feind unverhoft
Auch seine Feind verehren oft. » (*Ibid.*, v. 1449-56.)

aussi avec quel orgueil l'héroïne se redresse quand la mouche lui prédit que, comme Annibal, elle vengera son peuple. Elle ne doute pas qu'elle ne soit en effet destinée à punir la race cruelle des femmes pour tous les crimes qu'elles ont commis.

Outre ces éléments de comique, on se doute bien que Fischart a introduit dans son poème mainte grossièreté et maint passage malpropre ; le sujet prêtait trop à des allusions grivoises pour qu'il s'en fît faute. Quant aux détails dégoûtants qu'il donne sur la façon dont les femmes tuent leurs persécutrices, il ne faut pas s'en étonner. Au seizième siècle, l'espèce humaine, encore peu soucieuse de la propreté, vivait avec ses parasites sur un pied de familiarité qui nous étonne aujourd'hui. Des descriptions qui nous choquent profondément semblaient alors toutes naturelles ; on en riait, en haussant peut-être les épaules. La pétulance de la jeunesse excusait tout.

Le style est, lui aussi, plein de gaîté et de vie ; point de longueurs, peu de ces périodes où Fischart trop souvent s'embarrasse, et dont il ne sait plus se tirer une fois qu'il s'y est embarqué. Il montre notamment une entente de l'harmonie imitative qui ne se retrouve au même degré dans aucune autre de ses œuvres. Voyez comme il décrit le tumulte que cause dans l'église l'invasion des puces :

« *Nichts sah ich als ain rucken, zucken,
Ain schmucken, bucken und ain trucken,
Ain zwicken, stricken und ain knicken.* ¹ »

Cette description ne lui suffit pas, il y revient une autre fois encore :

« *Dan wie ist da ain Rucken, bucken,
Ain schmucken, jucken, wann jr zucken,
Ach wie ain knappen und ain schnappen,
Ain sappen, grappen und ertappen.* ² »

¹ « Je ne vis rien que des gens qui bougeaient, qui gigotaient, qui se courbaient, se baissaient, se penchaient, qui se frottaient, se grattaient et écrasaient des puces. » (*Flöh Haz*, v. 1213-15.)

² « Car alors, comme on recule, comme on se baisse, comme on se penche, comme on gigote, quand vous piquez ; hélas, comme on cherche à prendre et à happer, comme on guette, comme on saisit, comme on attrape. » *Ibid.*, v. 3687-90.

Le succès répondit à l'attente de Fischart ; déjà dans la seconde édition, il se félicitait de voir son ouvrage jouir de la même autorité que le catéchisme ; certaines femmes s'étaient même avisées, dit-il, de le nouer, enveloppé d'un beau linge, sur la peau nue, et depuis lors elles n'avaient plus senti aucune piquûre de puce¹. Les éditions se succédèrent coup sur coup, et après la mort de l'écrivain, on s'avisa même de grossir son œuvre en y ajoutant deux pièces de vers qu'on lui attribua, mais qui ne sont certainement pas de lui. Le fait seul qu'elles paraissent pour la première fois dans une édition de 1610 suffirait déjà à faire douter de leur authenticité. Bien plus, l'éditeur avait été assez maladroit pour insérer la seconde de ces pièces, *La discussion de la puce et du pou*, entre les deux parties de la *Chasse aux puces*, détruisant ainsi l'unité de l'œuvre de Fischart. L'autre, *L'Éloge de la mouche*, était placée en tête de tout l'ouvrage. Dans la *Discussion de la puce et du pou*, on sent l'imitation évidente de la *Guerre aux puces* ; mainte anecdote racontée par Fischart est reprise par son émule, par exemple celle de cet empereur sur le manteau duquel on trouva un pou et qui, loin d'en rougir, déclara simplement que c'était la preuve qu'il appartenait à l'espèce humaine. L'origine des poux, telle que la rapporte l'auteur de la *Discussion de la puce et du pou*, est visiblement le pendant de la naissance des puces que raconte Fischart. Les précautions mêmes prises par l'anonyme dénoncent sa supercherie. Voyez avec quel soin minutieux, à la fin de sa pièce, il prépare la *Réponse des femmes*. La puce, vaincue dans son duel oratoire avec le pou, s'écrie : « Eh bien, va-t-en, pou orgueilleux ! je m'aperçois bien que c'en est fait de moi ; car vois ! voilà que par hasard un nouvel et terrible orage approche, qu'il me faudra supporter aussi, car il éclatera sur moi. Voilà que la plainte des femmes nous apporte à nous autres puces,

¹ Ceci est une imitation de Rabelais : « D'autres sont par le monde (ce ne sont fariboles) qui, estans grandement affligés du mal des dens, après avoir tous leurs bien dépenduz en médecins sans en rien profiter, n'ont trouvé remède plus expédient que de mettre lesdites chroniques entre deux beaux linges bien chaulx, et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapisant avec un peu de pouldre d'oribus. » — Livre II, *Prologue*.

toutes tant que nous sommes, la peine et le tourment¹. » En vérité, la transition est bien laborieusement préparée et l'interpolateur se donne bien du tracas pour masquer sa supercherie.

II.

Avec le *Livret de consolation pour les gouteux* (*Podagrammisch Trostbüchlin*), Fischart semble reprendre la tradition du *Gargantua*. Comme Rabelais, il prétend n'écrire que pour relever le moral de pauvres malades ; comme lui, il célèbre la puissance bienfaisante du rire : « Car le rire est chose humaine et celui qui l'excite fait ce qui est humain et bon ; celui-là est un fou qui n'accepte pas plutôt des remèdes agréables que des remèdes désagréables². » N'est-ce pas une simple paraphrase des deux vers de Rabelais :

« Mieux est de ris que de larmes escrire :
Pource que rire est le propre de l'homme » ?

Les pauvres gouteux, auxquels s'adresse Fischart, lui semblent aussi dignes d'intérêt que les « Beuveurs très illustres » et les « vérolés très précieux » que prétend soulager Rabelais. Les mêmes idées que nous trouvons dans le prologue du *Gargantua*, Fischart les a développées dans la

¹ « Wolan, fahr hin, du stoltze Lausz,
Ich seh doch es ist mit mir ausz :
Dann schaw ! da kommt schon ohngefahr
Ein New schrecklichs Wetter daher,
Das werd ich auch müssen ausstehen,
Dann es wird über mich ausziehen,
Da bringt der Weiber peinlich Klag
Uns Flöhen all Marter und Plag. » (Kurz, II, p. 175.)

² « Dan lachen, das sind Menschlich sachen
Und wer dasselb erregen thut,
Der thut was menschlich ist und gut ;
Und ist ein Narr der freudig Mittel
Nicht eh annimt dan leidig Mittel. »
(Kloster, X, p. 651.)

dédicace de son nouvel ouvrage et dans une invocation versifiée qu'il adresse à la goutte. Ce sont d'ailleurs les seules parties de l'œuvre qui lui appartiennent entièrement, avec un discours en prose adressé aux goutteux, ses lecteurs, pour leur apprendre quelle est l'origine de l'ouvrage et quelle utilité ils en peuvent tirer. Le reste se compose de deux opuscules absolument distincts que Fischart a traduits et enrichis de nombreuses additions : *Le discours sur l'origine, l'éloge et l'utilité de la goutte* par Jean Carnarius¹ et *L'éloge de la goutte* par Willibald Pirkheimer.

La dédicace est adressée à Oswald Kraus, bourgeois de Fribourg en Brisgau et ami de Fischart. Elle est écrite dans le même ton facétieux qui règne dans le reste de l'ouvrage. L'auteur commence par exposer gravement la théorie du doute philosophique de Socrate et montre quelle influence cette méthode a eue sur le développement de la philosophie grecque. Tout ceci n'est qu'un habile détour pour arriver à cette conclusion ; que le vrai philosophe doit mépriser le jugement du vulgaire et se former lui-même son opinion par une réflexion mûre et approfondie. Aussi, tandis que des critiques superficiels trouveront le sujet du *Livret de consolation* fort mal choisi, celui qui ira au fond des choses en jugera tout autrement. Les malades sont en général fort mauvais juges de leur propre maladie : il ne faut donc pas croire sur parole les podagres, quand ils disent du mal de « Mademoiselle la goutte si douce et si tendre. » Les médecins savent depuis longtemps que le meilleur moyen de rendre les médicaments efficaces, c'est d'agir sur le moral des malades.

La même idée se retrouve dans l'invocation en vers : Mais Fischart ne montre pas une bien grande confiance dans l'efficacité de son remède. Il prie, d'un ton très humble mais très décidé, « Madame la goutte » de ne pas s'aviser de se loger dans ses mains, lui donnant une raison assurément digne d'être prise en considération, c'est qu'elle l'empêche-

¹ Jean Carnarius, de son vrai nom *Vleeschouwer*, médecin de Gand, né vers 1520, mort en 1562. Il professa son art à Padoue. Son ouvrage a pour titre : « *De podagræ laudibus* ». Padoue 1553. — Voir *Biographie générale*, 46, p. 335.

rait d'écrire son éloge, ainsi qu'il se le propose : du reste, la goutte recherche la société des riches, et Fischart est pauvre ; qu'elle n'aille pas croire d'autre part que, si l'écrivain n'a pas lié avec elle une connaissance intime, il ne saura pas la louer comme elle le mérite : les astronomes parlent bien des étoiles et jamais ils n'y ont été, Münster ¹ décrit des pays où jamais il n'a mis les pieds.

Dans le discours que Hultrich Elloposcleros tient aux goutteux, il rappelle qu'il n'est pas le premier à proposer la gaîté et la bonne humeur comme traitement curatif de la goutte. Divers médecins déjà n'ont pas manqué de proclamer « qu'elle est charmante et bonne et fait très bon effet aux pieds des autres, car grâce à elle ils ont des clients à perpétuité ² ». De la sorte, ils ont deux cordes à leur arc : tant que les médicaments agissent, on ordonne des médicaments ; quand ils n'agissent plus, c'est la bonne humeur qu'on prescrit aux malades. Il n'est pas possible, on le voit, de se persifler soi-même d'avance avec plus de bonne grâce.

Voilà donc qui semble bien clair : par trois fois, dans sa dédicace, dans l'invocation en vers qu'il adresse à la goutte, dans le discours aux goutteux, Fischart déclare que sa seule intention est de faire rire de pauvres malades, de leur procurer quelque soulagement en les égayant aux dépens de leur ennemie. Et pourtant, qui le croira sur parole ? Un écrivain qui, d'un sujet burlesque comme la *Guerre aux puces*, a su tirer des leçons de haute moralité, pourra-t-il parler de la goutte sans se rappeler qu'elle est le résultat des excès de toute sorte auxquels se livra son siècle ? Nous avons vu dans le *Gargantua* le tableau de ces festins énormes, de ces orgies dégoûtantes où toutes les classes de la société trou-

¹ Sébastien Münster, né en 1489 à Ingelheim, fit ses études à Heidelberg et à Tübingue, puis entra dans l'ordre des franciscains. En 1529 il se convertit à la Réforme, quitta son couvent et devint professeur à l'Université de Heidelberg, puis à celle de Bâle. Il mourut dans cette ville en 1552. Son ouvrage le plus connu est sa *Cosmographie universelle*.

² « *Dan sie schreiben und lehren, es (la goutte) sei gar köstlich und gut und jnen an anderer leut füßen gar angenäm, dann dadurch bekommen sie ewige Patienten.* » *Kloster*, X, p. 656.

vaient alors leur distraction et leur joie. Si la goutte joue un rôle important dans la littérature de ce temps, c'est que dans la vie son rôle est considérable. Les débauches les plus effrénées, l'abus monstrueux des plaisirs de la table avaient fait de la goutte la maladie du siècle. Elle était comme l'apanage, le signe distinctif des classes les plus élevées de la société, et l'homme du peuple, courbé sous le faix du travail, se consolait de ses labeurs en songeant que du moins il échappait aux atteintes de « la bonne princesse Podagra ». Aussi il se produisit toute une littérature satirique et populaire où étaient célébrés les bienfaits de la goutte. C'était une sorte de revanche de ceux qui n'avaient ni à boire ni à manger sur ceux qui abusaient du manger et du boire. Fischart, qui dans son *Gargantua* avait flagellé avec tant d'énergie les vices de ses contemporains, la dépravation des mœurs, la bestialité des excès de table et l'ivrognerie de plus en plus répandue, ne pouvait pas oublier que « la bonne demoiselle Podagra » est fille de Bacchus et de Vénus. Il ne pouvait pas se contenter d'être l'amuseur de ceux que les conséquences de leur vie dévergondée clouaient sur le lit de douleur. Par moments, malgré lui pour ainsi dire, au milieu de développements bouffons, la colère éclate en une apostrophe enflammée : « Tout d'abord, chacun sait que c'est à peine s'il existe une partie du monde où notre divine Podagra n'est pas honorée aussi bien que Bacchus et Vénus eux-mêmes, et n'obtient, pour ainsi dire par droit d'hérédité, possession, domicile et propriété, en considération de ce qu'elle suit soigneusement les traces de ses parents comme un enfant obéissant. Bien plus, elle l'emporte encore sur eux en un point : elle s'arrête, non seulement chez les gens riches, opulents, qui ont le gousset bien garni, mais encore chez des gens moins fortunés qui, ou bien dépensent tout leur avoir à se rincer le gosier, ou sont trop adonnés aux appétits charnels, ou bien encore se tourmentent par trop de soucis et d'inquiétudes. Surtout dans cette dernière époque, toute couverte de la rouille du vice, où toutes les choses contre lesquelles l'Écriture prémunit longuement le monde sont en très haute faveur chez les riches et chez les pauvres, comme l'amour

charnel, la voracité et l'ivrognerie ; époque où l'on boit et mange comme si l'on devait mourir demain ; où l'on amasse et lésine comme si l'on devait périr après la mort ; où le riche soulève le verre et le pauvre verse à boire, pour avoir aussi son profit, comme quelqu'un qui manie du miel pour avoir l'occasion de se lécher les doigts ; où le pauvre pêche des écrevisses quand le riche prend du poisson, dans le seul but de marcher dans l'eau, où le riche file du fil pourri et le pauvre trouve à gagner en y faisant des nœuds, et où les citadins tiennent leur carnaval d'abord¹ afin que le paysan les imite d'autant mieux². » On retrouve ici ce mélange de trivialité et de généreuse colère, qui est comme le trait caractéristique de notre écrivain. Il cherche des images frappantes, vigoureuses, plutôt que des tournures élégantes et choisies ; la vulgarité l'effraie moins que la platitude. Mais il est bien

¹ Allusion à une coutume qui règne encore en Alsace, en Suisse, etc. : le carnaval dans les villes précède de huit jours le carnaval à la campagne ; de là la distinction entre *Herrenfastnacht* (carnaval des messieurs ou des citadins) et *Bauernfastnacht* (carnaval des paysans).

² « Fürs erst ist männiglich kundpar, das kaum ain thuil der Welt sei, da nicht unser göttingeachtete Podagra, nichts weniger als Bachus und Venus selbs, verehret werde, und beinah erbliche possession, wohnung und besitzung erhalte. Angesehen, da sie jrer Eltern fusstapffen fleissig, als ein gehorsam Kind, nachsetzet. Ja sie auch ains thails inn dem überwindet das sie nicht allain bei den wolhåbigen seckelgespickten unnd Reichen einkehret, sondern auch etwan bei Minderhåbigen, die entweder alles wenden an Gurgelschwencken oder dem fleischkitzel zu sehr nachhenken, oder mit ångstlichem sorgen sich zu vil kråncken. Bevorab inn diser letzten verrosteten Zeit, da die Stück vor denen die H. Schrift, die... Welt vil verwarnet, bei Reich und arm am höchsten im schwang gehn, als da ist, das freien, beschwörung mit fressen und sauffen und sorge der Narung :

Da man zecht und zert, als wolt man morgen sterben,
Und scharrt und spart, als wolt man nach dem Todt verterben.

Da der Reich das glas hebt, und der arm schenckt ein, auf das er auch genis sein, wie ainer der mit Honig umbgeht, das er die finger leck : und der Arm Krebszt, wan der Reich fischt, damit er nur im nassen ist, ja da der Reich faul garn spinnt, daran der Arm zu knüpfen gewinnt : und da die Herrn halten vor Fastnacht, auf das es der Baur des besser nachmacht. » — Kloster, X, p. 668-69.

évident aussi, que l'homme qui écrivait ce passage irrité était bien loin du rôle de bouffon chargé d'amuser des gouteux.

Et Fischart peut revendiquer l'honneur d'avoir donné à l'ouvrage cette portée. Le discours de Carnarius est loin d'avoir une pareille envergure : c'est un simple discours humoristique, parfois d'allure un peu pédante, prononcé par le professeur de Padoue à l'ouverture d'un cours sur les symptômes et le traitement de la goutte. Le seul but de Carnarius était de mettre ses étudiants en bonne humeur avant d'aborder les travaux sérieux de l'hôpital et de l'amphithéâtre ; Fischart s'adressait à un public plus étendu, en même temps qu'il donnait à l'ouvrage une valeur toute nouvelle. En introduisant des considérations morales dans un simple discours facétieux, il obéissait aux mêmes inspirations qui l'avaient déterminé, dans le *Gargantua*, à mettre la morale privée au premier plan. Maint détail, secondaire en lui-même, complète la ressemblance. Tels les noms donnés aux suivantes de la princesse Podagra : « Methe d'Ivrognerie, Acratia des Excès, Polyphagia de Mangeville, Misoponia nommée Peur-de-l'ouvrage de Démarche-nonchalante¹. » Ce procédé pour rendre les noms à forme grecque de Carnarius n'est-il pas le même dont Fischart a usé bien souvent dans le *Gargantua* ? Et ne semble-t-il pas qu'on entende un écho du *Gargantua* quand Fischart cite à la file trente proverbes allemands pour traduire l'axiome grec : Γνωθι σεαυτόν ?

Fischart ne s'est pas donné la peine d'amalgamer intimement les deux opuscules qu'il traduit ; il n'a même pas supprimé les développements qui se répètent chez les deux auteurs, comme par exemple l'énumération des héros anciens et modernes qui ont été gouteux, le dénombrement des maladies plus cruelles que la goutte, etc. ; il eût été bien facile cependant de faire disparaître les passages qui font double emploi, et dont l'inutile répétition ne peut manquer de frapper le lecteur.

¹ « Methe von Trunkenheit, Acratia von Unmäßigen, Polyphagia von Frashausen, Misoponia genant Arbaittscheu von Faulgänglingen. » La traduction française est malheureusement impuissante à rendre la verve de ces dénominations.

La plupart des additions de Fischart sont versifiées. Ce mélange de prose et de vers est évidemment voulu et cherché. Fischart pensait piquer ainsi constamment la curiosité du lecteur par des transformations incessantes, le tenir en haleine par l'attrait de la nouveauté et du changement, rompre enfin la monotonie du développement prosaïque par quelque fable ou quelque apologue en vers.

Les préceptes de sa sagesse, il les emprunte partout, aux auteurs sacrés et profanes, aux prosateurs et aux poètes, aux livres et aux adages populaires. Virgile, Properce, Euripide, Plaute, Sénèque, Plutarque, l'Écriture Sainte, les proverbes qu'il entendait dans la bouche du peuple sont tour à tour mis à contribution. Parfois, Fischart amalgame deux passages d'un même auteur ou de deux auteurs différents. Il veut rendre en vers la pensée bien connue de Plutarque : « Τὸ γὰρ τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν, τοῖς σοφοῖς ἐστὶν ἀπαρέσκειν. » Une simple traduction ne lui suffit pas; il veut, suivant son habitude, tourner et retourner la pensée, la présenter sous plusieurs formes différentes. Par bonheur, il se rappelle un passage d'Euripide où une idée analogue est exprimée :

« ...οἱ δ' ἐν σοφοῖς
φᾶνλοι παρ' ὀγλῶ μουσικώτεροι λέγειν. ¹ »

Il fond les deux passages en un seul et en fait la petite pièce de vers suivante : « Plaire à beaucoup de gens, — C'est déplaire aux sages, — Et approuver le peuple, — C'est abandonner la cause des sages; — Et celui qui est agréable à la foule des gens ordinaires — Est désagréable à la petite élite des gens de bien. — Car il y a une grande foule d'insensés et d'étourneaux, — Mais le nombre des sages et des cygnes est restreint ¹. »

¹ *Hippolyte*, v. 987-88. Cité par Plutarque dans le *Traité de l'Éducation des Enfants*, chap. IX.

¹ « Vilen wolgefallen
Haiszt den Weisen miszfallen
Und dem Volck beifallen
Haiszt von den Weisen abfallen

La plupart de ces intermèdes en vers sont assez courts ; seules, deux pièces qui développent le parallèle entre la goutte et ses deux parents ont une certaine étendue. Tout à la fin, Fischart a encore inséré une longue allégorie versifiée dans laquelle il compare le riche à l'autruche. Les idées qu'il exprime sont nobles et élevées ; il veut montrer que le souci du corps et la soif de l'or rabaissent l'homme : « L'autruche, si haute et si fière qu'elle soit, — Fait son nid dans le sable et le fumier : — Ainsi les riches sont fiers, il est vrai, — Mais leur maison est de boue et de bois ; — Ils ne s'efforcent pas de faire leur nid — Dans les hauteurs, vers les régions célestes, — Mais creusent leur trou ici-bas, — Sur la terre qui périt bientôt. »

Mais que de rapprochements forcés, que d'inspirations bizarres : « Et comme l'autruche se contente de lancer des pierres — A ceux qui lui donnent la chasse, — Ce qui prouve un cœur timide — De la part d'un grand oiseau comme une autruche, — Ainsi les riches sont timides, — Ne savent pas se consoler quand le malheur les poursuit, — Ont recours aux pierres et à la boue — Et non à des conseils raisonnables. »

La suite est bien plus singulière encore : « L'autruche a un long cou, — C'est pourquoi elle dévore des pierres, des os, de tout enfin, — Et très souvent mange trop, — Au point d'en mourir inopinément. — De même vivent aussi les riches — Qui deviennent d'insatiables avarés. — Ils voudraient que leurs cous fussent bien plus longs, — Pour pouvoir dévorer davantage¹. »

*Und der Menge des gemainen Mans angem
Ist dem klainen häußlin der ungemeinen Weisen ungnem,
Dan der Thoren und Staren ist ain gros meng,
Aber der klugen und Schwanen hauf ist eng. »*

(Kloster, X, p. 718.)

Remarquez dans les premiers vers la répétition intentionnelle des verbes composés avec *fallen*.

¹ « *Der Straus, wie hoch und stolz er ist,
Macht er sein Nest inn sand und Mist :
Also die Reichen sind wol stolz,
Aber jr haus ist kat und holz.*

Des deux opuscules dont Fischart s'est inspiré, c'est le discours de Carnarius : « *Sur l'origine, la famille, l'éducation, l'éloge et l'utilité de la noble et tendre demoiselle Podagra*¹ » qui a le plus de verve et d'entrain. C'est une longue allégorie en prose : Podagra, fille de Bacchus et de Vénus, fut élevée « dans la fertile patrie de son père que favorise la corne d'abondance, à Nysa, dans le royaume d'Arabie, dans le pays où pousse le poivre et où tout est en abondance² ». Pour justifier ces épithètes enthousiastes, Fischart, cédant à sa faiblesse ordinaire, nous fait une formidable énumération des principaux produits de l'Arabie. A mesure que la jeune fille grandissait, et en dépit du régime excellent auquel on l'avait mise, ses membres devenaient de plus en plus faibles. Elle restait étendue sur des coussins, ou bien se faisait promener dans des voitures ou des litières rembourrées. Quand elle fut

*Sie trachten nicht jr Nest zu machen
Inn die höh, nach himlischen sachen,
Sonder sie wülen sich hie unden
Im irdischen, welchs bald verschwunden...
...Und wie der Strausz nur wirft mit stainen
Die welche jn zu jagen mainen,
Welchs ain verzagten Mut weizt aus
Zu ainem solchen hohen Straus,
Also die Reichen sind verzagt,
Wissen kain trost, wann Not sie jagt,
Han jr zuflucht zu stain und Kat
Und nicht zu vernünftigem Rhat.
Der Straus hat ainen langen Hals,
Drum friszt er stain und bain und alls,
Ja überfriszt sich auch sehr oft,
Das er davon stirbt unverhoft.
Also die Reichen auch hie leben,
Die unersättlich Geizhals geben.
Wünschten das jr hals wer vil länger,
Auf das sie möchten fressen strenger.»*

(Kloster, X, p. 753.)

¹ « Die Rede von Ursprung, Stammen, Zucht, Lob und Nuz der Edelen, Zarten Dirnen Podagra. »

² « Inn ihres Herren Vaters Bachi cornucopischem fruchtparem Vaterland zu Nysa, im Reich Arabien, da der Pfeffer wächst, da alles vollauf ist », etc. — (Kloster, X, p. 665.)

grande, ses parents l'envoyèrent, comme gage de leur faveur, chez les gens qui les honoraient. Elle passa sans y entrer devant la demeure des pauvres, mais en revanche trouva asile dans les palais des riches. Là on la sert magnifiquement et on n'oublie aucune commodité. L'auteur nous décrit la réception qu'on lui fait et le banquet auquel on la convie avec une énumération détaillée de tous les vins qu'on lui sert.

Podagra amène avec elle le vieil aveugle Plutus; c'est pour cela que les gouteux deviennent si riches sans rien faire. Cette même idée est reprise dans la seconde partie, sans que Fischart se soit préoccupé d'éviter une répétition au moins inutile : « La fortune, comme une neige arrive de partout aux podagres, si bien que, quand même ils l'expulseraient par toutes les portes, elle rentrerait par les fenêtres¹. » Aussi ils ne se privent de rien; les plats les plus fins et les meilleurs vins sont pour eux, et alors, ils en font jouir tout le voisinage. La goutte a fait faire de grands progrès à l'art culinaire, et pour nous en convaincre, Fischart énumère une foule de plats fins qu'on a inventés pour complaire aux gouteux. Quelle différence entre Podagra et les autres divinités dont les prêtres sont de pauvres hères, par exemple ceux de Baal et d'Anubis, qui étaient réduits à se nourrir en secret des mets qu'on offrait à leur dieu et que celui-ci était censé manger! Les prêtres de Podagra au contraire sont les grands de la terre. Ici, l'écrivain fait un dénombrement fantaisiste de héros qui ont eu la goutte, Priam, Achille, Ulysse, Philoctète. Et dans les temps modernes, l'empire de la goutte n'a fait que s'étendre. La goutte, ajoute Fischart, a fini par se transmettre des parents aux enfants, comme les fiefs au moyen âge, qui de viagers sont devenus héréditaires. Les femmes mêmes ont été appelées à servir la princesse, non pas, il est vrai, les femmes simples et modestes qui ont assez à faire dans leur ménage, mais celles qui aiment le luxe, la paresse et les plaisirs. Et ici, sous forme d'une liste des clientes de Podagra, Fischart a fait en quelques lignes une satire violente des

¹ « *Es schneiet allenthalben den Podagrischen also das Glück zu, das, wann sie es schon zu allen Thüren hinaus geschlagen, würd es doch zu den fenstern hineinfliegen.* » — *Kloster*, X, p. 673.

mœurs des femmes¹, à laquelle Carnarius, bien entendu, n'a pas songé.

Ici finit la partie purement humoristique et fantaisiste du discours de Carnarius. Le reste est consacré à développer l'utilité et les avantages de la goutte. Elle apprend à l'homme à se connaître; elle enseigne aux riches et aux heureux qu'ici-bas tout bonheur est limité et périssable. La goutte rend sobre et modéré; elle apprend toutes les vertus domestiques, car ceux qu'elle honore de ses faveurs ne tiennent plus guère à quitter le foyer pour courir au loin. La goutte enseigne la patience et, selon les promesses de l'Évangile, les podagres seront récompensés de leur constance par la vie éternelle. Les gouteux sont les favoris de Dieu, qui leur témoigne son amour en les châtiant. A côté de ces souvenirs de l'ascétisme chrétien, l'argument bien connu des stoïciens fait une assez singulière figure. Cependant, Carnarius n'a garde de le négliger : rien n'est mauvais que ce qui est honteux, donc la goutte, simple cause de souffrance, ne saurait être mauvaise. D'ailleurs, Épicure lui-même, chef de l'école ennemie des stoïciens, a montré la plus grande constance dans la douleur.

S'inspirant de ces réflexions mi-dévotes, mi-philosophiques, Fischart a donné comme conclusion au discours de Carnarius une prière, dont le tour grave tranche avec le ton après tout plutôt humoristique du reste de l'ouvrage : « Que le Dieu tout-puissant, très haut et miséricordieux nous pardonne nos péchés et nos faiblesses; qu'il nous accorde sa grâce et son esprit pour que nous vivions, non pas selon la chair (qui n'est qu'une pâture pour les vers et une maisonnette de cendres), mais selon l'esprit en qui réside l'immortalité et l'éternité... Alors, si nous vivons selon l'Esprit saint, au jour suprême le Seigneur Jésus nous égalera à son corps impeccable, spirituel et transfiguré, et essuiera toutes les larmes de nos yeux, afin

¹ Pour donner une idée de la violence du langage de Fischart, voici comment il termine son énumération : « *Dis ist die Edel zucht die unser Fraw zart lib sucht : dann der faulsten Saw gehört der faulst apfel.* » — *Kloster*, X, p. 683.

qu'éternellement nous louions son nom, sans soucis, au milieu de la joie. Que Dieu nous exauce. Amen¹.»

L'Éloge de la goutte de Pirkheimer a la forme d'un plaidoyer prononcé par la goutte elle-même devant nous ne savons quel tribunal. Cette fiction d'un débat judiciaire, nous l'avons déjà rencontrée dans la *Chasse aux puces* et nous la retrouverons dans l'*Engoulevent*. Ici toute mise en scène est supprimée et la présence du tribunal est seulement indiquée par l'appel qu'à intervalles réguliers l'accusée fait à l'équité des juges. L'intention de faire de la morale se trouve déjà dans l'original, et le rôle de Fischart s'est borné à insérer dans le plaidoyer de Pirkheimer quelques tableaux charmants, ainsi que quelques allégories versifiées, et surtout de revêtir le tout de l'éclat de son style puissant. Les modifications sont en somme moins importantes que dans la première partie.

La goutte commence par en appeler du jugement de la foule à celui de l'élite des gens éclairés dont ses juges ne peuvent manquer de faire partie. Elle ne frappe pas tout le monde, mais seulement les voluptueux. Le portrait de ces voluptueux « qui nuit et jour se vautrent dans les plaisirs... qui craignent le travail comme la peste, qui boivent pour la soif à venir et ne se nourrissent que des mets les plus délicats », est tracé de main de maître. Mais il est trop long pour être cité en entier. On y reconnaît à chaque instant l'impitoyable coup de pinceau de Fischart, qui ne craint pas l'expression triviale et crue pour rendre sa pensée avec toute son énergie. A ces sybarites il oppose les pauvres « qui souffrent de la faim et par nécessité se contentent d'une mauvaise nourriture, qui ont la faim comme cuisinière, qui étanchent leur soif avec de l'eau, vont

¹ « Der Hohe, Gnädig, Allmächtig Gott, wolle uns unsere sünde und geprechlichkeit verzeihen und sein Gnad und Gaist verleihen, da wir nicht nach dem Fleisch (welchs nur ain speis der Würm und ain aschenhäuslin ist) sondern nach dem Gaist, in welchem die unsterblichkeit und Ewigkeit besteht, leben... So würd uns alsdann, so wir als die Gaistliche und gehailigte leben, der Herr Christus an jenem tag seinem unprästhaften gaistlichen verklärten leib gleich machen, und alle tränen von unsern augen wischen, auf das wir on alle bekömmernus ewig inn freuden loben seinen Namen: Das gebe Trewer Gott, Amen. » — Kloster, X, p. 711.

tout déguenillés et souffrent du froid, dont les cheveux passent à travers leur chapeau, comme leurs bas à travers leurs souliers, ou bien souvent vont nu-pieds et, pour se réchauffer, fourrent de la paille dans leurs chaussons et soufflent dans leurs mains... qui couchent sur la dure, quittent tard le travail et s'y rendent de bon matin¹». Que les podagres s'en prennent donc à eux-mêmes des maux qu'ils s'attirent, d'autant plus qu'après un premier avertissement ils ne cessent pas de se livrer aux plaisirs. Ils devraient rougir de paraître seulement devant les juges, car par là ils dénoncent leur vie intempérante et honteuse. Ceux qui mènent une vie sobre n'ont rien à craindre d'elle. Si par hasard un homme tempérant et sage est atteint de la goutte, qu'il s'en prenne à ses parents : il est la victime de l'hérédité. D'ailleurs, les gouteux ne sont pas à beaucoup près autant à plaindre que les malades atteints d'affections autrement redoutables, telles que la folie, le cancer, la phtisie, la gangrène, etc. Quand quelqu'un souffre de la goutte, ses amis accourent en foule autour de son lit et forment un cercle joyeux, où tous rivalisent de gaieté et d'entrain pour distraire le malade. Les bavardages qui aident à faire passer la journée sont racontés d'une façon charmante. Fischart a donné là un pendant à la scène du marché dans la *Chasse aux puces* : « Ils discutent longuement le pour et le contre des affaires et des projets les plus importants ; ils examinent et passent au crible les questions de paix et de guerre qui inquiètent les empereurs, les rois, les princes, les villes, les communes et tous les seigneurs ; ils connaissent, comme dit Plaute, les paroles les plus secrètes que le roi a glissées à l'oreille de la reine ; puis ils développent l'organisation du gouvernement qu'ils rêvent ou qu'ils souhaitent, ils disent ce qu'ils feraient s'ils étaient rois de France ou d'Espagne, ils construisent dans le pays d'Utopie des forteresses et des châteaux qu'on ne pourrait ni

¹ Die... den hunger leiden und zur not mit schlechter speis sich laben, den hunger zum koch haben, den durst mit dem Wassertrunck büsen, übel geklaidet gehn, frost leiden, das haar oft zum hut unnd die strümpf zu den schuhen ausgehn haben, oder mehrthails barfus daher traben, zur wärm stro inn die schuh stecken : in die händ blasen... hart ligen, spat von der arbeit und frü daran gehen... » — Kloster, X, p. 719-20.

prendre d'assaut ni bombarder... Ensuite, ils racontent les événements récents qui se sont passés à Constantinople, en Égypte, chez le Prestre-Jean, en Laponie, à la cour de Moscou, chez les Cannibales anthropophages, etc,¹. »

A quels dangers les goutteux échappent en restant chez eux ! Ils n'ont à craindre ni les fureurs de la mer, ni les animaux féroces, ni tant d'autres périls. En les empêchant de quitter leur chambre, la goutte les rend plus réfléchis, plus sages, plus prudents ; grâce à elle, ils lisent et s'instruisent ; ils étudient la musique, la rhétorique, la géographie, les mathématiques. Ils connaissent les vertus des médicaments mieux que pas un pharmacien ou médecin. Ici, Fischart qui, nous l'avons vu dans le *Gargantua*, avait une médiocre estime pour les droguistes et apothicaires, nous donne une longue liste de drogues malpropres ou bizarres qui trouvaient place dans la Pharmacopée de son temps. La goutte, continuant son plaidoyer, dit qu'après tout, si elle tourmente le corps, elle donne d'autant plus de liberté à l'esprit ; elle combat l'orgueil et la présomption, en montrant combien le corps est fragile ; elle élève l'âme vers les choses divines et inspire la vraie piété en même temps que la véritable charité, et une compassion d'autant plus vive que ses sujets connaissent les maux qui excitent leur pitié pour autrui. Le discours se termine par une récapitulation des divers points que la plaideuse a développés et par un dernier appel à l'équité des juges.

¹ *Wann man lang von wichtigen sachen und anschlügen reden und gegenreden gehalten, von Regimentsbestellungen jre bedencken auf den plan gelegt, der Kaiser, König, Fürsten, Stätt, Communen und aller herrn Friedens- und Kriegsgeschäft examinirt und durchgesehen, auch oft die gehaimeste händel, die vileicht, wie Plautus schreibt, der König der Königin in ain Ohr gesagt, allda sorgfeltig mit bedingung unter der Rosen zwischen uns geredt fürgepracht, desgleichen die bestellung jrer erträumten und gewünschten Regirung, wann sie König inn Frankreich und Hispanien weren, angegeben, auch die Festungen und schlösser, die weder zu besteigen noch zu beschützen, im Luftswebinger Land ausgebautet... desgleichen auch erkündigt was zu Constantinopel, inn Egipten, bei dem Preto Johann, inn Lappenland, am Moscouitischen hoff, bei den Menschenfressern den Canibalen.. newlich fürgangen.* » (Kloster, X, p. 737-38.) — Voyez dans la *Schelmenzunft* de Murner. p. f¹ *Von Reichstetten reden* un développement analogue.

Tel est ce *Livret de consolation pour les gouteux*, ouvrage singulier à plusieurs égards : Fischart, loin d'afficher, comme à l'ordinaire, son intention de faire de la morale, la cache cette fois le plus qu'il peut et se présente au public comme un simple plaisant. Tout en faisant œuvre d'écrivain en donnant aux idées qu'il emprunte à autrui une forme originale et en y mêlant sans scrupule ses propres inspirations, il n'a cependant pas voulu ou n'a pas su fondre en un tout homogène deux ouvrages disparates, dont il aurait pu, à tout le moins, élaguer certains passages qui font double emploi et fatiguent le lecteur par d'inutiles répétitions.

III.

L'unité fait tout autant défaut au *Livret philosophique de morale conjugale* (*Das philosophisch Ehezuchtbüchlin*). S'il fallait en croire la préface signée par Jobin, lequel n'est sans doute que le prête-nom de Fischart, cet ouvrage ne serait autre chose qu'un fragment d'une traduction des œuvres complètes de Plutarque entreprise par notre auteur et abandonnée après ce premier essai. En réalité, la composition en est bien plus complexe. Il débute en effet par une traduction libre des *Préceptes conjugaux*¹ de Plutarque à laquelle vient s'ajouter une version du traité de l'*Éducation des enfants*² ; mais entre les deux opuscules, Fischart a inséré une foule de préceptes de morale conjugale, empruntés pour la plupart à divers philosophes anciens et librement développés d'ailleurs. Ces additions constituent plus du tiers de toute l'œuvre. Pour clore le tout, nous trouvons la traduction allemande d'un dialogue d'Érasme sur le mariage. On voit quel singulier

¹ Γαμικὰ παραγγέλματα. Édit. Didot. *Œuvres morales de Plutarque*. Vol. I^{er}, p. 163.

² Περὶ παιδων ἀγωγῆς. Éd. Didot. *Œuvres morales de Plutarque*. Vol. I^{er}, p. 1 et suiv.

mélange d'éléments hétérogènes Fischart nous offre sous l'apparente unité du titre : *Livret de morale conjugale*. Bien entendu, les diverses parties sont simplement juxtaposées, sans la moindre tentative pour les relier entre elles ou pour ménager les transitions.

Dans la préface, Jobin nous apprend que Fischart a entendu développer sa morale de deux manières, d'abord par des principes, puis par des images ou allégories. L'idée de présenter les préceptes de la morale sous la forme de récits allégoriques est empruntée à Plutarque¹, mais Fischart l'a mise en pratique sur une bien plus grande échelle que lui : Appliquant le procédé qu'il avait déjà adopté dans le *Livret de consolation pour les gouteux*, il coupe le texte de Plutarque par des pièces de vers plus ou moins longues, lesquelles, à vrai dire, ne font le plus souvent que reprendre, en les amplifiant, des idées déjà exprimées dans la traduction en prose. Quelques exemples montreront comment il opère. Plutarque dit : « De même qu'un miroir, quand le cadre serait fait d'or et de pierreries, ne vaut rien s'il ne donne pas une image nette de la personne qui s'y regarde, de même une femme, si riche qu'elle soit, ne saurait être ni utile ni agréable, si elle ne sait régler sa manière d'être d'après celle de son mari. » Fischart traduit consciencieusement le texte en prose. Puis il ajoute en vers : « Un miroir d'or n'a pas grande valeur — S'il ne représente pas bien la figure des gens ; — De même une femme, avec beaucoup d'argent, — Ne plaît pas pour cela au mari, — S'il ne s'aperçoit pas, à sa manière d'agir, — Qu'elle se règle d'après ses idées — Et s'il ne voit en elle, comme en un miroir, — Ses bonnes manières à lui d'après lesquelles elle se dirige » etc.². En réalité il y a là

¹ Ὃν οὖν ἀκηκόατε πολλάκις ἐν φιλοσοφίᾳ, παρατρεφόμενοι, κεφάλαια συντάξας ἐν τισιν ὁμοίωσιν βραχείαις, ὡς εὐμνημόνευτα μᾶλλον εἶη, κοινὸν ἀμφοτέροις πέμπω δῶρον.»

² « Ein guldin Spigel nicht vil gillt,
Wann er nicht eim sein Gesicht anbild,
Also ein Frau mit grosem Gelt
Dem Man deshalb nicht gefällt,
Wann er nicht mag an jr erplicken
Das sie sich inn sein weis thut schicken,

une simple répétition ; il était parfaitement inutile de reprendre en vers des idées qui étaient très bien exprimées en prose. Mais le bon Fischart tient tant à égayer son texte par des rimes qu'il ne craint même pas une redondance. Il développe ensuite l'idée en ajoutant que l'or n'a de valeur que par l'emploi qu'on lui donne, comme une fleur ne vaut que par son parfum : « De même à quoi sert une femme qui est riche, — Si elle n'est pas en même temps aimable ? — Mais en quoi consiste son amabilité ? — Elle consiste à se préparer toujours — A vivre selon la volonté de son mari — Et à lui faire ainsi plaisir ¹. »

Un autre passage nous permet encore mieux de saisir sur le vif ce singulier procédé littéraire. Plutarque oppose en passant Hélène et Pénélope, Ulysse et Pâris et ajoute que, si les vertus d'Ulysse et de Pénélope ont été la cause de leur bonheur, les vices de Pâris et d'Hélène n'ont pas fait seulement leur malheur, mais celui de la Grèce et de l'Asie Mineure. Fischart rend scrupuleusement la prose de Plutarque : mais, tout en traduisant, il lui est venu à l'esprit une série de variations qu'on pourrait exécuter sur le même thème, une foule de développements de l'idée principale. Ces variations, ces développements, il n'a garde d'en priver le lecteur, mais pour bien marquer ses droits de propriété et, comme d'ailleurs les rimes ne lui coûtent guère, il en fait une pièce de vers dont il enrichit sa traduction : « La belle Hélène était avare ; — Le beau Pâris était débauché ; — Elle céda à l'appas des richesses, — Il succomba aux attraites de la volupté : — Il l'enleva ; elle se laissa enlever — Et tous deux ont forfait à l'honneur et à la foi jurée. — Or, quand l'avarice et la

*Und an jr wie im Spiegel sicht,
Sein gut art, darnach sie sich richt. »*

(Kloster, X, p. 423.)

¹ « Also was nuzt ein Weib so Reich,
Wann sie nicht liblich ist zugleich.
Warinn stah aber die Liblichkeit?
Hirinn das man sich stäts bereit
Nach willen seines Manns zu leben
Und also jm ergetzung geben. »

(Kloster, X, p. 424.)

luxure — Contractent mariage ensemble, — Quel beau ménage cela fait? — Certes, c'est la vie la plus misérable; — Car il est impossible de contenter l'avarice — Et la luxure ne se déclare jamais satisfaite. — Ils n'en firent pas seuls l'expérience, eux deux — Qui ne firent qu'expier leurs crimes, — Mais des empires entiers, jadis bien ordonnés, — Et l'Asie, une des parties du monde, — Durent payer pour eux deux — Et périr à cause d'eux avec leurs héros. — Regardez, ici on voit bien clairement — Combien est dangereux un mariage, — Qui n'a pas en vue la vertu, — Mais qui est inspiré par l'avarice et la volupté. » Fischart examine longuement cette idée sous tous ses aspects et conclut par l'exhortation suivante: « C'est pourquoi n'unissez que l'honneur et la vertu; — C'est ainsi que le mariage sera heureux. — Des époux pareils pourront alors, comme Ulysse, — Supporter tous les malheurs, la conscience tranquille: — Mais que surtout le mari soit — Prudent et sage, la femme fidèle. — C'est ainsi que la foi conjugale, avec l'honneur et la fortune — Est conservée et que le pays est gardé¹. » On le voit, le passage de Plutarque n'a été pour Fischart qu'un prétexte à

¹ « Die Schön Helena war Geltgeitzig,
Der schöne Paris war Geilreitzig,
Sie lies die Reichtumb sie bewegen,
Er lis den Dollust sich erregen:
Das er sie raub, sie lis sich rauben,
Und brachen beide ehr und glauben.
Wann nun Geiz und Dollustparkeit
Zusammen Heurathen allbeid,
Was für ein schön Eh mus es geben?
Gewislich das armseligst leben,
Diweil der Geiz nicht ist zufüllen
Und der Wollust sich nicht laszt stillen.
Solchs nicht allein die beid erfahren,
Die büszten was sie schuldig waren.
Sonder gantz Reich, sonst wol bestellt,
Ja Asien, ein theil der Welt,
Muszten jr beider auch entgelten,
Und drob zu Grund gehn samt irn Helden.
Seht da, hie sieht man je gar klärlich
Wie sehr die Eh zugehn gefährlich,

laisser libre cours à son humeur moralisante, une occasion de faire une large place à quelques-uns de ces apophtegmes dont il est toujours si prodigue.

D'autres fois, Fischart se contente d'ajouter à la traduction de quelque apologue en prose une morale versifiée. Ainsi il raconte d'après Plutarque la fable de Phébus et Borée, mais, craignant apparemment que ses lecteurs ne sachent pas en faire l'application à la morale conjugale, il prend soin d'expliquer aux maris trop brutaux que c'est à eux que s'adresse l'apologue : « Un mari ne doit pas être un ouragan — Qui en un instant renverse tout dans la maison, — Mais il doit user de la ruse du soleil — Qui peu à peu agit par sa chaleur. — Il ne doit pas vouloir tout dompter en un instant, — Mais enlever peu à peu ce qui est mauvais : — Et là où le froid ne produit pas d'effet, — La chaleur doit le remplacer. — Car quand on veut tout enlever d'assaut, — On pousse les gens à se garder¹. »

Somme toute, jusqu'ici ces additions ne sont pas très considérables. Ces démonstrations par des images, dont la préface

*Die man nicht auf die Thugend richt
Sonder auf Geiz und Wollust sicht...
Darumm nur fromm zu fromm gesellet
So wird recht ein Ehhaltung bstellet.
Die können alsdan wie Ulysses
All unfell ausstehn guts gewisses :
Fürnämlich aber der Man sei
Klug und verständig, die Frau treu,
So wird die Eh sampt Ehr und Gut
Erhalten, und ein Land behut. » (Kloster, X, p. 432-33.)*

¹ « Ein Mann soll nicht ein Sturmwind sein,
Der im Haus einsmals alls werf ein,
Sonder prauchen der Sonnen wiz,
Die Allgemach wircket durch jr Hiz.
Soll nicht einsmals als wölln temmen,
Sonder allgmach das bös hinnehmen.
Und wa die kält nichts will erhalten,
Da soll die Wärm jr Statt verwalten.
Dan wo man alles nur will stürmen,
Da tringt man die Leut sich zu schirmen. »

(Kloster, X, p. 422.)

nous offrait l'alléchante perspective, il semble que Fischart n'y songe plus, et l'on vient à se demander si les belles promesses de l'avant-propos n'étaient peut-être qu'un simple artifice de libraire pour éveiller la curiosité du public. Mais non, ces soupçons font tort à l'honnête Jobin, car voici venir une véritable série de fables dont notre auteur égaie la morale de Plutarque. L'artifice dont Fischart se sert pour les introduire dans son texte vaut la peine d'être noté : Plutarque dit que Phidias avait fait pour les habitants d'Elis une Vénus qui avait le pied posé sur une tortue, symbole des vertus domestiques de la femme et du silence modeste qu'il lui convient d'observer. Fischart, traducteur infidèle cette fois, remplace la tortue par « une coquille d'escargot ou une écaille de tortue », et voilà un prétexte tout trouvé pour narrer plusieurs fables dont l'escargot et la tortue sont les héros. Mais tout d'abord, Fischart tient à nous apprendre comment l'escargot peut symboliser les vertus domestiques de la femme : et cette explication allégorique, il la met en vers, tout comme les apologues qu'il nous racontera tout à l'heure. L'idée primitive était certes bien simple ; il était tout naturel de faire de l'escargot l'image de l'attachement à la maison, de l'activité de la femme concentrée tout entière autour du foyer domestique. Mais voyez comme Fischart entre dans le détail, comme il découvre que, si par certains côtés son escargot représente bien l'amour du foyer, considéré sous d'autres aspects, il peut aussi bien devenir le symbole de la mauvaise ménagère. Écoutez-le plutôt : Comme l'escargot ne quitte jamais sa maison, de même la femme doit toujours songer à son intérieur. Mais il est des femmes qui ont une façon toute particulière d'imiter les escargots ; c'est de mettre toujours la tête à la fenêtre comme eux ; d'autres croient bien faire d'imiter leur lenteur : on ne parvient à les arracher ni du lit, ni du bain, ni de la danse, ni de la table ; en revanche, elles sont bien lentes au travail. Au contraire, qu'elles apprennent des escargots à se taire : les escargots ont de longues oreilles et ne peuvent parler ; de même, que les femmes écoutent au lieu de tant bavarder. « Comme l'escargot est l'ennemi des cailles — Parce qu'elles sont trop

impudiques, — De même la femme doit fuir — Tout ce qui entraîne à la luxure¹», et le parallèle continue longtemps encore entre les vertus que doit posséder la femme et celles dont est doué l'escargot. Il n'est pas jusqu'à la sobriété dont il ne soit le symbole : « De même que les escargots rongent — Les vignes, quand elles portent beaucoup de vin, — De même une femme — Ne doit être ni trop portée ni trop tendre au vin² » Le mari, lui aussi, a sa part dans ces enseignements : l'escargot peut lui apprendre comment il doit respecter sa femme : « Car, de même que les escargots se changent en eau — Quand on les recouvre de sel, — De même celui qui traite sa femme trop durement — Ne réussit qu'à la faire périr par sa violence. — Mais, de même que le fenouil — Rend aux escargots la peau lisse et douce, — De même on rend les femmes douces, — Quand on les gagne par la douceur³. » Et Fischart ajoute fort naïvement : « Voyez, rien qu'à propos de l'escargot — Quelles belles leçons on en

¹ « *Wie die Schneck ist der Wachteln feind,
Dieweil sie gar zu unkeusch seind :
Also soll auch ein Weibsbild fliehen
Alles was auf geylheit thut zihen.* » (Kloster, X, p. 444.)

Nous ne savons où Fischart a emprunté cette bizarre idée.

² « *Und gleich wie die Schnecken zernagen
Die Räben, wann sie vil Wein tragen,
Also soll auch ein Frauenbild
Dem Wein nicht sein zu gneigt und mild.* »
(Kloster, X, p. 444.)

³ « *Gleichwol soll auch am Schnecken lehren
Ein Man, wie er sein Weib soll ehren,
Dan gleich wie die Schnecken zerflisen,
Wann man sie thut mit Salz begisen,
Also der sein Weib zu rauh halt
Verterbt sie nur meh mit seim Gwalt.
Aber, gleich wie vom Fenchelkraut,
Den Schnecken lindglatt wird die Haut,
Also macht man die Weiber lind,
Wann man mit lindigkeit sie gewinnt.
Secht, wie man allein bei eim Schnecken
So schöne lehren kan auszecken,* »

(Ibid., p. 445.)

peut tirer. » Certes oui, ce sont de belles leçons, mais elles ont le tort d'être cherchées un peu loin : à vouloir poursuivre ainsi une allégorie jusque dans ses moindres détails, on tombe nécessairement dans l'affectation et la bizarrerie. Mais d'autre part, l'intention est si excellente, le poète est si heureux de trouver chez son escargot le symbole de quelque nouvelle vertu, qu'on lui pardonne volontiers la singularité de ses rapprochements.

Pour ceux qui préfèrent admettre, avec Plutarque, que la Vénus d'Elis posait le pied sur une écaille de tortue, et non sur une coquille d'escargot, Fischart tient en réserve une autre série d'apologues. Tout d'abord, un long discours de la tortue à la grenouille, dans lequel le foyer domestique est vanté comme la meilleure garantie de la liberté et de l'indépendance. Puis le détail des vertus de la femme que symbolise la tortue. Les mêmes idées ayant été exprimées tout à l'heure à propos de l'escargot, il semblait impossible d'éviter les redites. Pourtant, Fischart a su trouver dans la tortue le symbole de qualités nouvelles, qu'il énumère longuement : plusieurs fables, entre autres : *La Tortue et l'Aigle*, qui rappelle *La Tortue et les Deux Canards* de La Fontaine, *Le Lièvre et la Tortue*, *La Tortue et les Grenouilles* complètent la série des allégories.

D'autres additions de moindre importance sont apparemment destinées à venir au secours de l'ignorance présumée des lecteurs. Ainsi, Plutarque ayant parlé de la ceinture de Vénus, sans autre explication, comme d'un mythe bien connu de ses lecteurs, Fischart, qui n'a pas la même confiance dans l'instruction de son public, insère une pièce de vers dans laquelle il explique ce que c'est que cette ceinture. Une autre fois, Plutarque raconte qu'un maître rencontra un de ses esclaves fugitifs dans un moulin et lui dit simplement : « Je n'aurais pu te rencontrer plus à propos qu'ici. » Pour faire sentir à ses lecteurs le sel de cette réponse, Fischart a soin de les avertir que dans l'antiquité les moulins servaient de lieux de punition pour les esclaves et qu'« on les y attelait comme des ânes ». Ayant à parler de Périclès, il n'oublie pas de rappeler que « c'était un général habile et prudent

des Athéniens¹ ». A côté du surnom de Ptolémée Philadelphie, il en donne la traduction allemande et, craignant sans doute que ses lecteurs ne fussent pas fort au courant de l'histoire ancienne, il l'appelle expressément « roi d'Égypte ».

Parfois, Fischart corrige ce qui lui déplaît dans les préceptes de Plutarque. Le philosophe ancien conseille aux femmes de ne pas trop se formaliser si leurs maris cherchent quelque distraction auprès d'une servante ou d'une maîtresse, et d'y voir la preuve, non de leur mépris pour leurs épouses légitimes, mais de leur respect pour elles. Une morale aussi complaisante ne saurait convenir à Fischart; il a soin d'ajouter : « Cependant un homme d'honneur, droit et modeste, qui se souvient de ses devoirs conjugaux, ne se laissera pas persuader par là de laisser libre carrière à sa licence et à ses excès, mais au contraire il aura soin de ne rien entreprendre qui soit à la honte de son excellente raison et du Dieu souverain qui ne l'en a pas doué en vain; toujours il s'efforcera de conserver constamment à cette maîtresse des sens le gouvernement de ses désirs volages². » On voit combien ici le moraliste chrétien s'élève au-dessus du philosophe païen.

Dans les autres parties de l'ouvrage, les intermèdes en vers sont beaucoup plus clairsemés que dans la traduction des préceptes conjugaux de Plutarque; aussi, dans la seconde partie, formée d'éléments empruntés aux sources les plus diverses, il est difficile de reconnaître ce qui appartient en propre à Fischart. Faut-il lui faire honneur, par exemple, de la charmante application qu'il fait à la vie conjugale de la légende du moine qui écouta pendant cent ans le chant d'un

¹ « Von dem Pericle, dem klugen und fürsichtigen Hörfürer der Athener... (Kloster, X, p. 589.)

² « Gleichwol wird jm ain Aufrechter bescheidener Bidermann, der sich seiner ehlichen Pflicht erinnert, dis nicht bald zur verhängung etwas mutwilliger freiheit einreden lasen: Sondern vilmehr bedacht sein, das er nichts zu schmach seiner herlichen Vernunft und des höchsten Gots, der jm nit vergebens damit begabt, fürnemme, und inn alleweg dahin arbeiten, das er derselbigen Sinnbeherscherin jderzeit das Regiment uber die fligende gelüst beständig erhalte. » (Kloster, X, p. 426-27.)

oiseau, et à qui ce siècle ne sembla pas plus long qu'un jour¹? Ce qui lui appartient incontestablement, c'est le sentiment général qui fait comme le lien commun de tous ces préceptes, de toutes ces anecdotes: un profond respect de la femme et une très haute idée du mariage qu'il considère comme la plus sûre garantie du bonheur pour les individus et la base solide de la prospérité des nations. Tout être humain, dit-il, arrivé à l'âge de raison, se trouve comme Hercule à un carrefour et voit s'ouvrir devant lui deux chemins, celui du vice et celui de la vertu. Avec un exclusivisme qui prête à sourire, Fischart identifie sans hésiter le célibat avec le vice, la vertu avec le mariage. S'il cite un bon nombre de proverbes qui déconseillent le mariage, s'il énumère les épigrammes qu'Euripide a lancées contre les femmes, c'est pour avoir l'occasion de les réfuter. Pour montrer combien ces calomnies sont injustes, il cite de nombreux exemples de femmes qui se sont montrées fidèles à leurs maris et ont supporté pour eux et avec eux les plus grands maux.

Fischart n'a pas oublié qu'il nous avait promis de compléter les principes par des images; à défaut de vers, il développe un certain nombre d'allégories en prose dont quelques-unes sont d'inspiration assez singulière. Il compare les époux aux castors; cette comparaison semble toute naturelle quand on songe à l'esprit de concorde, de bonne entente qui préside aux travaux de ces petits animaux. Mais il ne prend pas la chose de ce biais; voyez quels singuliers rapprochements il fait: «Ceux qui comparent les époux au castor le font sans doute pour la raison suivante: cet animal est à moitié quadrupède, à moitié poisson; il vit sur l'eau et sur terre; il a par devant des pieds, par derrière des pattes palmées; il sait courir et nager: de même un couple d'époux, quoique divisé en deux parties différentes, doit pourtant se considérer comme un seul corps qui exerce des fonctions, différentes il est vrai, mais servant à l'entretien d'un même corps¹.»

¹ Kloster, X, p. 473.

² « Welche die Eheleute dem Biber vergleichen, thun es on zweifel diser ursach halben: dieweil dasselb Thier halb Vieh und halb Fisch ist, beydes zu wasser und zu land lebzig, beydes mit pfaten fornen unn mit gänzfüsen

Si encore Fischart s'en tenait là; mais ce n'est que le commencement de toute une série de rapprochements bizarres que nous ne saurions tous rapporter ici. Nous apprenons que le gros ventre du castor est le symbole du ménage, où il faut constamment apporter de nouvelles ressources pour l'entretien de la famille; la vie amphibie qu'il mène symbolise les alternatives de la bonne et de la mauvaise fortune auxquelles la famille est soumise, etc.

Un peu plus loin, Fischart compare le ménage à un navire battu par les flots; l'image n'est pas nouvelle; elle serait excellente si, cette fois encore, notre auteur ne cédait à sa malheureuse habitude de vouloir poursuivre le parallèle jusque dans les moindres détails. Qu'on en juge plutôt: « Sur la mer le vent règne seul, dans le ménage c'est Dieu. Dans ce vaisseau domestique, les voiles sont la confiance dans le souffle bienveillant de Dieu. Le mât auquel les voiles sont fixées, c'est l'institution divine du mariage; l'ancre, c'est l'espérance pleine de foi et de constance.... l'échelle de corde le long du mât, c'est la bonne conscience; le pavillon qui flotte au haut, c'est la consolation divine; la boussole, ce sont les commandements de Dieu; le gouvernail, c'est l'obéissance.... le tillac est la bonne conduite et la fidélité des domestiques¹. » Comme toute cette allégorie est froide, comme elle parle peu à l'imagination et au cœur! Combien Fischart eût été mieux avisé s'il en était resté au parallèle plus général qu'il avait esquissé entre la navigation et la vie de famille, entre les tempêtes et les sourires de la mer

hinten verwart, und zu laufen und schwimmen gerüst: das also auch eyn par Ehevolck, wiewol es inn ungleiche gestalt getheylt ist, sich doch eynen leib achten solle, welcher wol unterschiedene ämpter brauchet, die doch zu unterhaltung eynes leibs dienen. » (Kloster, X, p. 508.)

¹ « Auff dem Mör regirt alleyn der Wind, inn der Hauszhaltung Gott. In disem Hauszschiff sind die Segel das Vertrauen auf Gottes gütig anwähen: der Mastbaum, daran die Segel haften, ist die göttliche Einsetzung der Ehe: der Anker ist die gläubige beständige Hofnung... Die Seylleyter am Mastbaum ist das gut gewissen, das fänlin auf dem Segelbaum ist der trost Gottes; der Compasz sind die Gebott Gottes. Das Steurruder ist der gehorsam... Der Überlauff ist der züchtige Wandel und die Treu des Gesinds. » (Kloster, X, p. 513-14.)

d'une part, les joies et les traverses de l'existence d'autre part.

Mais laissons là ces faiblesses, souvenirs du moyen âge, dont la poésie du seizième siècle n'a pas encore réussi à se débarrasser; cette passion de l'allégorie n'est particulière ni à Fischart ni même à la littérature allemande de l'époque; elle florissait en France et en Angleterre aussi bien qu'en Allemagne. Fischart fort heureusement se recommande par des titres plus sérieux; au milieu même de ces allégories nous trouvons maint passage où il allie les préceptes de la morale la plus élevée avec les inspirations les plus poétiques. A plusieurs reprises, il insiste sur cette idée que la base du bonheur dans le mariage, c'est l'égalité de condition des époux, la sympathie et l'amour réciproques. Pour bien montrer quelle importance il attache à ce point, il a même composé une poésie qu'il intitule *Allemand d'amour*, et dans laquelle il célèbre les joies d'une union bien assortie: « Il n'est pas de plus grande joie, — Que là où deux cœurs égaux — S'aiment tous deux; — Pas de plus grande souffrance, — Qu'avec la douleur de l'ingratitude, — Nourrir un amour non partagé. — Car ce qui se ressemble — S'assemble bien vite. — Des coutumes diverses — Sèment la division dans un empire. — C'est pourquoi — Chacun doit — Choisir qui lui ressemble, — Pour que l'amour aussi soit solidement assis. — Car, avec des caractères différents, — L'entente manque dans les esprits et dans le mariage. »

« C'est pourquoi j'ai choisi — Une compagne qui me ressemble, — Qui est ma fleur et mon ornement. — C'est vers elle seulement, — Qu'il faut que mon cœur aspire — Maintenant et à jamais. — Elle est la musique — Sur laquelle je règle mon pas. — Elle est le chant — Auquel je m'attache. — Elle est l'amour — Dans lequel je vis. — Elle est mon repos et ma paix — Dans lesquels je repose sur terre. — O Dieu, accorde à chaque homme — De trouver une compagne¹. »

¹ « Keyn gröser freud
Als wo zwei gleiche Herzen
Eynander lieben beyd.

Keyn gröser leyd
Dan mit undank und schmerzen
Lieb haben on bescheyd.

Que nous sommes loin du castor et du navire ballotté par les flots ! Combien un grain de sentiment vrai vaut mieux que toutes ces démonstrations par images auxquelles Fischart attache tant de prix !

Nous ne nous arrêterons pas aux deux dernières parties du *Livret de morale conjugale*. *Le Traité de l'Éducation des enfants* est simplement traduit de Plutarque, comme le dialogue entre Rosamonde et Grimhilde est traduit d'Érasme, sans que Fischart y ait fait la moindre addition. Il semble, qu'arrivé vers la fin de son œuvre, la lassitude se soit emparée de lui et qu'il ait jugé suffisant de donner une version toute nue des textes qu'il traduisait, sans les enrichir d'aucun commentaire ou d'aucun développement nouveau.

Si Fischart, au lieu de disperser ses nombreux apologues dans divers ouvrages qu'ils servent à orner et à relever, les avait rassemblés en un volume, son recueil n'eût pas fait trop mauvaise figure parmi ceux d'autres fabulistes. Mais, en dehors des fables que nous avons rencontrées dans ses écrits satiriques et humoristiques, on ne trouve plus parmi ses œuvres qu'un seul apologue, intitulé *Sentence dernière de l'âne* (*Endlicher Ausspruch des Esels*), qui devait servir de texte explicatif à une gravure.

C'est une sorte d'allégorie en vers : Le coucou et le rosignol se disputent le prix du chant ; ils sont embarrassés de trouver un juge impartial, quand paraît un âne ; grâce à ses

Den gleich und gleich
Gesellt sich leicht
Ungleich geprücht
Trennen ein Reich
Derhalben wol
Eyn jeder soll
Seins gleichen jm erlesen,
Das auch die Lieb steh
Dan bei ungleichem Wesen
Sind ungleich Sinn und Eh...
« Drum hab ich mir
Meins gleichen eyn erwehlet,
So ist die Blum und Zir ;

Und nur nach jr
Mus sein mein Herz gestellet
Von nun an für und für.
Sie ist der Klang
Nach dem ich gang
Sie ist das Gesang
Nach dem ich hang
Sie ist die Lieb,
Inn der ich leb,
Sie ist mein Rhu und Friden
Inn der ich rhu auf Erd.
O Gott, geb du eym jeden
Das jm sein Eva werd. »
(Kloster, X, p. 518-21.)

longues oreilles, se disent les deux rivaux, il saisira toutes les nuances de leur chant et fera un juge accompli. On devine le reste : l'âne trouve le cri du coucou simple et facile à saisir ; à son gré, les roulades du rossignol sont trop compliquées. Le pauvre baudet n'y entend rien ; aussi il donne le prix au coucou. Mais le rossignol en appelle au jugement de l'homme ; c'est pour cela que, quand il aperçoit un être humain, il lance avec tant d'ardeur ses roulades et fait retentir les bois de son chant harmonieux. Jupiter, pour venger le charmant chanteur des dédains de maître Aliboron, lui permet, quand un âne, blessé par le bât, a le dos couvert d'écchymoses, de venir les ouvrir avec son bec.

Cette allégorie est assez transparente par elle-même ; il est facile d'en faire l'application aux gens qui veulent juger des choses qu'ils ne connaissent pas. Néanmoins Fischart, ne se fiant pas, semble-t-il, à la perspicacité de ses lecteurs, a longuement développé la moralité de sa fable. Il ne consacre pas moins de quarante-cinq vers à nous dire que, parmi les humains aussi, il ne manque pas d'ânes à deux pieds, qui se figurent que pour être bon juge, il suffit de prendre gravement place au prétoire et de rendre avec componction une sentence le plus souvent contraire au sens commun. Ce développement est fastidieux et languissant. Fischart appuie avec trop d'insistance sur mille détails sur lesquels il aurait dû passer légèrement. Le même sujet, traité avec sobriété aurait fourni la matière d'une petite fable charmante. Fischart l'a gâté par trop de prolixité.

CHAPITRE QUATRIÈME

THÉORIES LITTÉRAIRES ET ESTHÉTIQUES

DE FISCHART

Quand même Fischart n'aurait pas songé à exposer théoriquement ses idées sur le rôle assigné à la littérature dans la société, sa pratique constante eût suffi à nous révéler ses opinions sur ce point. Nous l'avons vu jusqu'à présent, dans toutes ses œuvres, même dans celles dont le sujet était en apparence le plus frivole, rechercher le point de vue moral et s'attacher avant tout à le mettre en relief. Rabelais, à son gré, n'a pas mis assez de morale dans son *Gargantua*. Dans son adaptation, il s'empresse de corriger ce défaut et de mettre surtout en pleine lumière les passages relatifs aux mœurs, ceux dans lesquels il flagelle ou tourne en ridicule les faiblesses, les vices de ses contemporains. La même tendance perçait déjà dans le *Calendrier prophétique*, bien qu'elle ne ressortît pas aussi clairement que dans le *Gargantua*, au milieu des folies que suggéra à Fischart sa verve bouffonne. Et lorsque, deux ans avant le *Gargantua*, il avait traité un sujet burlesque d'inspiration purement personnelle, *La chasse aux puces*, qu'advint-il ? Tout en s'efforçant d'en tirer tous les effets comiques qu'il put, dépassant même trop souvent les bornes du bon goût, il ne crut pas que sa tâche fût remplie s'il se contentait de faire rire le public : de ce thème en appa-

rence purement grotesque, il s'efforça de tirer des leçons de modération et de bonne conduite. Les puces durent apprendre aux hommes à se contenter du sort que Dieu leur a départi et à ne pas chercher le bonheur dans d'inutiles bouleversements. Nous l'avons vu, dans le *Livret de consolation pour les gouteux*, échanger la marotte du fou contre le fouet du satirique et, au milieu d'inventions drôlatiques destinées à faire rire des valétudinaires, nous avons entendu s'élever tout à coup une voix irritée qui reproche à l'humanité ses folies et ses excès, dont la maladie est la triste conséquence. Cette fois encore, Fischart avait voulu « enduire de miel la coupe amère », ou mieux encore, « il avait présenté en souriant sa potion sucrée et parfumée, sans parler de la médecine qui se trouvait au fond ». Que, dans le *Livret de morale conjugale*, il nous fasse entendre les accents les plus élevés, les préceptes de la morale la plus sévère, nous ne nous en étonnons pas. Par exception, il n'a pas appelé à son secours la folie pour préparer les voies à la sagesse : il a simplement compté, pour faire accepter ses leçons, sur l'attrait irrésistible qu'avaient pour ses contemporains la fable et l'apologue, aimables inventions que, plus d'une fois, il a glissées à la dérobée dans ses autres œuvres, afin de trouver l'occasion de formuler quelque précepte de sagesse et de vertu.

Quand donc Fischart prendra la parole pour nous exposer ses idées sur le but que doit se proposer le littérateur, nous ne serons pas étonnés de l'entendre faire de la poésie l'humble servante de la morale ; nous trouverons tout naturel que, pour mesurer le mérite d'une œuvre de la littérature, il considère avant tout sa valeur morale ; la conscience devient chez lui le critérium littéraire par excellence ; théorie insuffisante, nous le voulons bien, mais qui ne saurait surprendre dans sa bouche.

Cette théorie, il ne nous laisse pas la peine de la tirer inductivement de l'étude de ses œuvres. Dès le début de sa carrière littéraire, en 1572, il l'a formulée très expressément dans la préface versifiée qu'il écrivit pour la traduction du sixième livre du fameux roman *L'Amadis des Gaules*, éditée par son ami Feierabend. Le délire amoureux du principal

héros, le grossier libertinage d'un Galaor ou d'un Florestan devaient peu agréer à un public qui prisait avant tout les solides vertus du foyer domestique. Or l'entreprise du libraire ne pouvait réussir qu'à la condition d'obtenir l'appui, non seulement des cours, lequel lui était acquis d'avance, mais encore de la bourgeoisie. Ces consciences bourgeoises timorées, il fallait à tout prix les rassurer, et leur montrer comment elles pouvaient tirer des fruits excellents de la lecture des parties mêmes de l'ouvrage qui leur agréaient le moins. Fischart débute d'un air bien innocent en racontant les aventures du roi Mithridate qui, dans sa jeunesse, fut forcé par ses ennemis de chercher un refuge dans les forêts les plus reculées du Pont.

« On ne s'attendait guère
A voir *le Pont* en cette affaire. »

Voyons quel rapport il y a entre Mithridate et l'Amadis des Gaules. Pendant son pénible exil, le jeune roi, dit Fischart, fut souvent dans la plus grande détresse et, faute d'autres aliments, il dut manger des herbes et des racines. Or il arriva que, par hasard, il mangea d'une plante qui jouit de la propriété de rendre inoffensives les substances les plus vénéneuses : aussi, plus tard, toutes les tentatives que firent ses ennemis pour l'empoisonner restèrent-elles vaines, et quand lui-même essaya d'échapper par le poison à la honte de servir d'ornement au triomphe de Sylla, il ne réussit pas à se donner la mort. De même que Mithridate est devenu insensible aux poisons, de même ceux qui liront l'*Amadis* devront, par l'exercice du bien et de la vertu, se prémunir contre la mauvaise influence que pourrait avoir sur eux la lecture de certaines parties de ce livre. Car, Fischart ne le nie pas, cette œuvre est un composé de bien et de mal, et le lecteur doit apprendre à choisir ce qui est bon et à laisser le mauvais. Mais Fischart prend la défense du roman à un autre point de vue encore, et son plaidoyer nous dévoile sa pensée intime sur la raison d'être de la littérature d'imagination et le but qu'elle doit se proposer.

Il est d'autres gens, dit-il, qui reprochent à notre roman

de ne reposer sur aucune base réelle, d'être un simple produit de l'imagination. On le voit, le réalisme a fait son apparition de bonne heure; dès le seizième siècle, il s'est trouvé des critiques qui n'admettaient pas les libres créations de l'imagination du poète, qui demandaient que l'écrivain se bornât à reproduire la réalité, si plate, si triviale qu'elle soit. En répondant à ces critiques, Fischart ne songe pas à invoquer les droits du génie poétique, qu'on ne saurait enchaîner pour toujours à la vulgaire réalité; il se borne à plaider les circonstances atténuantes, en exposant la théorie de l'utilité des poètes qui savent couvrir la morale des fleurs de la poésie et la font ainsi plus facilement accepter: «Celui à qui ce livre ne plaît pas, — Parce qu'il contient des fables, — Celui-là découvre sa sottise — Et montre qu'il ne connaît guère — L'art des poètes, — Qui est un tissu de toute sagesse, — Et prouve qu'il ne sait pas avec quel art, dans les paraboles, — Dans les poèmes, dans les fables, — Les poètes cachent les plus beaux enseignements, — Afin que les gens y goûtent plus volontiers; — Ils les recouvrent d'une bouillie sucrée, — Afin que chacun les avale avec plus de plaisir¹.»

Voilà qui est bien clair: les poètes ne doivent être tolérés qu'à la condition qu'ils «recouvrent d'une bouillie sucrée» de beaux enseignements qui, sans cela, seraient mauvais à avaler. Tout autre emploi de leur talent est condamnable. Ainsi, Fischart relève avec complaisance que, dans le roman d'*Amadis*, le héros est récompensé de sa vertu, et que ses descen-

¹ « *Deszgleichen, welchem nicht gefalt
Dieweil es Fabeln in sich halt,
Der gibt sein unverstand an tag,
Dasz er nicht grosses wissens trag
Umb der Poeten ihre Kunst
Die aller Weisheit ist ein gespunst,
Wie fein sie under den Parabeln,
Und Kunstgedichten, ihren Fabeln,
Die schönsten Lehren süsz verdecken,
Auff dasz die Leut dest lieber schmecken,
Machen ein süsse brü darüber,
Dasz jedermann solchs einnem lieber.* »

(Kurz, *Joh. Fischarts sämtliche Dichtungen*, III, p. 31.)

dants suivent dignement ses traces. Les représentants de l'autorité publique pourront y apprendre que leur devoir est de lutter de toutes leurs forces contre les malfaiteurs, les criminels et les méchants. Puis, se tournant une dernière fois vers les contempteurs du roman, il les adjure de ne pas agir comme l'araignée qui change en poison tout ce qu'elle trouve, mais d'imiter l'abeille qui sait tirer du miel de toutes les fleurs, même des plus vénéneuses.

Telle est, formulée en termes précis et clairs, la poétique de Fischart; ce sont ces doctrines qu'il a toujours mises en pratique. Au surplus, ce serait une erreur de l'en rendre responsable ou de lui en attribuer l'honneur. Ces doctrines étaient admises par presque tous les esprits au seizième siècle. Nous les retrouvons chez bon nombre d'écrivains de l'époque. Ainsi, sans aller chercher plus loin nos exemples, elles sont exposées en termes presque identiques dans la préface que le libraire Feierabend de Francfort, éditeur de l'*Amadis* allemand, mit en tête du premier livre du roman, et le traducteur du premier livre lui-même les reprend dans son avant-propos.

Bien que la part de Fischart dans la publication de l'*Amadis* soit des plus modestes (on ne sait même pas s'il a traduit lui-même le sixième livre pour lequel il a écrit la préface que nous avons analysée plus haut), l'entreprise du libraire Feierabend mérite que nous nous y arrêtions quelque peu. Elle montre en effet d'une manière évidente de quelle faveur, dès cette époque, la littérature française jouissait en Allemagne, surtout dans les classes les plus élevées de la société. Car nous pouvons considérer ici l'*Amadis des Gaules* comme une œuvre française, vu que jamais aucun des traducteurs allemands ne remonta à l'original espagnol, mais que tous se contentèrent de rendre en allemand la version d'Herberay des Essarts et de ses continuateurs. On sait d'ailleurs que les quatorze premiers livres du texte français sont seuls traduits plus ou moins fidèlement de l'espagnol, tandis que les livres XV à XXIV sont l'œuvre de prétendus traducteurs, qui en réalité puisaient simplement dans leur imagination. Or ces dix derniers livres furent traités par les traducteurs allemands

avec tout autant de respect que les quatorze premiers. Le seul changement qu'ils y apportèrent fut la suppression de quelques scènes qui auraient paru trop licencieuses au public allemand; et encore, trouve-t-on la trace de scrupules de ce genre aussi bien dans les premiers livres que dans les derniers. En lisant l'*Amadis*, le public lettré en Allemagne ne crut donc pas lire un auteur espagnol, mais un ouvrage français, et bien certainement la vogue que la version d'Herberay avait obtenue à la cour de François I^{er} fut pour beaucoup dans le succès qu'eut en Allemagne la traduction éditée par Feierabend. Les hautes classes de la société suivaient dès lors les inspirations du goût français. Aussi bien n'est-ce pas Feierabend, simple libraire de Francfort, sans doute hors d'état d'apprécier toutes les délicatesses de cette œuvre aristocratique, qui avait été le promoteur de l'entreprise. Le mérite en revenait à un bien plus grand personnage, au duc Christophe de Wurtemberg en personne. Nous avons déjà fait allusion à ce fait caractéristique, que le duc envoya à Paris un de ses familiers, dans le seul but d'apprendre assez de français pour pouvoir traduire l'*Amadis* dont des Essarts venait de publier les huit premiers livres¹. Malheureusement, la mort vint couper court aux beaux projets du duc et l'entreprise menaçait de périr, avant même d'être entrée dans la période d'exécution, quand Feierabend la prit en main. La publication commencée en 1569 fut terminée en 1594, avec le vingt-quatrième et dernier livre; les divers livres furent distribués entre différents traducteurs, lesquels n'ont signé que par des initiales, de sorte que leurs noms sont restés inconnus. Toutefois, si les initiales sont bien celles des véritables noms des traducteurs, on peut en conclure qu'un grand nombre d'entre eux appartenaient à la noblesse. Ce qui montre bien d'ailleurs l'intérêt que prirent à cette traduction non seulement la cour de Wurtemberg, mais les autres cours d'Allemagne, c'est que les

¹ Sigismond Feierabend le dit expressément dans la dédicace du quatrième livre de l'*Amadis*: «*Die weil...* etc. *.. hat er* (le duc Christophe) *desz wegen einen in Franckreich abgeordnet, die Sprach eigentlich zu lernen, hernach solchs buch desto fleissiger zu verdolmetschen und in Truck zu geben*» etc. (A. von Keller, *Amadis*, p. 461.)

différents livres furent dédiés à diverses princesses allemandes, qui acceptèrent la dédicace avec le plus grand empressement.

II.

Un autre roman, *Ismenius et Ismène ou un exemple d'amour constant*¹, fournit à Fischart l'occasion de développer ses idées sur le rôle de l'amour dans la littérature. Il les mit aussi sous la forme d'une préface, ou plus exactement d'une *Instruction et explication indispensables pour la lecture de la charmante histoire de l'amour constant d'Isménus et d'Ismène, ce qu'on peut y apprendre et comment on reconnaît le gouvernement de l'amour*². Comme l'*Amadis*, ce roman n'était qu'une traduction, et une traduction faite sur une autre traduction, car, du titre même, il semble résulter que l'auteur de la version allemande, Jean Christophe Becker ou Artopœus, avait sous les yeux, non le texte grec original, mais la traduction italienne de Lelio Carani³. Il est certain d'autre part que Fischart ne collabora en rien à la traduction elle-même, car le nom de Becker ou Artopœus était celui d'un auteur strasbourgeois qui paraît dans l'histoire littéraire du temps, et il ne faut pas le confondre avec les nombreux pseudonymes de Fischart.

L'original avait pour auteur un certain Eustathe⁴ le philosophe. C'était sans doute un grand dignitaire de l'église byzantine. On ne sait pas exactement quand il a vécu, mais

¹ « *Ismenius oder ein Vorbild stäter Liebe, das ist, die Histori von der stäten Liebe desz Jünglings Ismenij und der Jungfrauen Ismene gegen-einander* » etc.

² « *Ein nohtwendige Anweisung und vorbericht in lesung folgender lieblicher Histori von stäter lieb des Ismenij und der Ismene, was daraus zu lehrnen, und wie das regiment der Liebe zuerkennen.* »

³ « ...Erstlich durch Eustachium Philosophum in Griechischer Sprach beschriben, nachmals durch Lelium Carani in Italiano transferiert, jetzt aber von Joh. Christ. Artopœo, genandt Wolckenstern in Teutsch gefertigt. »

⁴ Et non Eustache, comme le titre de l'édition allemande le nomme,

on pense que son roman fut composé vers le onzième siècle, sous les Comnènes ¹.

La pièce de vers que Fischart a écrite pour servir d'introduction à cette « aimable histoire d'Isménios et d'Ismène » ne contribue guère à sa gloire : les idées sont plates et l'expression faible et souvent triviale. C'est évidemment une œuvre faite sur commande pour obliger son beau-frère Jobin. Voici le résumé de ses développements : sans doute, l'amour est chose futile et frivole, il fait commettre mainte folie et mainte sottise, mais pourtant il ne faut pas condamner en bloc tous les livres qui prennent l'amour pour thème. Quand il conduit au mariage, l'amour n'a rien de répréhensible ; quand au contraire il n'a en vue que la satisfaction des sens, il faut le mépriser et le condamner. Mais dans ce cas, la punition ne se fait pas attendre. C'est ainsi que les héros du roman ont à traverser les plus rudes épreuves, comme expiation de leur désobéissance envers leurs parents. Fischart nous donne ensuite un résumé des aventures des deux amants d'où il résulte que, ou bien le traducteur ne s'est pas attaché scrupuleusement à l'original, ou bien que Fischart n'avait pas un souvenir très précis du roman qu'il analysait. Il nous dit en effet que les deux amants furent jetés à la mer, mais que « contrairement à tout ce qui arrive d'ordinaire, ils furent conservés tous deux dans les flots² ». Or, chez l'auteur grec, la jeune fille seule est jetée à la mer par des matelots, comme victime expiatoire pendant une tempête, tandis qu'ils déposent son amant sur la côte où il est fait prisonnier par des brigands éthiopiens. De tous ces malheurs, continue Fischart, le lecteur sage tirera l'enseignement qu'il faut

¹ Voyez E. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 522 à 527.

² « So laszt sie nicht ungstraffet Gott,
Sonder schickt ihn ein grosse noht
Zu Meer, dász man sie werffen thut
Auszm schiff für unrecht fertig gut...
Baten derhalben umb genad,
Die ihn dann widerfehret auch,
Dász sie ohn allen gmeinen brauch
Im Meer erhalten werden beid. » (Kurz, III, p. 43-44.)

savoir résister aux désirs de la chair et ne pas céder aux attraites de la volupté. « Voyez, c'est ainsi que l'amour est éprouvé—Et, avant de devenir pur, est d'abord souillé, — Et c'est ainsi que l'amour est mis à l'épreuve, — Pour savoir s'il est solide, comme il convient¹. » Il conclut par une exhortation à la patience et au repentir : « C'est pourquoi, ne désespère dans aucun malheur. — Qui sait ce qu'apportera demain ? — Quand le danger est au plus haut point, — Le bonheur est le plus proche ; — Quand on se repose en Dieu seul, — Il frappe, il est vrai, mais ne tue pas, — Et celui qui reconnaît son crime, — Dieu est tout disposé à lui tendre la main². » Par malheur, ces idées sont longuement délayées, laissées et reprises, selon la déplorable habitude de Fischart. Toute la dernière partie rappelle d'une manière frappante les développements de l'*Introduction à l'Amadis*. Ici aussi, nous trouvons cette idée que, du plus mauvais livre, on peut tirer quelque profit ; ici encore, l'auteur compare avec une araignée le lecteur qui, dans les livres, ne prend que ce qui est mauvais et laisse ce qui est bon.

Mais quel était donc ce roman, pour que celui-là même qui était chargé de le présenter au public en fit un éloge si conditionnel, et en parlât d'un ton presque honteux ? A vrai dire, l'œuvre ne méritait pas mieux, car c'est une composition des plus médiocres, une de ces plates imitations des romans de Xénophon d'Éphèse, d'Apollonius de Tyr, d'Héliodore, d'Achille Tatius, que le Bas-Empire vit naître en assez grand nombre : Hysménios d'Eurycomis est envoyé à Aulicomis en

¹ « Secht, also wird die Lieb geübt
Und, ehe sie klar wird, vor betrübt,
Und also wird die Lieb probiert,
Ob sie sey fest, wie sichs gebürt. » (Kurz, III, p. 44.)

² « Darumb in keinem leid verzag,
Wer weisz was bringt der mornig Tag ?
Wann die gfärlichkeit ist am höchsten,
So ist das glück am aller nächsten ;
Wann man allein auf Gott besteht,
So schlächt er wol, jedoch nicht tödt ;
Und wer sein ubelthat erkennt,
Dem reicheit Gott bereit die händ. » (Ibid.)

qualité de héraut aux fêtes de Jupiter. Hysmène, fille de l'ami de la famille qui lui offre l'hospitalité, est tellement éblouie par le luxe et l'éclat dont est environné le jeune homme, quand, dans un char triomphal, il va à la tête de toute la population offrir un sacrifice au dieu, qu'elle conçoit pour lui un violent amour. Elle est déjà fiancée à un autre, mais cette considération ne la gêne guère. Elle emploie tous les moyens pour faire connaître ses sentiments à Hysménius, et l'auteur nous décrit avec soin les caresses indécentes qu'elle lui fait. Le jeune homme n'attend plus qu'une occasion favorable pour enlever Hysmène. Une visite faite par toute la famille de son amante à Eurycomis la lui fournit. Il s'embarque avec la jeune fille sur un navire qui passe ; peu après, une tempête éclate. C'est ici que se place l'épisode de la terreur furieuse des matelots qui jettent Hysmène à la mer. Hysménius, de son côté, est abandonné sur la côte, comme nous l'avons dit plus haut, et tombe entre les mains de brigands éthiopiens. Des soldats l'enlèvent aux brigands et le vendent comme esclave. Il arrive avec son maître à Artycomis et y retrouve Hysmène qui, sauvée par miracle, a aussi été réduite en esclavage. Suivant une règle constante de la poétique du genre, Hysménius résiste vertueusement à toutes les propositions de la femme de son maître, ainsi qu'à celles de la femme du maître d'Hysmène. Les parents des deux jeunes gens les rencontrent à Daphnépolis où ils étaient venus consulter l'oracle d'Apollon. A la prière du prêtre, les deux amants sont remis en liberté et, après qu'Hysmène est sortie victorieuse d'une épreuve qui démontre qu'elle est toujours restée chaste et vertueuse, on célèbre leur mariage.

Comme le fait remarquer un critique autorisé, M. Rohde, ce roman tout entier n'est qu'une imitation de *L'histoire de Leucippe et de Clitophron* d'Achille Tatius, et une imitation fort maladroite. Le récit est d'une monotonie extraordinaire : les mêmes situations se répètent jusqu'à trois ou quatre fois. Nulle constance dans les caractères. L'amour des deux héros est un singulier mélange de la licence la plus grossière et de la galanterie la plus raffinée. Le style enfin est à la fois plat et prétentieux,

Voilà des raisons plus que suffisantes pour justifier les scrupules du pauvre Fischart, obligé de chercher à intéresser le public en faveur d'un livre si peu recommandable. Certes, son embarras est fort naturel et l'on conçoit bien qu'il se contente de plaider les circonstances atténuantes. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est singulier d'entendre l'avocat, pour excuser les passages licencieux du récit et les familiarités trop peu voilées des deux personnages principaux, alléguer cette raison, qu'après tout le mal n'est pas grand, puisque tout finit par un mariage.

En somme, la poétique de Fischart, telle qu'elle ressort des préfaces de l'*Amadis* et de l'*Isménius*, peut se résumer de la manière suivante : Que l'écrivain ait toujours en vue l'enseignement de quelque vérité morale, qu'il mette sa plume au service du bien et de la vertu, soit en racontant de beaux traits, soit en flagellant le vice par l'ironie et la satire, soit encore en faisant des leçons de morale sous le voile d'une ingénieuse fiction. Que d'autre part, s'il dépeint la passion de l'amour, il ne s'attache pas à un amour purement sensuel qui n'a pour but que la volupté, mais qu'il représente une passion honnête qui deviendra le fondement solide du bonheur domestique. L'on reconnaît bien là d'avance le législateur de la morale conjugale, l'écrivain qui, dans le *Gargantua*, consacrera un long chapitre à parler du mariage de son héros et à dissertar sur le mariage en général, qui, traduisant Plutarque, ne craindra pas, en dépit de son admiration pour le « très savant philosophe », de relever énergiquement la différence entre la morale payenne et la morale chrétienne, et de condamner avec indignation les accommodements avec la fidélité conjugale qu'admettait de la meilleure foi du monde le moraliste ancien.

Ces idées sur le rôle de la littérature peuvent nous faire préjuger les théories esthétiques de Fischart. Car la littérature n'est qu'une forme particulière de l'art, et si l'écrivain doit mettre sa gloire à travailler au progrès moral de ses semblables, ne sera-ce pas le devoir strict du peintre et du sculpteur de se proposer le même idéal ? Et qu'on nous entende bien ici : il ne s'agira pas de cette impression émi-

nemment bienfaisante et morale que donne la contemplation de tout vrai chef-d'œuvre de l'art : chaque grand artiste est moraliste en ce sens. De même qu'en littérature on aura prôné la fable, l'apologue, le conte moral, comme les formes les plus élevées de l'art d'écrire, de même le peintre et le sculpteur seront condamnés à représenter des traits vertueux, des scènes édifiantes, ou, ce qui est bien plus dangereux encore, ils devront dépenser tout leur talent à la composition d'œuvres allégoriques consacrées à glorifier la vertu. Qui ne voit combien de pareilles restrictions seraient nécessairement fatales à l'art ? Qui ne se rend compte qu'un esprit aussi étroit est incompatible avec la recherche désintéressée du beau, qu'à vouloir imposer au peintre, au sculpteur, voire au musicien de telles entraves, on aboutirait à la servitude du génie. Mettre Pégase sous le joug, c'est une pensée qui est déjà venue à maint moraliste : d'un coup d'aile, il eût enlevé le chariot lent de la morale ; mais par malheur, Pégase n'a pas l'esprit bien fait : il regimbe contre le joug et, sitôt qu'on l'a attelé au char fatal, c'en est fait de sa vigueur et de ses sublimes envolées. Triste, morne, découragé, il ne vaut même plus la plus médiocre haridelle, et le char, loin d'avancer avec une vitesse triomphante, marche plus lentement que jamais. Ces conséquences, il semble que Fischart ne les a pas mesurées, ou du moins qu'il ne s'en est pas suffisamment rendu compte. Et pourtant, il n'était pas un de ces écrivains confinés dans leur spécialité littéraire, qui ne voient et ne connaissent rien au delà. Bien au contraire, toutes les formes de l'art lui étaient familières : il s'intéressait à la musique comme aux arts plastiques : s'il ne maniait ni le pinceau ni l'ébauchoir, en revanche il comprenait parfaitement quel rôle considérable la peinture, la sculpture et les autres arts ont joué et jouent encore dans la civilisation. Pour la musique, il semble avoir été plus compétent encore. Il est d'autant plus déplorable qu'il ait cru devoir imposer à l'imagination des artistes des entraves aussi lourdes et aussi incommodes. Mais quelles sont au fond les théories esthétiques de Fischart et quand a-t-il trouvé l'occasion de les exposer ?

En 1572, le beau-frère de Fischart, Jobin, avait fait paraître un recueil de morceaux de musique pour le luth, empruntés à divers compositeurs français, allemands, italiens, « et arrangés suivant la tablature allemande à l'usage de ceux qui ne connaissent pas la tablature étrangère ». Fischart, son factotum littéraire, fut chargé d'écrire l'introduction : *Un gentil éloge du luth* (*Ein artliches Lob der Lauten*) — tel fut le titre que Fischart donna à sa préface — ne pouvait être qu'un éloge enthousiaste de la musique. Dans notre étude sur le *Gargantua*, nous avons vu quelle importance Fischart a accordée dans l'éducation de son héros au chant et à la musique, quel développement il a donné sur ce point au programme de Rabelais. Mais peut-être ne faut-il voir dans ce passage qu'une de ces amplifications qu'il a introduites en si grand nombre dans le texte qu'il adaptait. Cependant, mainte autre fois, Fischart exprime son goût très vif pour la musique. Dans la préface du *Gargantua*, par exemple, il vient à parler de la musique et s'écrie : « Qu'est-ce que la musique, si ce n'est la joie exprimée par des sons¹ ? » Dans le *Livret de consolation pour les gouteux*, il reprend la même idée sous une forme différente : « Car la musique nous est donnée — Pour égayer la vie de l'homme ; — C'est pourquoi on doit plutôt l'invoquer — Dans la tristesse que dans la joie². » Dans le *Gentil éloge du luth*, nous ne nous étonnerons pas de voir notre auteur aller du premier coup aux limites extrêmes de l'enthousiasme, et prêter à son art favori toutes les qualités qui peuvent le rendre utile ou agréable. Il célèbre la musique « Parce qu'elle rend les hommes bienveillants, — Les dispose à l'amitié, à la décence, à l'humilité ; — Parce qu'elle rend doux les cœurs sauvages, — Qu'elle adoucit la colère et

¹ « Was ist aber die Music als ein klingend Frewd ? » — *Kloster*, VIII, p. 14.

² « Dan die Musik ist darum geben,
Das sie erquick des Menschen leben :
Derhalb soll man sie eh beschaiden
Zu Taurigkait als zu den Fräuden. »

(*Kloster*, X, p. 670-71.)

toute mauvaise humeur¹. » Il la compare au soleil de mars qui réjouit « le feuillage des arbres et les petites herbes et même les gens ». De même, aussitôt que les hommes entendent la musique, « Aussitôt chez eux est exalté — Leur caractère et toute vertu². » Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant l'éloge de la musique, que la faculté qui lui est attribuée par Fischart, d'encourager la vertu. Et qu'on n'aille pas croire que, par vertu, il entend simplement cet adoucissement des mœurs, cette détente des passions violentes que la sagesse populaire elle-même attribue à l'influence de la musique; non, il est fermement persuadé que l'harmonie du chant et des instruments prédispose l'âme aux grandes et bonnes actions, la rend insensible aux appas du vice et des basses voluptés. Comment cet effet se produit-il? Fischart ne l'a pas expliqué bien clairement. Il se contente d'affirmer que la musique suscite la vertu et encourage les bonnes mœurs.

Il attribue ces heureux effets surtout « aux motets, aux pièces utiles des poètes » (sans doute des allégories ou des poèmes didactiques), « aux psaumes qui aujourd'hui sont en vogue, aux chansons honnêtes et aux bons chants³ ». Il conseille, pour atteindre sûrement ces résultats, d'imiter l'exemple des anciens, qui chantaient, en s'accompagnant de la lyre, « Un récit plein de bravoure — Ou un utile poème

¹ « Dasz sie die Menschen machet gütig,
Fein freundtlich, sittig und demüttig,...
Und macht die wilden Hertzen mildt,
Den Zorn und all unwillen stillt. » (Kurtz, III, p. 9.)

² « Das, gleich wie von der Mertzten sunn
All Laub und Grasz, all Bäum auf Erden,
Ja auch die leüt erquicket werden,
Also sobald jr lieblich gthön
Die gmüter mercken und verstehn,
So würd bey jn erreget gleich
Ihr art, und was ist Thugentreich. » (Kurtz, III, p. 9.)

³ « Fürnemlich so man braucht dasselb (le luth)
Zu künstlich stücken und muteten,
Zu nützlich gdichten von Poeten,
Zu Psalmen so heüt seind im gang,
Zu Erbarm lied, zu guttem gsang. » (Ibid., p. 19.)

didactique — ...Afin que l'homme, grâce à un doux son, — Tire de l'utilité des paroles chantées. — Car c'est ainsi qu'il faut faire le mélange, — Fondre le son avec les paroles et les chants, — Pour que l'un soutienne bien l'autre — Et trouve un plus facile accès dans les cœurs¹. » On le voit, il ne s'agit pas seulement du chant d'église, de la chanson patriotique ou guerrière; le poème didactique est nommé en toutes lettres, et la musique qui lui sert d'accompagnement est surtout destinée à mieux imprimer dans la mémoire les préceptes du poète. Quoique nuageuse, la pensée est au fond la même que dans la préface de l'*Amadis* et de l'*Isménius*. La musique, comme le roman, comme la littérature en général, doit être mise au service de la morale; c'est là sa raison d'être, la justification de l'influence énorme qu'elle a sur le cœur et les sentiments de l'homme. Fischart est d'ailleurs fort sobre de preuves à l'appui de sa thèse; il ne cite même qu'un seul exemple pour démontrer que la musique est, à l'occasion, l'un des plus fermes soutiens de la morale: c'est celui de Clytemnestre qui, dit-il, resta fidèle au souvenir d'Agamemnon aussi longtemps que l'aède, laissé auprès d'elle par son époux, la maintint par ses chants dans la bonne voie. Mais quand Égisthe, qui s'était aperçu de l'influence du ménestrel sur l'esprit de la reine, eut pris le parti de le faire assassiner, rien ne retint plus Clytemnestre sur la pente du vice.

Les divers points que nous avons essayé de mettre en lumière ici ne sont pas réunis en un corps de doctrine. Ils sont épars çà et là dans une pièce de plus de sept cents vers, dont le sujet propre est un éloge du luth, mélange bizarre de souvenirs mythologiques et de discussions étymologiques d'une longueur vraiment désespérante.

¹ « Und sungen drein ein dapffer Gschicht
Oder ein nützlich Lehr gedicht
Darmit der Mensch mit süssem Klang
Nutz schöpffet aus der wort gesang
Dann also musz man es vermāngen,
Den klang mit worten und gesāngen,
Auff das eins helff dem andern fein,
Und gang den leüten süsser ein. » (Kurz, III, p. 20.)

Sa philosophie des arts du dessin, si nous pouvons employer ici ce terme un peu ambitieux, Fischart l'a résumée dans la préface des *Nouvelles images artistiques d'histoires tirées de la Bible, gravées par Tobie Stimmer et ornées de gentilles rimes par J. F. G. M., pour servir au pieux délassement des cœurs dévôts*¹. Bien des gens, dit Fischart, ont écrit l'éloge des arts, et c'est choisir un thème un peu rebattu que d'en parler encore. Mais il est un point que les panégyristes des arts ont laissé dans l'ombre, c'est leur utilité. Nous l'avons vu précédemment célébrer l'utilité de la littérature et de la musique; maintenant il va nous parler de la peinture au même point de vue. Bien entendu, « utilité », chez lui, signifie « enseignement moral ». Pour prouver l'utilité des arts, il ne croit pas pouvoir faire mieux que d'insérer « une pièce de vers qu'il avait composée à une autre occasion, mais qu'il considère comme parfaitement appropriée au but qu'il se propose ». L'aveu est candide et charmant. Fischart, obligé de vivre du produit de sa plume, avait en réserve des pièces en vers ou en prose sur divers sujets qui lui tenaient à cœur, et, quand l'occasion s'en présentait, il tirait sa prose ou ses vers de ses cartons, et les insérait dans quelque ouvrage qu'on lui commandait. Mais ce que nous voulons surtout retenir, c'est que cette pièce a été composée à loisir, en dehors de toute préoccupation de librairie; nous pouvons donc admettre qu'elle résume bien la doctrine de Fischart, qu'elle rend ses idées sur l'art et le but que l'art doit se proposer mieux et plus fidèlement que les développements en prose dont il l'a fait suivre et où sa pensée s'égare en d'autres sentiers.

Il ne suffit pas, dit Fischart, que les œuvres d'art plaisent; il faut encore qu'elles instruisent : elles peuvent plaire à un enfant ou même à des animaux; elles ne peuvent instruire que des êtres raisonnables. Un sage ne se soucie pas de tours de force qui prouvent seulement l'habileté de la main de l'artiste. Ces tours de force, Fischart nous en donne des exemples

¹ « *Neue künstliche Figuren Biblischer Historien, gründlich von Tobia Stimmer gerissen : Und zu Gotsfürchtiger ergetzung andächtiger Hertzen mit ertigen Reimen begriffen durch J. F. G. M. — Zu Basel bei Thoma Gwarin Anno MDLXXVI.* »

empruntés à l'antiquité et aux temps modernes. Il n'accorde qu'une assez médiocre estime à l'adresse purement manuelle de certains peintres qui excellent à faire illusion au spectateur. Sans doute, dit-il, le sage trouve plaisir à voir des peintures bien réussies, mais ce qu'il cherche avant tout, c'est un enseignement. Le moyen pour le peintre de satisfaire ce vœu, on le devine aisément. Ce sera d'abord de représenter de beaux traits historiques, tirés surtout de l'histoire sacrée; puis il devra étudier la poésie et la philosophie et leur emprunter des sujets didactiques et allégoriques. Ces études auront encore l'avantage de former l'esprit de l'artiste et d'aiguiser son intelligence. A ce propos, Fischart rappelle que le peintre ancien Pamphyle exigeait que ses élèves eussent étudié la géométrie, l'arithmétique et la poésie. Mais ce qui lui tient évidemment bien plus à cœur que les connaissances générales qu'il exige du peintre, c'est le choix des sujets: beaux traits historiques et allégories poétiques ou philosophiques, voilà les deux sources où l'artiste, à son sens, doit chercher ses inspirations¹. Le cercle, on le voit, est assez étroit, et plus d'un grand peintre se sentirait mal à l'aise si son génie était condamné à n'en pas sortir. Que devient dans ce système la pure recherche du beau, le culte des belles formes qui est la vie même de l'art? Fischart ne le dit pas, et sans doute la question ne l'intéresse guère. Ce qu'il a en vue, ce n'est pas de chercher à quelles conditions l'art atteindra son développement le plus complet; c'est de recruter des auxiliaires pour la morale. Poésie, musique, peinture, toutes

¹ «...Und nicht allain der augen plick,
Sonder das herz erquick und schik,
Welchs dan es (la peinture) sehr leichtlich kan,
Wan es sein künstlichait legt an,
An die hailig Historisch geschicht,
Nutzlich exempel und gedicht,
Poetisch fünd, gmalt Poesi,
Lehrbild und gmalt Philosophi,
Welches zwar solche Sachen sint,
Das je meh man nachsinnt und gründ,
Je meh sie schärffen den verstand,
Und machen die sach basz bekant.» (Kurz, II, p. 278.)

trois sont obligées de s'enrôler sous la même bannière, quelque funeste que puisse être pour leur développement propre leur obéissance à un mot d'ordre venu du dehors.

Cependant, Fischart ne méconnaît nullement le rôle important que les arts jouent dans la civilisation. Reprenant la forme prosaïque, il célèbre leur renaissance qui a marqué la fin de la barbarie. Mais le brillant tableau qu'il nous trace du développement des beaux-arts au seizième siècle n'est pour Fischart qu'un hors-d'œuvre, une occasion de montrer sa science historique, de tirer parti des connaissances qu'il a acquises dans ses nombreux voyages, de nous rappeler, par exemple, qu'il a vu à la Tour de Londres la galerie du roi d'Angleterre. Il a hâte de revenir à son sujet propre, qui est l'utilité morale des œuvres d'art.

A son sens, le but que doit se proposer l'artiste, d'inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice, sera rempli le plus complètement et le mieux, si le peintre ou le dessinateur consacre son talent à illustrer des histoires tirées de la Bible, afin de les rendre plus attrayantes : « Car, si la sentence est vraie, que la peinture tourne et incline l'esprit vers ce qu'elle représente et montre, ces images bibliques éveilleront certainement de saintes pensées, puisqu'elles représentent des actions saintes¹. » Confiance naïve, mais touchante. Si Fischart restreint à l'excès le champ d'action de l'artiste, du moins il ne rabaisse pas l'art au rôle d'un simple instrument de plaisir. Il a de l'influence des beaux-arts sur les esprits et sur les cœurs une très haute idée. Il accorde la plus grande importance aux impressions bonnes ou mauvaises qu'ils peuvent produire. Qu'importe qu'on ait fait parfois un mauvais usage de l'art? La dignité de l'art lui-même ne s'en trouve pas diminuée; comme dit saint Paul, tout est pur pour qui a le cœur pur. Ainsi, l'art n'est pas responsable de ce qu'un moine et un prélat se sont scandalisés de voir des

¹ « *Dan so der spruch war, das Das gmäl ain gmüt bewegt und naigt zu dem was es einhält und zaigt, so werden gewislich dise Biblische Figuren hailige gedanken erwecken, diweil sie gaistliche händel vorstellen.* » (Kurz, II, p. 281-82.)

images de saintes trop peu vêtues¹. Fischart corrige ce que cette manière de voir pourrait avoir de choquant pour certaines âmes timorées, en rappelant avec saint Augustin qu'une œuvre d'art peut nuire parce qu'elle ne se trouve pas à la place qui lui convient, parce qu'elle distrairait l'homme de pensées plus sérieuses. C'est en même temps une occasion de condamner les usages de l'Église catholique qui orne les édifices religieux de peintures et de statues.

Cette préface constitue la seule partie intéressante de tout l'ouvrage. Le texte en vers que Fischart a mis sous les gravures de Stimmer est très faible; chacune des légendes est une paraphrase en cinq lignes rimées du passage de l'Écriture qui a inspiré le graveur; d'ordinaire, le cinquième vers renferme un proverbe ou une maxime.

Fischart semble avoir eu conscience de la médiocrité de son œuvre, et, sans doute pour s'en excuser, il nous raconte naïvement comment il s'est chargé de ce travail: «j'ai entrepris cet ouvrage, dit-il, par suite de cette circonstance aussi, que j'habitais chez mon beau-frère (Jobin) pendant le temps qu'on l'imprimait et, par suite, je ne pouvais ni ne devais m'y refuser².» La plume de l'homme de lettres besogneux était chargée de payer l'hospitalité que lui offrait son beau-frère. Fischart croyait à ce moment ne faire que passer par Strasbourg; en réalité, il s'y établit, on ne sait par quel enchaînement de circonstances, et son séjour se prolongea cinq ans, jusqu'en 1581. Il ne quitta Strasbourg que pour fuir l'intolérance luthérienne triomphante.

Trois ans auparavant, (1573) Fischart avait déjà eu l'occasion de montrer que l'histoire et la théorie des arts du dessin ne lui étaient pas inconnues. C'était dans la dédicace d'une biographie des vingt-huit papes qui avaient occupé le trône de saint Pierre depuis 1378, publiée par Jobin sous le titre de : *Accurate effigies pontificum maximorum numero XXVIII ab*

¹ Voyez dans la *Ruche romaine*, 1581, p. 145^b et 146^a des allusions plus explicites à ce même fait.

² « *Welchs ich jm... auch gelegenheit halben, das ich on dis die Zeit uber, als sie getruckt worden, bei meim Schwager mich hülte, nicht hab wägen können noch sollen.* » (Kurz, II, p. 284.)

anno Christi MCCCCLXXVIII ad ætatem usque nostram præsentium, etc. Cette entreprise de librairie était extraordinaire à plus d'un point de vue. Tout d'abord, il était singulier, à cette époque de passions religieuses violentes et exclusives, que l'éditeur de tant de pamphlets dirigés contre les catholiques, zélé protestant lui-même, publiât des biographies fort élogieuses de souverains pontifes dont plusieurs s'étaient signalés par leur intolérante cruauté. Plus singulière encore était la manière dont l'entreprise avait été menée. Cette biographie illustrée des papes avait été éditée d'abord en Italie, et les portraits des souverains pontifes étaient de belles gravures sur cuivre. Jobin, qui pensa faire une bonne affaire à peu de frais, acheta un exemplaire de l'ouvrage original, fit faire par Tobie Stimmer des copies sur bois des gravures qui ornaient le texte, joignit aux notices biographiques en latin une traduction allemande à l'usage des lecteurs peu lettrés et, avec la conscience la plus tranquille, publia l'ouvrage sous son propre nom. Voilà ce qu'était en l'an de grâce 1577 le respect de la propriété littéraire et artistique. Jobin profita même de la circonstance pour se faire bien venir d'un prélat catholique, grand seigneur temporel en même temps que spirituel, l'évêque Melchior de Bâle. Ce fut à Melchior qu'il dédia l'ouvrage; ou plutôt, il signa la dédicace qui est indubitablement de la main de Fischart.

Dans cette dédicace, il était malaisé de parler du texte de l'ouvrage, de ces malencontreuses biographies de papes. Un éloge des souverains pontifes dont il était question dans ces *Accurate effigies* eût paru peu sincère dans la bouche d'un protestant; d'autre part, il eût été fort maladroit de faire de la polémique religieuse en s'adressant à un grand dignitaire de l'Église, dont Fischart comme Jobin voulait gagner les bonnes grâces. Le plus embarrassant était que les Bâlois, avec qui Fischart et son beau-frère étaient en relations constantes d'affaires et d'amitié, étaient protestants. Fort prudemment, notre écrivain se rabattit sur la question artistique, terrain neutre où pouvaient se rencontrer catholiques et protestants. Bâle était à cette époque l'un des principaux centres de l'école allemande; il suffira de rappeler ici que Holbein y est

né et y a exécuté quelques-uns de ses principaux chefs-d'œuvre, pour faire comprendre quel intérêt éveillait dans cette ville intelligente et éclairée tout ce qui avait trait à l'art. Afin de se faire bien venir des Bâlois, et de faire oublier à ces protestants convaincus que l'ouvrage, après tout, était consacré à l'éloge des ennemis de leur religion, Fischart détourna leur attention des querelles religieuses et rompit une lance en faveur de l'art allemand contre la peinture italienne. C'était le meilleur moyen de plaire à la fois au prélat catholique et aux ouailles qui avaient abandonné son bercail. Vasari avait soutenu la prééminence de l'école italienne. C'est contre lui que Fischart tourna sa polémique. Il commence par rappeler que, dans l'antiquité, les Chaldéens, les Assyriens, les Égyptiens disputaient aux Grecs l'honneur d'avoir inventé la peinture. Dans les temps modernes, un débat analogue s'est élevé, dit-il, entre trois nations considérables, les Allemands, les Italiens et les Français, qui les uns et les autres revendiquent la gloire d'avoir porté la peinture à son plus haut point de perfection. C'est ainsi que Vasari vient de publier un ouvrage dans lequel il affirme la supériorité des peintres italiens. Fischart s'inscrit en faux contre une opinion aussi exclusive : « Il n'est pas de peuple, pourvu qu'il ne vive pas trop à la manière des cyclopes, des cannibales et des barbares, à qui les faveurs et les dons de Dieu aient été refusés et retirés, à la condition cependant qu'il s'y intéresse sérieusement et les exerce constamment ¹. » Il est donc absurde de revendiquer pour telle ou telle nation le monopole du culte des beaux-arts. D'ailleurs, Vasari lui-même est obligé de reconnaître que, dès le treizième siècle, il y a eu en Allemagne des artistes de talent; les empereurs en ont emmené avec eux dans leurs expéditions en Italie; c'est un Allemand, nommé Guillaume, qui, vers 1333, a fait faire les premiers progrès à l'architecture; un pèlerin allemand a

¹ « Dann... keinem Volck, so nicht gar Cyclopisch, Canibalsch und barbarisch lebet, die Gnaden und Gaben Gottes seind verkürtzet und abgeschlagen, wa man sich allein derselbigen mit ernst annimmet, auch die in stäte übung richtet. » — Préface des *Accuratæ effigies*; Wackernagel, *Johann Fischart*, 2^e édition, 1874, p. 151.

introduit en Italie l'art de la peinture sur verre ; c'est encore un Allemand, Jean de Eick, qui a inventé les couleurs à l'huile. Tous ces points, Vasari est obligé de les accorder. De plus, la gravure sur bois a été illustrée d'abord par Martin Schoen, puis par Albert Durer qui a suscité toute une pléiade de disciples. Fischart en cite un grand nombre, parmi lesquels il relève les noms de Jean Holbein et de Tobie Stimmer, qui ont su le mieux garder les qualités de l'école allemande, tandis que beaucoup d'autres se sont laissé séduire par l'imitation de l'art italien. Si Fischart place ainsi Stimmer à côté d'un génie comme Holbein, il ne faut voir là évidemment qu'une complaisance pour un ami commun de l'auteur de la préface et de l'éditeur. On ne peut pas admettre qu'il n'ait pas su faire la différence entre un artiste consciencieux, mais médiocre, et un génie de premier ordre.

De tous ces faits, Fischart conclut que les Allemands auraient le droit de réclamer pour eux le titre de rénovateurs de l'art ; mais ils ne sont pas assez exclusifs ni assez injustes pour refuser de reconnaître les mérites des autres nations. Du reste, dit-il en terminant, à quoi bon insister sur ces questions sur lesquelles un membre de la plus haute noblesse allemande, un homme instruit comme l'évêque de Bâle s'est depuis longtemps fait une opinion. Il suffit que le public sache que ces idées sont patronnées par l'évêque Melchior et qu'ainsi il les accepte plus aisément. Ces flatteries ne devaient certes pas sembler moins douces au prince de l'Église, pour sortir de la bouche d'un protestant.

A la suite de cette dédicace en allemand, vient une nouvelle dédicace en vers latins, signée également par Jobin, laquelle renferme un éloge de l'évêque, de ses vertus et de sa douceur. Jobin termine en rappelant à Melchior que lui-même est né sur le territoire de l'évêché de Bâle, et le prie de recevoir cette dédicace avec sa bienveillance habituelle.

L'ouvrage lui-même n'a pas la moindre valeur littéraire : chacune des gravures est accompagnée d'une notice biographique en latin et en allemand. Trois pages sont consacrées à chaque pontife : la première donne son portrait en médaillon, entouré d'un cadre formé de divers motifs décoratifs. La

seconde page donne le texte latin, la troisième le texte allemand. Les notices consacrées à chaque pape sont de sèches biographies indiquant les grades et dignités des souverains pontifes avant leur exaltation, la date de leur élection, la durée de leur règne comptée par années, mois et jours; enfin la date de leur mort avec l'indication de leur âge. Le plus souvent ces renseignements sont accompagnés de quelques phrases élogieuses, et se terminent par l'épithète du pape. L'auteur ne manque jamais de nous apprendre combien de cardinaux chaque pape a créés, par combien de voix il a été élu, quels postes il a occupés avant son élévation au trône papal, et sous quels empereurs il a été pape. Jamais non plus, il n'oublie de nous dire combien de temps a duré la vacance du Saint-Siège et, ce qui est bien plus singulier, il nous informe régulièrement de la matière dont a été fait le tombeau du pape défunt¹.

¹ Les fautes d'inattention ne manquent pas : à Grégoire XII succède Alexandre V, à Alexandre V, Jean XXI (ou XXIII); mais, par une erreur qui est répétée dans la traduction allemande, ce dernier est qualifié de successeur d'Alexandre VI dans le titre qui se trouve au-dessous de la gravure. De même, Martin III (ou V) est appelé Martin IV dans la notice biographique allemande.

CHAPITRE CINQUIÈME

QUERELLES THÉOLOGIQUES DE FISCHART

Pamphlets de controverse religieuse: *L'Engoulement*. — *La lutte des sectes et des frocs*. — *La vie de saint Dominique et de saint François*. — *Description d'un bas-relief de la cathédrale de Strasbourg*. — *La tête de Gorgone*. — *Le Malchopapo*. — *Le moulin grotesque*. — *La légende du bonnet carré*. — *La ruche romaine*. — Ouvrages attribués à tort à Fischart.

I.

Le 26 janvier 1569, le Chapitre de la cathédrale de Strasbourg devait se réunir pour élire un nouvel évêque à la place d'Erasme de Limbourg, mort au mois de novembre précédent. Par une anomalie assez bizarre, ce fut le pasteur Jean Marbach, prédicateur protestant à la Cathédrale qui, avant l'élection, prononça en présence des chanoines capitulaires le sermon de circonstance. Dans ce discours, il exposa quelles devaient être, à son sens, les vertus d'un évêque chrétien, quels étaient ses devoirs envers les fidèles. Il profita de l'occasion pour s'élever en termes fort vifs contre le pouvoir temporel des princes de l'Église. Pour bien comprendre la portée de ce discours et le profond retentissement qu'il dut avoir au sein de la population de Strasbourg, il faut se rappeler les longues luttes de la ville contre les évêques, et les vaillants efforts, couronnés de succès, que les bourgeois avaient faits pour secouer le joug ecclésiastique. Maintenant

d'ailleurs, la question politique était doublée d'une querelle religieuse; ce qui était en jeu, ce n'était pas seulement l'indépendance de la république strasbourgeoise, c'était avant tout la liberté de conscience. Mais, malgré tous les efforts des partisans de la Réforme, le choix des chanoines se porta sur un ennemi déclaré du protestantisme. Jean IV de Manderscheidt-Blankenheim fut proclamé évêque de Strasbourg. Cette victoire ne suffit pas aux catholiques: il fallait aussi réfuter l'audacieux sermon de Marbach, qui avait été imprimé par les soins des amis du prédicateur et répandu dans toute la population. On ne pouvait laisser sans réponse les violentes revendications des protestants, ni les attaques impertinentes d'un *prédicant* qui prétendait ramener la dignité épiscopale à la simplicité des temps de la primitive Église. On chargea de la riposte un protestant converti au catholicisme, Jean-Jacques Rabus, fils d'un haut dignitaire de l'Église protestante, Louis Rabus, surintendant à Ulm. Tandis que le père était resté attaché au plus strict luthéranisme, le fils, après une vie assez agitée, avait abjuré entre les mains des jésuites d'Ingolstadt et s'était fait lui-même jésuite. Il ne manquait pas de talent, et en trois semaines, comme il le dit lui-même, il avait composé une réfutation en règle des allégations de Marbach. Bien loin de se borner à la défensive et de plaider simplement en faveur du pouvoir temporel des évêques ainsi que du célibat ecclésiastique, il avait pris hardiment l'offensive et attaqué vivement le luxe des dignitaires de l'Église protestante « qui se promènent en voitures attelées de cinq, six, huit ou neuf chevaux, — qui s'habillent de velours et de soie, portent des anneaux d'or, se font suivre d'un ou deux valets, aiment les festins somptueux, tiennent toujours la première place aux banquets de noces », etc. Le coup, pour partir de la main du fils d'un de ces mêmes surintendants dont Rabus attaquait les folles dépenses, n'en portait que mieux. En somme, le ton de cette riposte était habile et modéré, malgré certaines phrases maladroites telles que celle-ci: « Il est vrai qu'il serait bon que nos pères spirituels se conduisissent d'une manière un peu plus convenable qu'ils ne le font malheureusement. Mais néanmoins,

du moment qu'un prêtre a été ordonné et consacré, sa vie extérieure ne saurait lui faire de tort¹». Des allégations de ce genre devaient exciter toute la réprobation des protestants, déjà particulièrement irrités contre la personne de l'auteur qu'ils considéraient comme un traître et un rénégat. Il fallait relever les critiques de Rabus comme elles le méritaient, et ce fut l'une des meilleures plumes du parti, Fischart lui-même, qui fut chargé de ce soin. Il s'en acquitta, comme nous le verrons, avec une violence et une âpreté qui tranchent avec le ton assez mesuré de son adversaire. Son pamphlet, intitulé *Nacht Rab oder Nebel Kräh* (L'engoulement ou la corneille mantelée)², avec une allusion malicieuse au nom de *Rabe* (corbeau), est un véritable modèle de verve intempérante et brutale.

Les discussions théologiques de cette époque, si ardentes et si vives, ne dédaignaient aucun argument et montraient une prédilection marquée pour les polémiques personnelles. Quel bonheur pour le pamphlétaire si, tout en établissant solidement quelque vérité dogmatique, il pouvait en même temps faire à la réputation de l'adversaire une de ces blessures empoisonnées dont on ne guérit jamais complètement, dévoiler les faiblesses de sa vie privée et le ruiner dans la considération de ses propres partisans! Fischart ne pouvait pas manquer à la règle commune; il le pouvait d'autant moins que la vie de Rabus n'avait vraiment rien eu d'édifiant. Bien entendu, nous n'avons pas qualité pour juger

¹ « War ist es... das es gut... wehre... das sich unsere Seelsorger etwas geschickters hielten, dann sie leider thun... Aber nichts desto weniger... weil ein solcher Pfaff geordiniert und geweiht worden ist, so schadt ihm hieran das cusserliche Leben gar nichts. » — (C. Wendeler, *Zur Kenntniss Joh. Jac. Rabe's* dans la *Monatschrift für rhein-westphälische Geschichtsforschung*, 1877, p. 534.)

² « *Nacht Rab oder Nebelkräh*. — Von dem überausz Jesuwidrischen Geistlosen schreiben unnd leben des Hans Jacobs Gackels, der sich nennet Rab. Darinnen darneben von der Jesuwider Nachtrabischem Wesen und stand, jhren schlimmen Räncken, grifflein, fündlen und künstlen, unnützem geschwetz, auch von jrem saubern Ordens ankunfft gehandelt und gemeldet wird, allen Christliebenden, in diser gefährlichen Zeit, zur warnung geschrieben. »

la polémique entre Rabus et Fischart au point de vue théologique; c'est à un point de vue purement littéraire que nous examinons l'œuvre de notre pamphlétaire.

Donc la satire de Fischart devait nécessairement devenir personnelle. Quel exposé dogmatique valait le simple récit de la vie de Rabus? Quel crédit pouvait-on accorder à un homme dont toute la vie n'était qu'une série de débordements honteux? Jean Rabus naquit à Strasbourg en 1544, accompagna en 1556 à Ulm son père¹, qui avait été nommé surintendant dans cette ville, puis alla étudier la théologie protestante successivement à Wittenberg et à Tubingue, où il commença déjà à subir l'influence de divers pamphlétaires catholiques. Soit que son père craignît pour la solidité des convictions religieuses du jeune homme, soit qu'il fût irrité des débordements auxquels Jean Rabus se livra, il le rappela auprès de lui. Mais, loin de lui obéir, l'enfant prodigue se réfugia auprès des Jésuites d'Ingolstadt qui l'instruisirent dans la religion catholique et le firent entrer dans leur ordre. Un voyage à Rome acheva de faire de Rabus un champion déterminé du catholicisme. A son retour d'Italie, il résida quelque temps chez les Jésuites de Dillingen, puis obtint un canonicat à Straubing avec 1500 florins de revenu. Là, il continua à mener une vie de désordres et de dissipation, dilapida les revenus de son bénéfice et fit des dettes qui devinrent bientôt si considérables qu'il dut renoncer à sa place de chanoine. Le chapitre fut obligé de donner une grosse somme pour satisfaire ses créanciers. On le perd de vue pendant plusieurs années, puis on le retrouve à Cologne, où il périt assommé dans une

¹ Louis Rabus avait eu lui-même une existence assez accidentée. Pauvre écolier dénué de tout, il était venu à Strasbourg et avait été recueilli par Mathieu Zell, alors prédicateur à la cathédrale. Zell lui donna une instruction solide, puis lui fit étudier la théologie à Tubingue. Après avoir conquis ses grades universitaires, Rabus devint vicaire de Zell à la cathédrale, où son éloquence vigoureuse et colorée lui gagna la faveur du peuple. Plein d'ambition, il convoitait la place de président du *convent* (synode) ecclésiastique que la mort de Gaspard Hédion venait de rendre vacante. On lui préféra Marbach, et Louis Rabus, irrité au plus haut point de voir ses espérances déçues, quitta Strasbourg sans tambour ni trompette en 1556 et fut nommé surintendant à Ulm

querelle de soldats ivres à laquelle il s'était mêlé. Tels sont les renseignements que nous avons sur la vie de l'adversaire de Fischart. Peut-être sont-ils sujets à caution, car ils sont empruntés en partie à Fischart lui-même, en partie à l'*Histoire de l'ordre des Jésuites* de M. E. Hasenmüller, ancien Jésuite converti au protestantisme, et par conséquent peu favorable à Rabus. Pourtant, les apologistes de Rabe¹ ne peuvent pas opposer un seul témoignage probant aux renseignements accablants que nous fournissent ses adversaires, ce qui tendrait à faire croire que ces renseignements sont exacts en général.

Quoi qu'il en soit, Fischart usa largement de ses avantages. Il dissèque la vie de son ennemi, et de temps en temps interrompt la discussion théologique pour nous en raconter un épisode. On dirait qu'il cherche à relever la saveur de la controverse par ces intermèdes de haut goût. Malheureusement, il aurait fallu une main adroite pour cacher l'artifice de ces propos interrompus; chez Fischart, on sent trop que les détails biographiques reviennent régulièrement quand la discussion sur les dogmes menace de languir et qu'il faut faire prendre patience au lecteur. Enfin, pour compléter la liste des ingrédients que Fischart a introduits dans son ouvrage, notons une sorte d'histoire anecdotique des Jésuites depuis la fondation de leur ordre jusqu'en 1570. Tous ces éléments sont juxtaposés de la façon la plus singulière. La biographie, la controverse théologique, la polémique contre les Jésuites se succèdent tour à tour. On voit bien que l'auteur a cherché la variété; l'intention était certes excellente, mais l'inexpérience du jeune écrivain a trahi sa bonne volonté. Sans échapper à l'uniformité, il a détruit dans son œuvre l'unité et la cohésion. Bien que le tout soit versifié, on croira sans peine qu'il ne s'y trouve pas trace d'inspiration poétique.

Le pamphlet débute par une convocation que le poète adresse aux oiseaux de proie pour les prier de former le tribunal chargé de juger le corbeau. Ce corbeau, c'est Rabe

¹ Par exemple, M^r Ræss, évêque de Strasbourg, dans son ouvrage : *Die Convertiten seit der Reformation*, vol. I, p. 494.

qui, comme l'oiseau de la fable, a craché son fromage, c'est-à-dire son pamphlet contre Marbach : il ressemble au corbeau que Noé a laissé s'envoler pour savoir si les eaux se retiraient ; il a oublié sa patrie pour pouvoir se remplir l'estomac. Il a abjuré sa religion et s'est fait Jésuite. Il a juré de propager et d'enseigner la parole du pape, « le fantôme du diable », au lieu de celle de Jésus. Toutes ces aménités ne sont encore que les bagatelles de la porte. Maintenant, nous entrons dans le vif du sujet. Rabe, se fondant sur un passage de saint Paul (I Cor., 7), a prétendu que les évêques ne devaient pas se marier. Fischart, interprétant le verset à sa manière, affirme que saint Paul se contente de recommander le célibat, mais que, tenant compte de la faiblesse humaine, il admet parfaitement le mariage. Nous retrouverons encore plus d'une fois dans les œuvres de Fischart cette interminable controverse entre catholiques et protestants sur le mariage des prêtres. Continuant à défendre son opinion, notre écrivain rappelle les traditions de la primitive Église qui autorisait le mariage des prêtres et des évêques, ainsi que les décisions de plusieurs conciles qui ont reconnu que le mariage des prêtres est parfaitement canonique.

Mais le point principal sur lequel s'étaient portés les efforts de Marbach, et après lui ceux de Rabe, c'était la question du pouvoir temporel des évêques. Fischart, à son tour, se lance dans la mêlée. Puis, il discute avec Rabe le droit d'investiture. Rabe déniait naturellement à tout laïque le droit de conférer une dignité ecclésiastique. Fischart lui répond par un argument assez singulier : les empereurs jadis ont nommé des papes ; à plus forte raison peuvent-ils créer des évêques.

Déjà, ces discussions théologiques avaient été mêlées de violentes sorties contre les Jésuites, à qui Fischart reproche d'accueillir tous les gens sans aveu pour en faire de dociles instruments de leur ordre ; il les accuse aussi de pousser la papauté dans les voies de la violence et de la persécution. Mais ce n'étaient encore que les préludes du réquisitoire qu'il a réservé pour la fin. Là, il laisse libre cours à la haine mêlée de crainte que lui inspirent les disciples de Loyola, ces ennemis redoutables de la Réforme ; Fischart attribue la vocation

d'Ignace à la lâcheté : la blessure qu'il reçut à Fontarabie lui ôta pour jamais le goût de la vie militaire, et il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'entrer au couvent. Un récit, plein de détails odieux et ridicules, relevés avec un malin plaisir, nous apprend comment se fit la conversion du fondateur de l'ordre de Jésus. Quand Ignace fut guéri de sa blessure, il fit un voyage à Jérusalem, puis revint en Espagne et se mit à prêcher. Mais les inquisiteurs le firent jeter en prison ; on le relâcha au bout de quelque temps. Mais, à peine échappé des mains de l'inquisition, il reprend ses prédications : on l'emprisonne une seconde fois. Quand on lui rend la liberté, il trouve que décidément l'apostolat a ses côtés fâcheux, et se rend à Paris pour y étudier ; car il était très ignorant, dit Fischart, qui relève avec malice que Loyola mit treize ans à apprendre le latin. Nous suivons ensuite pas à pas l'ordre dans ses progrès si lents au début. A l'origine, Ignace n'avait voulu que douze disciples. Maintenant, remarque Fischart avec dépit, ils sont aussi nombreux que les sauterelles qui désolèrent l'Égypte. Ils ont même envoyé des missionnaires aux Indes et se vantent des miracles qu'ils y ont accomplis. Ces miracles excitent tout particulièrement la verve de Fischart. Il en cite un certain nombre dont il se moque ; puis il demande à ses adversaires pourquoi ils choisissent des régions si lointaines comme théâtre de leurs exploits. Accomplis en Europe, ces miracles auraient eu un bien autre retentissement. Il est vrai, on aurait eu plus de peine à en imposer au public, car il aurait été plus facile de contrôler l'authenticité des faits que racontent les Jésuites.

Ces controverses et ces récits ont fait perdre de vue à Fischart le tribunal devant lequel tout le réquisitoire est prononcé. Les pauvres oiseaux ont dû trouver apparemment que le poste de confiance où les a appelés l'auteur n'est pas une sinécure. Fischart cependant se souvient d'eux. En terminant, il les prie d'intimer l'ordre aux oiseaux nocturnes de ne plus se montrer à la lumière du jour, et il menace Rabe, s'il ne se tient pas tranquille, de faire sur lui de nouvelles révélations.

Comment excuser, ou plutôt expliquer ces violences, ces

personnalités, surtout de la part d'un homme comme Fischart, qui n'avait rien de l'intolérance d'un sectaire? Rappelons-nous qu'il réserve ses colères surtout aux Jésuites; c'est à eux principalement que Fischart en veut, et aux tendances qu'ils représentent. Leur ordre avait arrêté les progrès de la Réforme: non contents d'empêcher l'extension des idées nouvelles dans les régions encore fidèles à la foi catholique, ils avaient fait du prosélytisme dans les pays où le protestantisme semblait solidement établi; ils avaient poussé les souverains catholiques à extirper par le fer et le feu la nouvelle religion, et presque partout leurs efforts avaient été couronnés de succès. C'était une guerre à mort entre les partisans de la domination spirituelle de Rome et les défenseurs de la liberté de conscience.

« Entre deux religions inconciliables, dit un illustre écrivain, dont l'une jouit d'une domination antique, et dont l'autre est née d'hier nulle paix véritable n'est possible; la première ne pouvant renoncer à recouvrer la domination absolue, ni la seconde à l'espoir de l'acquérir, d'où il arrive que toutes les promesses que ces religions se font du bout des lèvres sont immédiatement démenties par les faits. Celle qui n'opprime pas est nécessairement et infailliblement opprimée. Pour que la tolérance devienne effective, il faut que l'espérance de tout conquérir soit arrachée à l'une au moins de ces églises, et cela ne se peut que si l'inanité de ses efforts lui a été démontrée par des expériences salutaires; après quoi elle se résigne à voir vivre à côté d'elle son adversaire qu'elle désespère de détruire. Il peut aussi arriver que des croyances ennemies, qui se sont déchirées l'une l'autre pendant des siècles finissent par rencontrer un ennemi commun dans la philosophie et la raison humaine: alors ces deux religions non contentes de se tolérer, s'entr'aident, elles s'étayent mutuellement. Personne n'en était là au seizième siècle.

« Il en résulte que la tolérance, qui a pu devenir un principe de gouvernement dans notre époque, n'était rien qu'une théorie de philosophie, une abstraction métaphysique à l'époque dont nous parlons. En vain les hommes, harassés de

la lutte, faisaient des traités par lesquels la paix était assurée aux deux religions. Dès qu'il s'agissait de pratiquer cette paix, l'impossibilité naissait de toutes parts. Après quelques semaines d'épreuve, et lors même que l'union était le plus désirable, chaque jour on devenait plus odieux les uns aux autres. On ne savait pas respecter profondément ce qu'on abhorrait le plus. La franchise de la foi inspirait la franchise des haines. Comment le catholique et le protestant auraient-ils vénéré l'un dans l'autre le culte de l'enfer ? Ces idées de nos jours hurlent avec le seizième siècle. »

Plus d'une fois encore, au cours de ce chapitre, nous aurons besoin de nous rappeler cette page éloquente d'Edgar Quinet pour juger équitablement les violences et les grossièretés dont nous aurons à dérouler le triste spectacle.

Chose extraordinaire pour cette époque disputeuse où chaque attaque appelait une riposte, qui elle-même provoquait une réplique et ainsi de suite, en sorte que le moindre pamphlet donnait naissance à une série interminable de libelles injurieux, Rabus ne semble pas avoir répondu à Fischart qui put se considérer comme le vainqueur.

II.

A peine Rabus était-il réduit au silence, que Fischart se mit en quête d'un nouvel adversaire. Il le rencontra en la personne de Jean Nas ou Nasus, successivement ouvrier tailleur, franciscain, puis évêque suffragant de Brixen, l'un des polémistes catholiques les plus redoutés de l'époque. Le nom de cet homme singulier reviendra si souvent sous notre plume que nous ne pouvons nous dispenser de résumer ici sa biographie, assez curieuse d'ailleurs par elle-même. Jean Nas était né le 19 mars 1534 dans un village des environs de Bamberg ; il fut placé à douze ans comme apprenti chez un tailleur. Son apprentissage terminé, il fit son tour d'Allemagne, et s'arrêta dans plusieurs villes importantes, notamment à Nuremberg. Là il eut l'occasion d'entendre le prêche

des luthériens, et fut si touché de quelques sermons auxquels il assista qu'il fut sur le point de se convertir au protestantisme. On ne sait quelle considération le retint. A quelque temps de là, il arriva à Munich. Pour affermir sa foi chancelante, on lui donna à lire l'Imitation qui fit sur lui une profonde impression. Il se décida à renoncer au monde et entra dans un couvent de cordeliers déchaussés, en qualité de frère lai. En même temps qu'il exerçait au profit de la communauté son ancien métier de tailleur, il étudia le latin avec une telle ardeur qu'il fut bientôt reçu parmi les clercs, et qu'en 1557 il put être ordonné prêtre. Son couvent l'envoya ensuite suivre les cours de l'Université des Jésuites à Ingolstadt; il y compléta ses études théologiques et apprit le grec et l'hébreu. Son renom de prédicateur était déjà grand: il fut envoyé en mission dans diverses villes (Straubing, Ulm, Munich), où il prêcha avec le plus grand succès contre les novateurs (1566-68). En 1571, il fut délégué au chapitre général de l'ordre à Rome, et le pape fut à tel point satisfait de ses sermons, qu'il le nomma prédicateur apostolique. L'année suivante, il se rendit à Inspruck auprès de l'archiduc Ferdinand qui l'avait nommé aumônier de la cour. Il succédait au Jésuite Canisius, et fut en butte à toute l'animosité des confrères de son prédécesseur. Les Jésuites manœuvrèrent même si bien que, trois ans après, Nas fut obligé de quitter Inspruck et de se retirer à Brixen où il jouissait d'une prébende¹. Il fut ensuite élevé successivement à la dignité de commissaire général de tous les couvents de franciscains en Styrie (1578) et d'évêque suffragant de Brixen (1580). Il mourut à Inspruck en 1590.

¹ Quoique bon catholique, Nas représentait à la cour de Ferdinand la tendance modérée dans l'Eglise, et s'efforça d'introduire dans la discipline ecclésiastique des réformes qu'il ne cessa de réclamer jusqu'à la fin de sa carrière. Dans les *Archives d'histoire littéraire* (*Wagners Archiv für Literatur-Geschichte*), vol. I, p. 49-66, nous trouvons la reproduction d'une lettre de Jean Nas adressée à un ecclésiastique du diocèse de Brixen qui lui avait écrit pour le prier de renoncer à sa polémique contre les Jésuites, afin d'éviter le scandale de dissensions dans le sein même de l'Eglise. Dans cette lettre, Nas répond à son correspondant avec une ironie hautaine et

Nas fut très fécond comme prédicateur et comme pamphlétaire¹. Mais sa polémique dépasse en violence toutes les bornes imaginables. Ainsi, dans un de ses ouvrages intitulé : *Six centuries de mensonges luthériens*, il soutient cette proposition « que toute luthérienne est une femme perdue » (*quod omnis lutherana sit meretrix*). Nous ne serons donc pas étonnés de voir Fischart user bien souvent contre lui de la même violence et de la même grossièreté.

L'un des principaux arguments dont les catholiques, bien avant Bossuet, se prévalaient contre les diverses sectes protestantes, c'était l'état de division et d'émiettement dans lequel elles vivaient, les discussions continuelles qui s'élevaient entre elles et l'absence de toute unité dans leur foi. Fischart entreprit de prouver que cette situation n'était pas particulière à l'église protestante, et que l'apparente unité du catholicisme cachait les plus irrémédiables divisions, des haines d'autant plus vives qu'elles avaient des causes plus mesquines et plus frivoles. Pour donner à sa démonstration un caractère plus saisissant, il choisit comme exemple les divers ordres qui relèvent de la règle de saint François, lesquels interprètent cette règle chacun à sa manière, et prétendent invariablement en donner la seule explication véritable. Un simple

une verve qui prouvent que ce n'était pas un adversaire à dédaigner. Il attaque les Jésuites avec violence, et leur reproche notamment d'abuser de la confession pour s'appropriier les secrets des familles et gagner ainsi un pouvoir redoutable. Il les accuse encore d'accaparer tous les biens ecclésiastiques, de montrer de la haine et de l'envie aux autres ordres religieux, et même d'employer à leur bénéfice, pour se procurer des jouissances matérielles, l'argent recueilli dans les quêtes pour les pauvres. N'est-il pas curieux de voir deux adversaires irréconciliables comme Fischart et Nas faire, sans le savoir, cause commune contre les Jésuites? Quel hasard singulier que Fischart se soit acharné toute sa vie contre ce Nasus qui combattait avec une telle vigueur les mêmes adversaires en qui le satirique protestant reconnaissait les ennemis les plus redoutables du libre examen! Dans la lettre dont nous parlons plus haut, Nas désigne même les Jésuites par certains noms injurieux très familiers à Fischart. Il les appelle entre autres *Jesuwiter*, c'est-à-dire *adversaires de Jésus*.

¹ J. B. Schœpf, prêtre de l'ordre de Saint-François et professeur au Gymnase de Bozen, auteur d'une monographie sur Nas, énumère plus de quarante ouvrages du fameux franciscain.

exposé dogmatique de ces différences, en prose ou en vers, aurait été bien froid et bien ennuyeux. Fischart s'avisa de les présenter sous une forme tangible et saisissante, en se servant du secours de la gravure. Certes, il n'est pas le premier qui ait eu l'idée d'employer la caricature pour jeter le ridicule sur ses adversaires et défendre ses propres convictions; mais nul peut-être n'usa de cette arme avec autant de persévérance et de succès que Fischart.

L'invention de la gravure sur bois remonte à la première moitié du quinzième siècle, mais ce fut seulement à l'époque de la Réforme que cet art reçut tout son développement. Amis et ennemis des nouvelles idées s'en servirent avec ardeur pour l'attaque et pour la défense. Ces feuilles volantes, qui se vendaient par milliers aux grandes foires de Francfort ou de Leipzig, et que des colporteurs répandaient jusque dans les moindres villages, constituaient une arme bien autrement redoutable que le pamphlet le plus virulent : point n'était besoin de savoir lire pour les comprendre; hommes, femmes, enfants, tous se mettaient en belle humeur en les regardant. Le catholique se délectait à la vue des images malpropres qui stigmatisaient le mariage de Martin Luther, comme le protestant à la vue des estampes injurieuses représentant la grande prostituée de Babylone. Portée par l'image visible, palpable, l'idée pénétrait profondément dans les cerveaux les plus obtus. Jamais raisonnement, si subtil qu'il fût, n'aurait produit des effets aussi merveilleux. Aussi, de toutes parts les caricatures pleuvent; Holbein illustre *L'Éloge de la folie* d'Erasme, Luther ne dédaigne pas de se servir de cette arme contre la papauté; il inspira certainement à son ami, le dessinateur Luc Cranach, un certain nombre des caricatures où celui-ci tourne en ridicule l'Église catholique. Fischart, sur ce point, continua les traditions de Luther. Non pas qu'il dessinât lui-même et que, comme d'autres, par exemple Sébastien Brant et Luther lui-même, il fût capable de fournir les illustrations avec le texte; mais bien certainement, l'artiste chargé d'exécuter la gravure le consultait et s'inspirait de ses conseils.

Déjà sur le titre de son premier pamphlet, *L'Engoulevent*,

avait figuré une gravure qui représentait le corbeau comparaissant devant le tribunal des oiseaux; mais après tout, l'image ici n'avait qu'une importance secondaire. Dans l'ouvrage dont nous allons parler à présent, c'est au contraire la gravure qui tient la première place. Le poète s'est fait l'humble serviteur de l'artiste, et s'est borné à lui fournir une introduction et un commentaire explicatif. Fischart nous raconte que, se trouvant à Sienne (Senis) en Italie pour ses études, il apprit que le premier août il y aurait à Assise un grand pèlerinage en l'honneur de saint François, et qu'on y distribuerait bon nombre d'indulgences. Poussé par la curiosité, il se met en route pour Assise et rencontre en chemin deux moines dont le froc gris lui rappelle le pelage des ânes. Il engage conversation avec eux, et l'un d'eux lui explique que l'ordre de saint François se partage en une foule de congrégations différentes. Ainsi ils arrivent ensemble à la ville qui est toute pleine de religieux des deux sexes¹. Le tumulte et le bruit lui rappellent la foire de Francfort. Après avoir visité l'église, l'auteur rentre à l'hôtel et s'endort en repassant dans sa mémoire ce qu'il a vu et entendu dans la journée. Pendant la nuit, il a un songe. Le frère Léon, compagnon de saint François, vient tout en larmes le chercher pour lui montrer comme les moines déchirent le pauvre saint. Léon le conduit sur la galerie de l'église, et de là ils aperçoivent la scène que représente la gravure qui accompagne le texte : saint François est tombé entre les mains d'une troupe de moines et de nonnes qui personnifient les diverses congrégations relevant de sa règle. Chacun d'eux cherche à l'entraîner de son côté, et, dans la bagarre, le pauvre homme est cruellement maltraité. L'un lui arrache son froc parce qu'il n'est d'accord avec lui ni sur la coupe ni sur la couleur. Deux autres le saisissent par les deux pieds; le premier tient à montrer que le saint n'a pas de chaussure, et que les ordres déchaussés ont par conséquent seuls le droit de se réclamer de lui; le second porte des sandales et veut en chausser saint François.

¹ « *Es stanck von Mönchen und von Ninnen
Das ich schier drüber wer entrunnen.* » (Kurz, I, p. 104.)

Sainte Claire lui arrache son rosaire, un coletan se sauve avec sa bourse, etc. Ainsi frère Léon nomme à Fischart tous les disciples ingrats qui infligent à leur pauvre maître les plus cruels traitements. Nas, à qui tout l'ouvrage est dédié, n'est pas oublié non plus. Fischart nous le montre qui porte sur un plateau la sueur d'angoisse de saint François, et la flaire avec volupté, tandis qu'un autre moine, placé derrière lui, se bouche le nez. On voit une fois de plus que la délicatesse n'était point du tout le fait du satirique, et qu'il ne reculait pas devant les détails les plus répugnants. Tout à fond, on voit des papes sortis de l'ordre de saint François, Nicolas IV, Sixte IV, Alexandre V, qui ont méprisé sa règle, et ont profité de leur haute dignité pour accumuler des richesses par tous les moyens. Au milieu de sa détresse, saint François entend encore les éclats de rire et les moqueries de son rival saint Dominique, et sur ces entrefaites le poète se réveille.

Telle est cette *Lutte des sectes et des frocs des cordeliers* qui inaugure la longue série des pamphlets adressés par Fischart à Nas. Malgré un mauvais goût regrettable, malgré les violences qu'il n'a pas su éviter, le jeune écrivain avait fait pourtant un grand progrès depuis l'*Engoulevent* ; il avait appris à respecter l'unité de composition, fondement de toute œuvre littéraire.

III.

Ce n'était encore qu'une escarmouche. *La vie de saint Dominique et de saint François* devait engager l'action d'une manière plus sérieuse. Tandis que, sur le titre de *La Lutte des sectes et des frocs*, Nas n'était désigné que par les initiales F. J. N., le nouveau pamphlet est dédié très explicitement « A Frère Jean Nas, le fouet cacolyque de l'Église, l'impudent moine menteur, autrefois compagnon tailleur en Franconie et en Bavière, maintenant rapetasseur de mensonges à

Ingolstadt¹. » Le ton de cette dédicace donne déjà une idée de celui de l'ouvrage lui-même.

Dans une sorte de préface, versifiée comme le reste du pamphlet, Fischart s'explique sur le but de son ouvrage : il veut démasquer les violences et les fourberies des moines et, afin qu'on ne puisse pas l'accuser d'altérer la vérité, il ne fera que citer leurs propres paroles. Ainsi nous voilà prévenus ; notre auteur choisira dans la légende des deux saints quelques-uns des récits qui prêtent le plus à la raillerie et, par la manière humoristique dont il les présentera, il tâchera de jeter le discrédit sur le monachisme et sur l'Église catholique tout entière. Mais ce serait une erreur de croire que nous sommes en présence d'un plaisant frivole qui se donne le facile plaisir de détruire à coup de raisonnements les délicates et fragiles inventions de l'imagination du moyen âge. Chez Fischart, la raillerie est non une fin, mais un moyen ; il ne considère pas ces légendes comme des fleurs poétiques, nées de l'imagination mystique des peuples impressionnables du Midi ; pour lui, ce sont des supercheries de moines impudents qui veulent faire argent de tout, ce sont des mensonges audacieusement exploités par les « fourbes papistes au front insolent comme celui d'une prostituée ». Ce qu'il cherche avant tout, c'est la vérité ou ce qu'il considère comme la vérité. « Crois-tu, dit-il en s'adressant à Nas, crois-tu que la vérité deviendra muette ? — O non, les pierres. — Et tout ce qu'on méprise sur la terre — Parleront et auront une bouche, — Plutôt que la vérité périsse. — Les pêcheurs eux-mêmes prêcheront, — Plutôt que le Christ laisse léser la vérité. — Il faudra que les petits enfants — Deviennent ici-bas les défenseurs de la vérité, — Plutôt que la vérité souffre un dommage ; — Car Dieu n'a pas épuisé sa grâce²... » Ce n'est

¹ *F. Johanni Nasen Cacolyco Ecclesie Mastysi, dem unverschempten Lügenmünch, Weiland in Francken und Beyern ein Schneiderknecht, und jetzund in Ingelstadt ein Lügenflicker*, etc. (Kurz, I, p. 123.) — *Cacolyco*, que M. Kurz ne peut s'expliquer (I, p. 280), est naturellement un jeu de mots pour *Catholico*.

² « Meinst das die warheit mües erstummen ;
O Nein, es sollen ehē die stein

pas là le ton d'un railleur frivole. Aussi, à chaque instant, Fischart interrompt ses récits comiques par quelque invective enflammée à l'adresse de Nas ou des moines en général. On croyait avoir à faire à un sceptique indifférent, et tout à coup on a devant soi un croyant convaincu mais intolérant, qui fait une guerre à mort à une foi qu'il ne peut comprendre parce qu'elle est trop différente de la sienne. De là ces sorties impétueuses, ces fureurs, ces cris de haine qui coupent par moments la narration. La vérité aurait gagné à parler un langage plus mesuré.

Le poème débute par une parodie du *Arma virumque cano* de Virgile. Fischart se propose de chanter saint Dominique : ce sera son Enée à lui. Et en effet, presque tout le pamphlet lui est consacré. Quant à saint François, dont le titre de l'ouvrage mentionne cependant le nom, il n'en sera guère question. Lorsque l'auteur aura raconté à loisir tous les miracles attribués à saint Dominique, il s'apercevra qu'il s'est laissé entraîner trop loin, et le pauvre saint d'Assise devra se contenter d'une bien maigre part. C'est à peine si Fischart trouve le temps de rappeler deux tout petits miracles qui lui sont attribués : la conversion d'un loup, et celle d'un âne. Pour le reste, il renvoie à l'*Alcoran* d'Erasmus Albérus. C'est un manque de proportion d'autant plus singulier que Fischart, s'adressant à un franciscain, aurait dû, semble-t-il, pour accabler son adversaire, choisir ses traits dans la légende de saint François plutôt que dans celle de saint Dominique.

Ce que le pamphlétaire protestant relève avant tout, ce sont les rivalités des deux ordres, les disputes continuelles

*Und was man acht auff Erden klein
Reden und kriegen einen Mund,
Ehe das die warheit ging zu Grund;
Es müssen ehe die Fischer predigen,
Eh Christus lies die Warheit schedigen.
Es müssen ehe die kleinen Kinder
Hie werden der Warheit Vormünder,
Ehe das die Warheit liet ein Schaden,
Denn Gott braucht noch sein alte Gnaden.»*

(Kurz, I, p. 131.)

sur la supériorité de leur patron respectif dont les mérites rejaillissent, comme de juste, sur les disciples. Cette rivalité, Fischart veut nous en conter l'origine. Nous apprenons donc que saint Dominique et saint François, voyageant un jour de compagnie, arrivèrent au bord d'un fleuve; il n'y avait pas de pont, et les deux saints étaient fort embarrassés pour passer. A force de chercher un moyen de gagner l'autre rive, saint Dominique trouve une heureuse inspiration. Il demande à son compagnon de lui permettre de monter sur ses épaules, et comme saint François ne porte ni culotte ni chaussure, il n'aura qu'à retrousser son froc pour passer sans encombre, et du même coup transporter sur l'autre rive son frère et ami. Saint François accepte, mais, arrivé au milieu du gué, un scrupule lui vient : la règle de son ordre lui défend d'avoir de l'argent sur lui, et, comme il porte saint Dominique, si ce dernier a quelque pièce de monnaie dans sa bourse, c'est en définitive lui, saint François, qui porte cet argent. Il s'adresse donc à son compagnon, et lui demande s'il a emporté quelque argent. — « Tout juste de quoi suffire au voyage », lui répond saint Dominique. Là-dessus saint François, trop scrupuleux observateur de la règle, laisse tomber son malheureux confrère au beau milieu de la rivière, et gagne seul l'autre rive. Saint Dominique en réchappa, il est vrai, mais il ne s'en tira que trempé jusqu'aux os¹.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que les deux saints ne soient pas restés bons amis, et que leurs disciples ne s'entendent pas non plus. « En Allemagne, dit Fischart, nous n'avons pas souvent l'occasion de voir les effets de cette rivalité, mais dans mes voyages, j'en ai vu des preuves fort curieuses. » Et il nous raconte qu'en Flandre il a entendu les franciscains et les dominicains prêcher les uns contre les autres, et qu'à la Sorbonne les moines des deux ordres remplissent de leurs

¹ Ce récit n'est point de l'invention de Fischart. Le moine franciscain Nicolas Barthélemy de Loches raconte une aventure analogue dans une épigramme latine. Rabelais, de son côté, a imité Barthélemy dans son histoire de Jean Dodin et du cordelier (*Pantagruel*, livre III, chap. 23). Fischart s'est-il inspiré de l'épigramme latine ou du récit de Rabelais ? On ne saurait le dire avec certitude.

cris et de leur vacarme la salle des discussions, pour couvrir la voix d'un adversaire qui cherche à se faire entendre. Le tableau qu'il nous fait d'une de ces disputes entre *sorbonagres* est tracé avec tant de verve qu'on est fort tenté de croire que Fischart a assisté lui-même à quelque scène de ce genre. Peut-être aussi, a-t-il simplement emprunté les éléments de sa description à Rabelais qui, dans son œuvre, a dessiné la physionomie de plus d'un de ces *disputeurs sorbonicoles*, et nous a montré plus d'une fois aux prises les partis qui divisaient maîtres et écoliers. Fischart insiste avec complaisance sur ces dissensions entre les moines qui lui avaient déjà fourni le sujet de la *Lutte des sectes et des frocs*. Nous aurons plus d'une fois encore l'occasion de remarquer qu'il aime à reprendre ainsi des idées qu'il a déjà exprimées dans un ouvrage antérieur, à les appuyer sur de nouveaux arguments et de nouveaux exemples pour les faire entrer plus avant dans l'esprit du lecteur. Il y a telle anecdote qu'il a racontée quatre ou cinq fois dans ses diverses œuvres¹, tel raisonnement qui revient invariablement dans presque tous ses pamphlets théologiques. Ces répétitions, ces redites ne sont pas imputables à la pauvreté du fonds, mais aux procédés de composition de notre auteur. Il écrivait trop vite pour trier soigneusement les idées qu'il exprimait, les faits qu'il alléguait. Il ne se rendait peut-être même pas compte de ces redites, ou bien il revenait intentionnellement sur les mêmes idées pour les graver plus profondément dans la mémoire des lecteurs.

Fischart relève donc avec insistance les dissensions des moines : chaque ordre prétend que son patron est beaucoup plus influent au ciel que celui des autres ; le trafic des indulgences donne lieu à une véritable vente au rabais. La concurrence s'étend à la mendicité, et souvent on voit les moines se battre à la porte des maisons riches. Quand ils confessent

¹ Par exemple l'aventure tragique de cet ouvrier tailleur, brûlé vif à Berne en 1509 pour avoir cherché à faire croire au peuple qu'il portait les Saints-Stigmates. Il était frère lai dans un couvent de dominicains, et c'est à l'instigation de ses supérieurs qu'il s'était prêté à cette supercherie. Trois autres dominicains furent brûlés avec lui.

un mourant, ils trouvent toujours moyen de lui arracher quelque donation en faveur de leur couvent en lui promettant l'intercession de « leur » saint. Le pauvre moribond n'a le droit de passer tranquillement de vie à trépas qu'après avoir subi les sollicitations importunes de moines de toutes les couleurs. Car « les cadavres les attirent comme les corbeaux », dit Fischart en concluant. Aussi, les couvents s'enrichissent, et les franciscains contreviennent formellement à la règle qui leur interdit de toucher de l'argent. Ils ont, il est vrai, un procédé commode pour n'être pas gênés par cet article importun de la règle de saint François : c'est de faire payer l'argent entre les mains d'un trésorier à leur solde. Fischart saisit cette occasion pour faire allusion à ses propres affaires ; il se plaint d'être obligé, lui, de suivre la règle de saint François quoiqu'il n'ait pas prononcé de vœux, car il est fort empêché par la pauvreté de toucher de l'argent.

Jusqu'à présent, il n'a pas été beaucoup question de la vie de saint François et de saint Dominique. Mais Fischart n'est pas homme à oublier sa promesse. Après avoir, une fois de plus, déchargé sa colère sur les moines et sur Nas, « qui n'est pas plus habile à coudre ses calomnies que ses vêtements », il passe à la biographie de saint Dominique. Il nous raconte la naissance du saint à Calaborra en Navarre, son voyage par mer en Italie, la violente tempête qui le surprit en route. Puis d'un ton narquois, il répète d'après la *Vie des Saints* le récit des prodiges qui sont attribués à saint Dominique, en coupant, bien entendu, la narration de commentaires peu bienveillants.

Ce qui exaspère surtout Fischart, c'est qu'on attribue à saint Dominique des miracles calqués sur ceux de Jésus-Christ, et plus merveilleux encore. Ainsi, le saint nourrit, dit-on, tout un couvent avec deux pains seulement ; de même, il multiplia un jour le vin. On lui accorde toutes les vertus du Christ ; il devinait les pensées les plus secrètes ; on prétend que, par ses macérations, il sauvait les âmes du purgatoire. L'idée de ce sacrilège, de cette confusion qu'on veut établir entre un simple mortel et le Fils de Dieu arrache à Fischart la prière suivante : « O Jésus, venge cette injure, — Tu es

pourtant le véritable Messie, — Toi qui seul nous réconcilies avec Dieu — Et nous assures les joies éternelles. — C'est Toi que nous voulons regarder comme le Sauveur, — Dussent les moines en avoir le cœur brisé¹. »

Nas, dans un de ses ouvrages, avait dit que Luther devait être possédé du diable puisque, de son propre aveu, il était si souvent tenté par le démon. Là-dessus, Fischart s'emporte et prétend démontrer à son adversaire que saint Dominique a eu à faire au malin bien plus souvent encore que Luther. Il nous raconte, avec le plus grand sérieux cette fois, une série d'apparitions du démon, d'entretiens qu'il eut avec le saint, de conventions qu'il fit avec lui. Il en tire longuement les conséquences, et conclut que saint Dominique était possédé. C'est la partie la plus traînante et la plus mal venue de tout le pamphlet. On sent que l'auteur n'a pas lui-même beaucoup de confiance dans ses arguments : il est bien obligé d'avouer qu'il ne croit pas à toutes ces apparitions du démon, et qu'il les considère comme de simples inventions des moines.

En passant, nous avons déjà eu l'occasion d'effleurer quelques-uns de ces passages, où l'âpreté de la polémique perce à travers le badinage du récit humoristique. Nous laissons à penser toutes les allusions malpropres auxquelles donne lieu le nom de Nas (nez). Le siècle où écrivait Fischart autorisait des libertés auxquelles le nôtre répugne, et nous n'oserions même nous permettre une citation. Le métier de tailleur qu'avait autrefois exercé le cordelier fournit aussi maint trait d'esprit d'un goût douteux. Quant aux moines en général, ils ne sont pas épargnés. Fischart les traite de « vermine enfroquée » (*Kuttengeschmeis*) ou de « serpents enfroqués » (*Kuttenschlangen*). Les Franciscains, à cause de leur froc gris, sont appelés « ânes », les Dominicains, qui portaient une robe noire,

¹ « O Jesu, reche du die Schmach;
Du bist der war Messias doch.
Der du uns Gott allein versönst
Und uns die ewig Freud gewinst :
Dich wöln wir für ein Heiland rechnen
Und solt das Hertz den München brechen. »

(Kurz, I, p. 239.)

sont des « chaudrons noirs de suie » (*ruossigen schwarzen Kessel*, v. 706). Rome, comme de juste, est une Babel, le séjour des démons; l'Église catholique est une fille de joie. C'est la phraséologie ordinaire du temps.

IV.

Dans la cathédrale de Strasbourg, comme dans tant d'autres monuments de l'art gothique, il y avait çà et là des sculptures satiriques, où les artistes du moyen âge, laissant libre cours à leur verve sarcastique, symbolisèrent sous des figures grotesques les vices et les abus du clergé. L'une de ces sculptures¹ représentait un ours debout, tourné vers la gauche et tenant dans la patte droite un goupillon, dans la patte gauche un vase plein d'eau bénite; derrière lui, marchait un renard portant une croix de bois; derrière le renard, un lièvre avec un énorme cierge allumé. Venaient ensuite un porc et un bouc qui portaient un renard endormi sur une civière. Entre le porc et le bouc, sous la civière, se tenait une chienne qui cherchait à attraper la queue du porc. Les pamphlétaires de la Réforme saluèrent avec joie dans ces œuvres les préludes de la lutte qu'ils soutenaient eux-mêmes contre l'Église, et tâchèrent d'en tirer le meilleur parti possible pour leur propre polémique. C'est ainsi qu'un éditeur strasbourgeois publia en 1573 une gravure représentant le bas-relief de la cathédrale dont nous venons de donner la description, et chargea Fischart d'en composer une explication en vers. Ce que fut cette explication, on le devine assez. La satire du sculpteur était certes assez amère par elle-même; il suffisait d'indiquer l'intention de l'artiste pour faire de la description un violent pamphlet contre Rome et l'Église. Fischart ne s'en tient pas là: il insiste, il appuie, il mêle le plus qu'il peut de violence et de grossièreté.

¹ Elle était placée vis-à-vis la chaire, à côté du chœur, et ornait le chapiteau d'une colonne; elle n'existe plus aujourd'hui.

Sa pièce commence sur le ton d'une homélie : les papistes demandent ironiquement aux partisans de la Réforme : « Où donc étaient, à votre gré, les vrais serviteurs de Dieu, alors que l'Église catholique subsistait seule ? » — « Dieu, répond le poète, a toujours eu de vrais adorateurs qu'il a su distinguer des sectateurs de l'impiété. Ainsi, en plein moyen âge, il y a eu des hommes qui ne partageaient pas les erreurs communes, et une simple sculpture de la cathédrale de Strasbourg nous en fournit la preuve. » Puis, il nous donne une explication détaillée du bas-relief : le renard endormi est le symbole de l'hypocrisie du clergé qui feint l'innocence jusqu'à ce qu'il ait atteint le but de ses menées ambitieuses ; le porc et le bouc marquent la gourmandise et la luxure des prêtres et des moines ; la chienne représente leurs impudentes concubines ; l'ours symbolise la colère et la cruauté qui remplacent la douceur recommandée par Jésus. Si c'est un loup qui porte la croix, c'est que les pasteurs, au lieu de protéger leurs ouailles, se gorgent de leur sang ; le lièvre qui tient le cierge est le symbole de la lâcheté de ceux qui possèdent la lumière, mais n'osent la proclamer. Quant à l'âne qui sert la messe et tient le calice, c'est le prêtre ignorant qui marmotte du latin sans y rien comprendre, et a enlevé aux fidèles le droit de célébrer la Sainte-Cène sous les deux espèces. L'énumération se poursuit, et chaque fois Fischart relève une allusion à quelque vice du clergé. Quoi d'étonnant, dit-il en terminant, que la fausse Église soit symbolisée par des animaux, puisque saint Jean en compare le chef à une bête qui, comme la tête de Méduse, ôte l'intelligence à ceux qui la regardent¹.

¹ La cathédrale de Strasbourg fournit encore à Fischart le thème d'une autre pièce de vers, mais qui n'a rien de polémique. En 1574, Conrad Dasyppodius, professeur de mathématiques à l'Académie de Strasbourg, avait réparé l'ancienne horloge astronomique de la cathédrale. Jobin, toujours à l'affût de l'actualité, publia une gravure de Tobie Stimmer représentant l'horloge restaurée. Les vers que Fischart écrivit pour servir de texte explicatif à l'œuvre de Stimmer peuvent compter parmi les plus insipides qu'il ait jamais composés : c'est de la prose rimée, et péniblement rimée ; les chevilles abondent et le style est d'une banalité et d'une platitude remarquables. Évidemment, ce que Jobin demandait, ce n'était pas une œuvre

Quoique Nas ne fût pas nommé dans ce pamphlet, il crut devoir relever le gant et publia à son tour, en 1588, une explication plus orthodoxe du bas-relief qui avait si bien servi les haines de Fischart. Il y voit une représentation anticipée de « la récente apostasie, de l'état bestial des sectes et des bandes luthériennes, de leurs yeux de singe et de leur ciel digne des chiens¹ ». En permettant que cette sculpture fût placée dans la cathédrale, Dieu a voulu marquer d'avance aux contemporains quelles épreuves attendaient leurs descendants. Toutes les menaces que le Seigneur a inscrites sur cette pierre, c'est Luther qui les a réalisées. Le renard qui dort, c'est la foi qui, suivant les novateurs, doit tout accomplir, tandis qu'on dénie toute valeur aux œuvres. La chienne, c'est la nonne qui abandonne le couvent et trahit ses vœux ; le porc et le bouc symbolisent la violation de la chasteté qu'on exigeait autrefois des serviteurs de l'autel. L'ours qui emporte l'eau bénite représente la suppression des sacrements, et le loup qui s'empare de la croix marque la destruction des ornements dans les églises.

Le langage de Nas n'est pas moins violent que celui de Fischart ; les pasteurs s'appellent chez lui *Eselspredigtkautzen*, Luther devient *Luder* (canaille), etc. Après avoir expliqué le bas-relief à sa manière, il fait une longue énumération de sectes hérétiques qui ont professé avant Luther les doctrines préconisées par les protestants ; on ne voit pas trop ce que cette énumération vient faire ici. Le tout se termine par une véhémence exhortation à rester fidèle à la véritable Église. En somme, l'œuvre de Nas est fort inférieure à celle de Fischart ; elle n'en a ni la verve ni le mouvement. Sans être moins violente ni moins grossière, elle est longue et ennuyeuse.

aux vastes horizons, où le poète donnât toute la mesure de son talent, mais une simple et modeste brochure explicative, accessible aux intelligences les plus médiocres et capable de leur faire à peu près comprendre les merveilles de l'horloge dont la ville de Strasbourg était fière à juste titre. Jobin a dû être satisfait, car personne n'accusera Fischart d'avoir laissé son Pégase prendre le mors aux dents.

¹ « Den letzten grossen Abfall von dem wahren Gottesdienst, auch der Secten und Rotten Viehischen Standt... darmit abzubilden »... — « also werden mit disen zehen Bildern in Stein gehaven, der wiehischen Secten Affenspiel unnd Hundtshimmel bedeüt. » (Kurz, III, p. 414-415.)

V.

La *Description de quelques images remarquables de l'idolâtrie romaine* (tel est le titre donné par Fischart à l'explication du bas-relief satirique de la cathédrale de Strasbourg) date de 1573. Il nous faut maintenant sauter jusqu'en 1577 pour trouver dans l'œuvre de notre écrivain de nouveaux pamphlets théologiques. Dans l'intervalle toutefois, il n'était pas resté inactif : il avait consacré sa plume à traduire divers opuscules dans lesquels les huguenots persécutés et réduits aux abois prenaient leurs coreligionnaires étrangers à témoin de leur misère, et les adjuraient de venir à leur secours. Sur-tout, il avait dépensé le meilleur de son temps et de ses forces à « habiller à l'allemande » son *Gargantua* ; il n'est pas étonnant, dès lors, qu'il ait laissé quelque temps la « prostituée de Babylone » en repos. Mais il semble vraiment que, pendant cette sorte de trêve entre lui et l'Église catholique, sa haine se soit encore concentrée, exaltée ; les pamphlets dans lesquels il la déverse maintenant ont une sève plus âcre, plus amère, plus mordante que les précédents. Pour se dédommager de son silence, il en publie trois, coup sur coup, pendant la même année ; le premier porte le titre latin de *Gorgoneum caput*, le second, le titre allemand de *La tête de la Gorgone Méduse* (*Der Gorgonisch Meduse Kopf*), le troisième est intitulé *Malchopapo*, c'est-à-dire : « Le pape Malchus ». Ce qui a aigri l'humeur du controversiste, c'est le spectacle lamentable que lui offraient de toutes parts ses coreligionnaires. A Paris et dans toute la France, les huguenots agonisent ; les Pays-Bas luttent péniblement contre le colosse espagnol qui pèse sur eux de tout son poids. En Allemagne même, la Bavière, l'Autriche, mainte autre province étaient définitivement perdues pour la Réforme. Rome relevait la tête ; c'est de Rome que partaient ces coups ; c'est la main du pape et des Jésuites que Fischart apercevait dans tous ces événements. De là le redoublement d'animosité que nous trouvons dans les trois pamphlets de l'année 1577.

Dans le *Gorgoneum caput*, l'auteur, s'adressant au lecteur, lui dit de s'éloigner quelque peu de la tête de Gorgone que représente la gravure : elle change en pierre tous ceux qui la regardent ; de même, la grande prostituée de Babylone enivre les grands, singe les rois, frappe et effraie les petits. C'est le portrait du pape lui-même, du « fameux coquin de Rome¹ ». Il a auprès de lui un tonneau contenant tout ce qu'il vend : de l'eau bénite, du pain et du vin bénits, de l'huile, du sel, de la graisse, de la cire et des ossements, ainsi que de la terre des sépultures. Pendant le carême, il débite des œufs, du beurre, de la viande et du poisson, ni plus ni moins qu'un petit revendeur². Bien plus, il fait le commerce de choses qui n'existent pas : il a un tarif établi pour le son des cloches et pour les tourments du purgatoire. Et, ce qui passe toute mesure, il veut forcer les fidèles à lui acheter sa marchandise. Aussi, qu'on en débarrasse le monde le plus tôt possible.

La tête de la Gorgone Méduse représente une tête de pape grimaçante, entourée d'attributs grotesques tels qu'un âne portant lunettes, un mouton coiffé d'une mitre, un porc tenant une boîte dans son groin, etc. Le titre désigne cette prétendue Méduse comme « un monstre marin étrange, récemment découvert dans les Nouvelles-Iles, dessiné par quelques Jésuites qui résident dans ces pays et envoyé à leurs bons protecteurs. » L'intention de l'artiste était évidemment la même que dans la caricature précédente. L'explication versifiée que Fischart y ajouta montre encore plus de violence que le *Gorgoneum caput* : L'Église romaine, dit-il, est l'animal monstrueux dont la venue est prédite par Saint-Jean dans l'Apocalypse ; elle est Méduse, la monstrueuse Gorgone, « la prostituée marine » (*Mörhur*), fille de Phorcus le faux dieu marin et de Cétéo qui appartenait à la race des baleines. Elle n'est autre que cette Circé qui attirait les voyageurs pour les transformer en animaux, grâce à un philtre qu'elle leur faisait avaler. Car, que signifient toutes ces cérémonies,

¹ « Der beschreite Schalck von Rom. » (Kurz, III, p. 115, v. 34.)

² « Ein Gremper in der Fasten ist. » (*Ibid.*, v., 61.)

toute cette pompe, tout ce luxe, toutes ces richesses qui représentent la valeur de plusieurs principautés? Que sont les grasses prébendes, les riches bénéfices, les revenus de toute sorte dont regorge l'Église? Ce sont les ornements que porte la prostituée pour attirer et éblouir ses amants. Maintenant, ceux-ci reconnaissent que tous ces charmes sont empruntés; mais elle veut user de violence pour les retenir: « Elle excommunie, massacre, rôtit, bout, interdit l'Écriture¹. » Elle excite les gouvernements contre leurs propres sujets, etc. Cependant tous ces moyens ne lui serviront de rien; tous les gens de bien l'abandonnent « Car celui qui ne sortira pas de Babel, périra misérablement avec elle.² »

Dans le *Malchopapo*, Fischart va jusqu'à invoquer l'alliance de saint Pierre contre la papauté. La gravure dont il s'est inspiré représente un pape qui veut arracher à saint Pierre les clefs du ciel. Saint Pierre, de son côté, lève le bras pour donner un soufflet au pape. A gauche du pape, se tient un petit démon qui porte une crosse épiscopale. Avec une familiarité qu'autorise la gravité de la situation, l'auteur s'adresse à saint Pierre, et lui dit de prendre garde d'être excommunié s'il s'avise de toucher au pape. Peut-être ne sait-il pas que ce dernier est son lieutenant sur la terre? Quoi d'étonnant d'ailleurs qu'il l'ignore, puisqu'entre eux il n'y a pas la moindre ressemblance? Saint Pierre était un simple pêcheur, le pape est un prince; saint Pierre avait soif de la parole divine, le pape a soif d'or³. Et le parallèle continue ainsi, implacable, irrité, montrant qu'il n'existe plus aucun rapport entre la simplicité apostolique et la pompe de l'Église catho-

¹ « *Praucht Bannen, mörden, praten, siden,
Thut die biblische Schrift verbiten.* »

(Kurz, III, p. 120, v. 127-128.)

² « *Dann... welcher nicht aus Babel geht
Der würd mit jr umkommen schnöd.* »

(*Ibid.*, v. 149-150.)

³ « *Du bist ain Fischer und er ain Fürst;
Nach Gott dich dürst, nach Golt jhn dürst.* »

(*Ibid.*, p. 243, v. 15-16.)

Le rapprochement de *Gott* et *Golt* est intentionnel.

lique. Le nom de *Malchopapo* est donné au pape parce que, de son propre mouvement, il brandit le glaive contre ceux qui lui refusent obéissance, comme firent Malchus et ses compagnons; saint Pierre au contraire, sur l'ordre de Jésus, remit au fourreau l'épée qu'il avait tirée dans un moment de colère. « Aussi que personne ne se gêne, — Que chacun frappe sans vergogne sur cette bouche menteuse — Qui revendique les clefs pour elle seule, — Et les emploie à la violence et non à instruire¹. » Telle est la conclusion, peu chrétienne assurément, où aboutit Fischart. Reste encore le petit démon à la gauche du pape, qui lui tend la fausse clef à l'aide de laquelle il ouvre les coffres-forts, et s'empare de l'argent (c'est la crosse épiscopale que le pamphlétaire désigne par là); mais qu'importe. « La lumière de Dieu éclate de tous côtés — Pour la honte de cette sombre figure de chouette². »

Pour qu'en cette année 1577 Nas eût sa part des injures que Fischart prodiguait si libéralement à la « grande prostituée de Babylone » et au « pape-Malchus », notre satirique réédita une caricature avec explication versifiée, dont une autre édition avait déjà paru auparavant³. Cette caricature intitulée : *Le moulin monstrueux et grotesque du grain romain* (*Die Grille Krotttestisch Mül zu Römischer Frucht*), représentait un moulin dans lequel des diabolotins fonctionnent comme garçons meuniers, tandis que la mort, à cheval, apporte des sacs qui renferment des moines, des évêques et d'autres ecclésiastiques. Le contenu des sacs passe sous les meules et, au lieu de farine, on voit sortir toute sorte d'animaux monstrueux ou dégoûtants : une tête de chouette, un corps

¹ « *Derwegen sei nur kainer faul,
Schlag tapfer auf dis Lugenmaul,
Welchs d'Schlüssel jm allain zuspricht,
Und sie auf Gwalt und kain lehr richt.* »
(Kurz, III, p. 245, v. 83-86.)

² « *Gots licht allenthalb ausspricht
Zur schand dem finstern Eulngesicht.* » (v. 116-117.)

³ Le seul exemplaire que l'on connaisse de cette caricature porte la date de 1577, mais il est évident qu'il en a existé une édition antérieure, puisque le titre en est mentionné dans le *Gargantua* de 1575.

humain avec une tête de porc, un loup revêtu d'un froc, des frelons, des crapauds, des sauterelles, etc. Nas, dans une pose des plus indécentes¹ est chargé d'éclairer la scène à l'aide d'une chandelle. Le sens de cette caricature est rendu assez clair par les vers qui servent de devise : « Tel grain, telle farine ; — C'est le grain ici qui est le plus mauvais, — Comme le prouve cet exemple — Lequel, à vrai dire, est quelque peu grossier². » De plus, le pamphlétaire explique longuement dans sa paraphrase qu'il a fallu faire passer sous la meule « cette engeance qui s'est revêtue d'une apparence de sainteté, tandis qu'intérieurement ce ne sont que loups dévorants ». « C'est la race des vipères ; ce sont les tombeaux blanchis dont parle Notre Seigneur ». Quand on les a moulus pour les débarrasser de leur enveloppe trompeuse, il ne reste que « des crapauds, des loups, des renards et l'engeance des serpents³ ».

VI.

C'est pour le pamphlétaire une nécessité inéluctable, quand une fois il est entré dans la voie de la violence et de l'injure, de redoubler d'acrimonie à chaque œuvre nouvelle, pour tenir en éveil la curiosité du public et se maintenir au diapason des passions qu'il a lui-même contribué à exciter. Cette

¹ « ...*Dem aine Kerz im Hindern steckt...* »

² « *Wie das Korn ist, so gibt es Mäl,
Am Korn ist hie der gröste Fäl
Wie solchs bezeugt dise Prob,
Welche zwar nicht ist wenig grob.* »

³ « *Weil dis Geschmais sich hat verklaid
Inn ainen schein der Hailigkait,
Und sint doch reissend Wölf inwendig,
Das jnen billig ist zuständig
Dis, da unser Herr Christus spricht,
Das solch Gesind sei Ottergzücht.
Und gtünchte Gräber auf den Schein,
Da doch innwendig Krotten sein :
Ja Wölf und Füchs und Schlangensamen.* »

(*Archiv für Literatur-Geschichte*, VII, p. 313.)

nécessité, Fischart n'y échappa pas plus que les autres. Avec sa *Tête de Gorgone*, avec son *Malchopapo*, il semblait qu'il eût atteint les dernières limites de la grossièreté et de l'âpreté dans la polémique. *La légende merveilleuse du bonnet carré*¹ (1580) devait montrer qu'on pouvait aller plus loin encore. Rien ne saurait dépasser la hardiesse et la violence de cette attaque qui visait à la fois les ennemis du protestantisme en général, le pape et les Jésuites, et l'adversaire personnel de Fischart, Nas, fort étonné sans doute de se trouver enrôlé parmi les disciples de Loyola dont il était le premier à blâmer les excès de zèle. L'idée première de cette satire fut fournie à Fischart par une pièce de vers français intitulée : *La légende et description du bonnet carré, avec les propriétés, composition et vertus d'icelluy*, dans laquelle quelque huguenot exhalait sa haine contre les Jésuites. L'auteur raconte que Lucifer, « à peine tombé des cieux au plus creux de l'enfer », résolut d'employer tous ses efforts pour faire régner le vice sur la terre et ne trouva rien de mieux, pour assurer la domination du mal, que d'envoyer parmi les humains le bonnet à quatre cornes des Jésuites. Tous les démons sont rassemblés et coopèrent à cette œuvre diabolique :

« Tous les esprits malins, jusques au chien portier,
Exercèrent ce jour l'estat de bonnetier. »

Dans chacune des cornes, les suppôts de l'enfer cousent les vices les plus honteux, les infamies les plus affreuses, et, ainsi muni, le bonnet, après avoir reçu la bénédiction de Satan, est envoyé sur la terre où il arrive au milieu d'un cataclysme universel, présage trop véridique des maux qu'il causera. Voyons ce que notre auteur fit de ce canevas.

Le premier coup d'œil montre qu'il a considérablement développé son modèle. Au lieu des deux cent cinquante vers que compte la pièce française, le pamphlet de Fischart en

¹ *Die Wunderlichst Unerhörtest Legend und Beschreibung des Abgeführten, Quartirten, Gevierten und Viereckechten Vierhörnigen Hütteleins sammt Ursprungs derselbigen Heyligen Quadricornischen Suiterhauben und Cornutschlappen : Etwan des Schneiderknechts F. Nasen gewesenem Meisterstücks, etc.*»

comprend près de douze cents. On conçoit facilement qu'une simple paraphrase du texte n'aurait guère suffi à lui fournir des développements aussi considérables. Et cette fois, ce n'est pas, comme il l'avait fait dans le *Gargantua*, par de simples digressions qu'il amplifie; l'action elle-même subit des modifications considérables, comme nous allons voir. Chez Fischart, le bonnet carré des Jésuites n'est plus, comme chez le poète français anonyme, un de ces ouvrages où Satan peut réussir par un simple effort de volonté; il est représenté comme le dernier terme d'une série d'essais, comme le chef-d'œuvre que le malin lui-même ne réalise qu'après maint tâtonnement et mainte tentative. Fischart tient à préciser l'époque où il place son action. Nous apprenons donc, tout d'abord, que c'est au temps où saint Jean écrivait son *Apocalypse* que Satan conçut son noir projet. Il rassemble les démons et leur raconte que, depuis la venue du Christ sur la terre, les divinités infernales ont vu leur prestige diminuer parmi les hommes. Mais il ne se laissera pas, sans lutte, arracher son pouvoir. Il cachera ses cornes, objet d'horreur parmi les humains, sous quelque couvre-chef d'apparence bien innocente et bien sainte. Tout d'abord, son choix tombe sur le capuchon des moines, celui-là même dont il s'était coiffé quand il tenta Jésus dans le désert¹. Les démons ont bien vite fait d'en confectionner un et, après l'avoir essayé sur la tête d'un des leurs, ils l'envoient sur la terre. Mais ce capuchon ne suffit pas à contenter la fureur de Lucifer. Il ordonne à ses acolytes de faire une coiffure à deux cornes, en forme de mitre épiscopale, semblable à celle qu'il portait lui-même quand il tenta Jésus au haut du Temple. Dans chacune des cornes, on enferme bon nombre de vices et, après l'avoir dûment essayée sur la tête d'un autre démon, on la transporte dans son nouveau séjour. Cependant Satan veut faire mieux encore: Il donne comme modèle à ses diabolotins la tiare qu'il avait sur la tête quand il tenta Jésus sur la montagne, la même encore qu'il portait quand, sous la forme du serpent, il tenta nos premiers

¹ Nous ne savons où Fischart a pris cette idée bizarre, non plus que ce qu'il dit à propos de la mitre et de la tiare.

parents. La violence, on le voit, est poussée au degré où elle devient grotesque. Cette tiare sera la coiffure du pape, lieutenant du diable sur la terre : les démons, sur l'ordre de Satan, y cousent tous les abus de la papauté ; puis on la consacre avec de l'huile infernale ; Satan l'essaie lui-même et l'envoie directement à Rome où les cardinaux sont assemblés pour élire un pape.

Les démons sont satisfaits de leur œuvre. Seul, Satan craint de n'avoir pas fait assez encore. Ces trois coiffures n'ont-elles pas manqué leur effet quand il a voulu tenter le Sauveur ? Aussi veut-il forger quelque arme de guerre plus terrible que les précédentes et qui lui assurera le succès. C'est le bonnet à quatre cornes des Jésuites. Satan lui-même s'attendrit en y songeant : ce bonnet ne sera-t-il pas son véritable fils ? Il sera le plus puissant soutien de la tiare papale, car aux trois vœux ordinaires, pauvreté, chasteté, obéissance, les Jésuites en ajouteront un quatrième qui fera d'eux les esclaves du pape. Cette fois, nous apprenons tous les détails de la fabrication : le chapeau est fait en drap noir emprunté à la même pièce qui sert à faire les culottes de Satan ; la doublure a été chauffée au feu de l'enfer jusqu'à devenir rouge-sang ; le fil a été enduit de poix de Sodome et Gomorrhe ; enfin, l'aiguille a été forgée par Vulcain. Néanmoins, elle casse deux fois, et les démons sont obligés à trois reprises d'avoir recours au ministère du dieu boiteux avant de se trouver en possession d'un instrument capable de percer l'étoffe infernale dont Lucifer fait ses hauts-de-chausses. C'est ici que Fischart place quelques allusions à Nas dont on n'attendait guère le nom ici. Comme à l'ordinaire, c'est le métier qu'exerçait Nasus avant d'entrer au couvent qui fait tous les frais de la plaisanterie. Puis, vient une nouvelle énumération de tous les vices qui sont enfermés dans les quatre coins du chapeau, fastidieuse litanie, où l'on voit reparaître, réunis dans une même liste, les crimes, les infamies, les horreurs qui avaient déjà servi à l'ornement du capuchon, de la mitre et de la tiare. Lorsque le chapeau est achevé, le diable lui donne sa bénédiction, et il arrive sur la terre au milieu des éclats du tonnerre et du fracas d'un formidable ouragan.

En terminant, Fischart prend encore une fois Nas à partie, et l'avertit que, si ce pamphlet ne suffit pas à le faire tenir coi, il se propose de traiter encore une fois le même sujet sous forme dramatique (*Comedyweiss*). Il n'a jamais mis ce projet à exécution.

La grossièreté du langage est à la hauteur de la violence des idées; nous ne parlerons que pour mémoire des incongruités dont les démons accompagnent leurs discours et leurs actes; elles faisaient partie intégrante de la mise en scène, et ne pouvaient manquer dans un tableau dont l'enfer est le cadre et dont les personnages sont les suppôts de Satan. Les Jésuites s'appellent *Anti-Jésus* (*Jesuwider*), *Suiter*, *Sauiter*¹, *Sataniten*, etc. Fischart est même capable de dissenter quarante-cinq vers durant² sur ces noms pour nous montrer comment ils dérivent les uns des autres. Quant à Ignace de Loyola, nous apprenons que son prénom vient de *Ignis*, ce qui montre bien qu'il était prédestiné à l'enfer et que son nom de famille dérive de *Lugevoll* (menteur); le pape (*Pabst*) devient *Bepstia* ou *Bestia*. Une fois de plus, nous remarquons que Fischart n'a pas la main légère. Dans son zèle inconsidéré, tous les moyens lui sont bons pour écraser des adversaires exécrés.

VII.

En 1569, au plus fort de la terreur espagnole, Marnix de Sainte-Aldegonde avait écrit sa *Ruche Romaine*, sanglante satire de tous les abus de l'Église, où le dédain le plus hautain le dispute à la verve la plus triviale, où toutes les formes de l'ironie se coudoient et se mêlent, depuis le mépris superbe qui le prend de bien haut avec l'adversaire, jusqu'à l'injure ordurière et malpropre. Il semble que la fierté et le dédain du gentilhomme se soient associés à la brutalité de l'homme du peuple pour produire cette œuvre d'une puis-

¹ Du latin *sus* et de l'allemand *Sau*, le porc.

² Vers 490-535.

sance incomparable, mais inégale et disparate. Par moments, on songe involontairement aux Provinciales, un instant après, on croit lire quelque pamphlet de bas étage. La comparaison avec les *Lettres Provinciales* se présente d'autant plus naturellement à l'esprit, que Marnix a usé du même procédé que Pascal pour accabler ses adversaires. C'est dans leurs propres rangs qu'il cherche ses auxiliaires. C'est l'un d'eux qui se charge du soin de rendre ridicule la cause commune. Il se présente comme un catholique convaincu, dont le seul but est d'étayer par des preuves nouvelles les panégyriques de l'Église Romaine qu'avaient écrits certains prélats des Pays-Bas plus zélés que savants. Et alors, c'est un feu roulant de passages de la Bible, des Pères, des Décrets et des Décrétales, qui doivent censément justifier les prétentions de l'Église et qui en sont, aux yeux de Marnix, la condamnation la plus éclatante. A chaque instant, revient cette conclusion : « Tels sont les enseignements de l'Évangile, mais puisque Notre sainte Mère l'Église a ordonné qu'il en fût autrement, nous devons docilement nous incliner, et considérer les doctrines de l'Écriture comme nulles et non avenues. »

« Pour mieux dissiper la peur, dit Edgar Quinet¹, Marnix veut contraindre le peuple de rire entre les mains des Espagnols. Chose assurément remarquable dans l'histoire littéraire, c'est dans les années les plus sanglantes de la terreur catholique, au moment où le duc d'Albe « déchirait avec le plus de fureur les entrailles des Pays-Bas », c'est en 1569 et en 1571 qu'Aldegonde compose et publie en flamand sa gigantesque satire de l'Église catholique, la *Ruche Romaine*, créant ainsi la langue hollandaise au milieu d'un rire tragique et héroïque. Cet ouvrage fut l'un des plus grands triomphes de la parole au seizième siècle sur la force déchaînée. « Il fut regu du peuple, dit Bayle, avec un applaudissement incroyable. » Rien de pareil ne s'était vu depuis les colloques d'Erasme. On reconnut un frère de Rabelais et d'Ulrich de Hutten. Le livre de Marnix fut pour les réformés dans le

¹ E. Quinet, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, p. 48 et suiv.

Nord plus puissant même que les ouvrages de Calvin. C'était Gargantua ou Grandgousier s'épanouissant du haut des échafauds dans une kermesse flamande. On crut entendre le ricanement de toutes les têtes de morts qu'avait tranchées le duc d'Albe. En même temps, l'Église du moyen âge semblait s'abîmer sous cette huée immense, colossale, monstrueuse, dont aucun écrivain n'égalerait jamais la témérité. Par un raffinement d'audace et d'ironie, Marnix avait dédié son livre effroyable à l'un des chefs de l'Inquisition, l'évêque Sonnius.... Que pouvaient les haches et les gibets contre une arme semblable ? Il se trouvait des mains invisibles pour déposer la Ruche jusque sur les marches des échafauds ; le bourreau lui-même y perdit son sérieux, le duc d'Albe à son tour se sentit vaincu comme Granvelle ; il était devenu ridicule. Par l'hymne de *Guillaume*¹, Marnix avait ranimé l'enthousiasme religieux et guerrier ; par la *Ruche Romaine*, il rend à tous le vrai sentiment de la force, la joie, l'hilarité dans l'extrême péril ; il peut désormais attendre l'effet de ses paroles. »

Avec la rapidité de l'éclair, l'ouvrage de Marnix se répandit non seulement dans les Pays-Bas, mais dans tous les pays protestants. Il fut traduit en latin, en français, en anglais, en allemand. Plusieurs traductions allemandes avaient déjà paru avant que Fischart entreprît la sienne. Cette fois, il ne se proposait pas, comme pour le *Gargantua*, de faire une sorte d'adaptation, de se servir de son modèle comme d'un canevas sur lequel il broderait ses arabesques fantaisistes et bizarres. Il s'astreignit à rendre l'original assez littéralement, à serrer le texte de près, sans toutefois s'imposer une fidélité servile ; son style reste original, fougueux, étincelant. Le traducteur ne s'est interdit aucune des libertés d'un écrivain accoutumé à traiter la langue qu'il manie en maître absolu, voire à la tyranniser quelque peu, mais du moins il a évité les écarts désordonnés qui rendent la lecture de son *Gargantua* si pénible. Pour le fond, ses additions se réduisent à peu de chose. Tout d'abord, il a ajouté l'amphigouri de ses titres con-

¹ *Wilhelmus Lied*, cantique religieux et patriotique composé par Marnix.

ournés et grotesques. Non seulement l'ouvrage lui-même¹, mais encore chacune des sept parties dont il se compose, et chacun des chapitres reçoit ainsi, à la manière ordinaire de Fischart, un en-tête bizarre et plaisant, destiné à faire goûter d'avance au lecteur les fantaisies qu'il rencontrera par la suite. Puis, par moments, il aiguise encore les traits de Marnix, en insérant de place en place des passages plus ou moins longs pour compléter la démonstration ou ajouter de nouveaux exemples à ceux que fournit Aldegonde. Ces additions, il faut bien le dire, ne sont pas toujours de bon goût : elles dépassent parfois la violence du modèle et, trop souvent, contrastent par une affectation voulue de vulgarité avec le grand air, le ton d'ironie hautaine de Marnix. Ainsi, ce dernier ayant donné quelques étymologies burlesques du mot messe, Fischart s'empresse d'apporter son contingent de rapprochements grossiers et malsonnants. Et que de fois le traducteur reprend l'idée de l'auteur pour la présenter sous une forme plus brutale et plus violente !

Puis, par une inspiration qui nous semble fort malheureuse, Fischart a mêlé aux critiques de Marnix contre l'organisation et les dogmes de l'Eglise un certain nombre d'attaques contre son adversaire personnel Nas. Ces piqures d'épingle, au milieu des grands coups de massue dont Marnix accable son ennemi, produisent l'effet le plus pitoyable. Que dirait-on d'un géant armé de pied en cap, qui, engagé dans une lutte à mort avec un adversaire redoutable, trouverait le temps entre deux passes d'armes de pourfendre de son épée quelque pauvre insecte ?

¹ Voici le titre complet de l'ouvrage de Fischart : « *Binenkorb desz Heil. Römischen Imenschwarms, seiner Hummelszellen (oder Himmelszellen) Hurnausznäster, Brämengeschwürm und Wespengestösz, Sampt Läuterung der Heill. Röm. Kirchen Honigwaben: Einweihung und Bräucherung oder Fegfeurung der Imenstück: und Erlesung der Bullenblumen der Deckretenkräuter des Heydnischen Klosterhysops, der Suiter Säudisteln, der Saurbonischen Säurbonen desz Magis nostrischen Liripipefenchels und des Imenplatts den Plattimen auch des Meszthaues und H. Safts von Wunderbäumen, etc. Alles nach dem rechten Himmelstau oder Manna instirt, und mit Mentzerkletten durchzirt. Durch Jesuwalt Pickhart, des canonischen Rechts Canonisirten oder Gewürdigten, etc.* » — Édition de 1591.

C'est à Nas que l'ouvrage est dédié, à Nas, qui, paraît-il, s'était plaint ironiquement que les traductions qui avaient paru en allemand de la *Ruche romaine* étaient écrites en un dialecte si inintelligible et si barbare qu'il ne savait même pas si c'était de l'allemand. Et cette dédicace ne resta pas une formule vaine. A chaque instant, le nom du cordelier revient sous la plume de Fischart, qui tantôt lui reproche sa violence et sa mauvaise foi dans ses sermons et ses pamphlets, tantôt même se moque de son *Almanach prophétique*, que cependant il n'avait pas dédaigné de mettre à contribution.

Les passages les plus considérables intercalés par Fischart sont consacrés à développer les exemples que Marnix a empruntés à l'histoire d'Allemagne, et à les compléter par des allusions aux événements les plus récents : la triste histoire de nos guerres de religion a fourni également un fort contingent de faits nouveaux. C'est la lutte des empereurs et des papes qui fait les principaux frais des citations empruntées à l'histoire d'Allemagne. Pour montrer que le pape se considère comme souverain absolu au temporel et au spirituel, qu'il s'arroge le droit de disposer des peuples et des couronnes, Marnix rappelle l'épisode de Canossa et l'humiliation de l'empereur Henri IV devant Grégoire VII. Ce souvenir réveille au cœur de Fischart de vieilles rancunes qui lui remontent aux lèvres : il rappelle le rôle funeste qu'ont joué les papes pendant toute cette période, les dissensions, les guerres civiles dont ils ont été les instigateurs, et l'anarchie qui, grâce à eux, a si longtemps régné en Allemagne. Les exemples d'orgueil et de trahison donnés par des papes se succèdent et s'accumulent sous sa plume : Henri V soulevé par le pape contre son père, Othon de Brunswick armé par Innocent III contre Philippe de Souabe, puis Frédéric II contre Othon, que le pape trouve trop peu souple et trop peu docile. Fischart insiste surtout longuement sur les querelles auxquelles donna lieu la possession de la Sicile et de l'Italie méridionale : le duché d'Apulie confisqué par Innocent II au détriment de Guillaume Guiscard, puis les luttes sanglantes qui se terminèrent par la victoire des Normands. Plus tard, Urbain IV dépouille Conradin de ses droits et en investit Charles d'Anjou. Cette partie de l'histoire

inspire à Fischart des réflexions particulièrement amères, et c'est avec un ressentiment non contenu qu'il rappelle le passage de la lettre de Clément IV à Charles d'Anjou qui décida, dit-on, du sort du malheureux Conradin. Il relève ensuite que le pape trempa dans l'affreux massacre des Vêpres siciliennes, et qu'il suscita Pierre d'Aragon contre Charles d'Anjou, comme il avait suscité Charles d'Anjou contre Conradin. Il raconte aussi les nombreuses guerres fomentées et soutenues par les papes en Italie pour donner des souverainetés indépendantes à leurs neveux ou à leurs bâtards; il cite Jules II qui trahit successivement tous ses alliés, Léon X qui détrôna le duc d'Urbin, Paul III et Paul IV qui dépossédèrent les Colonna au profit de leurs parents, etc.

De l'histoire de France, il ne paraît guère connaître que les événements contemporains, car il ne tire pas parti au profit de ses idées des luttes soutenues par les Valois contre la papauté. Il revient surtout volontiers sur la Saint-Barthélemy, qu'il cite comme un exemple des malheurs causés par les papes et des mensonges dont l'Église et ses partisans ne craignent pas d'user, sitôt qu'ils y trouvent leur bénéfice. Le jeune roi, dit-il, n'aurait jamais autorisé une si affreuse boucherie, si les Guises et la reine-mère n'avaient pas calomnié les Réformés auprès de lui en les représentant comme des ambitieux, dont le seul but était de lui enlever sa couronne.

Fischart fit de sa *Ruche Romaine* un véritable répertoire des passages les plus saillants de ses divers pamphlets religieux. Il y fut encouragé sans doute par l'énorme succès de son ouvrage¹ et espéra ainsi sauver de l'oubli, partiellement du moins, d'autres œuvres qui avaient trouvé moins de faveur auprès du public. Ainsi, à propos des Jésuites, il rappelle son *Engoulement* et les grands miracles que les disciples de Loyola prétendent avoir faits aux Indes : dans son premier

¹ Il en parut au moins sept éditions du vivant de Fischart, de 1579 à 1588, chiffre considérable pour l'époque, et on connaît de plus quatre éditions non datées publiées après sa mort. Aussi, est-ce de tous les ouvrages de Fischart celui dont il est le plus facile de se procurer un exemplaire original.

pamphlet, Fischart réclamait qu'ils en fissent aussi en Allemagne. Maintenant, il constate ironiquement que son vœu a été exaucé : le jésuite Canisius a exorcisé récemment une jeune fille et a même converti le démon dont elle était possédée. Parlant des différentes couleurs et des marques et insignes particuliers qui distinguent les divers ordres religieux, il cite sa *Lutte des frocs et des sectes*. Une autre fois, c'est la *Vie de Saint-Dominique*, puis, le *Moulin grotesque* ou encore la *Description du bonnet carré*. Et ces citations reviennent à chaque occasion.

La *Ruche Romaine* fournit les indications les plus précieuses sur l'attitude de Fischart vis-à-vis les deux Églises principales entre lesquelles se partageaient ses propres coreligionnaires ; dans les éditions successives qui en parurent, nous pouvons suivre l'évolution qui se fait dans son esprit. Marnix, calviniste convaincu, n'épargne pas plus dans ses attaques contre la transsubstantiation les luthériens que les catholiques : il refuse de reconnaître un coreligionnaire dans tout homme qui admet, de près ou de loin, le dogme de l'église Romaine. Fischart, qui au commencement de sa carrière littéraire avait été en relation avec les chefs du luthéranisme à Strasbourg, et qui, dans son *Engoulevent*, avait pris la défense du plus fameux d'entre eux, Marbach, devait se trouver quelque peu embarrassé en présence de passages de ce genre. Non pas qu'il eût jamais été luthérien doctrinaire, et qu'il se fût compté parmi les zélateurs intolérants qui voulaient courber tous les protestants sous le joug de leur *Credo*. Si Fischart avait eu à l'origine certains rapports avec eux, ces rapports s'étaient bien vite refroidis, quand il s'était aperçu que ces hommes, par leur farouche intolérance et les dissensions qu'ils semaient parmi les protestants, préparaient les voies à un retour offensif de l'Église catholique. Il s'était de plus en plus rapproché des Réformés et avait traduit du français de nombreux écrits calvinistes, afin d'éveiller l'intérêt de ses compatriotes en faveur des malheureux huguenots. Cependant en 1579, date de la première édition de la *Ruche Romaine*, Fischart n'avait pas encore rompu avec le luthéranisme : il y garde des ménagements infinis pour les luthériens et détourne

sur les seuls anabaptistes les anathèmes que Marnix adresse aux partisans de Luther. Entre 1579 et 1581, où parut la seconde édition, Fischart a pris définitivement parti. Cette fois il reproduit intégralement dans sa traduction les attaques de Marnix contre les protestants qui admettent la transsubstantiation.

VIII.

La *Ruche Romaine* clôt la liste des ouvrages de controverse religieuse dont Fischart peut légitimement revendiquer la paternité. Il écrivit, à la vérité, une petite pièce de vers qui fut jointe à la préface d'une nouvelle édition de la traduction que Jacques Eysenberg avait faite du *Traité des reliques* de Calvin, sous le titre bizarre de : *Panier à pain sacré des saintes reliques romaines*¹, mais il semble qu'il n'eut aucune part à l'ouvrage lui-même. Eysenberg, qui sans doute ne savait pas le français, fit sa version allemande non d'après le texte français de Calvin, mais sur une traduction latine. De là, pour rendre les noms de lieu des tournures bizarres imitées du texte latin, et que Fischart, qui savait parfaitement le français, n'aurait certainement pas laissé subsister, s'il avait revu la traduction. Bourges devient : *Les peuples de la Gaule qu'on appelle Bituriges*; La Rochelle est rendu par *Rupella*; Amiens par *Les Ambiens* (die Ambianer); Albi ou en Albigeois est remplacé obstinément par *en Suisse* (Im Schweizerland.) Une autre fois, Eysenberg prend Saint-Jean-de-Maurienne pour une église. Dans un autre passage, il confond, nous ne savons comment, l'Auvergne avec l'Arménie. Nous ne voyons aucune raison pour endosser à Fischart une part de responsabilité dans ces maladresses et dans ces erreurs. Le style d'Eysenberg, faible, mou, sans relief, n'a aucun point de ressemblance avec la langue puissante et colorée de Fischart. La longueur monotone de l'ouvrage lui-même, qui

¹ «*Der Heylig Brotkorb der Heil. Römischen Reliquien*», etc. La première édition parut à Wittemberg en 1557.

ne se compose guère que d'une longue énumération, ne suffirait peut-être pas à justifier un jugement aussi sévère, mais la préface et la conclusion dont le traducteur a cru devoir enrichir son texte témoignent assez de la distance qui le sépare de Fischart : à chaque instant, les mêmes formules reviennent ; la pensée est faible, l'expression sans goût, la langue d'une platitude remarquable.

Certains critiques attribuent à Fischart un pamphlet théologique intitulé *Neuer Kreutzgang*¹ et paru en 1590. L'auteur a pris le pseudonyme de *Huldrich Christ zu Gottstatt bey Bethauen* ; le prénom Huldrich seul rappelle un pseudonyme authentique de Fischart, et rien n'empêche d'admettre qu'il a pu être choisi tout exprès pour faire naître une confusion. Le petit volume commence par la traduction allemande d'un certain nombre de litanies et de prières prescrites par le pape Sixte-Quint à l'occasion d'un jubilé, pour demander au Ciel de délivrer la France des hérétiques. L'auteur y ajoute un commentaire explicatif, plein des attaques les plus vives contre l'Église catholique. Certains passages rappellent des idées développées par Fischart dans l'une ou l'autre de ses œuvres, par exemple dans la *Vie de Saint-Dominique*. L'imitation de la *Ruche Romaine* est surtout frappante. Mais ce qui empêche absolument d'admettre que Fischart puisse être l'auteur de cet opuscule, c'est qu'on y trouve des attaques violentes contre les Réformés et un panégyrique perpétuel du plus strict luthéranisme. Or Fischart, qui dès 1581 s'était séparé avec éclat des zélateurs luthériens, n'a pu écrire en 1590 un ouvrage aussi hostile aux Réformés.

Nous en dirons autant des *Merveilles de la ville de Rome* (*Mirabilia urbis Romæ*) qu'on trouve réunies au *Panier à pain* dans les éditions postérieures à la mort de Fischart. A la suite d'un absurde résumé d'histoire romaine jusqu'à Constantin, vient une énumération des reliques qui se trouvent dans les diverses églises de Rome. Il semble que l'auteur imite, pour le tourner en ridicule, le ton ordinaire des *Guides du*

¹ Littéralement : « Nouvelle procession », c'est-à-dire ici « Nouvelle litanie ».

pèlerin à Rome. Rien de monotone et de fastidieux comme ce dénombrement qu'interrompt à peine de temps en temps une anecdote pieuse, relative à la fondation d'une église ou à la découverte des reliques qui s'y trouvent. On dirait que l'auteur a voulu employer le procédé qui a si bien réussi à Marnix dans sa *Ruche Romaine*. Il espère faire naître le ridicule d'un exposé débité d'un ton sérieux et convaincu ; il se pose en croyant et en fidèle. Mais ce qui, chez Marnix, est une inspiration du génie, n'est chez l'auteur des *Mirabilia* qu'une plate imitation. Il nous semble absolument impossible d'admettre que Fischart puisse être l'auteur d'un aussi médiocre pastiche.

Dans les œuvres de Calvin, à la suite du *Traité des reliques*, se trouve un *Brief inventaire des reliques de Rome*, extrait fidèlement, dit la préface, d'un livret italien imprimé à Venise en l'an 1575¹. Cet *Inventaire* ressemble fort à l'opuscule qui nous occupe ; mais la liste des églises qu'il énumère est moins complète que celle des *Merveilles de Rome*, et il ne donne aucune des anecdotes que relate l'auteur allemand ; il n'y est pas non plus question des indulgences attachées aux diverses reliques, que les *Mirabilia* mentionnent soigneusement. Enfin, l'ordre dans lequel les sanctuaires de Rome sont nommés est tout différent dans les deux ouvrages. Néanmoins, les ressemblances entre le *Brief inventaire* et les *Merveilles de la ville de Rome* sont si grandes, qu'il nous semble évident que l'un et l'autre opuscule procèdent d'une source commune, sans doute quelque livre de dévotion à l'usage des pèlerins, paru en Italie vers la fin du quinzième siècle. Il nous faut, en effet, remonter assez haut, puisque, sur le titre des *Mirabilia*, il est dit que l'ouvrage a été imprimé pour la première fois en 1500 par M. Steffan Blanck de Passau, et ajouté plus tard au *Panier à pain*.

¹ N'y aurait-il pas là une simple erreur et au lieu de 1575 ne faudrait-il pas lire 1475 et Trévisé pour Venise ? M. Vilmar (*Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 44) dit que les *Merveilles de Rome* furent imprimées pour la première fois à Trévisé en 1475. Il est d'ailleurs évident que Calvin, mort en 1564, ne saurait être le traducteur d'une œuvre parue en 1575.

CHAPITRE SIXIÈME

Idées positives de Fischart sur la religion et sur l'éducation. — *In hæreticis coercendis quatenus progredi liceat.* — *Ce sont les savants qui sont les fous.* — *Exhortation à donner aux enfants une éducation chrétienne.* — *Petit livre de cantiques.* — Superstitions de Fischart : *La Démonomanie de Bodin.* — *Le Marteau des sorcières.* — *La Juive de Binzwangen.* — *Le chevalier de Stauffenberg.* — *L'alchimie corrigée.*

I.

Les violences de la polémique de Fischart contre Rabus, contre Nasus, contre les Jésuites, contre tous ceux en un mot qui attirèrent sur eux les fureurs du puissant pamphlétaire, risqueraient de jeter un faux jour sur le caractère de notre écrivain, si d'autres témoignages ne nous prouvaient que ses indignations et ses colères lui étaient inspirées, non par l'esprit étroit d'un sectaire, mais par un profond amour de la vérité et de la liberté. Certes, il s'est abandonné à des excès regrettables, il a cru que ceux qui pensaient autrement que lui sur tel ou tel dogme étaient nécessairement de mauvaise foi; il avait peine à comprendre qu'on pût interpréter l'Évangile autrement qu'il l'interprétait lui-même. De là ses sorties furibondes contre des adversaires en qui il ne voyait que d'infâmes sophistes; de là ces exclamations pleines de rage, ces cris désordonnés qui, par moments, coupent sa démonstration. Son contradicteur, il ne cherche pas tant à le convaincre qu'à le terrasser et l'écraser; c'est une lutte à mort que Fischart engage avec lui, et les malédictions qui se placent entre deux arguments rappellent ces cris inarticulés que font entendre des combattants au milieu des péripéties d'une lutte suprême. Et cependant, ce serait faire à Fischart le plus

grand tort que de le croire incapable de comprendre les idées de tolérance et de support mutuel sans lesquelles nulle paix, nulle concorde ne saurait exister parmi les hommes. A propos de la *Ruche romaine*, nous avons déjà vu qu'il combattit de toutes ses forces, parmi ses coreligionnaires, le parti de l'intolérance et du fanatisme. Alors que, dans les conseils de la république de Strasbourg, les luthériens orthodoxes obtenaient un arrêt de proscription contre les calvinistes par l'adoption de la Formule de Concorde¹, Fischart embrassait ouvertement le parti des Réformés, et sa satire s'attaquait au fanatisme luthérien, comme auparavant elle s'était attaquée au fanatisme catholique.

Il n'avait pas attendu cette date décisive de 1581 pour rompre en visière à l'intolérance. Dès 1577, dans une préface latine écrite pour un traité de Minus Cetus, professeur à l'Université de Sienne², il avait réprouvé l'intervention de la force brutale dans le domaine de la conscience : « D'aucuns s'étonneront peut-être, dit-il, de voir reprendre maintenant cette question qui a été suffisamment discutée dès les premiers temps de la Réforme, et qu'ils regardent comme résolue. Mais, qu'ils considèrent toutes les guerres, tous les massacres, toutes les horreurs auxquels la conversion des hérétiques a servi et sert de prétexte, et qu'elle causera encore si on n'y prend garde, et ils se convaincront qu'il n'est pas superflu de soumettre ce point à une nouvelle discussion. » Il y avait là, sans nul doute, une allusion discrète, mais que chacun comprenait, non seulement aux persécutions exercées par les catholiques contre les protestants, mais encore au fanatisme qui armait les uns contre les autres luthériens et calvinistes. Chaque lecteur en faisait aussitôt l'application aux mesures

¹ Cette prétendue *Formule de Concorde* était un commentaire explicatif de la *Confession d'Augsbourg*, rédigé par quelques ecclésiastiques luthériens, dans lequel ceux-ci appuyaient avec insistance sur les différences qui séparaient luthériens et calvinistes, et condamnaient ces derniers avec la plus grande rigueur (1577).

² « *In hæreticis coercendis quatenus progredi liceat. — Mini Celti disputatio. Ubi nominatim eos ultimo supplicio affici non debere aperte demonstratur.* »

violentes que méditait un Pappus, que préparait un Marbach, et les partisans de la tolérance sentaient qu'ils avaient à faire à un allié, à un ami.

« Les uns soutiennent qu'il n'est pas possible de tolérer deux religions dans le même État, dans la même ville; qu'il faut nécessairement extirper l'une par tous les moyens; de là tant de persécutions, de supplices, de guerres, de massacres; de là tant de sang répandu, tant de ruines accumulées sous prétexte de religion. Cette manière de convertir est digne de Musulmans, non de Chrétiens. » Et plus loin, une allusion plus directe encore à ce qui se passait dans son entourage immédiat, à Strasbourg : « Il est d'autant plus urgent de reprendre la discussion, que cette forme violente du christianisme menace de s'introduire dans la véritable Église (c'est-à-dire l'Église protestante) qui, jusqu'à présent, a toujours grandi en supportant les persécutions avec constance et fermeté. » Pour défendre la cause de la tolérance et de la charité, Fischart cherche ses arguments de tous les côtés. Il allègue des passages de la Bible : la Sagesse dit que bien des secrets sont révélés aux petits, qui sont cachés aux sages, et saint Paul, loin de réserver le monopole de l'Esprit-Saint à quelques-uns, voudrait que tout le peuple prophétisât. Il rappelle la primitive Église et plusieurs conciles qui ont refusé d'appuyer leurs décisions par les armes. Il cite enfin des passages de plusieurs Pères qui ont formellement condamné la violence et les persécutions : « Tu veux, dit Fischart en concluant, me ramener dans la bonne voie; agis avec douceur, c'est-à-dire en chrétien..... Tu veux me tirer de la boue dans laquelle je suis tombé; pourquoi alors me donner un coup de pied qui m'y fait entièrement enfoncer?..... En employant la violence, tu éveilles en moi le soupçon que tu n'es pas le disciple du bon berger qui se mit paisiblement en quête de la brebis égarée, la plaça sur ses épaules et la réunit aux autres; au contraire, tu me portes à te considérer comme un hérétique, car c'est avec grande raison qu'un docteur a écrit : « Ceux qui tuent les hérétiques s'accusent par cela seul d'être eux-mêmes hérétiques. »

Voilà des paroles qu'on n'est guère habitué à entendre au seizième siècle où tout retentit de cris de haine et de discorde. Dans cette préface, Fischart avait parlé en son propre nom ; avec peu de succès, hélas, puisqu'il ne put empêcher les zélateurs luthériens de réussir. Mais cet échec ne le découragea pas. A quelques années de là (1584), il se fit l'éditeur en même temps que le panégyriste d'un ouvrage où des idées analogues se trouvaient exprimées, mêlées à d'autres vues si hardies et si neuves, qu'en l'absence d'une adhésion formelle de Fischart, on hésite à admettre qu'il les ait partagées. Et pourtant, dans l'introduction versifiée dont il fit précéder cet opuscule, on ne trouve pas un mot de désaveu pour des doctrines qui, au seizième siècle, devaient passer pour les rêveries d'un halluciné, bonnes tout au plus à être appliquées au pays d'Utopie. « *Démonstration et explication de l'ancien et commun proverbe* : Ce sont les savants qui sont les fous¹ », tel est le titre de cet ouvrage, aussi étrange par la manière dont il est composé que par le fond même des idées. A vrai dire, l'unité de composition y fait absolument défaut, car il est formé de deux parties distinctes, n'ayant presque aucun rapport l'une avec l'autre, mais fondues et amalgamées par un caprice des plus bizarres². Ce sont, d'après les recherches de M. W. Scherer³, deux libelles dont les auteurs anonymes devaient être des anabaptistes. Le titre général n'appartenait sans doute à l'origine qu'au premier des deux ouvrages, car c'est dans celui-là seulement qu'est développé l'apophtegme : Ce sont les savants qui sont les fous. Le second ne parle pas de ce dicton, et n'a de commun avec le premier qu'une haine égale pour l'Église catholique, et une égale

¹ *Bewärung und Erklärung des Uralten Gemeynen Sprüchworts : die Gelehrten die Verkehrten*, etc.

² Entre les deux moitiés du premier libellé est intercalé le second, lui-même coupé en deux ; de plus, l'ordre dans lequel les deux parties du second libelle devraient se suivre est interverti. Il ne faut sans doute pas rendre Fischart responsable de cet amalgame bizarre ; il semble que l'ouvrage a dû être déjà édité antérieurement sous cette forme, et que notre auteur n'a fait qu'y ajouter une introduction élogieuse.

³ *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, 1867.

répugnance pour l'intervention du bras séculier dans le domaine de la conscience. Examinons de plus près chacun de ces deux opuscules, sans nous laisser arrêter par l'incohérence qu'a produite dans l'œuvre de Fischart la façon extraordinaire dont on les a fait, de force, rentrer l'un dans l'autre.

Le premier des deux libelles, celui qui a donné son titre à l'ouvrage tout entier, est de beaucoup le plus faible. La plus grande partie des développements qu'il renferme ne se distinguent guère de ceux que l'on trouve dans la plupart des pamphlets de l'époque dirigés contre l'Église romaine : au fond, ce n'est qu'une amère satire de la papauté représentée comme la source de tous les maux. Mais, voici une idée nouvelle : celle de l'inviolabilité de la conscience personnelle. Non contents de faire naître les dissentiments parmi les hommes, les faux savants ont provoqué l'intervention du pouvoir séculier pour rétablir l'unité dans la foi, intervention abusive, dont le paganisme lui-même n'avait donné aucun exemple. Et le pamphlétaire proteste d'un accent indigné que la foi est affaire personnelle, qu'elle vient de Dieu seul, et que l'homme ne peut ni la donner ni l'ôter. Cette doctrine qui n'est qu'indiquée ici, nous la verrons développée davantage dans l'autre opuscule. En terminant, l'auteur prie ses lecteurs de ne pas interpréter mal ses paroles : il n'a eu en vue que la vérité et le bien de la religion ; si l'un d'eux n'approuve pas ses idées, il ne le détestera pas pour cela, mais le priera d'examiner avec équité ses idées : « Car toutes les divisions, toutes les erreurs, toutes les dissensions dont tout le monde se plaint aujourd'hui viennent toutes, sans exception, de ce que, par un zèle inconsidéré, ou par colère, ou par un point d'honneur mondain, on se lance les uns aux autres d'impudents anathèmes ou des condamnations impies : Chacun veut avoir raison et forcer le monde entier à entrer dans ses idées. Chacun s'efforce par la violence de soutenir ses doctrines en bravant les autres¹. » C'est Dieu qui jugera en dernier ressort ; il ne se

¹ « *Denn all Zertrennung, Irthumb, Span,
Darüber jetzt klagt jedermann,
Kommen gemeynlich all daher,*

laissera pas tromper par les hypocrisies ni effrayer par la violence, l'excommunication ou les supplices.

Si ce premier opuscule semble complet, le second au contraire, outre qu'il a été coupé en deux tronçons dont on a interverti l'ordre, paraît avoir subi d'autres mutilations encore dont il est impossible d'évaluer l'importance. L'auteur de ce second libelle, lui aussi, s'attache surtout à défendre la liberté de conscience.

A son avis, c'est le démon qui, invoquant à tort l'exemple de Moïse et la loi juive, a inspiré les conversions par la violence. C'est Satan qui a répandu par le monde cette fausse idée, qu'un empire ne saurait être puissant ni même subsister si tous ses sujets ne professent pas la même religion. C'est ainsi que, obéissant aux suggestions du pape Adrien, Charlemagne a converti par la force les Saxons et les Hongrois, et a répandu des flots de sang innocent. Les Turcs n'agissent pas autrement dans les pays qu'ils conquièrent. Ici, le fil des idées est interrompu par une digression sur les abus de l'excommunication, sur la prétendue donation de Charlemagne, etc. Puis, l'auteur revient à la question de l'intervention du pouvoir séculier dans les questions religieuses. Il raconte la dévastation de la Bohême pendant les guerres des Hussites, et rappelle que l'apôtre (Éphés. 4) s'est formellement prononcé contre ces sanglantes exécutions en proclamant que Christ est le seul protecteur de l'Église. Les princes ne doivent pas se mêler du gouvernement des choses spirituelles, ce qui ne les empêche pas de mener personnellement une vie chrétienne: par leur exemple, ils feront plus de bien que par une intrusion abusive dans le domaine de la conscience. Le mélange du temporel et du spirituel est une réminiscence

*Dasz ausz unverstendigem Eifer,
Oder ausz keib und zeitlich ehr
Einer den andern so unverschampt
Freventlich urtheilt und verdampt,
Will jeder haben überhand,
Zwingen all Welt in sein Verstand,
Und jeder tracht wie er mit gwalt
Dem andern zu trutz sein lehr erhalt. »*

(Kurz, II, p. 381.)

malheureuse de la royauté théocratique des Juifs, et se trouve en contradiction absolue avec la véritable doctrine chrétienne. Les souverains, au lieu de se constituer les défenseurs des prétentions du clergé, devraient obéir uniquement à la loi naturelle que Dieu a inscrite au cœur de tous les hommes, et remplir scrupuleusement leurs devoirs envers leurs sujets : ils verraient que la tranquillité publique est parfaitement compatible avec la liberté de conscience. Leur devoir n'est pas d'établir une unité religieuse impossible, mais de faire régner la paix et le bonheur. On voit déjà clairement défini ici le rôle de l'État moderne, qui ne se constitue pas le serviteur de telle ou telle religion, mais qui s'efforce de maintenir la balance égale entre tous ses sujets, à quelque confession religieuse qu'ils appartiennent. Mais des vues pareilles avaient peu de chances d'être accueillies à une époque qui pratiquait le principe : *cujus regio ejus religio*. L'auteur ne se le dissimule pas ; il rappelle que les empereurs d'Allemagne, sous la menace de l'excommunication, se sont faits à mainte reprise les exécuteurs des sanglants arrêts des papes. Les princes protestants eux-mêmes, qui ont rejeté le joug de la papauté, sauront-ils résister à la tentation d'user de violence en matière de religion ? Sans aucun doute, le démon, toujours plein de malice, les y poussera ; mais qu'ils n'obéissent pas à ses perfides conseils !

On sent trop bien que notre anabaptiste, et Fischart avec lui, n'a pas très grande confiance dans l'efficacité de ses exhortations ; il voit l'esprit d'intolérance aussi développé chez les protestants que chez les catholiques, et constate avec amertume que, partout où les persécutions ont cessé, les hérétiques se sont partagés en factions irréconciliables et ont tourné contre eux-mêmes la colère qui jadis les armait contre l'Église. Cette liberté de conscience achetée au prix de tant de sang, de tant de supplices, qu'en a-t-on fait ? Partout le parti le plus fort écrase le plus faible, et si les sectes protestantes sont moins prodigues que l'Inquisition de bûchers et de supplices, elles ont d'autres armes à leur disposition, la proscription et l'exil.

Ainsi Fischart, ce farouche pamphlétaire que nous avons

vu lutter avec une énergie si intempérante et une verve parfois si brutale contre tous ses adversaires, était au fond un apôtre de la tolérance, un défenseur convaincu de la liberté de conscience. Alors que partout, en Allemagne aussi bien qu'en Angleterre, en Espagne ou en France, les princes prétendaient imposer à leurs sujets la religion qu'ils professaient eux-mêmes, l'un des premiers, il proclamait ce principe, que l'État ne doit pas intervenir dans les querelles religieuses, qu'il ne doit pas prêter son pouvoir à une religion pour détruire une religion rivale, à une secte pour opprimer une autre secte. Heureuse l'Allemagne, si elle eût écouté ses avis : les horreurs de la guerre de Trente-Ans lui eussent été épargnées.

II.

Quelques années auparavant, le libraire Bernard Jobin, beau-frère de Fischart, avait publié, à l'usage des familles protestantes, une collection d'ouvrages de piété comprenant entre autres un Catéchisme et un Recueil de cantiques¹. Fischart était déjà assez connu et apprécié pour que son concours ne fût pas à dédaigner, et son beau-frère, qui avait eu recours à sa plume pour mainte autre entreprise de librairie, sollicita cette fois encore sa collaboration. Notre écrivain lui fournit trente cantiques destinés à son recueil et composa, pour être insérée dans le catéchisme, une pièce de vers intitulée : *Exhortation à donner aux enfants une éducation chrétienne* (*Anmanung zu Christlicher Kinderzucht*). Bien que le catéchisme qu'éditionnait Jobin fut celui de Luther, et que l'entreprise eût par conséquent un caractère strictement orthodoxe, Fischart, qui inclinait déjà vers le calvinisme, ne crut pas trahir ses convictions en y collaborant. Il ôta aux pages sorties de sa plume tout ce qui pouvait rappeler l'esprit petit et étroit d'une secte, et leur donna un caractère largement chrétien et humain. Pas la moindre allusion aux déchi-

¹ Le plus ancien exemplaire que l'on possède du catéchisme porte la date de 1578 ; le recueil de cantiques est de 1576.

rements de l'église protestante, pas le plus petit anathème pour l'un ou l'autre parti : partout un ton grave et mesuré, partout des sentiments nobles et élevés auxquels tout chrétien éclairé, catholique, luthérien ou calviniste eût pu souscrire.

A lire ce titre : *Exhortation à donner aux enfants une éducation chrétienne*, on songe involontairement à quelque homélie bien sèche et bien ennuyeuse. Rien au contraire de frais et de charmant comme l'*Exhortation* de Fischart. Il se rendait bien compte qu'un sermon risquait fort de manquer son but, faute de trouver des lecteurs complaisants ; comme il eut d'ailleurs toujours un faible pour l'allégorie, il songea à présenter ses recommandations sous une forme allégorique ; mais si un sermon risque d'engendrer l'ennui, l'allégorie a aussi son écueil : on se laisse facilement entraîner à forcer les rapprochements, à identifier jusque dans les plus petits détails l'image et l'idée qu'elle doit représenter ; alors, avec la fadeur et l'affectation, naît un ennui bien autrement incurable que celui que produit le sermon le moins récréatif. Ce danger, Fischart, cette fois, a su heureusement l'éviter.

Comparer l'éducation d'un enfant à la culture d'une plante est une inspiration qui semble bien naturelle. Mais, qu'il était aisé, en traitant le sujet de cette façon, de devenir maniéré et précieux ! Fischart a été sauvé de ce défaut par un accent à la fois naïf et convaincu, par la grâce un peu mignarde peut-être, mais cependant charmante de l'idée et de l'expression, mêlée à une gravité sereine et digne.

Au début, l'écrivain nous conduit dans un jardin et nous rend témoins des soins attentifs que prennent d'une plante délicate les véritables amateurs d'horticulture : « Le matin, ils lui donnent de l'air du côté du soleil. — A midi, ils lui procurent de l'ombre ; — Ensuite, ils la greffent, la courbent, lui donnent un tuteur, — Ou bien ils la couvrent pour la garantir du froid ¹. » Puis, à chaque instant, ils vont la

¹ « *Fru machen sie ihm Raum zur Sonnen,
Zu Mittag sie ihm Schatten gonnen ;
Da pfpopsens, biegens, unterstützen
Beschüttens vor der Frost zu schützen.* »

(Kurz, III, p. 203, v. 7-10.)

mesurer pour se rendre compte de sa croissance. Si l'on se donne tant de peine pour un pauvre végétal, que de soins ne doit-on pas accorder aux enfants, ces rejetons divins que Dieu confie aux parents pour les élever de façon « Qu'à la gloire du Très-Haut, — Ils se rendent aussi avec le temps utiles à leur prochain¹. » Combien elles sont plus précieuses, ces plantes « Qu'à la fin Dieu transporte même — Au Paradis ; là il les réjouit — Et les transforme en éternels rejetons célestes, — En rameaux angéliques que la rosée de la Grâce vient humecter². » La traduction est malheureusement impuissante à rendre le charme naïf de cette langue qui, jeune encore et peu formée, semble emprunter à l'enfant ses balbutiements pour mieux donner la sensation de ses gaucheries adorables, de ses délicieuses maladresses. Comment les parents ne trouveraient-ils pas leur plus grande joie à élever leurs enfants, « puisque les animaux eux-mêmes sont touchés du charme de ces petits êtres » et que « les anges n'ont pas honte de se consacrer à l'éducation des enfants » ? Quelle consolation plus belle pour un père à son lit de mort, que de savoir que ses enfants, quand il ne sera plus, trouveront éternellement en Dieu un tuteur ? Jésus n'a-t-il pas dit que celui qui reçoit un petit enfant en son nom sera récompensé comme s'il l'avait reçu lui-même ? Mais, comment un père recevra-t-il au nom de Jésus ses propres enfants ? En les instruisant de bonne heure dans la crainte de Dieu, et en leur donnant de bons exemples : « Éloignez d'eux toute conversation frivole — Qui ne fait que gâter les bonnes mœurs ; — Éloignez d'eux l'inconduite, l'ivrognerie — Et la corruption des mauvaises sociétés — Ne leur faites jamais entendre une seule parole — Qui puisse initier la jeunesse

¹ « *Dasz sie zu preisz dem Aller Höchsten
Auch mit der weil nutz sein dem Nächsten.* »

(Kurz, III, p. 203 et suiv., v. 25-26.)

² « *Und die zuletzt Gott gar versetzt
Ins Paradeys, sie da ergetzt,
Sie macht zu ewigen Himmelsspröszlein,
Zu Gnadenfeuchten Engelsschöszlein.* »

(Ibid., v. 45-48.)

à la souillure du monde¹. » Que les pères et les mères se souviennent qu'ils sont responsables devant Dieu des jeunes âmes qui leur sont confiées : « Car comment Dieu souffrirait-il — Qu'on fit tort à son jeune replant, — Et qu'on souillât cette créature — Que son fils purifie par son sang² » ?

La conclusion, malheureusement, nous fait tomber de ces sereines hauteurs : le moraliste désintéressé se transforme tout à coup en une sorte de commis-voyageur en librairie. Le lecteur l'entend avec étonnement affirmer sans vergogne que la meilleure manière d'inspirer aux enfants des sentiments chrétiens est de leur faire apprendre le catéchisme édité par Bernard Jobin. Cette fois, Fischart s'est trop bien souvenu qu'il était le beau-frère du libraire.

Pour le recueil de psaumes et cantiques, Fischart écrivit une préface en vers dans laquelle il explique quel utile appui l'Église persécutée trouve dans ces chants. Ce sont eux qui donnent aux fidèles l'allégresse et la patience avec lesquelles ils supportent courageusement « les fureurs des grands tyrans et l'hypocrisie des faux-frères » ; grâce à ces hymnes religieuses qui leur donnent la consolation et l'espérance, ils savent marcher au supplice, le front serein, le cœur joyeux, bravant jusque dans la mort la force brutale qui prétend asservir leur conscience. Dans tous les pays où pénétra la Réforme, les cantiques furent l'un des plus puissants moyens d'action que mirent en œuvre les apôtres de la nouvelle Église pour soutenir la constance du peuple, lui donner la

¹ « ausz mit losem Geschwetz,
Welchs gute Sitten nur verletzt.
O ausz mit Unzucht, Füllerei,
Mit böser Gsellschaft Büberey...
Laszt solch wort nit mehr von euch hören,
Das d'Jugend weltlichkeit musz lehren. »

(Kurz, III, p. 203 et suiv., v. 125-132.)

² « Dann wie wolt Gott das leiden immer,
Das man sein grün Setzling bekümmern,
Und ihm dasselb besudlen thut
Was sein Sohn reinigt durch sein Blut. »

(Ibid., v. 157-160.)

force de supporter sans se plaindre la persécution. Et quand la patience fut enfin lassée par les supplices, quand la chair se révolta contre le fer et le feu, ce furent encore les cantiques qui, par tous pays, servirent de cri de ralliement aux protestants qui coururent aux armes. Les huguenots, avant d'en venir aux mains, entonnaient un psaume; les gueux de la mer, au moment d'engager une lutte inégale, trouvaient dans les strophes enflammées du *Cantique de Guillaume* le gage de la victoire. Aussi, dans tous les pays, en France comme en Allemagne, en Angleterre comme aux Pays-Bas, la Réforme donna le signal d'une véritable résurrection du chant d'église.

En Allemagne, les premières tentatives pour donner au chant religieux plus de fraîcheur et de vie sont fort antérieures à la Réforme. Dès la fin du quatorzième siècle, le moine Jean de Salzbouurg essaya de remplacer les vieilles litanies par des cantiques en langue vulgaire, expression plus immédiate des sentiments religieux des fidèles. Henri de Laufenberg, un demi-siècle plus tard, suivit la même voie. Mais ce ne fut qu'à partir de la Réforme que ce genre littéraire fut complètement renouvelé. A l'exemple de Luther lui-même, un grand nombre de poètes religieux se mirent à l'œuvre et publièrent, pour l'édification des fidèles, une foule de recueils de cantiques : Martin Myllius, Jean Kolross de Bâle, Jonas Agricola, Burkard Waldis, Hans Sachs, Spangenberg et nombre d'autres plus obscurs. Non contente de ces œuvres d'écrivains nationaux, l'Allemagne voulut connaître les chants religieux des protestants français. Elle prit bientôt tant de goût aux cantiques de Marot et de Théodore de Bèze, traduits par Ambroise Lobwasser (1573) et par Paul Mélissus (1572), que, pendant longtemps, ceux-ci retentirent presque seuls sous les voûtes des églises allemandes. Ce fut l'une des formes sous lesquelles s'affirma à cette époque la domination de la littérature française en Allemagne.

Il peut paraître étrange que Fischart, qui habitait une ville attachée à la Réforme où l'ère des persécutions était close depuis longtemps et où le fanatisme n'avait d'ailleurs

jamais fait beaucoup de victimes, ait mis tant de véhémence dans des cantiques destinés à de paisibles communautés qu'aucun danger ne menaçait. C'est que le recueil n'était pas seulement composé pour les églises de Strasbourg; il devait aussi encourager et soutenir dans leur foi, en dépit des persécutions, les petits troupeaux épars de tous côtés dans des régions restées en majorité fidèles au catholicisme; il devait affermir dans la nouvelle religion les protestants de la Bohême, de la Haute- et de la Basse-Autriche, de la Styrie, de la Bavière où, sous la direction savante des Jésuites, le catholicisme tentait par tous les moyens de ramener les dissidents dans le giron de l'Église, employant tour à tour les menaces et les promesses, les flatteries et les tortures. Peut-être aussi « l'hypocrisie des faux frères » est-elle une allusion à l'intolérance des luthériens qui, partout où ils étaient en nombre, proscrivaient les calvinistes. Qu'importe d'ailleurs? Fischart s'adresse à des persécutés et veut leur rendre le courage et la patience. Il leur rappelle que les prospérités des impies sont toujours éphémères; il reprend à son compte les exemples classiques de Goliath, de Pharaon, d'Hérode, de Nabuchodonosor qui montrent bien que Dieu n'abandonne jamais ceux qui combattent pour lui et sait toujours punir ses ennemis.

« Quel mal peuvent nous faire le sang et la chair, — Du moment, Seigneur, que tu nous fortifies de ton esprit? — Monde, tu peux tuer nos membres, — Mais notre âme, tu ne l'abaisseras pas. — Quel tort nous fait donc la mort, — Que de nous arracher d'un coup à la misère? — Tu crois nous causer grand dommage, — Et tu ne fais que nous assurer la félicité éternelle. — Tu ne peux cependant pas toucher à un cheveu de notre tête — Sans la permission de notre Père. — Tu seras plus tôt fatigué de nous martyriser — Que nous ne le serons de notre martyre terrestre¹ ». Voilà de grands

¹ « Was kan uns schaden plut und flaisch,
So uns, Herr, stärkst mit deinem Gaist.
Du, Welt, magst töden unser glider,
Aber die Söl trückst du nicht nider.

sentiments dont le souffle entraîne le poète, et lui fait oublier les jeux de mots où il se complaît trop souvent. Quel dommage qu'il n'ait pas pu s'empêcher de faire en passant une allusion à son ennemi Nas : « Dieu reste notre forteresse — En dépit de l'homme au long nez qui s'en moque ¹ » ! Mais Fischart reste toujours et avant tout polémiste, et le plus beau mouvement lyrique lui laisse assez de sang-froid pour décocher en passant une flèche à son adversaire.

L'utilité des psaumes, d'après Fischart, se vérifie aussi bien dans la vie de chaque jour, dans la paix et la sécurité, qu'aux époques de troubles et de malheurs. Ils sont, pour la divinité, une manière ingénieuse de s'accommoder à la faiblesse humaine et d'enseigner les plus hautes vérités sous une forme aimable : ce sont les compagnons du fidèle le plus humble ; ils lui rappellent que, quoi qu'il fasse, dans quelque situation qu'il se trouve, le Seigneur veille sur lui : « Les psaumes empêchent les terreurs nocturnes ; — Ils adoucissent le travail quotidien ; — Ils bénissent les enfants, consolent les femmes, — Encouragent les hommes, fortifient les vieillards, — Rendent la solitude habitable. — ... Ils ne laissent pas de repos aux démons — Et appellent les anges parmi nous ². » Le préface se termine par une dernière exhortation

*Was schadst uns also mit dem Tod,
On das uns flugs abhilfst der not.
Du mainst uns zuthun vil zu laid,
Und förderst uns doch nur zur fräud.
Du kanst uns doch kain har nicht krümmen,
On unsers Vaters fortbestimmen.
Des Martern solst eh müd noch werden,
Als wir der Marter hie auf Erden. »*

(Kurz, III, p. 124, v. 59-70.)

¹ « *Ain Feste Burg pleibt unser Got
Und trotz dem Näsling der es spott.* » (Kurz, v. 53-54.)

Nas avait sans doute tourné en dérision le cantique luthérien *Eine feste Burg ist unser Gott*.

² « *Die Nächtlich schrecken sie verhindern,
Die täglich arbeit sie auch lindern,
Segnen die Kinder, trösten die Frauen,
Manen die Männer, stärken die Grauen,
Machen die Ainöde gewonsam...* »

aux affligés : « Chante, fille de Sion, à chaque instant ; — Et quand même on te fermerait la bouche, — Chante encore joyeusement dans ton cœur. — Car il faut chanter en dépit de tout, — Car c'est ton Seigneur Jésus qui conduit à la victoire¹. »

Il n'y a pas grand chose à dire des cantiques de Fischart ; ils ressemblent à tous ceux de l'époque. En général, ils respirent une foi naïve et sincère ; parfois cependant, le raisonnement, et un raisonnement bien froid et bien sec, vient usurper la place du sentiment, par exemple dans le cantique où, comme le déclare le titre, le poète s'efforce de « mettre en vers, presque mot pour mot, le symbole d'Athanase. » En réalité, c'est un commentaire très embarrassé et très flandréux. Parmi les pièces qui caractérisent le mieux la naïve dévotion de l'époque, se trouve un cantique mi-latin mi-allemand qui fait sourire des lecteurs modernes, mais que les fidèles, encore au seizième, au dix-septième et même au dix-huitième siècle, entonnaient avec enthousiasme le jour de Noël. Il est d'ailleurs bien antérieur à Fischart qui n'a fait que le renouveler. En voici les deux premières strophes :

In dulci jubilo
Nun singet und seit fro!
Unsers Herzen wonne,
 Ligt in Präsepio
Und leuchtet als die Sonne
 Matris in gremio
 Alpha es et O (bis).

O Jesu parvule
Nach dir ist mir so we,
Tröst mir mein gemüte,
 O puer optime,
Durch alle deine güte
 O Princeps glorie,
 Trahe me post te (bis).

*Psalmen den Teufeln lan kein Rhu
 Und locken die Engel herzu.»*

(Kurz, III, p. 124 et suiv., v. 307 et suiv.)

¹ « *Sing Tochter Sion jder Stund,
 Und wann man schon verbind den Mund.
 So sing im herzen frölich noch
 Dan es mus sein gesungen doch
 Dan dein Herr Jesus führt den Sig.»*

(*Ibid.*, v. 359-363).

III.

Peu de siècles, en vérité, furent aussi féconds en contrastes que le seizième : le sublime y coudoie l'ignoble ; jamais la plus haute vertu ne fut plus commune, comme aussi la plus vile scélératesse. A la cour des derniers Valois où tous les vices, toutes les bassesses, tous les crimes se donnèrent rendez-vous, au milieu de ces courtisans efféminés et de ces belles dames élégantes et corrompues qui jamais ne crurent payer trop cher une volupté en l'achetant d'une infamie, nous voyons aussi des figures austères et nobles, un l'Hôpital, un Coligny, qui relèvent la conscience morale rabaissée et humiliée. En religion, les doctrines les plus opposées s'affirment. Du côté des protestants, on allait avec les anabaptistes jusqu'aux bornes extrêmes d'un mysticisme qui reconnaissait à la conscience individuelle les droits les plus illimités ; du côté des catholiques, on admettait avec l'ordre nouveau des Jésuites les dernières conséquences de la domination absolue du pape sur l'Eglise. Contraste partout : dans la vie privée comme dans la vie publique ; dans la guerre, dans la politique comme dans la religion. Les vieilles traditions, les institutions anciennes et révérees font un dernier et suprême effort pour résister au courant qui les entraîne vers le néant, en même temps que les idées nouvelles, dans leur ardeur juvénile, s'élancent à l'assaut du vieux monde et croient du premier coup remporter la victoire. Mais ces contrastes ne se remarquent pas seulement d'un individu à un autre ; ils se retrouvent également dans les divers côtés d'un même caractère. Marguerite de Valois mène de front la galanterie et la religion, Marot rime un psaume entre deux madrigaux, Rabelais mêle la plus haute raison aux bouffonneries les plus extravagantes. Ce contraste, nous le retrouvons également chez Fischart. Parmi ses œuvres, il est un groupe, peu nombreux heureusement, d'ouvrages qui nous montrent cet esprit, si élevé et si large d'ailleurs, sous un jour nouveau et peu favorable. Par plus d'un côté, il est bien l'homme

de son siècle : il a de lui l'ardeur des convictions, l'âpreté des polémiques, un langage que notre délicatesse moderne trouve parfois trop dénué d'artifices ; d'autre part, il n'a pas su se dégager des superstitions familières à ses contemporains, il professe des préjugés que nous avons de la peine à concilier avec les idées de large tolérance dont il s'est souvent constitué le défenseur.

Nous en trouvons la preuve dans deux ouvrages traitant de sorcellerie et de magie qu'il a traduits en allemand ; l'un est intitulé : *De la Démonomanie des sorciers (De Dæmonomania magorum* ¹, l'autre porte le titre de : *Marteau des sorcières (Malleus maleficarum)*. Ces deux livres, que nous ne pouvons pas analyser ici, sont pleins d'une superstition grossière et d'une cruauté d'autant plus révoltante, qu'elle est froidement raisonnée et prétend se justifier par les arguments les plus irréfutables.

La seule question qui nous intéresse est celle-ci : Jusqu'à quel point Fischart est-il solidaire des opinions des auteurs qu'il traduit ? Par malheur, ce point est fort difficile à élu-

¹ L'auteur de cet ouvrage est Jean Bodin qui naquit à Angers en 1530. Sa mère était juive, dit-on, mais lui-même fut toujours fervent catholique. On ne sait rien de sa jeunesse. Vers 1561, il vint à Paris et s'essaya sans succès dans la carrière du barreau. Ses loisirs furent consacrés à des études de droit et d'histoire dont il consigna les résultats dans un ouvrage intitulé : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566). Il y jette les bases de la philosophie de l'histoire ; il se montre partisan du gouvernement monarchique, mais défend d'autre part la thèse du progrès continu de l'humanité. Quoique catholique, il échappa avec peine à la Saint-Barthélemy. En 1576, nous le retrouvons à Laon où il occupe un poste élevé dans la magistrature. Bodin est surtout connu par le rôle qu'il joua aux états de Blois où il était député. Il se montra fort timide défenseur de la tolérance religieuse, mais combattit inflexiblement l'aliénation du domaine proposée par le roi. Plus tard, il adhéra à la Ligue, mais en revanche, après la mort d'Henri III, il fit tous ses efforts pour amener la ville de Laon à se soumettre au roi de Navarre. Il mourut en 1596.

Jean Bodin ne fut pas seulement l'un des fondateurs de la philosophie de l'histoire ; il étudia aussi l'économie politique dont, le premier, il reconnut les principes essentiels dans sa *Réponse à M. de Malestroït* ; il y défend le libre échange et la stabilité du système monétaire. La *Démonomanie* fait un triste contraste avec ses deux œuvres capitales. — Voir : H. Baudrillart, *Jean Bodin et son temps*, Paris 1853.

cider, car, contrairement à son habitude, Fischart s'est montré cette fois très sobre d'additions, et la plupart des développements qu'il a ajoutés sont si insignifiants qu'ils ne nous disent absolument rien sur ses opinions intimes. Pour ce qui est de la *Démonomanie*, il semble, à en juger d'après la dédicace, que Fischart s'est décidé à entreprendre la traduction, non pas pour sa satisfaction personnelle, mais pour gagner quelque argent, et surtout pour se rendre agréable à un grand seigneur dont la protection pouvait lui être utile. Il dédie son œuvre à Egenolff, comte de Ribeaupierre, Hohenack et Geroldseck, l'un des plus puissants seigneurs d'Alsace, possesseur de vastes fiefs, qui, d'un mot, pouvait mettre un terme à la détresse de Fischart en lui donnant une place de bailli ou d'intendant dans l'un ou l'autre de ses villages. Ce comte de Ribeaupierre (Fischart lui-même nous l'apprend dans sa dédicace), aussitôt après la publication de l'ouvrage de Bodin, avait témoigné le plus vif désir de le voir traduire en allemand. Quelle belle occasion de se concilier la faveur d'un si puissant seigneur ! Fischart, toujours besogneux, toujours à la recherche de quelque position solide, n'eut garde de laisser échapper cette heureuse chance. C'est ainsi que l'intérêt du comte a été pour lui, comme il dit, « un heureux omen et comme une étoile qui l'a guidé dans son entreprise ¹. » Nous voilà bien et dûment avertis : la traduction de la *Démonomanie* n'est pas l'œuvre d'une conviction désintéressée ; c'est simplement pour Fischart un moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du seigneur de Ribeaupierre. Dans une préface qui, bien que non signée, est certainement aussi de Fischart, le traducteur nous laisse entrevoir sa pensée sous des réticences assez transparentes. Il prie le lecteur de se montrer indulgent s'il trouve dans ce livre des opinions qui ne lui semblent pas bonnes : chacun doit y prendre ce qui lui convient et laisser le reste. Il est piquant de rapprocher ce passage de la préface que, quelques années auparavant, Fischart avait écrite pour la traduction du sixième livre de l'*Amadis de Gaule*. On se rappelle que, là aussi, il avait prié

¹ *Démonomanie* 1581. — Préface,)(5b - 6a.

le lecteur de prendre dans le livre ce qu'il y trouverait de bon, et de laisser le mauvais. Excuse banale dont n'importe quel ouvrage peut bénéficier.

Dans le cours même du livre, Fischart, nous l'avons déjà dit, a fait fort peu d'additions au texte de Bodin. Il s'impose visiblement la plus grande réserve. Et pourtant, il semble par moments que le bon sens de Fischart se cabre et se révolte contre les absurdités que débite Bodin. Celui-ci nous raconte gravement qu'une jeune fille de Mesnil, près de Dammartin, était possédée. L'esprit malin qui était en elle se manifestait en lui liant les mains, tantôt avec une corde ordinaire, tantôt avec des liens en osier, tantôt avec une corde de crin, et l'attachait soit à une chaise, soit au pied de son lit, soit même au ratelier dans l'étable. Tous les moyens qu'on employa pour chasser le démon restèrent vains. Fischart traduit l'anecdote sans sourciller, mais ajoute discrètement un petit paragraphe où il rapporte qu'un vagabond, nommé Jean Vetter, parcourait les environs de Nuremberg, et excitait la pitié des bonnes âmes en prétendant être possédé d'un démon qui le liait; là-dessus, quelques artisans se réunirent et dévoilèrent son imposture en montrant qu'avec un peu d'adresse et d'habitude on pouvait reproduire par des moyens naturels les exercices du démon prétendu. Et, pour sa récompense, le possédé fut condamné à être battu de verges¹. On le voit, Fischart n'ose pas nier directement les allégations de Bodin; le comte de Ribeaupierre, qui sans doute y croyait fermement, aurait pu lui en savoir mauvais gré; mais, indirectement, il laisse entrevoir qu'il a quelques doutes.

Dans un autre passage², Fischart se moque des *Livres de sorts*, très usités à son époque par ceux qui voulaient lire dans l'avenir. Une autre fois encore³, il tourne en ridicule la superstition de beaucoup de vignerons qui, quand la vendange s'annonçait mal, prenaient une statuette de saint Urbain, leur patron, et la plongeaient dans un ruisseau; quand au contraire les vignes avaient bonne apparence, on

¹ *Démonomanie* 1581, p. 281-282.

² *Ibid.*, p. 181-182.

³ *Ibid.*, p. 391.

apportait la statuette à l'auberge où elle était exposée aux yeux de tous, couronnée de pampres. De la sorte, ils espéraient, soit par intimidation, soit par flatterie, obtenir du saint une bonne récolte. Est-ce à dire que Fischart était exempt de tout préjugé, qu'il sut s'élever complètement au-dessus de son siècle et ne partageait aucune de ses faiblesses? Nullement; il est trop évident que, pour le fond, Fischart est à peu près d'accord avec Bodin. Ne vient-il pas, par exemple¹, raconter avec conviction l'histoire d'un enfant dont Satan était le père? Cet enfant avait épuisé le sein de sa mère et de cinq autres nourrices, et mangeait autant que quatre hommes. Le pauvre paysan à qui ce jeune ogre était échu en partage résolut de le porter à la sainte Vierge dans un village voisin, lieu de pèlerinage assez réputé. Comme il traversait un ruisseau en portant l'enfant dans son berceau, il voit dans l'eau un démon qui appelle le petit monstre; celui-ci qui, jusque-là, n'avait pas encore su prononcer une syllabe lui répond en fort bon dialecte saxon. Le paysan fut si épouvanté de l'aventure qu'il jeta à l'eau le berceau avec le vorace rejeton de Satan, lequel s'empressa d'aller rejoindre son confrère, et s'éloigna à la nage avec lui. Ce récit est-il sérieux, est-il ironique? on est véritablement fort embarrassé de le dire. Fischart s'est si soigneusement dispensé de toute appréciation personnelle, et les quelques indices qui nous permettraient de pénétrer sa pensée intime sont si contradictoires, qu'il est impossible de déterminer jusqu'où va sa crédulité et où commencent ses doutes. Il a emporté son secret et, vraisemblablement, on n'arrivera jamais à le démêler.

Comme la *Démonomanie*, le *Marteau des sorcières* est un ouvrage destiné à dévoiler les ruses des suppôts de Satan et à faciliter l'œuvre de la répression. C'est une véritable encyclopédie de cette branche peu recommandable de la littérature. Les deux volumes dont se compose l'œuvre ne comprennent pas moins de neuf traités différents des auteurs les plus divers. Le seul nom connu est celui de Gerson, dont l'opuscule *De probatione spirituum* est placé entre le *Flagellum*

¹ *Démonomanie*, p. 371-372.

Dæmonum d'un certain Jérôme Mengus et le traité de Murner *De Pythonico contractu*. Le titre général de toute l'œuvre est emprunté à l'ouvrage des deux inquisiteurs Jacques Sprenger et Henri Institor qui occupe la plus grande partie du premier volume. La part prise par Fischart à cette publication paraît s'être bornée à un travail de coordination des divers opuscles, et à l'addition de notes marginales.

IV.

Fischart a donné d'ailleurs assez d'autres preuves de sa crédulité et de son amour du merveilleux. N'a-t-il pas consacré une pièce de vers, texte explicatif d'une gravure sur bois, à raconter qu'une femme juive de Binzwangen, village des environs d'Augsbourg, mit au monde deux petits porcs ? L'événement, certes, lui paraît merveilleux ; mais il a eu, assure-t-il, des témoignages si certains, qu'il est impossible de douter du fait. Il y voit une vengeance du Christ qui veut punir les Juifs de l'avoir jadis cloué sur la croix, et qui fait d'eux la dérision des autres peuples. Et qu'on n'aille pas lui objecter que la forme bizarre des deux petits monstres est la conséquence de quelque ébranlement de l'imagination de la mère, d'une frayeur ou d'une surprise. Non, dit-il, car dans ce cas les enfants auraient encore conservé quelque chose d'humain ; ils n'auraient eu du porc que la tête ou telle autre partie du corps. D'après Fischart, ce ne peut être qu'un avertissement du ciel dont les Juifs feront bien de profiter, et dont les Chrétiens aussi peuvent tirer une utile leçon.

Fischart croyait aussi à l'existence des fées, comme le prouvent la préface et l'introduction qu'il écrivit pour *L'histoire merveilleuse du chevalier de Stauffenberg*. La première rédaction de ce roman, qui rappelle fort la légende française de Mélusine, remonte sans doute au commencement du quatorzième siècle, mais on ignore à quelle date exacte l'ouvrage fut composé. Le succès en fut très vif, et fut

encore favorisé par l'invention de l'imprimerie. Cependant il semble que le *Chevalier de Stauffenberg* était un peu tombé dans l'oubli quand Fischart entreprit de rappeler sur lui l'attention du public en le remaniant et le couvrant de son patronage. A vrai dire, le client ne méritait guère qu'on s'intéressât à lui. Ce médiocre ouvrage est un composé bizarre d'un merveilleux parfois bien sot avec des allusions fort indécentes. On en jugera par un rapide résumé.

Le chevalier de Stauffenberg était beau, brave, charitable et bon ; il était le favori des femmes, tant pour sa beauté que pour son courage. Un jour, il dit à son écuyer de préparer son cheval, parce qu'il voulait aller faire ses dévotions à une chapelle voisine. Ils sortent ensemble du château et rencontrent, assise sur une pierre au bord du chemin, une dame d'une beauté surprenante et vêtue d'une robe magnifique. Le chevalier met pied à terre et lui demande ce qu'elle fait là toute seule. La dame lui répond qu'elle est la fée bienfaisante qui l'a toujours fidèlement protégé depuis son enfance, et lui a procuré victoires et honneurs. Jusque là, elle ne s'est pas fait connaître, mais maintenant, elle ne peut se résoudre à laisser plus longtemps ses bienfaits ignorés. Elle lui offre tout d'abord son amour, à la condition qu'il ne prendra jamais de femme légitime ; quant à des maîtresses, il pourra en avoir autant qu'il voudra. Le chevalier accepte, l'embrasse, mais finit par devenir si pressant que la dame est obligée de le rappeler aux règles des convenances. Sur la promesse que lui fait la fée de venir le rejoindre au château, il consent à se séparer d'elle et va entendre la messe. Au retour de la messe, le chevalier rentre au château, souhaite de voir la belle paraître, et aussitôt elle est devant ses yeux ; tous deux se livrent aux plus doux épanchements.

Le chevalier fit ensuite de lointaines expéditions et, chaque fois qu'il le désirait, la belle dame se trouvait avec lui. A son retour, ses amis le pressent de se marier ; mais la fée l'avertit de n'en rien faire. Un jour, le chevalier se rend à la cour d'un roi qui n'est pas autrement désigné. Il est vainqueur dans plusieurs tournois. Le roi émerveillé lui offre la main de sa cousine avec beaucoup de terres, entre autres la

Carinthie. Le chevalier refuse et, pour expliquer sa réponse, raconte à toute l'assemblée ses aventures avec la fée. Un évêque et un chapelain lui remontrent qu'il a eu commerce avec le diable et, là-dessus, le chevalier s'engage à épouser la cousine du roi.

De retour à son château, il fait venir la fée qui lui rappelle la condition qu'elle lui a imposée lors de leur première rencontre ; en même temps, elle l'avertit qu'un pied se montrera à tous ceux qui assisteront à la noce, et qu'alors il devra se préparer à mourir. En effet, pendant le repas de noce, au-dessus de la table, un pied paraît, flottant en l'air et comme suspendu au plafond. On monte à l'étage supérieur pour chercher la personne à qui appartient le pied mystérieux, mais on ne trouve rien. Le chevalier épouvanté annonce à sa femme que sa fin approche. On fait venir un prêtre qui le confesse. La jeune femme, atterrée par la douleur, déclare son intention d'entrer dans un couvent. Elle accomplit en effet son vœu après la mort de son mari.

On peut admettre, qu'en éditant ce roman, Fischart ne se proposa pas de rendre service à la morale, à moins de considérer la conclusion édifiante du récit comme une compensation suffisante pour la morale relâchée qui règne d'un bout à l'autre de cette œuvre.

V.

Il semble que l'alchimie, cet autre legs du moyen-âge, comptait aussi Fischart parmi ses adeptes. Du moins, il coopéra à la publication d'un ouvrage qui, sous le titre d'*Alchimie corrigée* (*Correctorium Alchymicæ*), offrait au public une collection d'écrits de trois alchimistes éminents. Les trois œuvres capitales de la collection sont *L'Alchimie corrigée* par Richard l'Anglais qui a donné son titre à l'ouvrage entier, *La clef et la découverte des végétaux et de la pierre philosophale* par Raimond

Lulle et *Le Secret du roi Geber d'Espagne*¹. Ici encore, le rôle de Fischart se borna à écrire une préface, et peut-être à revoir la traduction qu'avait faite sur les originaux latins un médecin de Nuremberg nommé Henri Wolffius. Le véritable éditeur fut Michel Toxites, médecin ami du libraire Jobin, que Wolffius avait chargé de ce soin².

Dans sa préface, Fischart attaque les ennemis de l'alchimie et des autres sciences occultes qui voudraient détruire ou du moins faire tomber dans l'oubli les livres où ces sciences sont exposées. Certains adeptes de l'alchimie lui font d'ailleurs autant de tort, que ses ennemis déclarés. De peur de la voir devenir trop vulgaire, ils écrivent les ouvrages qui en traitent en un jargon bizarre et contourné que seuls quelques rares initiés peuvent comprendre ; aussi la foule est-elle toute disposée à y voir des œuvres inspirées par le diable. Il faut, suivant Fischart, savoir d'autant plus de gré à des auteurs comme Richard l'Anglais, comme Raimond Lulle et d'autres encore, qui ont écrit leurs livres en un langage intelligible à tout le monde ; il faut aussi accorder une part de reconnaissance à ceux qui réunissent et publient les anciens ouvrages d'alchimie, menacés de tomber dans l'oubli. Fischart ne nomme que Wolffius et Toxites, mais il est bien évident que lui-même entend n'être pas oublié dans ce concert d'éloges.

De cette préface, il semble résulter que Fischart admettait l'existence de la pierre philosophale, qu'il considérait les rêveries des alchimistes comme des réalités. Et pourtant,

¹ L'ouvrage se compose de six traités différents, dont trois de Raimond Lulle, un de Richard l'Anglais, un de Geber et un anonyme. — Geber est un alchimiste arabe de la fin du huitième siècle et vécut à Séville. C'est le plus illustre des alchimistes arabes, d'où le nom de roi des Arabes qu'on lui donna, par métaphore bien entendu. Cette expression, prise à la lettre par la suite, explique le titre de roi d'Espagne que lui donne libéralement l'*Alchimie corrigée*. — Richard l'Anglais, né à Middleton, vécut dans la seconde moitié du treizième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et fut successivement professeur à Oxford et à Paris où il enseigna à la fois la théologie et l'alchimie. — Raimond Lulle est trop connu pour qu'il soit nécessaire que nous donnions ici sur lui des détails biographiques.

² Pour plus de détails sur H. Wolffius, voir *Archiv für Literatur-Geschichte*, vol. VI, p. 487 et suiv.

quand on met en balance les nombreux passages de ses écrits où il se moque de l'alchimie et des alchimistes¹, on ne peut s'empêcher de croire qu'en écrivant la préface de l'*Alchimie corrigée* il a simplement fait une œuvre de complaisance pour son beau-frère Jobin qui espérait tirer de beaux bénéfices de la vente de ce livre.

¹ Outre plusieurs passages du *Gargantua* et de la *Grand'mère de toutes les pronostications* où Fischart a certainement en vue les alchimistes, sans toujours les nommer expressément, notons quelques vers du *Livret de consolation pour les goutteux* :

« (Die Menschen) Thun wie die bösen alchimisten
Die bei golt ärger Metall mischen ;
Das golt suchen sie mit golt und gelt,
Und das sie vor han jn nicht gfellet,
Sonder wenden es auf die kunst
Die golt verkehrt in rauch und dunst. »

(Kurz, III, p. 230.).

CHAPITRE SEPTIÈME

La politique de Fischart. — Politique intérieure. — Fischart publiciste des protestants en Allemagne. — Intérêt qu'il prend aux huguenots: *Le Réveille-Matin*. — *La Déclaration publique des Malcontents*. — *Antimachiavellus*. — Traduction du *Brutum Fulmen* de Hotman. — *Protestation du roi de Navarre et du prince de Condé*. — *Uncalvinisch Gegenbadstüblein*. — *L'exhortation aux papistes de la Ligue*. — *Antimartyrion*. — *Discours sur l'état actuel de la France*. — *Antihispanus*. — *Relation de la bataille d'Ivry*. — *Déclaration du roi de France et de Navarre*. — Fischart et la Suisse. — *L'aventureuse Nef de Zurich*. — *Relation datée de Milan*. — *Alliance des trois villes libres de Zurich, Berne et Strasbourg*. — Fischart et l'Espagne. — Haine de Fischart pour les Espagnols. — *Relation de la destruction de l'Armada*.

I.

Un homme qui avait aussi délibérément que Fischart pris position dans les questions religieuses, qui s'était jeté avec autant d'ardeur dans les querelles théologiques de l'époque, devait nécessairement, quand il aborderait la politique, obéir aux mêmes affinités et aux mêmes répugnances qui lui avaient dicté son attitude dans les débats sur le dogme et la religion. Non pas que, dans sa politique, Fischart se laisse exclusivement guider par des préoccupations théologiques, non pas qu'il subordonne les intérêts temporels aux intérêts spirituels, et que, par l'effet d'une haine et d'une prédilection également aveugles, il considère tout catholique comme ennemi, tout protestant comme ami, par cela seul que l'un est catholique et l'autre protestant; ce serait faire tort à cet esprit si large et

si ouvert que de le croire capable d'une pareille étroitesse. Non, mais dans les deux domaines, dans le domaine politique, comme dans le domaine religieux, il obéit aux mêmes considérations, il se dirige d'après les mêmes principes. Ce qu'il veut, ce qu'il aime par-dessus tout en politique comme en religion, c'est la liberté. Or, pour lui, les termes de «liberté», de «protestantisme» d'une part, de «catholicisme» et d'«oppression» d'autre part, sont exactement synonymes. Il croit voir que, partout où la religion romaine s'est maintenue, règne le despotisme le plus odieux et le plus cruel; partout, au contraire, où le protestantisme a pénétré, il a réveillé les idées de liberté et d'indépendance. Philippe II n'a pas pensé pouvoir plus sûrement affermir sa domination dans les Pays-Bas qu'en étouffant dans des flots de sang, au milieu des flammes des bûchers, les premiers germes de rénovation religieuse. Les Provinces-Unies, d'autre part, dans leur lutte sans trêve ni merci contre leurs tyrans, donnèrent à leur résistance le plus solide appui, mirent entre elles et les Espagnols un fossé infranchissable, par l'adoption de la Réforme. Par là, toute conciliation devenait impossible, et la cause de la liberté était gagnée. Les huguenots, après de vaines tentatives pour mettre la royauté de leur côté, s'étaient décidés à ne pas faire dépendre leur conscience des caprices d'un despote gouverné par ses maîtresses: ils avaient adopté la Réforme sans l'assentiment du souverain. Et après les persécutions de François I^{er} et de ses successeurs, surtout après le massacre de la Saint-Barthélemy, d'aucuns, parmi les réformés, s'étaient avisés que la liberté religieuse ne serait assurée que si la liberté politique était fondée en même temps. L'un d'eux, dont on ne connaît pas le nom, avait élaboré un plan de constitution démocratique pour les paroisses et les synodes protestants¹. En Allemagne, en Suisse, les villes libres avaient été

¹ Voyez à la fin du *Réveille-Matin* le projet de constitution pour l'église protestante: à la tête de chaque communauté se trouvera un chef ou *major*, élu par la communauté, et assisté d'un premier conseil de vingt-cinq personnes dont il est le président. Ce conseil, quand il s'agit d'affaires graves, est complété par soixante-quinze nouveaux membres, et forme le *Grand Conseil des Cent*. Les chefs et les conseils des diverses paroisses

des premières à embrasser le protestantisme. Le même coup qui, en France, en Italie, en Espagne, écrasa la liberté de conscience, détruisit en même temps les germes de liberté politique. Cette connexion entre la politique et la religion paraît évidente à Fischart. Aussi, sans subordonner la première à la seconde, par cela même qu'il obéissait aux mêmes idées, aux mêmes principes en politique qu'en religion, ses ennemis religieux devinrent ses ennemis politiques, ses coreligionnaires lui parurent ses alliés naturels dans les grandes luttes entre les peuples.

Nous avons vu avec quelle ardeur Fischart défendit la liberté de conscience, avec quelle âpreté il attaqua les partisans du despotisme religieux, quel que fût leur nom, qu'ils se réclamassent du pape ou de Luther. En politique, nous retrouvons le même amour de la liberté, la même haine de toute tyrannie. Citoyen d'une ville libre, il était justement fier de cette indépendance fondée et maintenue au prix de grands efforts. Avant d'habiter Strasbourg, il avait passé plusieurs années à Bâle, autre ville libre dont les habitants, par leur constance et leur courage, avaient assuré l'indépendance politique, en même temps qu'ils asseyaient la prospérité matérielle de la cité sur des bases inébranlables. Son adolescence enfin s'était écoulée à Worms, alors encore ville impériale et libre. Le séjour de Fischart dans ces trois cités eut sur sa tournure d'esprit la plus grande influence. Ses opinions républicaines furent encore affirmées par l'étude de l'antiquité et, si jamais dans ses écrits il ne céda à la tentation d'offrir comme modèle à ses compatriotes les vertus de Sparte ou de Rome, il n'en est pas moins certain que l'histoire des républiques anciennes confirma en lui l'amour de la liberté. La liberté, pour lui, est le premier de tous les biens : « La liberté est la splendeur de la noblesse ; — Chacun la recherche à juste droit, — Quand il considère l'honneur et la vertu

se réunissent pour élire un dictateur, chargé de la direction de la guerre. Le pouvoir de ce dictateur est essentiellement temporaire : il dépend absolument de ses mandataires. Cette constitution, démocratique au premier chef, resta sans doute toujours à l'état de projet, mais elle caractérise à merveille les tendances de beaucoup de huguenots.

comme dignes d'estime; — Celui qui a de nobles sentiments, — Son courage grandit dans la liberté; — Mais celui qui est d'espèce ignoble, — Celui-là s'engourdit dans la servilité — Comme un bousier dans le fumier¹.» — «L'amour de la liberté est — Si profondément gravé dans le cœur de l'homme, — (Chez celui-là du moins qui a un cœur viril — Et qui a éprouvé les effets de la liberté), — Qu'il la considère comme sa vie — Et qu'il méprise la vie sans elle; — Et, quand on y porte la main, — C'est le sang même de son cœur qu'on lui prend.» Comme on sent bien que celui qui parle connaît par expérience les bienfaits de la liberté! Aussi, quel mépris pour celui qui ne saurait pas les apprécier! «C'est pourquoi, on ne peut plaisanter — Avec les voleurs de liberté; cela fait mal. — Il y va de la réputation, de l'honneur et de la vie, — Toutes choses qui dépendent de la liberté. — Car celui qui ne défend pas énergiquement sa liberté, — Celui-là se vole lui-même, — Et commet un parjure envers ses parents — Qui lui ont réservé un si grand bienfait. — Mais qui ne préférerait pourrir — Que de vivre plus longtemps avec le déshonneur²?» D'ailleurs, Fischart est sans inquiétude : celui

¹ « *Freyheit ist ein Adlich pracht
Nach welcher jeder billich tracht
Der Ehr und Tugend Namhafft acht.
Welcher ist Adelichen gsinnet,
Dem selbs der Mut in Freyheit grünet.
Wer aber ist unedler art,
Derselb in Slavitet verstarret
Gleich wie ein Käfer in dem Mist.* »

(Éloge de Zurich, Kurz, III, p. 341).

² « *Dann die Lieb zu der Freyheit ist
Dem Menschen so tieff eingenist
(Welcher anders ein Mannshertz hat
Und hat erfahrn was Freyheit that)
Dasz er sie wie sein Leben achtet
Und das Leben on sie verachtet
Und wann man darnach greiffen thut,
So gehts jm gleich ans Hertenblut...
...Derwegen laszt es sich nicht schertzen
Mit Freyheit lauren, es bringt Schmertzen.
Es trifft da an glimpff, Ehr und Leben,
Welch stück all an der Freyheit heben,*

qui a goûté une fois à la liberté ne s'accoutume plus jamais à la servitude. La liberté peut bien être éclipsée un instant, mais non pas détruite entièrement : « Et quand même il arrive par hasard — Qu'elle (la liberté) soit un peu obscurcie, — Elle se relève pourtant toujours ; — Car la racine de la liberté n'a pas de repos ; — Elle cherche et creuse sans relâche, — Jusqu'à ce que sa tige s'élance de nouveau¹. »

Malgré cet amour sincère de la liberté qu'il a exprimé en termes d'une énergie si passionnée, Fischart reconnaît que la liberté a besoin d'avoir pour contrepoids la modération, la douceur, l'obéissance, le respect de Dieu et de l'autorité². Faute d'être tenue dans de sages limites, elle ne tarderait pas à dégénérer en licence et à préparer elle-même sa perte. La liberté ressemble au lys : comme lui, elle doit rester pure et sans tache : « Comme le lys est blanc et pur, — De même aussi la liberté ne doit pas être — Souillée par du sang versé, — Ni ruinée par la servilité³. » Fischart connaît aussi cet autre défaut des gouvernements démocratiques, l'amour du changement et des nouveautés, un penchant secret à détruire les institutions existantes pour le seul plaisir de les remplacer

*Dann wer sein Freyheit nit schützt weidlich,
Der wird beids an jm selbst unredlich
Und Meyneidig an sein Vorfahren,
Die solch gut that jm vorsparen.
Wer wolt aber nicht faulen eher,
Dann mit unehren leben mehr ? »*

(Éloge de Berne, Kurz, III, p. 345-346.)

¹ « Und wo sich etwann schon begibet,
Dasz sie wird etwas auch betrübet,
Erholt sie sich doch immerzu
Dann Freyheitwurtzel hat kein rhu,
Sie sucht und grübelt also lang,
Bisz ihr Stengel wider aufgang. »

(Éloge de Strasbourg, Kurz, III, p. 350.)

« In diser (dans une vraie république) übt man recht gehorsam
Ehrt Gott und Oberkeit recht gehorsam. » (Ibid., p. 351.)

³ « Und wie die Lilt ist weisz und rein,
Also soll auch die Freiheit sein,
Mit Blutvergiessen nicht besudelt,
Noch mit der Dienstbarkeit verhudelt. »

(Kurz, III, p. 331.)

par d'autres. Ce défaut, il le signale et le combat; il ne ménage ni ses avertissements ni ses conseils; il fait tous ses efforts pour calmer l'impétuosité de la jeunesse, et pour lui démontrer qu'elle n'a rien de mieux à faire que de suivre les traces des ancêtres. Cette haine des révolutions va jusqu'à la timidité. Plutôt que de risquer un changement qui pourrait être mauvais, il préfère s'interdire le moindre pas dans la voie du progrès. La servile imitation du passé lui semble le comble de la sagesse: « Car qu'est-ce qui est plus convenable que quand la jeunesse — Imite la vertu de ses ancêtres? — Car les villes sont florissantes ici-bas — Quand la vertu reste dans son antique fleur; — Mais là où l'on dégénère — Et introduit chaque jour de nouveaux usages, — Là certainement il se produit un changement — Qui rarement profite au pays¹. » Une autre fois, s'adressant aux trois villes de Zurich, Berne et Strasbourg qui venaient de conclure une alliance offensive et défensive, il s'écrie: « C'est pourquoi, villes très fidèles, — Vous avez raison de suivre les traces — De vos éminents ancêtres, — Qui se sont éprouvés les uns les autres — Dans une constante fidélité, — Et dans une fidèle constance, — Et dans la protection de la liberté, — Et dans la résistance aux innovations étrangères. — Il est utile que vous imitiez — Ce qui a servi vos ancêtres. — Il est louable que vous cultiviez — Ce qui a procuré de la gloire aux anciens. — Il est aimable que vous teniez en haute estime — Les actions glorieuses qu'ont accomplies vos pères². »

¹ « *Dann was stahet basz, dann wann die jugend
Nachschlägt jrer Vorfaren tugend.
Dann also grünen die Stätt hie,
Wann Tugend bleybt bei alter plüh;
Aber wo ausz der ort man schlägt,
Und täglich neue bräuch erregt,
Da kumpt gewis ain Newerung
Die selten ein Land wol gelung.* »

(*L'aventureuse Nef de Zurich*, Kurz, II, p. 483.)

² « *Darumb ihr drey vil trewe Stätt
Billich in die fuszstopffen trett
Ewerer löblichen Vorfahren,
Die sich einander han erfahren*

Déjà dans le *Gargantua*, nous avons vu que Fischart était l'ennemi des mœurs et des modes nouvelles, l'adversaire déclaré des progrès du luxe et des jouissances. Cependant, n'allez pas le prendre pour un *laudator temporis acti* comme le vieillard dont parle le poète, qui ne voit de bien que dans le passé, pour qui le présent est sombre et morne, et plus encore l'avenir. Non, cette triste désespérance est loin de lui; bien au contraire, il a confiance dans les progrès de l'humanité; comme son siècle tout entier, il se sent une vigueur nouvelle. L'homme s'est renouvelé; un sang frais et généreux s'est infusé dans ses veines; il a secoué le vieux joug du moyen âge et, libre, sans entraves, il s'élance à de nouvelles conquêtes. Déjà les lettres, les sciences, les arts, l'industrie ont fait des progrès étonnants. Ces progrès, Fischart les enregistre, à l'occasion, avec une légitime fierté: il rappelle les chefs-d'œuvre des orfèvres «qui gravent au burin et à l'eau-forte, font des objets en relief et en métal repoussé, avec une telle perfection qu'il est bien difficile qu'on puisse faire mieux». Il note les belles pièces qui sortent des mains des graveurs en médailles et en pierres fines. Il étale avec admiration les nuances superbes ou délicates qu'on sait donner «à la laine, aux tissus, au fil, à la soie», grâce auxquelles «les draps, les couvertures, les serges, les tapisseries, les rideaux, les tapis» font honte à l'art de la peinture¹. Certes, ce n'est pas là le langage d'un aveugle admirateur du passé, qui n'attend de l'avenir que ruines et

*In standhafftiger trewlichkeit
Und trewlicher standhaftigkeit
Und in beschützung jrer Freiheit
Und in abwehrung frembder Newheit.
Nutzlich ist, das jr dem Nachkommet,
Was die Vorältern hat gefrommet,
Löblich ist, das ihr dem ligt ob,
Dessen die Alten hatten lob;
Lieblich ist, dasz ihr disz hoch achten,
Was rhümlichs die Eltern vollbrachten. »*

(Kurz, III, p. 337-338.)

¹ Voyez la préface que Fischart a écrite pour les *Emblematum Tyrocinia* de Holtzwardt, reproduite chez Wackernagel, *Joh. Fischart von Strassburg*, p. 182.

malheurs accumulés. Fischart ne demande pas un retour à l'ancienne barbarie : il est bien trop fier de la civilisation présente ; mais il sent en même temps que ce progrès du luxe et du bien-être a entamé le trésor des antiques vertus ; ces vertus, qui lui tiennent à cœur plus que toute autre chose, il voudrait les maintenir à tout prix, et exciter une noble émulation dans le cœur des générations présentes par l'exemple des grandes qualités et des belles actions des ancêtres.

Si tels sont les devoirs des citoyens en général, les gouvernants, ceux qui ont la responsabilité du bonheur de l'État ont besoin d'autres indications encore. Quelle règle devront-ils suivre ? Où trouveront-ils un guide sûr dans les difficultés intérieures et dans les périls, plus grands encore, que fait courir à la patrie la politique sans scrupules de voisins puissants et ambitieux ? Ce guide, cette règle, ils les trouveront dans l'Évangile, dans « la parole de Dieu révélée pour éclairer toutes les ténèbres de l'esprit¹ ». Fischart ne s'en tient pas à cette indication générale ; il cite un passage de l'Écriture qui, à son avis, renferme le résumé de tous les devoirs des hommes qui prennent en main le gouvernail des affaires : « Tout gouvernement doit, dans toutes les affaires, considérer comme son seul but et sa seule fin de consacrer tous ses efforts et toute son application à ce que les gouvernants et les sujets mènent une vie tranquille, paisible, morale et pacifique, en toute piété, en toute honnêteté, avec des mœurs pures et sévères². » Ce programme idéal de gouvernement, il le trouve indiqué dans le second chapitre de la première épître à Timothée. Aux yeux de Fischart, une constitution républicaine est seule capable de réaliser cet idéal, ou du moins c'est elle qui s'en rapproche le plus en conciliant la liberté avec une stricte

¹ « Dasz zu erleuchtung aller finsternusz des gemüts geoffenbartes wort Gottes. » — *Alliance des trois villes de Zurich, Berne et Strasbourg.*

(Scheible, *Kloster*, X, p. 1127.)

² « Dasz jede oberkeit inn aller verwaltung dissers jr einigs zil unnd zweck sollen sein lassen, dahin zu trachten und zu arbeiten, damit sie sammt den Underthanen, und die Underthanen mitt ihnen mögen inn aller Gottseligkeit, Erbarkeit, zucht unnd ernsthaftigkeit, ein geruhliches, stilles, sitsames und fridsames leben führen. » (*Ibid.*, p. 1128.)

observation des lois, avec l'ordre et la paix. Un gouvernement monarchique lui semble inconciliable avec ces principes : toujours la liberté, ce bien si précieux, sera en danger d'être sacrifiée aux caprices ou à l'intérêt d'un maître tout puissant. Aussi, avec quelle indignation il attaque l'auteur d'un libelle diffamatoire pour le gouvernement de la république de Strasbourg, qui avait prétendu qu'au fond ce gouvernement était une simple monarchie : « Tu répands tes ordures », dit Fischart, « Contre les honorables *Ammeister* -- De Strasbourg, que tu nommes des empereurs — Et des monarques qui gouvernent seuls, — Tandis qu'ici c'est la commune qui gouverne. — Ou bien, triple sot, tu ne sais pas bien — Ce que signifie le mot monarque — ...Ou bien tu ne le fais que pour insulter — Et mérites, par conséquent, une sévère punition ; — Tu serais digne d'avoir pour monarque le bourreau. » Comme il est fier, au contraire, de pouvoir opposer à cette prétendue monarchie les libertés dont jouit la ville de Strasbourg, et le gouvernement démocratique qui la régit : « Chien envieux, tu sais parfaitement — Quelle sorte de gouvernement possède Strasbourg, — Et qu'ici il n'y a pas de monarchie, — Mais que la cité s'administre librement¹. »

A cette politique libérale et sage qui n'a en vue que le bien de l'État et la prospérité des citoyens se gouvernant eux-mêmes, Fischart en oppose une autre, celle de « quelques écrivains politiques, pleins de prudence mondaine, qui vantent

¹ « *Inn dem du aufschütst deinen Wust
Wider die Ehrende Ammaister
Von Strasburg, die du nennest Kaiser,
Ja Monarch, so herschen allein,
So doch allda herscht die Gmain.
Entweder nicht du, Munaff, waist
Was recht das Wort Monarcha haiszt,...
Oder du thust es nur zu schmach,
Verdinst deshalb wol ain scharf räch;
Das dein Monarch der Henker wer!...
...Du Neidhund, waist wol glegenhait,
Was Strasburg hab für Oberkait
Und das kain Monarchi da sei,
Sonder die Gmain regir da frei.* »

(Kurz, II, p. 229-230.)

avec fracas un gouvernement rusé et astucieux plutôt qu'honnête et droit¹». Dans ces écrivains politiques pleins de prudence mondaine, il est aisé de reconnaître Machiavel et ses disciples, surtout les rois d'Espagne qui firent des doctrines de l'illustre Florentin une si triste et si sanglante application. Déjà dans la préface qu'il avait écrite pour l'*Antimachiavellus* de Nigrinus (1580), Fischart avait exprimé toute l'aversion que lui inspirait cette politique sans pudeur et sans scrupules². Et dans ses autres ouvrages aussi, il ne laisse pas passer une occasion de lancer contre Machiavel et ses disciples les traits les plus mordants et les plus acérés. Il ne se contente pas de condamner cette politique au nom des principes de la morale et de l'équité; il nous la montre à l'œuvre, il nous en fait toucher du doigt les conséquences désastreuses. Il rappelle les dissensions semées dans les Pays-Bas entre les diverses classes de la population et les différentes provinces, puis les mesures d'oppression et d'intimidation systématiquement organisées, et poussées jusqu'au point où il ne restait plus aux malheureuses populations que le choix entre la révolte et la servitude la plus abjecte. Et quand enfin les victimes, lassées de se laisser égorger par le bourreau et ruiner par le fisc, se décidèrent à résister par les armes, Fischart retrace les atroces boucheries, les bûchers toujours fumants qui rétablirent l'autorité du roi d'Espagne³. Il se demande comment un prince peut en venir à ce degré de folie, et ruiner de propos délibéré ses propres sujets; que penserait-on d'un père de famille qui prendrait plaisir à faire naître des querelles entre ses enfants et parmi ses serviteurs, au lieu de travailler à maintenir toujours la concorde et la bonne entente dans la maison? Pour lui, ces errements sont la conséquence fatale des détestables principes de Machiavel.

¹ « *Etlicher Weltkluger Politischer Scribenten, so von vilmeckr listiger und verschlagener als redlicher und auffrechter Regimentsbestellung grosses auszugeben.* » (Kloster, X, p. 1127.)

² L'*Antimachiavellus* de Nigrinus n'est que la traduction d'un ouvrage français de J. Gentillet: *Discours sur les moyens de bien gouverner maintenant un royaume...* contre Niclas Machiavel. — Lyon 1577.

³ Préface du récit du désastre de l'*Armada*. — Kloster, X, p. 1048 et suiv.

Si Fischart est justement fier de l'indépendance qu'ont acquise les villes libres en Allemagne et les cantons suisses, il ne peut pas se dissimuler, d'autre part, que cette indépendance est un grief aux yeux des partisans de l'unité de l'Empire. Lui-même est l'un de ceux qui regrettent le plus amèrement la décadence de ce pouvoir impérial qui autrefois était l'arbitre de l'Europe. Il déplore que l'aigle de l'Empire ne soit plus qu'une pie au plumage bigarré, et que le globe qu'elle tient dans ses serres soit devenu une simple balle que la raquette fait voler à son gré¹. Fischart exhorte les Allemands à être fidèles aux vertus de leurs pères; ils vantent volontiers le courage, la constance de leurs ancêtres, leur amour de la gloire et de la liberté; mais ils ne font rien pour soutenir leur vieux renom : les mœurs sont corrompues, la lâcheté et la servilité ont remplacé la valeur et l'esprit d'indépendance. « La droiture, la fidélité, la loyauté, la concorde et la constance, voilà ce qui gagne et conserve la nation et le pays »², voilà les vertus que pratiquaient les héros de la Germanie et qui leur ont valu une si grande renommée dans tout l'univers. Ces réflexions patriotiques sont inspirées à Fischart par une figure allégorique de la *Germanie*, que Jobin avait mise au frontispice d'une collection de gravures qui avaient la prétention de donner les portraits des douze héros principaux de l'ancienne Germanie. Au lieu de se livrer à de stériles regrets, dit Fischart en terminant, que les Allemands, en contemplant cette image de la patrie, sentent se réveiller en eux le désir d'imiter leurs glorieux ancêtres. Alors, ils n'auront plus à craindre les agressions de l'étranger, et leur pays recouvrera son ancienne place dans le monde. Pour ne pas trop décourager ses contemporains et leur inspirer quelque confiance en leurs propres forces, Fischart donne comme conclusion à l'ouvrage deux petites pièces de vers qui célèbrent les vertus de l'Allemand, la constance et la fidélité. Après l'iro-

¹ Préface des *Eikones duodecim primorum veteris Germaniæ heroum*.
(Kurz, III, p. 48.)

² « *Auffrecht, Treu, Redlich, Eynig und Standhafft,
Das gewinnt und erhält Leut und Landschaft.* »
(Préface des *Eikones*, Kurz, III, p. 48.)

nie vengeresse, la flatterie caressante, un indulgent sourire après la réprimande.

Cependant, Fischart ne se fait pas illusion sur le résultat de ses exhortations. Il sent que la décadence de l'Empire est irrémédiable et que, faute de pouvoir conserver un gouvernement central fort et redouté, il faut tâcher de maintenir du moins et d'étendre les libertés locales. Mais tel est son attachement à l'unité de l'Empire, qu'il ne veut pas admettre que la constitution d'États indépendants dans le sein de l'Allemagne soit une atteinte à cette unité. Il cherche à concilier son ardent amour pour la liberté avec l'amour non moins grand que lui inspirent la gloire et la puissance de son pays. Pour tranquilliser sa conscience et celle de ses lecteurs, il a recours à un sophisme bien pardonnable. Il affirme que l'indépendance accordée aux villes libres est un cadeau tout à fait spontané des empereurs qui ont voulu par là récompenser la fidélité de ces villes. Il n'est même pas éloigné d'affirmer que ce fut par fidélité à l'Empire que les cantons suisses se soulevèrent contre la tyrannie autrichienne. Mais, du moins, Fischart est absolument exempt de ces récriminations haineuses contre les cantons confédérés qui déparent les œuvres de bon nombre de ses compatriotes¹. Il est heureux de l'indépendance conquise par les Suisses, et voudrait voir se propager partout leur esprit de sage liberté. Il se console de les savoir séparés désormais de l'Empire en rappelant les preuves de fidélité qu'ils ont données jadis aux empereurs ; il note comme un titre de gloire pour Zurich que, dans la querelle des investitures, cette ville a énergiquement soutenu les empereurs contre les papes². Et chaque fois qu'il parle des libertés de Strasbourg, il a bien soin de relever que, toujours, la république en a usé pour le bien de l'Empire³. C'est une satisfaction qu'il se donne à lui-même, au moins autant qu'à ses lecteurs. Car il

¹ Voyez, par exemple, Wimpheling, Sébastien Brant et d'autres, qui ne ariissent pas d'injures contre les Suisses. — Cf. Ch. Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace*.

² Voir l'*Éloge de Zurich*. (Kurz, III, p. 340 et suiv.)

³ Voir l'*Éloge de Strasbourg*; Kurz, III, p. 347 et suiv., ainsi que la

est passionnément attaché à l'Allemagne, à ses mœurs, à ses usages, à sa langue. Il ne laisse pas passer une occasion de combattre la manie qu'ont les Allemands d'imiter l'étranger; à mainte reprise il déplore le discrédit dans lequel est tombée la langue allemande et l'abus que font les savants du latin et du grec. Dans le *Gargantua*, il avait inséré une longue digression pour recommander les noms d'origine allemande au lieu des noms tirés du grec et du latin, lesquels, dans la bouche du peuple, prenaient les formes les plus grotesques. Quant à ceux qui repoussaient les noms allemands parce qu'ils sont d'origine païenne, il leur rappelait que les noms romains ou grecs ont, à l'origine, tout aussi bien été portés par des païens, et que de grands évêques, des saints, ont porté des noms allemands.

Dans la préface du *Livret de morale conjugale*, Fischart exprime toute la fierté que lui inspire la langue nationale, et dit quelles grandes destinées il rêve pour elle. Il a entrepris sa traduction de Plutarque « pour démontrer par là à certaines gens que nous autres Allemands, à la condition de ne pas ménager notre peine et de cultiver notre langue, comme nous devrions le faire à juste titre par amour pour la patrie, nous pourrions tout aussi bien et même mieux que d'autres langues imparfaites, composées de pièces et de morceaux, traiter les illustres matières de la philosophie dans notre langue maternelle qui n'a subi aucun mélange, qui est pure et ne dérive d'aucune autre¹ ». Que signifie le dédain des Alle-

Réplique nécessaire au pamphlet injurieux d'un poète infame. (Notwendiger Kehrab, etc.):

« Dan Strassburg ja jr Freiheit hat
 Von Kaisern, wie ander Reichstat,
 Das sie jr Oberkait besez
 Doch nit zu Nachthail des Reichs Gsez...
 Sonder dem Reich zu Ehr und nuz
 Und jrer Untertanen schuz. »

(Kurz, II, p. 229, v. 565-570.)

¹ « ... Darmit männiglich zu verstehen zu geben, das wir Teutschen, wa wir uns der müh nicht verdrüsen liesen, und unsere Sprach, wie wir billich aus liebe gegen dem Vatterland thun solten, excolirten, gleich so wol, ja besser, als andere unvollkommene, gebettelte und gespättelte Sprachen, könnten die herrliche Philosophische Materias inn unsere

mands pour leur propre patrie « qui, en ce temps, est si bien douée et marche en tête de toutes les autres nations par sa prudence, sa raison et les inventions de ses artistes¹? » Qu'est-ce que ce mépris pour leur langue maternelle? Ne savent-ils pas, qu'au dire de César lui-même, l'écrivain qui cultive la langue rend plus de services à son pays que le général qui augmente son territoire par des conquêtes? « C'est pourquoi, ne négligeons plus la gloire de notre patrie au point de cultiver plutôt des champs étrangers que nos propres champs, et de la déparer par de misérables huttes de paille, mais, que dorénavant chacun de nous, en proportion des facultés qui lui ont été départies, construise magnifiquement à côté des palais grecs et latins nos maisons méprisées jadis; bien plus, autant que possible, qu'on les adosse à ces palais: ainsi nous éprouverons que Dieu, qui veut être loué dans toutes les langues, fera aussi des miracles dans notre langue². » D'autre part, nous avons vu avec quelle énergie, dans la préface des *Accuratae effigies pontificum*, il avait pris la défense de l'art allemand contre les prétentions de Vasari. Ses sentiments patriotiques sont donc tout à fait hors de doute. Dans tous les domaines, il veut la grandeur et la gloire de l'Allemagne.

Cependant, sur le terrain politique, les vœux patriotiques de Fischart restèrent purement platoniques: jamais il ne fit la

unvermengten, reynen und für sich selbs beständigen Mutersprach auspringen. » — Kloster, X, p. 405. Il est curieux de voir Fischart, dans cette préface destinée à célébrer la langue allemande, employer un grand nombre de termes étrangers: *excoliren, vertirung, disputiren, transferiren*, etc. »

¹ « Was dürfen sie sich also grob an jrem Vatterland vergessen, welchs heutigs tags so hochbegabt, und an klugem verstand und künstlicher erfindung allen andern Nationen vorzihet... » (Kloster, X, p. 409).

² « Deshalben so lasst uns nit mehr inn zirung des Vatterlands so unachtsam sein, das wir mehr fremde als unsere eygene äcker baueten, und es mit liederlichen Strœn Hüttlin entstellten: sondern laset unser jeden forthin nach vermögen seiner jm verlihenen Gaben, neben den Griechischen und Latinischen Pallästen, auch unsere die Zeit her ungeachtete Häuser stattlich aufbauen, ja so vil möglich, denselbigen zubauen: so werden wir erfaren, das Gott der inn allen Sprachen will gelobt sein, auch inn unserer Sprach wird wunder wirken. »

(Ibid., p. 410.)

moindre tentative pour travailler à ramener l'unité dans l'Empire; jamais il n'essaya de proposer une transaction quelconque entre les partis qui déchiraient l'Allemagne. Il sentait parfaitement que la scission produite par la Réforme n'était pas un de ces dissentiments superficiels que des concessions réciproques peuvent faire disparaître; la rupture entre les régions devenues protestantes et les pays restés catholiques était définitive, irrémédiable. Pour effacer les traces de leur antagonisme, c'est à peine si trois siècles ont suffi; au sortir des premières luttes qui avaient armé les uns contre les autres l'empereur et les princes catholiques d'une part, les souverains et seigneurs protestants de l'autre, toute tentative d'entente devait paraître chimérique, toute proposition de fortifier le pouvoir impérial aurait semblé absurde. C'était grâce à l'affaiblissement de la puissance de l'empereur que la Réforme avait pu s'étendre; maintenant que la couronne impériale semblait définitivement fixée dans la maison d'Espagne-Autriche, cette implacable ennemie des idées nouvelles, c'eût été folie de vouloir affermir une puissance qu'elle aurait nécessairement employée à détruire la Réforme. Aussi, Fischart se rendait-il parfaitement compte qu'il était impossible d'espérer voir renaître l'ancien Empire, puissant à l'intérieur, redoutable à ses voisins. Une seule fois, il osa proposer aux princes chrétiens, protestants et catholiques, d'oublier leurs dissentiments. Et encore, le but qu'il offrit à leurs communs efforts, ce ne fut nullement un but national, ce fut la vieille chimère de la croisade contre les Turcs. Nous trouvons cette idée dans une pièce de vers que Fischart composa pour être placée au-dessous d'une gravure qui reproduisait le portrait de Lazare de Schwendi, général au service de l'Autriche et gouverneur des possessions autrichiennes en Alsace. Si l'on se rappelle que Schwendi s'était particulièrement distingué dans les guerres contre les Turcs, on admettra avec nous que ce thème d'une croisade contre les Infidèles devait nécessairement se présenter à l'esprit du poète, sans que d'ailleurs il y attachât d'autre importance. Et, en effet, c'est la seule fois que Fischart ait effleuré cette question qui fournit aux autres écrivains de son siècle matière à tant de développements oiseux.

II.

Aussi bien, les préoccupations de Fischart sont autre part. Il estime que toute entente entre l'Église catholique et les défenseurs de la Réforme est impossible ; en revanche, il voudrait faire naître parmi les partisans des idées nouvelles, de quelque nom qu'ils s'appellent et à quelque secte qu'ils appartiennent, le sentiment qu'ils sont tous solidaires, qu'un coup frappé sur l'une des fractions de l'Église protestante a nécessairement son contre-coup sur toutes les autres fractions. De même que les catholiques s'étaient solidement organisés sous l'inspiration de l'ordre de Jésus, et opposaient une masse compacte et indivisible aux rangs désunis de leurs adversaires, de même les protestants devaient se rapprocher, non point créer une unité factice en imposant, comme le voulaient les luthériens, un Credo inflexible à toutes les consciences, mais s'unir sous l'inspiration d'un même sentiment de tolérance et de support mutuel. Fischart ne fut pas, il est vrai, diplomate comme son compatriote Jean Sturm qui fut mêlé à une foule de négociations entre les réformés français et les princes protestants d'Allemagne¹, mais, dans une autre sphère, il fut tout aussi actif que l'illustre recteur de l'Académie de Strasbourg.

Fischart était avant tout homme de lettres ; il mit sa plume au service de ses coreligionnaires, il se fit le publiciste du parti protestant. Entre la Saint-Barthélemy et l'assassinat d'Henri III, entre les années 1572 et 1589, il ne s'est pas passé en France, aux Pays-Bas, en Suisse, en Espagne, un événement important pouvant intéresser les protestants, sur lequel il ait négligé d'appeler l'attention de ses compatriotes. Les journaux n'existaient pas à cette époque ; on n'apprenait les événements que par ouï-dire, longtemps après que les faits étaient passés. Les fausses nouvelles, les exagérations avaient beau jeu dans ces conditions. L'idée de la solidarité humaine n'était pas encore

¹ Voyez l'ouvrage de M. Ch. Schmidt sur Jean Sturm,

née : chaque nation, chaque province, chaque ville, ne s'intéressait qu'aux événements qui la touchaient directement. Là-bas, au loin, la guerre pouvait sévir, les éléments se déchaîner, la maladie enlever des peuples entiers ; nul n'en avait souci. La persécution et les violences passaient inaperçues à côté des régions qu'elles n'atteignaient pas immédiatement. Ce fut contre cet état de choses que Fischart voulut réagir ; il voulut tirer les protestants allemands de leur quiétude, les intéresser aux malheurs des huguenots, aux luttes héroïques des Gueux de la mer, au choc décisif entre l'Angleterre et l'Espagne. Coup sur coup, sans trêve ni relâche, il fit paraître une série de brochures qui racontent la Saint-Barthélemy, les divers incidents des guerres de religion, le meurtre commis par Jacques Clément, le siège de Maëstricht, l'alliance entre Strasbourg et les villes de Zurich et de Berne, le grand désastre de l'Armada, etc. Pour la plupart, ces ouvrages ne sont que des traductions auxquelles Fischart joignait quelque pièce de vers, quelque préface ou quelque conclusion pour donner son avis personnel, stimuler la lenteur et l'indolence des Allemands, et montrer l'importance qu'avaient pour l'Allemagne et la cause protestante tout entière des événements auxquels un esprit superficiel n'aurait attribué qu'une portée secondaire.

Les regards de Fischart se tournent principalement de trois côtés, du côté de la France, du côté de la Suisse et du côté de l'Espagne. Il regarde vers la France parce qu'il pressent le coup terrible que portera à la liberté de conscience l'écrasement des huguenots, parce que son cœur saigne à l'idée des atroces persécutions qu'endurent ses coreligionnaires. Les événements de Suisse l'intéressent au plus haut point parce qu'il a dans ce pays de vieilles et cordiales relations d'amitié et, qu'à défaut d'une alliance générale entre tous les protestants, il voudrait que du moins la république de Strasbourg renouvelât les traités qui la liaient aux cantons réformés ; il espère qu'une alliance entre Strasbourg où l'intolérance luthérienne menace décidément d'avoir le dessus, et les villes suisses où prédominent les doctrines réformées et zwingliennes, empêchera dorénavant les actes de tyrannique oppression d'un

Marbach ou d'un Pappus. Enfin, les intrigues de la politique espagnole captivent son intérêt, car il sait que l'Espagne est l'ennemie la plus redoutable du protestantisme, et que Philippe II s'est enrôlé sous la bannière de l'Inquisition. Nous allons passer en revue avec lui les principaux événements qui ont agité ces trois pays pendant cette période décisive de près de vingt ans qui sépare la Saint-Barthélemy de l'avènement d'Henri IV.

Des trois pays auxquels Fischart s'intéresse si vivement, par des motifs bien différents, c'est à la France qu'il revient le plus souvent et le plus volontiers. De 1575 à 1589, il n'a pas publié moins de quinze brochures ou pamphlets se rapportant à cette malheureuse période de notre histoire nationale. Nous disons publié et non pas écrit, parce que presque tous ces ouvrages ne sont que des traductions, des compilations, des adaptations; bien souvent même, Fischart ne fit qu'ajouter un appoint à l'œuvre d'autrui.

Le premier en date¹ des pamphlets politiques de Fischart nous fournit déjà un exemple de ce procédé littéraire, en même temps qu'il montre à quelles préoccupations notre auteur obéissait. Dans le *Réveille-Matin* (1575), Fischart fait appel aux sentiments de pitié des protestants allemands pour les maux qu'endurent leurs coreligionnaires des pays voisins, en même temps qu'il veut tenir leur attention en éveil. «Mais

¹ Il est vrai que dès 1574, un an par conséquent avant la publication du *Réveille-Matin*, avait paru une brochure intitulée *Relation approfondie et véridique des persécutions que la religion réformée a eu à subir en France de la part de Henri II et ensuite de ses fils François II et Charles IX*. C'était une traduction d'une partie des dialogues du même Eusèbe Philadelphe Cosmopolite auquel Lebusius a emprunté le *Réveille-Matin* et la *Déclaration publique des Malcontents*. Nous ne savons de cet ouvrage que ce qu'en dit M. de Meusebach qui l'attribue à Fischart, mais qui ajoute, sur la foi de M. Hoffmann de Fallersleben, que Fischart paraît avoir fait plutôt œuvre de compilateur que de traducteur. Dans une lettre du 4 octobre 1826 Hoffmann disait, non sans une nuance de dédain: «Selon son habitude, il (Fischart) a répandu ici aussi des vers sur le verso du titre et à la fin de l'ouvrage.» (*Meusebachs Fischartstudien*, p. 318). En l'absence de toute preuve, il est impossible de dire si l'ouvrage est réellement de Fischart.

vous, cœurs allemands pleins de constance, — Qui avez depuis longtemps la glorieuse réputation — Que, les maux et les douleurs d'autrui, — Vous les prenez fidèlement à cœur, — Vous jugerez ce livre selon votre honnêteté, — Avec équité et droiture, — Et apprendrez par là à vous rendre compte — De ce qui pourrait vous arriver... — Car, quand la maison du voisin brûle et fait entendre ses craquements, — Prends garde aussi à ta propre maison ¹. » Ces vers résument les conseils de sa politique : tous les protestants doivent s'unir, d'abord par esprit de charité et de commisération, afin d'aider aux plus malheureux d'entre eux à se défendre contre leurs persécuteurs, et ensuite dans leur intérêt bien entendu, car les maux qui accablent telle fraction de l'Église protestante pourraient fort bien se déchaîner un jour sur ceux des protestants qui, satisfaits de leur propre tranquillité, s'endorment dans une quiétude égoïste et trompeuse, sans souci des maux de leurs coreligionnaires.

L'ouvrage dans lequel nous trouvons cette exhortation est la traduction allemande d'un pamphlet huguenot publié à Édimbourg en 1575². L'original se compose de deux parties dont la première seule est traduite dans les deux éditions de 1575; la seconde partie n'y fut ajoutée que dans l'édition de 1593, postérieurement à la mort de Fischart. L'auteur français a pris le pseudonyme de *Eusèbe Philadelphe Cosmopolite*. On ne sait pas quelle est la personnalité qui se cache derrière ce nom d'emprunt, pas plus qu'on ne sait au juste quel fut le traducteur allemand. Nous réservons la discussion de cette

¹ « *Ir aber, standhaft Teutsche Herzen,
Die nun den Rum han lang,
Das euch auch fremd unbill und schmerzen
Zu treuen Herzen gang,
Werd dis nach euer Redlichkeit
Aufrecht urthailen recht,
Und lernen draus gelegenheit,
Was euch begegnen möcht. . .
Dan wans Nachbarn Haus prent und kracht,
So hab deins Haus auch acht.* » (Kurz, III, p. 74-75.)

² D'après M. H. Martin (*Histoire de France*, t. IX, p. 307), *Le Réveille-Matin des François* se trouve réimprimé dans les *Archives Curieuses*, t. VII, p. 123.

question pour plus tard, quand, après le *Réveille-Matin*, nous aurons étudié la *Déclaration publique des États mécontents de France*¹ dont le style révèle la main du même traducteur. Les deux ouvrages s'accordent d'ailleurs à lui donner le nom d'Emericus Lebusius, et il n'y a aucune raison pour croire que ce nom unique cache deux écrivains différents. Pour l'instant, voyons ce qui appartient incontestablement à Fischart dans le *Réveille-Matin*. Sa part se réduit à peu de chose si l'on ne considère que le nombre des pages qu'il a fournies à l'imprimeur ; elle est très importante au point de vue des idées qu'il a exprimées. Elle se compose simplement d'une sorte d'avant-propos versifié auquel nous avons emprunté les quelques vers cités plus haut, et de deux satires assez courtes dirigées contre Catherine de Médicis et insérées dans le corps de l'ouvrage : encore ces dernières ne sont-elles que la traduction de vers français de l'original. L'avant-propos en vers mérite d'arrêter quelque peu notre attention. C'est certainement l'une des pièces les plus réussies que Fischart ait composées. Il commence par excuser la vivacité de l'auteur français : Lorsque la patience a été longtemps mise à l'épreuve, elle finit par échapper aux plus doux, et alors la colère éclate avec d'autant plus de violence qu'elle a été plus longtemps contenue. C'est ainsi que les Français ont été longtemps flagellés par les verges de la tyrannie ; maintenant, leur patience est à bout et ils se révoltent contre leurs persécuteurs. Leurs paroles sont amères, mais elles ne sont que l'expression sincère de la vérité : « Il faut bien appeler de son nom un chien altéré de sang, — Car il n'est pas un agneau... — La vérité, parce qu'elle parle simplement — Et n'épargne jamais personne, — N'a comme ennemis que la race efféminée — Des gens accoutumés à la flatterie². » Nous avons vu plus haut comment Fischart,

¹ « *Offentlichs... Ausschreiben der ubelbefridigten Ständ inn Frankreich.* » (Kurz, III, pp. XXI et 78.)

² « *Man mus den Bluthund Bluthund nennen*

Das er ist je kein schaf...

Die warheit weils ainfaltig red

Und nimmer kainem schont

Hat nur zu feind das zart gezett

Das schmaichlens ist gewont. » (Kurz, III, p. 74.)

dans cette pièce de vers, invoque la pitié de l'Allemagne, en même temps qu'il l'engage à ne pas oublier sa propre sécurité. Tout cela est dit en vers vifs et faciles, avec une bonne humeur charmante, une verve communicative. Rarement, Fischart a été aussi bien inspiré. Le mètre qu'il a choisi l'a parfaitement servi : les vers de trois pieds alternent avec les vers de quatre pieds ; ils courent, se pressent, rapides et légèrement troussés, sans fatigue et sans monotonie. Bien souvent, les vers de Fischart sont raboteux, pénibles, malaisés ; bien souvent, ils languissent et courent après la rime. Ici, le poète a donné la mesure de ce qu'il aurait pu faire s'il avait su se concentrer, se limiter, au lieu de disperser ses efforts dans tant de directions différentes.

Les deux autres pièces de vers qu'on trouve dans le *Réveille-Matin*, et qui sont sans doute de Fischart quoiqu'il ne les ait pas signées d'un de ses pseudonymes comme la pièce précédente¹, ne fournissent pas matière à des considérations de ce genre. Au lieu d'une fière fanfare, pleine de fougue juvénile, sonnée à pleins poumons pour célébrer le réveil de l'esprit d'indépendance et d'énergie dans l'âme des huguenots, nous n'y rencontrons que rapprochements forcés, jeux de mots absurdes et de mauvais goût². L'une est consacrée à montrer la ressemblance entre Catherine de Médicis, Frédégonde et Jézabel. L'autre développe *L'égalité ou sympathie de la vie de Catherine et de Jézabel avec l'inégalité ou l'antipathie de leur mort*. L'énergie, certes, ne manque pas à ces deux satires, aussi virulentes qu'injurieuses, mais le bon goût y fait trop souvent défaut. Malheureusement, ce n'est pas une raison pour en refuser la paternité à Fischart, car, pré-

¹ Elle est signée du pseudonyme Huldreich Wisart.

² Par exemple ce jeu de mots sur le nom de Catherine de Médicis :

« Darum ich wol die, so ich main,
Will nennen gleich die Katter rein,
Diweil sie laszt all Katter ein
Und ist weder von Katern rain
Noch auch auf Welsch vil Katzenrain. »

(Kurz, III, p. 76.)

cisement, le jeu de mot le plus bizarre de toute la pièce se trouve reproduit dans un autre de ses ouvrages¹.

Voyons maintenant ce qui, dans l'opuscule lui-même, pouvait intéresser Fischart, et comment ce pamphlet pouvait servir ses desseins. Le choix qu'il fit du *Réveille-Matin* pour inaugurer sa campagne en faveur des huguenots était des plus heureux. C'était un véritable coup de maître de trouver, pour débiter, une œuvre qui mettait le lecteur allemand au courant de tous les événements qui s'étaient déroulés en France depuis le commencement des guerres de religion. On voulait éveiller les sympathies du bourgeois, de l'artisan, du paysan pour les réformés français. Mais ce paysan, ce bourgeois, cet artisan connaissaient-ils les huguenots pour lesquels on voulait les intéresser, étaient-ils au courant des faits qui s'étaient passés dans les cinquante dernières années en ce royaume de France que la rareté et la difficulté des communications faisaient paraître si lointain? Sans doute, les événements les plus récents étaient encore dans toutes les mémoires, les catastrophes les plus retentissantes n'étaient pas encore oubliées. Mais la marche même de l'action, les petits faits secondaires en eux-mêmes qui engendrent les conséquences les plus importantes, personne ne les connaissait. Et maintenant, dans un récit coloré, passionné, tout plein de colère et d'amertume, un protestant français racontait à ses coreligionnaires allemands les maux que les huguenots avaient endurés, les persécutions qu'ils avaient souffertes. Le protestant d'Allemagne, à qui les paix de religion avaient garanti le libre exercice de son culte, était mis d'un coup au courant des douleurs de ses frères de France. Ces événements n'étaient plus pour lui des événements étrangers; il était instruit de toute la situation, et désormais, sans revenir longuement sur l'histoire du passé, Fischart pouvait appeler l'attention du public d'Allemagne sur chaque scène nouvelle de la sanglante tragédie qui se déroulait en France, certain des sympathies du lecteur, certain d'être compris et soutenu.

Mieux encore que le récit lui-même, la conclusion qu'en

¹ Dans plusieurs passages du *Gargantua*.

tire l'un des interlocuteurs mis en scène par l'auteur servait les desseins de Fischart : « Le Seigneur, dit Daniel, s'est servi de la maison de Valois comme d'une verge pour châtier les péchés des hommes, mais bientôt il jettera sa verge au feu. En attendant, que tous les princes protestants, sans distinction de nationalité, s'unissent pour combattre l'Antéchrist; que, sous aucun prétexte, ils n'essaient de se soustraire à ce devoir sacré : le sang de leurs frères persécutés retomberait sur eux, et, au jour du jugement dernier, ils seraient condamnés au feu éternel. » Voilà donc, hautement exprimée dès maintenant, une des idées favorites de Fischart, l'idée d'une ligue de tous les protestants pour sauvegarder la liberté de conscience contre les retours offensifs du catholicisme.

Pour les protestants français, Daniel recommande une sorte de constitution démocratique des Églises réformées dont nous avons signalé plus haut les traits essentiels. Il termine en recommandant la tolérance la plus large envers les catholiques; et, sur ce point encore, les sentiments que l'auteur prête au prophète hébreu sont conformes à ceux de Fischart lui-même. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il ait si chaudement recommandé ce pamphlet aux lecteurs.

Si, dans le *Réveille-Matin*, l'écrivain huguenot montre la haine la plus ardente contre la reine-mère qu'il accuse d'avoir à plusieurs reprises hypocritement encouragé les Réformés, pour les abandonner ensuite à l'heure du danger, c'est dans un autre pamphlet, *La Déclaration publique des États mécontents en France*, qu'il donne surtout libre cours à son ressentiment contre Catherine de Médicis¹. Ce libelle est une biographie détaillée, pleine de fiel, bourrée des accusations les plus odieuses qui, pour la plupart, sont malheureusement justifiées. Nous n'avons pas à examiner ici cet opuscule au point de vue historique. Notons seulement qu'il paraît émaner de la même plume que le *Réveille-Matin*. Dans plusieurs passages du *Réveille-Matin*, on

¹ « *Offenlichs... Ausschreiben der ubelbefridigten Ständ inn Frankreich.* » (Kurz, III, pp. XXI et 78.) — L'original français est peut-être l'ouvrage cité par H. Martin, *Hist. de France*, t. IX, p. 388, sous le titre de *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la reine Catherine de Médicis*.

nous promet des détails sur telle ou telle question que l'auteur déclare réserver pour un autre ouvrage. Ces détails, nous les trouvons précisément dans la *Déclaration publique*. D'autre part, les événements racontés dans le *Réveille-Matin* sont rapidement récapitulés dans la *Déclaration publique*, sans entrer dans le moindre détail, sans nous donner même ni une date, ni le nom d'une bataille ou d'un traité. A partir du point où le *Réveille-Matin* s'est arrêté, la *Déclaration publique* reprend le récit avec d'amples développements. Enfin, ici comme dans le *Réveille-Matin*, l'auteur cherche à disculper les Guises. D'après lui, lorsque le roi proposa le meurtre de Coligny au duc de Guise, celui-ci refusa d'abord de s'associer à ce crime, et demanda à combattre son ennemi en champ-clos. Plus tard, il ne prit part au complot que par obéissance pour le roi, et encore, il sauva maint huguenot. Il nous paraît donc évident que, quoique le prétendu *Eusèbe Philadelphe Cosmopolite* ne soit pas nommé sur le titre de *La Déclaration publique*, c'est lui qui en est l'auteur, aussi bien que du *Réveille-Matin*.

Mais qui est cet Eméricus Lebusius qui traduisit les deux ouvrages en allemand? Est-ce un nouveau pseudonyme de Fischart, ou un personnage en chair et en os dont Fischart se contenta de revoir et peut-être de corriger l'œuvre? Car, nous le verrons tout à l'heure, en maint endroit on trouve des traces indubitables de sa coopération. Remarquons, tout d'abord, qu'il serait à tout le moins extraordinaire que Fischart eût pris, sur le titre de ces deux ouvrages, le pseudonyme de Lebusius, si différent de ceux qu'il prend d'ordinaire, alors que la préface rimée du *Réveille-Matin* et quelques sonnets insérés dans la *Déclaration publique* sont signés du nom de *Huldrich Wisart* qui rappelle d'une manière frappante ceux qu'il a adoptés dans d'autres occasions. Un autre argument qu'on a fait valoir¹, c'est que l'auteur du *Réveille-Matin* cite un passage de la *Franciade* où Ronsard, d'après lui, met en scène Charles IX et Catherine de Médicis sous les noms de Chilpéric et de Brunehaut, et, par cet artifice poétique, prédit tous leurs crimes. Or la traduction allemande

¹ M. Vilmar dans son ouvrage : *Zur Literatur Johann Fischarts*, 1865, p. 23 et suiv.

de ce passage est en prose, et l'on ne peut guère admettre que Fischart qui, dans ses autres œuvres, a versifié maint développement qu'il trouvait en prose dans le texte original, ait reculé ici devant le travail de la versification et se soit contenté de rendre en prose les vers de Ronsard. Enfin, quand on lit le *Réveille-Matin* et la *Déclaration publique*, on ne peut s'empêcher de remarquer une particularité de style tout à fait caractéristique, et qu'on ne retrouve dans aucun des ouvrages authentiques de Fischart. L'auteur de la traduction, quel qu'il soit, a la manie de répéter, après le pronom personnel et après l'adjectif possessif de la troisième personne, le nom propre dont ils tiennent la place. Quelques exemples montreront quelle est cette singulière habitude. L'auteur dira, par exemple : « *Wo er, der Fervagues, nicht selbs von seiner, des Königs Hand wolte sterben* »¹ (*Réveille-Matin*, H v^a). — Plus loin, une même page (Liiij^a) en fournit quatre exemples : « *Er der König* (deux fois) — *sie die alte Königin* — *er sein Bruder*. » Dans la *Déclaration publique*, on retrouve à chaque instant cette apposition : « *Das nämlich die Geschäft des Reichs, sie die Königin und er* (Antoine de Navarre) *solten verwesen* »². — « *Jnn eben der zeit besucht ine, den navarri-schen König, auch Franciscus Balduinus, ain berühmter Jurist* »³. Fischart est bien loin de cette puérile affectation d'exactitude : il a assez de confiance dans l'intelligence de ses lecteurs pour les croire capables de reconnaître de quel nom propre le pronom personnel ou l'adjectif possessif tiennent la place. On trouve, il est vrai, dans ses œuvres des exemples d'appositions ; mais elles ne sont pas répétées coup sur coup comme ici et sont toujours justifiées par la nécessité de rendre la phrase plus claire.

Et pourtant, il est impossible de ne pas reconnaître de place en place dans ces deux ouvrages la main de Fischart. On y

¹ « Si lui, Fervagues, ne voulait pas lui-même mourir de sa main à lui, le roi. »

² « Qu'elle, la reine et lui (Antoine de Navarre), devaient administrer le royaume. » (*Offenlichs Ausschreiben*, B, viij^a.)

³ « A la même époque François Baudouin, célèbre jurisconsulte, vint aussi le voir, lui, le roi de Navarre. » (*Ibid.*, ciiij^a.)

retrouve des habitudes de style qui n'appartiennent qu'à lui, des expressions redoublées, des mots composés répétés en déplaçant les composants, etc. Dans le *Réveille-Matin*, nous remarquons, par exemple, les expressions « *Die Victori und der Sieg* » O viij^b) — *succediren und folgen* » (Ov^b), formées d'un mot étranger et de sa traduction allemande, comme mainte tournure du même genre que nous avons trouvée dans le *Gargantua*. Au commencement de la *Déclaration publique* (A iij^a), il est parlé des armoiries des Médicis et des singulières figures qu'affectionne l'art héraldique; ces figures étranges sont désignées par une alliance de mots qui appartient en propre à Fischart : « *selsame Grotteschische Vögel und sonst Grillen* ». Il emploie bien souvent cette expression composée¹ et il serait bien extraordinaire qu'un autre écrivain se fût avisé de la lui emprunter. Voyez encore des phrases comme celles-ci : « *Nannte die Gubernirung des Hauses Gwise aine tyrannische Aigenbegwältigung und Zubeaingung des Reichs* » B, vi^a) — « *Regentz und Reichsverwaltung. — Administration und Reichsverwesung.* » (H vi^b), — « *zu alieniren, an und auszuwenden* » (H vij^a). N'est-ce pas le même amour du redoublement, du balancement de l'expression que chez Fischart? Quel autre aurait su si bien lui emprunter les habitudes de son style et ses tournures favorites?

Que conclure de là? Tout d'abord, qu'il est impossible d'arriver, pour le moment, à la certitude absolue : il faut se contenter de peser les probabilités, et adopter provisoirement la solution la plus vraisemblable. Pour nous, voici cette solution : Eméricus Lébusius a véritablement existé et a traduit les deux pamphlets huguenots en question; mais Fischart ne s'est pas contenté d'enrichir de quelques pièces de vers la traduction; il a revu et corrigé l'œuvre de Lébus, et c'est ainsi qu'il a introduit ces expressions, ces tournures qui lui

¹ Par exemple dans le titre de la *Grille Krotttestisch Müt*, dans la *Démonomanie*, 1586, p. 178 : « *und seltzamen Grillenkrotttestischen Basisliscen* »; dans le *Gargantua*, édition de 1590, p. 65, la Pantagruéline Pronostication est appelée *Krottteschische Kluftgrille*. Pour d'autres exemples et l'explication de ces termes bizarres, voyez : C. Wendeler, *Zu Fischarts Bildergedichten*, dans la revue *Archiv für Literaturgeschichte*, VI, p. 314.

appartiennent en propre et qui frappent à première vue le lecteur au courant de ses habitudes de style.

Fischart prit-il part, comme le veut M. de Meusebach, à la rédaction de la *Relation véritable de la récente campagne en France de l'illustre Prince et Seigneur Jean Casimir, comte palatin*, 1576¹? Nous ne saurions répondre d'une manière catégorique à cette question. Dans tous les cas, Fischart ne peut être l'auteur de la brochure, puisque celui-ci, sans se nommer d'ailleurs, déclare qu'il a fait lui-même cette campagne. Or Fischart, bien certainement, ne s'est pas enrôlé dans l'armée du comte palatin. Il est certain d'autre part que, s'il a vraiment collaboré à cette œuvre, il n'a fait nulle part allusion à sa collaboration, et, dans le corps de l'ouvrage, on ne retrouve aucune de ces initiales, aucun de ces pseudonymes qui marquent d'ordinaire ses droits d'auteur. C'est peut-être aller un peu loin que de prétendre y voir sa main, sans autres preuves que certaines analogies d'orthographe, ou parce qu'on y trouve des vers mêlés à la prose, comme dans bon nombre d'œuvres de Fischart, ou encore parce que telle ou telle remarque n'est pas indigne de lui. A ce compte, Fischart pourrait revendiquer maint ouvrage anonyme de son temps.

¹ « *Aigentliche Beschreibung des Jungstergangenen Zugs in Frankreich, von dem Durchleuchtigen Hochgebornen Fürsten und Herren Johan Casimirn Pfalzgrafen, etc. vollpracht, etc... von ainem, so selbs dem Zug beigewonet* », etc. (*Meusebachs Fischartstudien*, p. 218). — Il s'agit de la campagne de 1576, terminée par la paix dite de Monsieur : une armée composée de dix-huit mille mercenaires allemands, suisses, français, wallons, commandés par Condé et par le comte palatin Jean Casimir, entra en France au mois de janvier 1576, pour marcher au secours des troupes combinées des Huguenots et des Politiques, placées sous les ordres du duc d'Alençon. Elle signala son passage par les plus affreux excès et, sans rencontrer de résistance de la part de l'armée royale, opéra sa jonction avec le duc d'Alençon dans le Bourbonnais. Le roi, incapable de tenir tête aux trente mille hommes que comptaient dès lors les Huguenots, dut traiter (avril 1576). Jean Casimir, pour sa part, obtint, outre de grands avantages personnels, 3.600.000 livres, dont moitié comptant, pour payer ses troupes et pour acquitter l'arriéré dû par les Réformés aux auxiliaires allemands, depuis les premières guerres civiles. — Voir H. Martin, *Histoire de France*, tome IX, p. 423-428.

C'est avec plus de raison qu'on attribue à notre auteur un autre pamphlet politique : *Le vray Patriot* (1579). La devise « alors comme alors », dont il a signé cet opusculé, met hors de doute ses droits, quand même le style ne ferait pas reconnaître la main d'un maître écrivain dont il n'est pas aisé d'imiter la manière. D'après le témoignage de M. Weller¹, ce pamphlet est traduit du français, mais fort librement. Fischart y déploie sa virtuosité ordinaire, forge des mots à lui et, suivant une habitude qui lui est chère, ajoute des notes marginales, soit pour résumer le texte, soit pour introduire quelque remarque personnelle. Cette fois, il s'occupe des événements des Pays-Bas ; mais, au fond, ce pamphlet touche aux affaires de France tout autant qu'à celles des Provinces-Unies, puisqu'il est dirigé contre le duc d'Anjou, frère de Henri III, auquel les États-Généraux, réduits aux abois par les Espagnols, avaient offert la couronne des Pays-Bas, dans l'espoir d'obtenir ainsi le secours de la France. On sait ce qu'il advint de cette lamentable aventure. Le duc d'Anjou signe au Plessis-lez-Tours, le 19 septembre 1580, un pacte présenté par les États-Généraux, dont les conditions limitaient singulièrement son autorité. Toutefois, il ne fut proclamé qu'au mois de juillet de l'année suivante prince souverain des Pays-Bas. Les avertissements de l'auteur anonyme du *Vray patriot*, dont Fischart s'était fait l'interprète auprès du public allemand, étaient restés stériles. Malheureusement, ses prévisions ne se réalisèrent que trop tôt. Dès le mois de janvier 1583, le duc d'Anjou et de Brabant, qui avait dans ses nouvelles possessions des forces assez considérables, résolut de s'emparer par un coup de main des principales places, d'en chasser les troupes des États et de se proclamer souverain absolu au mépris de la foi jurée. Son entreprise avorta misérablement, surtout grâce à l'énergique résistance des habitants d'Anvers².

Tout en initiant ainsi le public allemand aux entreprises de la maison de Valois au dehors, Fischart n'oubliait pas de le tenir au courant des événements intérieurs de la cour de

¹ *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, IV (1857), colonne 8.

² Voir Henri Martin, *Hist. de France*, IX, p. 501-517, et Ed. Quinet, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, p. 95-99.

France. La même année où parut *Le vray Patriot*, il publia une relation « des magnifiques solennités et cérémonies qui ont été célébrées à l'occasion de la fondation de l'ordre du Saint-Esprit » par Henri III. C'est au mois de décembre 1578 que furent publiées les lettres d'institution du nouvel ordre. On voit que Fischart ne perdit pas de temps pour raconter aux Allemands son *Importante Nouvelle de France*¹. Ici encore, il ne faisait que traduire une relation française; en guise d'introduction, il la faisait précéder d'*Un guide nécessaire pour réfléchir quelque peu aux mystères de cet ordre spirituel*, et, comme conclusion, il ajoutait une pièce de vers dont le titre énergique : *Un éreintement des Frères du Saint-Esprit et des Jésabellites*², indique assez le caractère. De fait, Fischart a dignement préludé ici aux violences de la *Légende du bonnet carré* qu'il devait publier l'année d'après (1580). Les Jésuites, dit-il, ont monopolisé Dieu le Fils à leur profit; l'ordre nouvellement fondé se réserve le Saint-Esprit. Que resté-t-il donc aux vrais chrétiens? Rien que Dieu le Père; mais, avec le Père, ils auront aussi le Fils et le Saint-Esprit, tandis que Jésuites et *Spirituites* n'auront que la honte de leur entreprise. Donc, que les patriotes et les huguenots (c'est tout un pour Fischart) ne perdent pas courage, et qu'ils restent toujours de vrais chrétiens. La violence, à vrai dire, réside moins dans le développement de ces idées qui sont toutes naturelles dans la bouche de Fischart, que dans les injures dont il accable ses adversaires. Les Jésuites s'appellent ici, comme toujours chez lui : *Sauiter, Suiter*. Pour les nouveaux chevaliers, il a forgé des appellations outrageantes dans le même genre : il les appelle *Spirituites, Geystiter*, etc.

Dans toutes ces nombreuses publications qui signalèrent l'année 1579, on voit qu'à proprement parler Fischart ne fit guère œuvre d'écrivain. Le pamphlétaire, le satirique cédèrent

¹ C'est le titre qu'il donna à son ouvrage : « *Merckliche Frantzösische Zeitung; Von den herrlichen Solenniteten und Ceremonien, so bei dem erst Neugestifteten Ritterorden vom H. Geyst gebraucht und gehalten*, etc. . . . *Darzu eine Notwendige Anleytung den geheymnussen dises Vergeysteten Ordens etlicher masen nachzusinnen, ist vorgethan worden.* »

² « *Eyn Abgeführts auff die Geystbrüder und Jesebelliter.* »

le pas au nouvelliste : ces brochures, aussi rapidement oubliées qu'elles étaient prestement écrites, étaient surtout destinées à satisfaire la curiosité du public, à le tenir au courant des événements importants ou secondaires qui se passaient au dehors. En voici une preuve assurément convaincante : sous le titre de *Nouvelles récentes et merveilleuses de France et des Pays-Bas*¹, paraissait la même année une publication qui contenait la description d'une grande inondation qu'avait ravagé Paris en 1579 et le récit du siège de Maëstricht par les Espagnols. Voilà, certes, deux faits qui n'ont guère de rapport entre eux ; mais ils étaient également capables d'intéresser le public. C'en était assez pour que Fischart se crût en droit de les raconter tout d'une haleine. Au point de vue littéraire, de pareils ouvrages n'ont et ne peuvent avoir aucune valeur, mais ils méritent qu'on s'y arrête, comme à l'une des premières manifestations d'une puissance nouvelle, le journalisme. Toutes ces brochures sont comme autant de numéros d'un journal paraissant à intervalles irréguliers, suivant que les événements qui se passaient là-bas, en France, aux Pays-Bas, etc., méritaient d'être portés à la connaissance du public. Plus tard, on perfectionnera les moyens d'information, les renseignements afflueront de tous les points du monde, le journal deviendra quotidien. Au seizième siècle, on se contente de ces nouvelles intermittentes. Si informes que soient ces essais, ils montrent que les nations commencent à avoir le sentiment de la solidarité qui les unit toutes : elles sortent de leur isolement et, peu à peu, se considèrent comme les membres d'une même famille. Il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas seulement à une vulgaire curiosité que le nouvelliste fait appel ; c'est aussi à un intérêt sincère pour les souffrances et les malheurs de ces étrangers que l'antiquité considérait comme des ennemis, pour ce seul motif qu'ils étaient nés au delà de la frontière.

La publication en allemand des articles de la paix de Fleix², signée en novembre 1580 entre Henri III et les rebelles, Poli-

¹ « *Neue Wunderzeitungen aus Franchckreich und den Niederlanden.* »

² « *Fridens Articul... beschlossen zu Flex... etc... Ausz dem Frantzösischen Exemplar trewlich Teutsch gegeben, 1581.* »

tiques et Huguenots, commandés par le duc d'Anjou, répondait au même besoin d'informations, de renseignements. Fischart suivait de près les événements de France et ne négligeait aucune occasion d'y intéresser ses compatriotes. L'opuscule est anonyme, il est vrai, mais la devise : *In Forchten Gohts Mittel* permet de l'attribuer sans hésitation à Fischart.

Comme pour le *Réveille-Matin* et la *Déclaration publique des Malcontents*, la part de collaboration de Fischart au *Miroir des Princes ou Art de gouverner* de Georges Nigrinus¹ se réduisit à écrire une préface, sans doute aussi à revoir la traduction de son ami. Car, par malheur, Nigrinus ne savait pas le français, pas plus qu'Eysenberg qui, vingt ans auparavant, avait entrepris la traduction du *Traité des Reliques* de Calvin. Il se tira d'affaire comme lui en prenant pour base de sa version une édition latine de l'ouvrage qu'il voulait traduire². Mais l'édition latine dont il se servit, faite sans doute un peu à la hâte, ne rendait qu'imparfaitement par endroits le sens du texte français. Aussi la main secourable de Fischart ne fut-elle pas inutile pour remettre la traduction indirecte de Nigrinus en

¹ La seconde édition de cet ouvrage reçut le titre de *Antimachiavellus*, sous lequel on le cite d'ordinaire. Nigrinus s'appelait de son véritable nom Schwarz. Il naquit à Battenberg, en Hesse, devint pasteur et fut bientôt l'un des polémistes les plus redoutés, mais aussi les plus violents et les plus grossiers de son parti. Soutenu par la faveur du landgrave Guillaume IV de Hesse, il ne recula devant aucune violence dans ses attaques contre ses adversaires catholiques qui, comme de juste, lui rendaient avec usure toutes ses insultes. Il s'acharna surtout contre Jean Nas, celui-là même que Fischart attaqua avec tant de vigueur. Parmi les ouvrages de Nigrinus, citons d'abord son *Fürstenspiegel oder Regentenkunst*, 1581; puis *Lehr Glaubens und Lebens Jesu und der Jesuwiter*, 1581; *Fegfeuers Ungrund*, 1582. — Précédemment déjà, il avait publié divers pamphlets dirigés spécialement contre Nasus : *Affenspiel F. Johan Nasen in Ingelstad, sampt dem gantzen affenreich in Schlauraffen Land*, 1571; *Von Bruder Johan Nasen Esel*, etc. Nigrinus gravit rapidement tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique protestante et devint surintendant du cercle d'Alsfeld et pasteur à Echzell. Il mourut le 10 octobre 1602. — Voir Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 45.

² Cela n'empêche pas Nigrinus de se plaindre dans un autre de ses ouvrages (*Fegfeuers Ungrund*) de la peine énorme que lui avait donnée l'interprétation (*Dolmetschen*) du Discours de Gentillet.

communion plus intime avec l'original. Il faut admettre que cette révision fut assez approfondie pour que Fischart se crût en droit de revendiquer une part de propriété dans l'ouvrage ; comment expliquer sans cela le passage du *Gargantua*¹ où il parle de lui-même sous le pseudonyme de *Mægeintzer*, c'est-à-dire *Mentzer*, « Mayençais », comme de l'auteur de l'*Antimachiavel* ? Toutefois, il est impossible de reconnaître maintenant ce qui dans l'œuvre appartient à Nigrinus et ce qui revient à Fischart. L'infatigable patience de M. de Meusebach elle-même a reculé devant cette entreprise : « Fischart ; dit il, doit avoir fait çà et là des additions, mais je ne puis en faire la sélection, à moins qu'une vie digne des temps antédiluviens ne me soit accordée². » Comme nous n'espérons pas plus que lui une existence comparable à celle de Noé, nous renonçons à faire le travail ingrat dont s'est effrayé M. de Meusebach. Aussi bien, ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas les menues additions dont Fischart a pu enrichir le texte de Nigrinus, ni les corrections, fort nombreuses sans doute, qu'il a faites à sa traduction. L'intérêt pour nous réside surtout dans les quelques vers qui accompagnent sa préface, car ils nous montrent que Fischart avait l'œil constamment fixé sur notre pays. Même à propos de Machiavel, il songeait aux applications qu'avait faites des doctrines du Florentin sa compatriote trop fameuse, Catherine de Médicis, tout autant qu'à ces doctrines en elles-mêmes. L'*Antimachiavel* était pour lui une continuation des polémiques du *Réveille-Matin* et de la *Déclaration publique des Malcontents*. Dans une première petite pièce de vers adressée « aux vrais Français » (*Ad vere Francos*)³, Fischart rappelle aux Français qu'autrefois, quand leurs antiques mœurs régnaient encore, leur royaume était florissant ; mais, depuis que la valetaille étrangère a introduit son dévergondage, leur pays est malheureux et affaibli. Sus donc à ces étrangers

¹ *Kloster*, VIII, p. 242.

² « Dennoch mag er (Fischart), hie und da Zusätze eingeschoben haben, die ich jedoch nicht heraus suchen kann, wenn mir nicht ein vorsündflutliches Leben beschert ist. » — *Fischartstudien des Freiherrn K. H. G. von Meusebach*, p. 326.

³ *Kurz*, III, p. 321.

espagnols ou italiens, qu'on les chasse et qu'on en débarrasse la France ! Puis, se tournant vers les « faux Français » (*Pseudo-francos*), il leur dit qu'ils méritaient le nom de « Francs », alors qu'ils étaient libres et qu'ils ne se soumettaient pas à la tyrannie ; mais maintenant, ils sont déchus de ce beau nom par leur abjecte servilité. Enfin, il résume sa politique dans deux vers : « Bon conseil et vraie religion, — Avec l'ordre dans l'État, fortifient une couronne. » Ce sont là les principes qu'il aurait voulu voir appliquer en France au lieu des détestables maximes du *Prince*.

Cette production ininterrompue de publications politiques concernant notre pays, à laquelle nous avons assisté de 1574 à 1581, est suivie d'une période de relâche : pendant quatre années, l'activité littéraire de Fischart fut tout à fait nulle, aussi bien dans le domaine de la politique et du journalisme que dans celui des lettres proprement dites. Son départ de Strasbourg, qui diminua certainement quelque peu l'intimité de ses relations avec son beau-frère Jobin, fut évidemment l'une des causes de cet arrêt momentané dans une carrière où Fischart s'était lancé tout d'abord avec tant d'ardeur. De plus, il ne faut pas oublier que cette période improductive au point de vue littéraire est celle où des préoccupations personnelles absorbèrent toute son attention. C'est l'époque de son mariage, lequel l'obligea à songer plus que jamais à se créer une position stable. Ce fut seulement quand il fut paisiblement installé à Forbach qu'il reprit la plume ; mais alors, par l'abondance et la multiplicité de ses publications, il dédommagea amplement le public du silence que les circonstances lui avaient imposé. Il reprit avec une nouvelle ardeur le rôle de publiciste et d'historiographe du monde entier. De nouveau, ce furent les événements de notre pays qui attirèrent particulièrement son attention.

Tout d'abord, sous le pseudonyme de *Alonicus Meliphron Theutofrancus*¹, il traduisit en allemand (1586) la réponse que, sous le titre de *Brutum Fulmen*, François Hotman avait faite

¹ Voyez chez M. de Meusebach, *Fischartstudien*, p. 143 et p. 327, l'explication qu'il suggère de ce singulier pseudonyme.

à la bulle du pape Sixte-Quint qui frappait d'excommunication le roi de Navarre et le prince de Condé. Les additions qu'il fit au texte, sous forme de remarques insérées dans le corps même de l'ouvrage, ou de notes marginales, n'ont d'autre importance que de rendre plus certaine l'attribution à Fischart de *L'excommunication déraisonnable et insensée, prononcée par le pape Romain Sixte, cinquième du nom, Antéchrist, contre le roi Henri de Navarre*, etc.¹ La violence de ce titre nous suffit à montrer que la traduction de Fischart n'adoucit en rien la rudesse d'Hotman.

La même année (1586), Fischart fit paraître une traduction allemande du texte latin de la *Protestation du roi de Navarre et du prince de Condé* contre le décret du Saint-Père qui les frappait². En 1588, il raconta, d'après une relation française, l'invasion du comté de Montbéliard³ par les Lorrains et le duc de Guise (décembre 1587). Ce petit pays fut mis à feu et à sang par l'armée catholique, pour punir Frédéric de Wurtemberg qui avait pris l'initiative d'une ambassade des princes allemands à Henri III, chargée d'intercéder en faveur des protestants français⁴.

L'invasion du comté de Montbéliard était l'épilogue de la campagne tentée par une armée combinée d'Allemands, de Suisses et de protestants français pour venir au secours de Henri de Navarre (1587). Le lamentable échec qu'essuya à Auneau ce ramassis de mercenaires excita la verve railleuse d'un catholique allemand qui, sous le pseudonyme de *Jean-Baptiste Badweiler*, publia un pamphlet dans lequel il tournait cette campagne en ridicule. A ce pamphlet qui représentait la défaite des troupes protestantes comme un bain donné aux calvinistes, Fischart répliqua par son *Uncalvinisch Gegenbastüblein* (1587). Cependant, comme le libelle de Fischart ne touche qu'en passant à la campagne de 1587, pour s'étendre complaisamment sur

¹ « *Der Unvernünftige und Unsinnige Bannstrahl des Römischen Antichristlichen Papst Sixten des Vdieses Namens..., Wider..., König Heinrichen zu Navarren* », etc.

² Voir Meusebach, p. 174, 254, 327.

³ Voir Meusebach, p. 173, 254, 327.

⁴ Voir Henri Martin, *Hist. de France*, X, p. 49.

le désastre de l'Armada, il est plus naturel de le compter parmi les écrits politiques dirigés contre l'Espagne.

Au surplus, à suivre un ordre strictement chronologique, nous n'aurions dû nommer cette réplique de Fischart au prétendu Badweiler qu'après un opusculé qui, sous le titre de *Nouvelle vraie et neuve du tumulte et du soulèvement séditieux de la bourgeoisie de Paris en France, à l'instigation du duc de Guise*, racontait en détail la journée des Barricades (1588.) Ici encore, il n'est que traducteur, mais on voit avec quelle sollicitude il suit les événements pour entretenir ses lecteurs de tous les épisodes du drame sanglant qui décidait du sort de la France.

Ce drame qui commence à la Saint-Barthélemy et finit à l'Édit de Nantes, il ne devait pas en voir le dénouement; il ne devait pas assister au rétablissement de l'ordre après les odieux excès de la Ligue; mais il était réservé à Fischart de voir encore descendre dans la tombe un prince qui avait joué l'un des premiers rôles dans les scènes émouvantes dont il s'était fait le narrateur auprès du public allemand. Le 22 juillet 1589, Henri III périssait sous les coups de Jacques Clément. L'un des principaux auteurs de la Saint-Barthélemy mourait victime d'un de ces moines fanatiques sur lesquels il s'était jadis appuyé pour faire triompher des résolutions sanguinaires et iniques. Fischart ne pouvait laisser à personne le privilège de raconter à ses compatriotes un événement de cette importance. Il prit l'un des nombreux récits du meurtre qui avaient paru en France, et le traduisit en l'accompagnant d'une pièce de vers dans laquelle il donnait libre cours aux sentiments d'horreur et de dégoût que lui inspirait l'action du moine assassin. Pour mieux montrer aux lecteurs quel était l'état d'esprit des ligueurs, il choisit, pour le traduire en le commentant, un récit d'un partisan fanatique de la Sainte-Ligue. On sait que, depuis le meurtre du duc de Guise, Henri III était devenu aussi odieux au parti des Seize que le roi de Navarre lui-même, tout huguenot qu'il était, et l'on peut juger à quels excès de haine contre le feu roi se portait l'auteur du libelle, de quelles louanges hyperboliques il combat le meurtrier, salué par les fanatiques du nom de saint et

de martyr. Ces extrémités d'une passion exaspérée ne servaient que mieux le dessein de Fischart. A son tour, il prend la parole et rappelle que ce n'est pas la première fois que les moines ont porté sur un souverain une main criminelle. Il fait précéder sa pièce de vers d'une gravure représentant un dominicain qui tient d'une main une hostie surmontée de la couronne impériale, de l'autre un poignard au-dessus duquel on voit la couronne fleurdelisée de France. Cette image doit rappeler que, si c'est un dominicain qui vient d'assassiner le roi de France, c'est un autre dominicain, Jean de Monte-Politiano, qui, pendant la communion, donna du poison dans une hostie consacrée à l'empereur d'Allemagne Henri VII¹. Puis débute, vengeresse, irritée, *L'Exhortation aux papistes de la Ligue*². Les catholiques, dit Fischart, accusaient les huguenots de ne pas se montrer assez obéissants envers le roi qui pourtant violentait leurs consciences. Mais eux-mêmes viennent de porter une main homicide sur un souverain qui avait la même foi qu'eux, et dont le seul tort était de ne pas vouloir obéir au clergé dans le gouvernement temporel de ses États. Qu'importe d'ailleurs? N'ont-ils pas à Rome quelqu'un qui peut les laver de tous les crimes? Encore une fois, le poète rappelle l'empoisonnement prétendu de l'empereur Henri VII. Aux dominicains qui ont été les exécuteurs de ces deux crimes, il ne peut s'empêcher de joindre ses ennemis-nés, les jésuites. Autrefois, affirme-t-il, les catholiques respectaient le principe d'autorité; mais, depuis que l'ordre des jésuites est fondé, les choses ont changé. Si les dominicains, chargés de l'Inquisition, se montrent les plus sanguinaires des moines, les jésuites les dépassent pour l'hypocrisie. Mais la vengeance ne se fera pas attendre.

Cette pièce de vers montre bien comment, chez Fischart, les préoccupations religieuses venaient se mêler aux considérations purement politiques; et, de fait, toute la politique de ce

¹ Pour les besoins de sa cause, Fischart se fait ici l'écho d'une tradition qui n'a aucune valeur historique. En réalité, l'empereur Henri VII mourut d'une fièvre maligne pendant sa campagne d'Italie.

² « *Ermanung an die Bund Bapstler.* » — Kurz, III, p. 377.

temps est dominée par la question de religion; ce sont les opinions religieuses qui classent les hommes dans tel ou tel parti.

Fischart ne se contenta pas de cette protestation. Il la renouvela l'année suivante (1590) et, sous le titre de *Antimartyrion*, fit paraître un « *Témoignage et démonstration irréfutable que Jacques Clément, moine jacobin de Paris, a assassiné le feu roi Henri III de bienheureuse mémoire, sans aucun droit, mais avec préméditation, d'une manière homicide et diabolique* », etc.¹ Ce n'était d'ailleurs qu'une simple traduction du français, comme il en prévient le public.

Avec cet opusculé, nous touchons à l'année même de la mort de Fischart, et pourtant nous n'avons pas encore épuisé la liste de ses publications politiques concernant la France. Il nous reste à énumérer quelques brochures qu'on lui attribue avec plus ou moins de certitude.

L'on possède un pamphlet daté de 1589, et qui porte le titre de : *Discours; Examen excellent, libre, tout rond et hardi comme aussi jugement bien pesé de tous points sur l'état actuel de la France*¹. C'est une traduction de l'« *Excellent et libre discours sur l'état présent de la France. Avec la copie des Lettres patentes du Roi depuis qu'il s'est retiré de France. Ensemble la Copie de deux lettres du duc de Guise. Par un docte personnage bien versé aux affaires d'Estat de la France* » (1588). Ce « docte personnage » n'était autre que Michel Hurault du Fay, petit-fils du chancelier de l'Hospital et lui-même chancelier du roi de Navarre. Son pamphlet était une tentative pour pousser Henri III à rompre définitivement avec la Ligue et à faire alliance avec le roi de Navarre. Quoique le pseu-

¹ « *Antimartyrion, das ist, Gegenzeuchnus, unnd unwiderleglicher Beweis, das Jacob Clemens der Jacobiter Mönch von Paris, mit keinen fugen oder rechten, sonder vorsätzlicher, Mörderischer, Teuffelischer Weise weiland König Heinrichen dritten Höchstseliger Gedechnus ermordet* », etc. — Voir Meusebach, p. 173, 260, 331.

² « *Discours. Ein Fürtreffliches frey rundes und ungescheuchtes Bedencken und allerseits wol erwogenes Urtheil von heutigem Zustand Franchkreichs,* » etc. 1589. — Voir Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 38.

donyme de *Halcyonius Windstill* dont est signée la traduction allemande ne rappelle que de fort loin ceux que Fischart a adoptés d'autres fois, on ne peut hésiter à le reconnaître pour l'auteur de cette version. D'une part en effet, les nombreuses analogies de style que M. Vilmar relève avec soin imposent cette conclusion; et d'autre part, dans le volume de *Miscellanées* ayant appartenu à Fischart, dont nous avons parlé et qui se trouve à la bibliothèque de Wolfenbüttel, figure précisément l'ouvrage de Hurault¹. C'est une preuve que Fischart connaissait ce pamphlet, qu'il le possédait, et dès lors il devient encore plus probable qu'il est l'auteur de la traduction.

Nous ne saurions être aussi affirmatif pour trois autres opuscules. L'un est intitulé : « *Antihispanus, c'est-à-dire Réfutation de l'outrecuidance espagnole et des prétentions inopportunes à la couronne de France*. Leyde, 1590 »². Ce n'est qu'une traduction du pamphlet français, *L'Antiespagnol*. Le second est le « *Véritable discours et rapport exact de la superbe victoire que Sa Majesté a remportée sur le duc de Maine et les Ligueurs, le 14 Mars de cette année 1590, à Ivry. Traduit du français*. 1590 »³. Le dernier enfin a pour titre : « *Déclaration de Sa Majesté le roi de France et de Navarre. Pour quelles raisons Sa Majesté Royale a prorogé et remis au 15 Mai prochain l'Assemblée générale des Princes, Cardinaux, etc. Imprimé à Strasbourg, chez Bernard Jobin. 1590.* »⁴ Il nous semble à tout le moins étrange que Fischart, qui depuis de

¹ *Alemannia*, I, p. 250.

² « *Antihispanus, Das ist Widerlegung Spanischer unart, angemaszter der Kron Franckreich unzeitigen Beherrschung,* » etc. — Voir Meusebach, p. 173, 260, 332.

³ « *Warhafftiger Discours und eigentlicher Bericht, von der herrlichen Victori, so die Kænigliche May. in Franckreich, wider den Hertzog von Mayne und die Ligischen, den 14 tag Martij dieses 1590 Jars, inn der Schlacht bei Iury erhalten.* »

⁴ « *Declaration oder Erklärung Kæn. May. zu Franckreich und Nauaren. Ausz was Ursachen jhr Kön. Mayt. die General Versammlung der Fürsten, Cardinäl, Hertzogen und Paren in Franckreich... auff den 15 May zukünfftig prorogiert und verschoben hat. Getruckt zu Straszburg bei Bernhart Jobin. Anno MDLXXXX.* »

longues années faisait éditer ses ouvrages chez son beau-frère Jobin, soit allé faire imprimer en 1590 à Leyde l'*Antihispanus* qu'on lui attribue. Pour ce qui est de la *Relation de la bataille d'Ivry* et de la *Déclaration du roi de France et de Navarre*, l'attribution en reste au moins douteuse. La bibliothèque de l'université de Breslau possède les seuls exemplaires connus de ces deux brochures. Grâce à l'obligeance de M. le bibliothécaire en chef qui a bien voulu nous les communiquer, nous avons pu les soumettre à un examen approfondi et les comparer aux écrits authentiques de Fischart. La première ne porte ni date ni nom d'imprimeur, mais la ressemblance complète du format, du papier et de l'impression montre qu'elle sort des mêmes presses que la seconde, qui a été imprimée par Jobin. Toutes deux sont anonymes et, en l'absence de toute indication, c'est seulement sur des analogies de style qu'on peut se fonder pour les attribuer à Fischart.

Or nous avons vu, à propos du *Réveille-Matin* et de la *Déclaration publique des Malcontents*, combien il est difficile d'arriver à un résultat positif avec des éléments d'appréciation aussi peu concluants. Nous n'avons pas été beaucoup plus heureux pour la *Relation de la bataille d'Ivry* et pour la *Déclaration du roi de France*. Le style de ces deux ouvrages ne présente aucune particularité qui permette de les attribuer à Fischart, sauf une seule : une certaine prédilection pour l'emploi de locutions composées, formées par redondance d'un mot étranger et de sa traduction allemande. Encore, les exemples de cette tournure, très fréquents dans la *Déclaration*, sont-ils beaucoup plus rares dans la *Relation de la bataille d'Ivry*¹.

¹ Voici les exemples que nous avons trouvés. Dans la *Relation de la bataille d'Ivry*, p. Cij^b : *affectionirt und geneigt* — p. Cij^a : *obligirt und verpflichtet*. — Dans la *Déclaration du roi de France* les exemples sont beaucoup plus nombreux : p. Aij^a : *Succession und Nachfolge*. — *Exercitium und übung*. — Aij^b : *Confusionen und betrübungen*, — *Jurisdiction und Gerichtszwang*. — Aij^b : *Commerciem und Kauffmanschaften*. — Aiv^b : *avisirt und vermahnet*, — *das jeder publiciere und kundbar mache*, — *zu straff und züchtigung der rebellischen und auffrührischen*. — B^a : *ihrer Intention und fürnemmen*. — B^b : *gleichen Eyden Prestieren und leisten*, — *wegen begangener ungestüme und Rebellion*. — Bij^a : *mit immittierung und nachfolgung*, — *Wider die Obstation*

Quant aux autres traits caractéristiques de la langue de Fischart, nous ne les avons pas retrouvés ici. Sans doute, sauf quelques périodes longues et traînantes, le style présente en général une certaine vivacité; mais cette qualité n'appartient pas exclusivement à Fischart, et comment déterminer la part de mérite qui en revient au traducteur et celle qui appartient au texte original? Nous considérons donc comme le plus sage de suspendre notre jugement. Assurément, il est possible que ces deux opuscules aient été traduits par Fischart, mais nous n'avons pas de preuves assez positives pour l'affirmer d'une manière absolue. S'il fallait nous prononcer, nous lui attribuerions la *Déclaration du roi de France* plus volontiers que la *Relation de la bataille d'Ivry*.

Mais ce n'est qu'une solution purement négative. Ne pouvons-nous pas tirer quelque résultat positif de l'étude des pamphlets politiques attribués avec plus au moins de vraisemblance à Fischart? Peut-être que si, et ce résultat le voici: l'imprimeur Jobin avait installé à Strasbourg, vers 1574, un véritable bureau de traduction des libelles huguenots, au fur et à mesure de leur publication. L'un des traducteurs les plus actifs et, à coup sûr, le plus illustre, était Fischart¹. Mais, à côté de lui, il y en avait d'autres, la plupart restés anonymes. Dans ce bureau de traduction, le travail se faisait souvent en collaboration, et Fischart qui peut-être avait la direction de l'ensemble revoyait le travail de ses collègues. De là résulte que, comme la plupart des traductions ont paru sans nom d'auteur, il est impossible de déterminer lesquelles appartiennent en propre à Fischart, quand on n'a pas d'autre critérium que certaines ressemblances de style. Au surplus, il n'en reste pas

und Halszstarigkeit, — zu procediren und zu volnfahren, — Convocation und versamlung. — En outre, il convient de noter l'emploi de beaucoup de mots français qui ne sont pas accompagnés de leur traduction.

¹ On nous objectera peut-être que, précisément pendant la période la plus active de la production de ces écrits politiques, Fischart n'était pas à Strasbourg (1586-1590). Mais, quoique habitant Forbach, il pouvait très bien diriger ses collaborateurs de Strasbourg, et la difficulté des communications n'était pas si grande que Jobin ne pût lui faire parvenir telle ou telle œuvre traduite pour la revoir et la corriger.

moins certain que, depuis qu'il arriva à l'âge d'homme, Fischart ne cessa de prendre le plus vif intérêt aux événements qui déchiraient la France pendant cette triste période, et qu'il n'a cessé de faire tous ses efforts pour y intéresser ses compatriotes.

III.

Il observe les affaires de Suisse avec non moins d'attention que celles de France. Au cours de notre étude, nous avons déjà eu l'occasion de relever ses relations personnelles avec la Suisse, et particulièrement avec Bâle. C'est à Bâle qu'il conquist le bonnet de docteur et qu'il résida plusieurs années avant de venir s'établir à Strasbourg. Là, comme à Zurich et à Berne, l'influence de Zwingli avait développé un sentiment religieux plus libéral, moins exclusif que les vues étroites de certains disciples intolérants de Luther. A ce titre déjà, Fischart devait souhaiter de voir se renouer les anciennes relations qui avaient rapproché jadis Strasbourg des cantons suisses. Il espérait que la république strasbourgeoise, redevenue l'alliée intime de ces villes en majorité sacramentaires, ne pourrait pas proscrire chez elle les doctrines qui étaient en honneur dans les cantons protestants de la Suisse. Indépendamment de ces raisons de politique intérieure, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les considérations de politique extérieure auraient suffi à justifier aux yeux de Fischart un rapprochement avec les cités helvétiques. Strasbourg, tout aussi bien qu'en 1261 quand fut conclue pour la première fois avec Bâle et Zurich une alliance périodiquement renouvelée jusqu'au seizième siècle, était environné d'ennemis nombreux et puissants. Au sud, il y avait le gouverneur des possessions autrichiennes en Alsace qui n'aurait pas mieux demandé que d'échanger sa résidence d'Ensisheim contre un palais dans la métropole du Rhin moyen. Les vieilles querelles entre la bourgeoisie et les évêques n'étaient pas terminées, et l'on peut croire que les chefs spirituels du diocèse ne s'étaient pas sans regret fixés dans la petite ville de Saverne. Jean

de Manderscheidt-Blankenheim eût été enchanté de ramener à l'obéissance et à la foi catholique la cité devenue hérétique. Les continuels démêlés qui avaient surgi entre le magistrat et l'autorité épiscopale depuis l'introduction de la Réforme lui auraient bien vite fourni un prétexte pour attaquer la république. Puis, il y avait le duc de Lorraine qui, plus d'une fois déjà, avait jeté un regard d'envie sur cette belle plaine d'Alsace, dont une partie au moins appartenait à la république de Strasbourg. Des circonstances imprévues ne pouvaient-elles le ramener dans la vallée du Rhin où les exploits de ses terribles bandes, pendant la guerre des paysans, avaient laissé de si sanglants souvenirs? Qui pouvait répondre que le duc ne chercherait jamais à profiter des démêlés entre l'évêque et la ville? Si le siège épiscopal était occupé par quelque prélat peu scrupuleux, une alliance entre le prince-évêque et le duc était une éventualité à prévoir; on comprend aisément ce qu'une pareille coalition, à laquelle d'autres souverains ecclésiastiques se fussent joints bien volontiers, aurait eu de menaçant pour les libertés de la cité. On ne pouvait oublier enfin que la couronne impériale était devenue presque héréditaire dans une maison catholique, entièrement soumise à la direction des jésuites. Aussi longtemps que le pouvoir serait entre les mains de princes tolérants comme Maximilien II ou Rodolphe II, la république n'aurait évidemment rien à redouter. Mais si, par malheur, le trône devait être occupé par quelque souverain ambitieux ou fanatique, on pouvait craindre de le voir profiter de quelque circonstance favorable pour ramener dans le giron de l'Église une ville protestante, en même temps qu'il abolirait des libertés arrachées jadis à la faiblesse de ses prédécesseurs. Ces éventualités devaient évidemment se présenter à l'esprit des hommes politiques strasbourgeois; pour se garantir contre tous ces dangers, un parti s'offrait tout naturellement: c'était de renouveler et de rendre plus intime l'alliance conclue autrefois avec les cantons helvétiques: adhérents convaincus du protestantisme, ils ne toléreraient pas que la république protestante de Strasbourg fût écrasée par l'évêque ou par un souverain catholique comme le duc de Lorraine; d'autre part,

en leur qualité de pays libres qui avaient conquis leur indépendance contre le despotisme autrichien, ils feraient certainement tous leurs efforts pour empêcher une ville libre, dont la situation par bien des côtés ressemblait à la leur, de retomber sous l'autorité immédiate des Habsbourgs. Ces idées étaient celles de Fischart, et il ne négligea aucune occasion de les faire connaître.

Au surplus, les circonstances le servirent à merveille. A peine était-il revenu à Strasbourg, dans les premiers mois de l'année 1576, qu'une occasion toute naturelle se présenta de rappeler aux Strasbourgeois quels amis dévoués ils avaient en Suisse. Suivant un usage fort populaire à cette époque, le conseil des Vingt-et-un avait résolu d'ouvrir à Strasbourg, cette même année 1576, un grand concours de tir. Nous n'avons pas ici à raconter en détail cette solennité mémorable dans les annales strasbourgeoises. Disons seulement que les fêtes commencèrent dans les derniers jours de mai et durèrent jusqu'à la mi-juillet¹. Les amateurs accoururent de tous les pays limitrophes de l'Alsace, surtout d'Allemagne et de Suisse. Mais ce qui frappa tout particulièrement l'imagination des contemporains, ce fut l'entreprise hardie de cinquante-quatre Zurichois qui, dans une seule journée, vinrent en bateau de Zurich à Strasbourg, descendant successivement la Limmat, l'Aar, le Rhin, et apportèrent, toute brûlante encore, à leurs hôtes strasbourgeois une bouillie de millet qui avait été cuite à Zurich. Cet exploit nautique n'était pas un simple tour de force : c'était un témoignage de la rapidité avec laquelle, le cas échéant, les Zurichois seraient capables de venir au secours de leurs alliés de Strasbourg. Aussi, Fischart ne dédaigna-t-il pas de chanter cette expédition, qu'il compare avec un naïf orgueil à celle des Argonautes. Sous le titre de *L'aventureuse Nef de Zurich*², il publia une relation complète du voyage des Zurichois, tant à l'aller qu'au retour. Dans la pièce même, le point de vue politique est à peine marqué : « Ils portèrent dans le bateau une bouillie de millet chaude, — Dans un vase grand et profond, — Pour montrer que, de même qu'ils pou-

¹ Voir R. Reuss, *Le grand tir strasbourgeois de 1576*. Strasbourg 1876.

² *Das Glückhafft Schiff von Zürich*, 1576.

vaient — Apporter au loin la bouillie encore chaude, — De même, ils étaient toujours disposés à servir avec empressement leurs amis ¹. » Cette discrète allusion à la politique du jour est la seule qu'on trouve dans tout l'ouvrage. Plus haut, nous avons déjà cité quelques maximes générales de politique qu'il a semées de place en place dans son œuvre, mais, évidemment, ce sont des principes tout à fait universels et qui ne visent pas à l'actualité.

Aussi bien, Fischart ne voulut pas écrire un pamphlet politique : il semble avoir eu plutôt en vue quelque petit poème destiné à célébrer les hauts faits des modernes Argonautes. Il ne craint pas de mettre en mouvement les vieilles machines poétiques : invocation au soleil dont le char attelé de chevaux ailés lutte de vitesse avec le bateau des Zurichoïis, rivières et fleuves personnifiés qui s'intéressent aux navigateurs et leur adressent des exhortations. Par bonheur, le poète a su garder une juste mesure et, s'il fait parler ses cours d'eau, il a évité de nous les décrire sous la forme conventionnelle du vieillard vénérable à la barbe limoneuse, à la tête couronnée de roseaux. Les fleuves restent des fleuves, mais le murmure de leurs eaux est une voix que le poète se charge d'interpréter. Pour le char du soleil, Fischart n'a pas été aussi discret ; il nous le décrit qui s'élance au haut du ciel, où le conducteur remplace l'attelage fatigué par d'autres coursiers. Mais en somme, le merveilleux qui ne saurait guère manquer dans une épopée est ici très sagement mesuré, et l'écrivain n'exige pas de ses lecteurs de trop grands efforts pour admettre les quelques personnages mythologiques qu'il a introduits dans son poème.

Si Fischart laisse à peine transparaître un instant des considérations politiques qui bien certainement l'intéressaient avant tout dans l'expédition des Zurichoïis, il s'étend en revanche avec la plus grande complaisance sur les enseignements moraux qu'on peut tirer de leur entreprise. Ce qu'il

¹ « *Drugen ein warmen hirsz inns Schiff
Inn eynem grossen hasen tif,
Zu zeygen an, das, wie sie könnten
Den Hirs warm lifern an ferrn enden,
Also weren sie allzeit gwartig,
Zu dienen jren freunden färtig.* » (*Glückhaftt Schiff*, v. 187-192.)

chante, c'est l'épopée du labeur obstiné, de la constance et du courage. C'est par là qu'il débute et, à chaque instant, il revient sur cette idée qu'il ne se lasse pas de répéter. Xerxès, dit-il, crut s'assurer l'obéissance de la mer en la faisant battre de verges et en y faisant jeter des chaînes. Venise espère se la rendre favorable en célébrant chaque année le mariage du doge avec la mer Adriatique. Il y a d'autres moyens plus sûrs de s'asservir les éléments : « Ce sont l'opiniâtreté dans le travail et une application infatigable, — A l'aide d'avirons, de rames, en poussant, dirigeant ; — Sans souci de la peine, une persévérance assidue ; — C'est de ne pas redouter la chaleur, la sueur, le danger, — Ni la fureur des eaux ; — De ne pas s'effrayer des tourbillons, des vagues, — Mais de leur opposer une courageuse résistance. — Plus les fleuves font rage avec de bruyants mugissements, — Plus il faut résister avec force... — Car rien n'est si difficile et si dur — Que le travail n'en vienne à bout¹. » C'est parce que les Zurichois ont donné une belle preuve d'énergie et de virilité que Fischart veut raconter leur voyage. Malheureusement, il reprend jusqu'à quatre fois cet éloge du travail et de l'application : pour être tout naturels dans la bouche d'un amateur de moralités comme lui, ces développements ressassés ne finissent pas moins par fatiguer le lecteur. Enfin, pour épuiser la liste des éléments que Fischart a fait entrer dans son poème, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner les étymologies plus ou moins aventureuses où se complaît son imagination. Car la philologie, non moins que la politique et la religion, doit jus-

¹ « *Das ist : hantfest Arbeitsamkeyt
Und standhaft unverdrossenheit
Durch Rudern, Rimen, stosen, schalten,
Ungeacht müh ernsthaft anhalten,
Nicht schewen hiz, schweis gefährlichkeit,
Noch der wasser ungstümmigkeit,
Nicht erschrecken ab wirbeln, wällen,
Sonder sich ernsthaft gegenstellen,
Je meh die Flüß Laut rauschend trutzen,
Je kräftiger hinwider stutzen
. . . Dan nichts ist also schwer und scharff,
Das nicht die Arbeit unterwarff.* »

(Glückhafft Schiff, v. 29-42.)

tifier aux yeux de Fischart le rapprochement entre Strasbourg et Zurich. C'est le même roi fabuleux, Turich, qui, d'après lui, a fondé les deux villes de Zurich et de Strasbourg; pour le démontrer, il prétend que cette dernière a porté jadis le nom de Turacbourg. Nous n'insisterons pas maintenant sur les autres fantaisies philologiques dont il a bourré son poème.

En dépit de ces petits défauts, le récit est aisé, rapide et intéressant. Le poète sauve les digressions mêmes et les longueurs par la fraîcheur et la justesse des sentiments qu'il exprime. Ainsi, quand le Rhin prend la parole, on ne peut s'empêcher de le trouver un peu prolix et bavard; mais il répond avec tant de bonne grâce et de noble familiarité à ces navigateurs qui sollicitent son aide, qu'on lui pardonne volontiers la longueur de son discours.

Mais pourquoi, en racontant cette expédition, Fischart se croit-il obligé de nous dire exactement à quelle heure les Zurichois passent en vue des principales localités: la précision d'un journal de bord s'accorde mal avec les conventions mythologiques. Et quelle puérile et prosaïque minutie dans le récit des trois journées que les Zurichois passèrent à Strasbourg! Les étapes du voyage de retour sont aussi soigneusement marquées par le poète. Toute cette seconde partie est une froide relation de voyage que Fischart cherche à relever par les sentences morales qu'il y mêle.

Si la population strasbourgeoise fut en général satisfaite de voir renouer d'anciennes relations d'amitié, il y eut cependant certaines gens qui en prirent de l'humeur, et qui ne craignirent pas de répandre leur colère dans des libelles diffamatoires. Le dépit semble s'être surtout manifesté chez les catholiques, qui voyaient sans doute une victoire pour la cause protestante dans cette intimité nouvelle établie entre la métropole du protestantisme en Alsace et les Suisses. Parmi les pièces où s'est exhalée la colère des mécontents, il en est une qui est venue jusqu'à nous; elle a dû ce privilège, non pas assurément à son mérite intrinsèque, mais à ce que Fischart prit la peine de la réfuter. C'est un pamphlet fort venimeux, mais d'un ton si grossier que le trait, alourdi par les grosses

injures et les plates moqueries dont le surcharge l'auteur, retombe inerte et ne porte pas.

Le libelliste anonyme commence par s'étonner qu'on fasse tant de bruit d'une aussi mince affaire que le voyage des Zurichois. Pour lui, il ne trouve rien d'extraordinaire à ce que la bouillie de millet soit arrivée chaude encore à Strasbourg; les Zurichois, assure-t-il, ont usé d'un procédé bien simple pour lui conserver la chaleur : ils ont recouvert le récipient d'une épaisse couche de bouse de vache¹. On comprend aisément à quelles railleries de mauvais goût cette bouse de vache sert de prétexte. Rien ne vient relever la médiocrité de ce misérable factum. Le silence eût été la meilleure réponse à ce débordement d'injures. Fischart en jugea autrement, et répliqua par *Un coup de balai nécessaire en réponse au pamphlet impertinent et diffamatoire d'un libelliste grossier et envieux*². C'est même à cette réponse de Fischart que nous sommes réduits à emprunter les quelques maigres renseignements que nous possédons sur la personne du diffamateur. Tout d'abord, c'était un catholique, Fischart le déclare expressément³. Quant à sa position sociale, il la caractérise en appelant le pamphlétaire « Copiste et bavard de tribunal »⁴. C'était donc, sans doute, quelque greffier, qui peut-être plaidait des causes de peu d'importance devant l'un ou l'autre des nombreux tribunaux qu'entretenait la juridiction féodale ou ecclésiastique. Mais où exerçait-il ces nobles fonctions ? Nul doute que ce fût en Alsace⁵. Il est certain, d'autre part, que ce n'était pas à Strasbourg, puisque Fischart accuse le libelliste d'avoir déversé sa haine sur « ses voisins, la ville de Strasbourg et la

¹ En réalité le chaudron qui contenait la bouillie brûlante avait été placé dans une barrique qui avait été ensuite complètement remplie de sable très chaud.

² « *Notwendiger Kehrab auf aines ungehöbelten neidigen Schandichters mutwilliges und Ehrrüriges Spottgedicht.* »

³ *Kehrab*, v. 302-304 et 321-322.

⁴ « *Bist ein Koppist und Gerichtsschwätzer* » (*Ibid.*, v. 538).

« *So sieht er etwas Schreiberisch* » (*Ibid.*, v. 46).

⁵ « *Wie man im Elsas find ein Schreiber* » (*Ibid.*, v. 659).

Confédération suisse »¹. Dans un autre passage, le poète reproche au pamphlétaire de se laisser aveugler par l'envie et de bien mal reconnaître les honneurs que la ville de Strasbourg a rendus à tous les étrangers indistinctement, au libelliste comme aux autres². S'il n'était pas Strasbourgeois, de quel autre point de l'Alsace venait-il ? Il semble que le pamphlétaire anonyme était d'Obernai, puisque Fischart le traite de compatriote de Murner : « Je voudrais pouvoir en donner avis à Murner », — dit-il, — « puisqu'il est son compatriote »³. Mais il paraît n'être pas au service de sa ville natale ; à en juger par le passage suivant : « Je vois bien que, si ton souverain ouvrait un concours de tir, tu pourrais en conclure aussi qu'il le fait pour l'amour de la renommée »⁴. Or Obernai, ville libre et impériale, n'était soumise à aucun prince, sauf l'empereur. Probablement, le greffier en question exerçait son ministère près le tribunal de quelque seigneur féodal d'Alsace ou près la régence autrichienne d'Ensisheim. Au surplus, la question n'a pas assez d'importance pour que nous nous y arrêtions plus longtemps.

Le diffamateur, quel qu'il fût, fut rudement corrigé. Fischart qui n'était pas doux, nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, atteint ici les dernières limites de la violence et de la grossièreté. La bouse de vache dont avait parlé le pamphlétaire anonyme devient pour Fischart le point de départ

¹ « ... Der neulich mit eim Schandgedicht
Sich wider fromm Leut hat gericht,
Ja selbs wider sein nachbarschaft
Die stat Straszburg und Eidgnoschaft. »

(Kehrab, v. 21-24.)

² « Wie dich der Neid dan hat geplend,
Das du nicht hast die Ehr erkennt,
Die ein Statt Straszburg hat bewisen
Willig alln Fremden auf dem schiessen
Auch dir, der du unwürdig warst
Wie du es jzunt offenbarst. »

(Ibid., v. 515-520.)

³ « Ich wolt ich könnnt nach Murrnar senden. »

Diueil er sein Landsmannus ist. » (Ibid., v. 90 et 95.)

⁴ « Ich seh wol, du dörrfst auch wol schlisen
Wan nun dein Landfürst hilt ain schisen
Das ers von wegen Namens thät. »

(Ibid., v. 645-647.)

d'une série de développements de haut goût, mais d'une propriété douteuse. Cette bouse de vache, il l'en barbouille, il l'en bourre, il l'y plonge, il l'y laisse barboter à son aise. Puis, c'est un débordement d'injures. Il l'appelle âne grossier¹, chien envieux², oiseau diabolique gonflé d'envie³. Il sent lui-même qu'il dépasse quelque peu la mesure permise ; il s'excuse de sa grossièreté et de sa violence en rappelant l'indignité des attaques auxquelles il répond (v. 393-400).

A côté de ces ordures et de ces insultes, Fischart entreprend une réfutation en règle des allégations du diffamateur, et se donne la peine de lui expliquer quelle est la signification symbolique du voyage des Zurichois. A vrai dire, il avait sans doute en vue plutôt le public, à qui l'idée de transporter une bouillie de millet de Zurich à Strasbourg avait pu sembler étrange, que son adversaire dont le parti pris était évident. Cet adversaire, il le compare à une araignée qui change en venin tout ce qu'elle touche⁴. Il lui remontre que c'est une façon d'agir bien misérable que d'aller ainsi gâter le plaisir des autres par pure envie. Le pamphlétaire a montré qu'il ne connaît pas l'importance de ces concours de tir ; il ne sait pas non plus que c'est une coutume reçue depuis longtemps, d'apporter un mets encore chaud à une certaine distance comme preuve de la rapidité avec laquelle on a fait le trajet. Ces explications, après tout, sont secondaires. Fischart sent très bien que la source de l'animosité de son contradicteur, c'est l'amitié renouvelée entre deux cités protestantes et démocratiques. Aussi, il insiste longuement sur les considérations politiques qui ont guidé les promoteurs de l'expédition des Zurichois. Il montre la bonne harmonie consolidée entre Strasbourg et Zurich, et célèbre les conséquences

¹ « *Du nennst nach deiner grobeseltet
Das Schiessen zu Strasburg ganz schön
Ain Triumph und ain Jubeljar.* »

(*Kehrab*, v. 315-317.)

² *Ne idhund* — *Ibid.*, v. 569.

³ *Du neidisch Teufelsgfider.* — *Ibid.*, v. 581.

⁴ Vers 171-172. La même comparaison revient v. 525-26. Nous l'avons déjà rencontrée dans la préface de l'*Amadis* et dans celle de l'*Isménius* ; on voit combien elle est familière à Fischart.

bienfaisantes de fêtes comme celles dont Strasbourg vient de prendre l'initiative, car elles scellent l'amitié entre les voisins. Fischart, ayant à faire à un catholique, on peut croire qu'il ne se fait pas faute de diriger en passant quelques attaques contre l'Eglise romaine. Mais il n'insiste pas; la principale affaire pour lui était de réduire le « copiste » au silence. L'adversaire semble avoir été accablé par cette violente diatribe. Du moins il ne répliqua pas, et la querelle en resta là.

Pendant les années suivantes, l'attention de Fischart se détourna des affaires de Suisse : il se passait en France des événements trop importants, dont il avait pris à tâche de rapporter les péripéties au public, pour qu'il pût s'occuper des menus faits qui, dans l'intervalle, s'étaient passés dans les cantons helvétiques. C'est seulement en 1587 qu'il se produisit en Suisse un événement assez considérable pour qu'il crût devoir en entretenir ses lecteurs.

Au mois d'octobre 1586, sur l'initiative du légat du pape à Lucerne, Santorio, les cantons catholiques de Suisse avaient conclu avec le Saint-Siège une alliance perpétuelle, connue sous le nom d'alliance d'or ou alliance Borromée. C'était préparer la dissolution de la Confédération. Le roi d'Espagne voulut profiter de l'occasion pour établir inébranlablement son influence en Suisse, au détriment de celle de la France. Le 12 mai 1587, les cantons catholiques, sauf Soleure, résidence de l'ambassadeur de France, signèrent avec le roi d'Espagne une alliance qui était le corollaire naturel du traité qu'ils venaient de conclure avec le pape. Ils promettaient libre passage aux troupes espagnoles, et accordaient à Philippe II la permission de faire, pour la défense du duché de Milan, des levées qui ne devaient pas dépasser treize mille hommes. En revanche, le roi d'Espagne prenait l'engagement de les soutenir de toutes ses forces dans une guerre religieuse et, si le conflit était purement politique, de leur envoyer, à leur choix, deux mille arquebusiers et deux cents chevaux ou de leur payer dix mille couronnes par mois¹. Un pareil traité consommait la destruction

¹ Voir l'*Histoire de la Confédération suisse*, par Jean de Müller, traduite par L. Vulliemin, Livre X, Chap. IV.

du lien fédéral. A la conclusion de cette alliance répondit, dans les cantons protestants, un cri de colère dont Fischart se fit l'écho. Sous le titre de : *Une relation datée de Milan*¹, il publia une traduction allemande d'un récit en latin qui exposait les négociations entre le roi d'Espagne et les cantons suisses. A cette traduction, il ajouta une poésie dans laquelle il félicite ironiquement la ville de Milan de la conclusion de cette alliance et lui garantit que, dorénavant, elle sera bien gardée contre ses ennemis.

L'année suivante (1588) devait fournir une revanche à Fischart et réaliser le plus cher de ses désirs, une alliance intime de la république de Strasbourg avec les cantons de Berne et de Zurich, ou plutôt le renouvellement solennel des relations amicales qui existaient depuis plus de trois siècles. En 1576, malgré les politesses qu'on s'était faites réciproquement, et bien que chacun comprît l'importance politique du voyage des Zurichois, il n'avait été conclu aucun engagement formel. En 1588 au contraire, il importait de faire contre-poids à l'alliance des cantons catholiques avec le pape et le roi d'Espagne par une union des cités protestantes. Ce traité de 1588 qui faisait entrer dans le domaine des faits l'une de ses idées favorites, Fischart ne pouvait se dispenser de le célébrer, comme il avait chanté en 1576 le voyage de *L'aven-tureuse Nef*. Sous le titre de : *Description systématique de la manière dont le traité d'alliance et de bon voisinage des trois villes libres de Zurich, Berne et Strasbourg a été renouvelé au mois de mai de cette année 1588*², il publia une relation complète des négociations, à laquelle il joignit quelques pièces de vers, véritables dithyrambes en l'honneur de la liberté, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer plus haut quelques-uns des passages les plus caractéristiques.

Au dessous du titre, se trouve une gravure représentant l'Aar, la Limmat et le Rhin, qui se réunissent et arrosent une

¹ « Ein ausz Meyland überschriebener Bericht » etc. (Kurz, III, p. L).

² « Ordentliche Beschreibung welcher gestalt die nachbarliche Bundes- und Verain der dreyen Löblichen Freyen Stätt Zürich, Bern und Straszburg dieses gegenwertigen 1588 Jars im Monat Maio ist erneuert worden » etc. 1588.

enceinte au centre de laquelle s'élève un pied de lys qui porte trois fleurs. A droite, se tient un lion, à gauche, un ours. La première pièce de vers de Fischart est destinée à expliquer le sens de cette allégorie. Elle débute par un éloge enthousiaste de la liberté dont la fleur de lys est le symbole. Le pied de lys aux trois fleurs désigne les trois villes libres qui viennent de conclure une alliance; le jardin où pousse le lys est entouré d'une haie où les pampres s'entrelacent avec les épis, pour symboliser la fertilité de l'Alsace. Le lion représente à la fois les villes de Zurich et de Strasbourg qui toutes deux ont un lion dans leurs armoiries; l'ours représente Berne; enfin les trois fleuves sont ceux-là mêmes qui arrosent les trois villes. La poésie se termine par un nouvel éloge de la liberté. Toutes ces allégories seraient bien froides si l'on n'était entraîné par le souffle d'une ardente conviction, si, au milieu des puérilités de ces symboles, on ne sentait vibrer une passion sincère. La chaleur communicative de l'accent, les généreux sentiments du poète emportent le lecteur sans lui laisser le temps de s'arrêter à la naïveté des allégories qui servent de point de départ à Fischart. D'ailleurs, ces allégories étaient dans le goût du temps: on aimait ces images symboliques dont un ingénieux écrivain se chargeait d'expliquer le sens aux lecteurs.

Ce sont aussi des estampes qui servent de prétexte aux trois pièces de vers consacrées à l'éloge des trois villes qui viennent de signer cette alliance dont la conclusion a causé à Fischart une si vive joie. Chacune de ces gravures représente une vue à vol d'oiseau de l'une des trois cités et, au-dessous, Fischart a écrit un éloge en vers. Dans les trois pièces, nous retrouvons à peu près les mêmes idées. Fischart célèbre chacune de ces villes comme un boulevard de la liberté, et ses éloges se résolvent en dernière analyse en une hymne à l'indépendance. Par malheur, il assaisonne ces effusions lyriques de fantaisies philologiques très aventurées. Il nous faut suivre une discussion en règle sur l'origine du nom de Zurich, dont nous avons déjà rencontré une explication fort discutable dans *L'aventureuse Nef*. A propos du nom de Strasbourg, Fischart réédite les élucubrations qu'il avait consignées dans

un autre de ses ouvrages, perdu maintenant, les *Origines Argentoratenses*, et prétend que le nom allemand *Straszburg* dérive directement de *Argentoratum*. Nous ferons grâce à nos lecteurs de la démonstration, nuageuse autant que fantaisiste, par laquelle il prétend justifier son hypothèse. Quand on songe que ces sornettes prétentieuses et plates sont mises en vers et se présentent sous le déguisement de la poésie, on ne peut s'empêcher de déplorer l'étrange aberration d'un grand esprit qui, en mainte autre occasion, a donné des preuves éclatantes de son bon sens et de la rectitude de son jugement.

Le symbolisme qui tenait déjà trop de place dans la pièce d'introduction s'étale à l'aise ici. Le poète reprend sa comparaison entre le lys et la liberté; mais, au lieu de l'indiquer d'un trait, il développe ce rapprochement avec les plus grands détails. C'est malheureusement une habitude chez Fischart, quand il tient une comparaison, de la pousser jusqu'aux dernières extrémités; nous en avons déjà vu plus d'un exemple. Quelle inspiration bizarre que d'aller représenter les ennemis de la liberté par l'ail¹, sous prétexte que l'ail et le lys ne poussent jamais dans le voisinage l'un de l'autre! Et pour dire que Zurich et Berne se sont rapprochés de Strasbourg, quelle idée singulière de nous montrer le lion et l'ours qui viennent respirer de plus près le parfum de la fleur de lys!

Mais on oublie vite ces fautes de goût quand on se laisse entraîner par ce flot d'idées nobles et généreuses, quand on écoute ces accents empreints d'une juste fierté, et les conseils affectueux, mais austères que le poète donne à ses concitoyens aussi bien qu'à leurs alliés. Jamais, on n'a parlé de la liberté et de ses bienfaits avec une conviction plus entraînante; mais jamais non plus, on n'a mis avec plus de courage le peuple en garde contre ses propres entraînements. Ce ne sont pas les

¹ « Was vorhat solche schöne stück (les avantages de la liberté)
Ihr (à la liberté) zübemaszgen durch schnöd dück,
Das thut sie als gantz stinckend meiden,
Weil Lilgen keine Knoblauch leiden,
Als sind frembd bräuch, ungleiches Recht,
Wann gmein vertrauen wird geschwecht. » (Kurz, III, p. 349.)

paroles banales d'un rhéteur pour qui la liberté n'est qu'un thème à belles phrases, ni les développements incendiaires d'un démagogue qui ne cherche qu'à flatter le peuple et à s'en faire bien venir. On voit que celui qui parle est citoyen d'une cité libre, qu'il aime la liberté, mais qu'il en connaît aussi les dangers. Il a confiance dans cette alliance de trois villes libres, parce qu'il sait que toutes trois feront les derniers sacrifices pour défendre leur bien le plus précieux, l'indépendance : « Que Dieu donne la force aux lions et à l'ours, — Pour qu'ils se défendent de leurs ennemis — Et protègent la liberté de leurs amis, — Afin qu'ils jouissent en toute sécurité de leur indépendance — Et, qu'avec une conscience libre et pieuse, — Ils jouissent de la parole de Dieu et de sa bénédiction. — Mais, celui que ces vœux chagrinent, — Que celui-là soit écrasé par les pieds des lions — Et soit tout déchiré par l'ours¹. » D'autre part, Fischart ne ménage pas ses conseils à ses amis : la loyauté, la justice, la piété sont les meilleures garanties de cette liberté qui leur est chère. Voici en quels termes il adresse ses recommandations à la ville de Strasbourg dont la prospérité lui tient surtout à cœur : « Sois un rempart pour tes sujets, — Sois fidèle à tes alliés ; — Alors tu éprouveras aussi les effets de la fidélité — De Dieu et de tes voisins, dans le danger. — Car la fidélité provoque une fidélité réciproque — Et celui qui est libre, un homme libre le protège volontiers. — Que ta liberté soit ton parterre de lys — Et Dieu, qui bénit la liberté et la fidélité, — Qu'il soit ta seule consolation et ta joie, — Dans le bonheur et les revers, — Jusqu'à ce qu'il nous arrache aux

¹ « Gott stärke die Lewen und den Bären,
 Dasz sie sich ihrer Feind erwehren
 Und jre Freund bei Freyheit schützen,
 In sichrer Freyheit stäts zu sitzen,
 Und in Gott selgem Freien gwissen,
 Gotts Worts und segens zugeniesen.
 Welchen aber disz thut verdriessen
 Der werd zertretten von Lewenfüssen
 Und von dem Bären gar zerrissen. »

(Kurz, III, p. 343.)

tribulations, — Pour nous conduire à la liberté, à la paix et à la joie éternelles¹. »

Dans la pièce de vers qui sert de conclusion à l'ouvrage et qui est intitulée : *Récréation au sujet du mystère de l'union de l'Aar aux trois bras, qui naît au Saint-Gothard, avec ses trois filles*², Fischart célèbre les trois cours d'eau, la Limmat, l'Aar et le Rhin qui arrosent les trois villes de Zurich, Berne et Strasbourg. Reprenant et développant une idée qu'il avait déjà indiquée dans *L'Aventureuse Nef*³, il chante les fleuves comme les artisans de l'union entre les hommes, tandis que les montagnes sont, au contraire, destinées à séparer les peuples. C'est ainsi que l'Aar, la Limmat et le Rhin, se souvenant qu'ils sont tous trois enfants « du vieux Gothard à la barbe grisonnante », n'ont pas voulu suivre des destinées séparées : après avoir d'abord donné à leur cours des directions très différentes, ils finissent par réunir leurs eaux dans le plus important de tous, le Rhin. L'Aar ne se montre pas, tout d'abord, bien pressé de rejoindre son frère : il serpente en capricieux méandres dans sa vallée, tandis que la Limmat, pleine d'amour fraternel, se précipite à travers un lac (celui de Zurich) pour s'unir plus vite à son frère, le Rhin. Ces images poétiques quelque peu maniérées n'arrêtent pas longtemps Fischart. Au milieu des considérations les plus élevées sur la bonne entente des nations et sur les bienfaits de la

¹ « Ein Schirm dein Underthanen sey
Und deinen Bundsverwanten trew,
So wirstu auch all Trew erfahren
Von Gott und Nachbarn in gefaren
Dann Trew erweckt gegentrew
Und den Freyen schützt gern der frey
Dein Freyheit sei dein Lilgenwaid
Und Gott der solches segnet baid,
Der sey dein einig Trost und freud
Bei Glück und Widerwertigkeit,
Bis er unsz ausz der Unrhu lait
In Ewig Freyheit, Frid und Freud. »

(Kurz III, p. 352.)

² *Erlustigung ob der Geheimnusz der Zusammenicnigung der Gotthartischen dreystromigen Aar und jhrer drey Töchter.* »

³ Vers 1089-1100.

liberté, il cède encore une fois à sa manie favorite, l'étymologie. Aux nombreuses étymologies du nom de Zurich que nous avons déjà vues, il en ajoute une autre : *Zurich* vient de *Theuer Reich*, parce que c'est une ville chère à l'empire. Le nom latin de l'Aar, *Arola*, dont il fait *Arl*, est, dit-il, un symbole de l'union de la Limmat, de l'Aar et du Rhin, car il est formé des initiales des noms des trois fleuves (A. R. L.). Une fois de plus, nous voyons reparaître la fameuse étymologie de *Strasbourg*, dérivé de *Argentoratum*. Fischart rapproche enfin du nom des *Triboques*, les anciens habitants de l'Alsace, les mots de *Tribach* et *Triborg* qui autrefois désignaient, à ce qu'il prétend, la vieille métropole du Rhin et qui symbolisent à ses yeux l'union des trois fleuves et des trois villes. Telles sont les absurdités dans lesquelles s'égare cet esprit qui, d'autres fois cependant, témoigne une haine si vigoureuse à tout le vain fatras d'une érudition pédantesque.

Entre les éloges des trois villes et cette *Récréation sur les trois fleuves*, Fischart a intercalé un texte en prose dans lequel il raconte comment l'alliance a été conclue, et expose quels sont, à son gré, les principes d'un bon gouvernement. Nous avons vu qu'il trouve ces principes dans la Bible, et qu'il les oppose à ceux de Machiavel.

Le récit qui suit de la réception des envoyés suisses à Strasbourg ne paraît pas être de lui. Après avoir passé cinq jours à Strasbourg, les ambassadeurs de Berne et de Zurich repartirent, accompagnés d'une députation strasbourgeoise chargée de conclure le traité définitif. L'historiographe de cette tournée diplomatique ne nous fait grâce d'aucun détail, et relève surtout avec complaisance toutes les salves de mousqueterie et d'artillerie tirées en l'honneur des délégués, ainsi que les nombreux et plantureux repas qu'on leur offre. Le bruit des arquebusades et des bombes paraît avoir pour ses oreilles un charme particulier ; le nombre et l'importance des plats que font servir les diverses villes où passent les députés lui semble la mesure exacte de leur enthousiasme. Partis le 16 mai, les délégués strasbourgeois étaient de retour le 4 juin suivant.

Le résultat pratique que la république de Strasbourg retira

de ce traité fut que, pendant la « guerre des évêques » (1592-1593), les confédérés lui envoyèrent un secours de trois mille hommes. A la mort de l'évêque Jean de Manderscheidt, les huit membres protestants du chapitre de la cathédrale, résidant à Strasbourg, choisirent comme évêque un enfant de quinze ans, Jean-Georges de Brandebourg. Les sept chanoines restés catholiques s'assemblèrent à Saverne et élurent le cardinal Charles de Lorraine. La ville prit fait et cause pour l'évêque protestant, et bientôt les hostilités éclatèrent entre Strasbourg et les Lorrains; elles durèrent, avec des succès divers, jusqu'en février 1593: malgré l'aide des Suisses, les troupes strasbourgeoises ne purent empêcher la dévastation du territoire de la république. Après diverses trêves plus ou moins bien observées, la paix fut définitivement rétablie par le traité de Haguenau, conclu avec la médiation de Henri IV (1604). Jean-Georges de Brandebourg renonça à toutes ses prétentions moyennant une indemnité pécuniaire, et le cardinal de Lorraine resta paisible possesseur de la dignité épiscopale.

IV.

Mais revenons à Fischart et à sa politique. Il nous reste à examiner quelle attitude il observa à l'égard de la grande puissance catholique de l'époque, l'Espagne. Déjà dans le *Gargantua*, nous avons vu des traces de sa mauvaise humeur contre les Espagnols. Il ne se lasse pas de relever les faits qui leur sont défavorables, les plus petits comme les plus grands, et leur reproche avec une égale animosité les plats minuscules, mais fortement épicés qui constituent leur cuisine nationale, et les atroces cruautés qu'ils commirent en Amérique contre les Indiens. Dans ses autres ouvrages également, il ne laisse pas passer une occasion de leur être désagréable. Nous avons vu, dans son *Calendrier prophétique*, quelle recommandation il fait au lecteur: « Garde-toi de la figure de chien telle que l'ont les Espagnols; petites gens, maigre butin et envie

énorme. » Il considère la haine entre Espagnols et Allemands comme innée¹, ce qui n'a rien d'étonnant quand on songe à la rivalité des deux peuples à la cour de l'empereur, ou qu'on réfléchit à l'invasion que les modes et les habitudes espagnoles avaient faite, en Allemagne comme en France, au détriment des traditions nationales. Fischart les accuse d'être surtout ambitieux et avares². Dans la préface du *Livret de consolation pour les goutteux*, il souhaite que les Espagnols, en quittant les Pays-Bas, soient atteints des maladies les plus ignobles³. Ses sentiments, on le voit, n'ont rien d'amical.

Nous avons déjà dit que, quand le roi d'Espagne signa avec les cantons catholiques de Suisse un traité d'alliance, Fischart jeta un cri d'alarme. Mais ce n'était qu'un épisode bien secondaire de la grande lutte que l'Espagne soutenait pour la domination du monde. C'est sur un autre théâtre, sur les côtes d'Angleterre, que devait se jouer la scène décisive : la destruction de l'invincible Armada par la flotte anglaise réduisit à néant les immenses et suprêmes efforts qu'avait faits le roi d'Espagne. Aussitôt après le désastre, des récits en furent publiés dans tous les pays du monde, et Fischart, toujours à l'affût de l'actualité, entretenait aussi ses lecteurs de ce mémorable événement. Pas plus que dans la plupart de ses autres écrits politiques, le fond même du récit n'est de lui : il s'est très probablement contenté de réunir et de coordonner quelques-unes des relations déjà publiées en Allemagne ; mais il y a ajouté une introduction dans laquelle il met impitoyablement à nu toute la politique espagnole, et deux pièces de vers où s'évalent la verve la plus insultante, la colère la plus furieuse, la joie la plus débordante qu'on puisse imaginer.

L'introduction de Fischart est l'un des réquisitoires les plus enflammés à la fois et les plus redoutables qu'on ait prononcés contre la politique de l'Espagne au seizième siècle. Nul ménagement, nul égard ; avec une sévérité impitoyable, il nous montre les agents de cette politique sanguinaire à l'œuvre

¹ *Kloster*, VIII, p. 656.

² *Kloster*, VIII, p. 655.

³ *Kloster*, X, p. 658.

dans les Pays-Bas. Quand ceux-ci réclamèrent la liberté de conscience, le roi répondit à cette requête si juste par des persécutions et des massacres : « C'est ainsi que, pendant près de vingt-deux ans, il a envoyé contre ces gens, qui lui étaient fort inférieurs en puissance, ses Espagnols demi-maures, lesquels étaient habitués, dans les Nouvelles-Iles, à massacrer des hommes désarmés, à répandre le sang, à dépeupler les villes et les campagnes, et qui étaient élevés et nourris dans ces mœurs ; il a fait subir aux Pays-Bas toute la haine la plus raffinée et la cruauté la plus barbare, ainsi que toute espèce de fureur, de honte et d'insolence¹. » Les provinces s'étant légitimement mises en état de défense, le roi d'Espagne fit tout ce qu'il put pour les soumettre au joug de l'esclavage. Il envoya successivement divers gouverneurs dont Fischart caractérise parfaitement la méthode. Il nous montre « le duc d'Albe avec sa tyrannie digne des Turcs, don Luis de Requesens avec son astuce de renard, don Juan d'Autriche avec ses impostures et ses parjures, et le duc de Parme avec ses armes infatigables ». Mais aucun moyen ne réussit ; les révoltés ont obtenu l'appui de l'Angleterre, et, fort de l'autorisation du pape, le roi d'Espagne a préparé une *Armada* pour attaquer cette puissance. Il s'appuie de plus sur un décret de l'Inquisition qui condamne les habitants des Pays-Bas comme hérétiques, et les abandonne à la rigueur du bras séculier.

Le lecteur est maintenant averti : il comprendra toute l'importance de la campagne navale dont les péripéties se dérouleront devant ses yeux. Le récit des préparatifs des Espagnols et de la série de combats qui anéantirent leur flotte n'est certainement pas de Fischart : le style est monotone et languissant ; aucune des particularités, disons le mot, des singularités qui distinguent d'ordinaire à un si haut degré la

¹ « Wie er dann nun in die zwei und zwanzig jahr gegen ihnen, als die seiner Macht sehr ungleich, durch seine Maranische Spanier, so des Massacrierens, Blutgeudens, unnd statt und Landauszmetzgens in den Newen Inseln gegen unbewehrten Leuten bewohnt, und darinnen ersogen und erzogen, alle fürgesuchte Feindlichkeit unnd Barbarische greulichkeit, sampt allerlei Mutwillen, Schand und übermut hat geübt. » — *Kloster*, X, p. 1050.

langue de notre auteur, ne se retrouve dans ces développements pénibles et filandreux; rien de pittoresque dans la description, rien de vif dans la narration; aucun de ces termes que Fischart aime tant à forger et où, dans un seul mot, il enferme et condense le sens de toute une phrase. Certes, dans l'introduction que nous venons d'analyser, il ne manque pas de périodes laborieuses et embarrassées; mais, sous la lenteur et les cahots du style, on sent vibrer la pensée. Ici, rien de pareil; tout est également plat et médiocre¹.

Tout prouve du reste que cette *Très mémorable et véridique Relation de la destruction de la puissante et superbe Armada*², est une œuvre collective. Ainsi, à la suite du récit proprement dit, nous trouvons une ode triomphale en distiques latins, adressée *Ad Præstantissimam Dominam Elisabetham Serenissimam Reginam Angliæ*, qui certainement n'est pas de Fischart; les initiales Th. B. V. dont elle est signée ne rappellent aucun des nombreux pseudonymes de notre écrivain. Dans cette ode, le poète célèbre les flots et les vents qui ont combattu pour la bonne cause et ont englouti la flotte innombrable du roi d'Espagne. Élisabeth est saluée du titre d'ornement du monde, et l'écrivain termine son éloge hyperbolique en lui souhaitant une longue vie, aussi chère aux gens de bien que redoutable aux méchants.

Pour se rendre sans doute agréable à ceux des lecteurs qui ne savaient pas le latin, l'éditeur a fait suivre cette ode latine d'une pièce de vers allemands qui n'en est qu'une paraphrase. L'auteur, qui signe *Baptiste Guisart*, suit pas à pas son modèle latin en se contentant de quelques amplifications pour mieux attraper la rime. Les critiques s'accordent à reconnaître dans ce Baptiste Guisart Fischart lui-même, dont on retrouve

¹ Nous sommes assez disposé à croire qu'une partie au moins de cette relation a été faite d'après des sources françaises. La forme française de certains noms propres semble justifier cette hypothèse. Ainsi, nous avons trouvé les noms : *Duc von Medine*, *duc de Parme*, etc.

² « *Gantz gedenckwürdige und eygentliche Verzeichnusz, wie die mächtig und Præchtig ... Armada ... zu grund gerichtet worden.* » — (Nous abrégeons fortement ce titre, qui se distingue parmi les plus longs.)

en effet la manière ordinaire, les allitérations, les jeux de mots, les assonances, les rimes formées de deux composés d'un même mot, etc¹.

Mais l'ironie éclate surtout dans une parodie de l'Ave Maria intitulée : « *Salutatio Anglica innovata pro Hispanis* » ; la ressemblance du mot *mare*, la mer qui a englouti les Espagnols, avec *Maria*, la sainte Vierge y fait tous les frais de la plaisanterie. Fischart a aussi paraphrasé en allemand cette parodie de l'Ave Maria ; mais, cette fois, il a amplement développé son texte : Il en a fait une pièce de trois cent cinquante vers qu'il intitule : « *Salutation anglaise mais non angélique aux chers Espagnols.* » Les sentiments qui l'animent, mêlés de colère, d'indignation et d'allégresse, sont si puissants que, cette fois par exception, sa pensée revêt une forme oratoire : « Que signifient tous ces rassemblements espagnols par tous pays, ces vaisseaux si nombreux qu'ils forment comme un pont sur la mer ? » Les Espagnols sont de véritables « mangeurs de pays », bien pires que les cannibales qu'ils ont exterminés. Quoique « dévorant gens et terre », ils ne peuvent satisfaire leur insatiable appétit : ni à l'Orient, ni à l'Occident, ni au Nord, ni au Sud, les peuples ne sont en sûreté en présence de cette ambition effrénée. Et quel prétexte mettent-ils en avant ? Celui de rétablir l'unité dans la religion. Mais, en réalité, ils aspirent à la monarchie universelle ; la tyrannie s'appuie sur la théocratie, et le pape se montre habile : il donne la pelure à l'Espagnol, afin d'avoir lui-même le fruit tout pelé ; c'est-à-dire qu'il donne à l'Espagne les pays à conquérir, quitte à y établir, après la conquête, ses couvents, ses chapitres, ses prélats pour exploiter et pressurer les habitants. Bien mieux ; il fait le généreux avec ce qui ne lui appartient pas. Au fond, ce qui pousse l'Espagne, c'est l'orgueil, l'avarice, l'ambition et l'envie : « L'avarice équipe et calfate les vaisseaux, — L'orgueil y dresse le mât, —

¹ En voici des exemples : *Zu herrschen nach seim Will und Wort* (v. 32). — *Ohn Ersucht, sonder sein Ehr such* (v. 33) — *Weltgeitz et Geltgeitz* forment les rimes des vers 9 et 10. — Kurz, III, p. 353-54.

L'ambition tend les voiles, — L'envie hisse le drapeau¹. »

Puis, le poète nous rapporte les rêves orgueilleux des Espagnols : par l'Angleterre, ils seront les maîtres du monde ; l'Allemagne, les Pays-Bas se soumettront d'autant plus facilement que maint prince allemand soupire déjà après les secours de l'Espagne : « Surtout ceux qui ne savent pas ce que c'est que la liberté — Parce qu'ils sont tranquilles dans leur fumier². » Comment l'Angleterre saurait-elle leur résister, elle qui n'est commandée que par une femme ? N'ont-ils pas conquis le Portugal, l'Amérique, et ne sont-ils pas les maîtres des mers ? Mais Dieu a réduit à néant tous ces projets insensés : « Venez, Espagnols, avec moi sur le rivage, et voyez, étendus çà et là sur le sable, les cadavres de vos compagnons qui espéraient gagner ici autant d'or que dans les îles³. » Les détails les plus répugnants ne rebutent pas le poète : il nous montre les ventres ballonnés des cadavres, et demande ironiquement si les Espagnols n'ont pas, par hasard, trouvé de l'or à manger au fond de la mer. Si l'Espagne est si avide de richesses et de conquêtes, qu'elle s'attaque donc aux Turcs. Il poursuit cette nation superbe, maintenant vaincue et humiliée, de son ironie la plus amère⁴. Si c'est ainsi

¹ « *Der Geitz die schiff auszrüst und picht,
Der stoltz den Mastbaum drin aufricht,
Die Ehrgir zieht die Segel an,
Vergonst die stecket auff den Fahn.* »

(Kurz, III, p. 357.)

² « *Und wissen nicht was Freyheit ist,
Weil sie still seind in ihrem Mist.* »

(Kurz, III, p. 358, v. 151-152.)

³ « *So kompt jhr Spanier nun her,
Trett mit mir ans gstad am Meer,
Secht, wie dort ewer gsellen ligen,
So meinten hie viel Gelds zu kriegen,
Gleich wie dort in den Inseln weit.* »

(Kurz, III, p. 359, v. 203-207.)

⁴ Au vers 224 il est question de deux harengs qui ont présagé la défaite de la flotte espagnole. Kurz dit qu'il ne peut donner aucun éclaircissement sur ce point. Or, parmi les livres ayant appartenu à Fischart et cités par M. Grécelius (*Alemannia*, I, p. 253), se trouve un ouvrage dont le titre seul donne l'explication désirée. Il est intitulé : « *Explicatio Charakterum*

qu'elle conquiert les pays, ceux qui attendent du secours de l'Espagne ne s'y fieront bientôt plus. Le pape lui-même se trouve rabaisé : Une fois de plus, Dieu a montré sa force. Il se complaît à briser les puissances les plus invincibles, en apparence, contre les plus faibles obstacles : une femme a vaincu le plus grand roi de la terre. Mais, dit-il en terminant, ne restons pas sur ce premier succès ; poursuivons et « si le premier coup qu'on a fait boire aux Espagnols était assaisonné au sel, que le second le soit à la poudre¹. »

Rarement l'ironie vengeresse a inspiré à Fischart des accents aussi amers, des invectives aussi insultantes. C'est la joie la plus délirante qui déborde, qui se répand en chants de triomphe, en injures à l'ennemi vaincu, en actions de grâces à la Providence. Pour se rendre compte de l'allégresse qu'excita le désastre de l'Armada chez tous ceux qu'effrayaient les projets de Philippe II, il faut se rappeler l'anxiété sans bornes qui avait, pendant tant d'années, pesé sur toutes les âmes. Tous les obstacles qui s'opposaient à l'ambition de l'Espagne avaient successivement été vaincus : Guillaume d'Orange assassiné ; les Pays-Bas terrifiés et désespérés ; les huguenots réduits à l'impuissance ; la France presque entière au pouvoir de la Ligue, c'est-à-dire des Espagnols ; les luthériens allemands, satisfaits d'avoir obtenu la tolérance pour ceux de la confession d'Augsbourg, et peu soucieux de compromettre ce résultat acheté au prix de tant de sang pour venir au secours des calvinistes, des sacramentaires, qu'ils détestaient presque à l'égal de l'Eglise romaine ; Elisabeth elle-même, le plus solide soutien du protestantisme, mal affermie encore sur son trône et sans cesse menacée par les complots des catholiques ; bref, jamais plus belle occasion ne s'était offerte pour réaliser ce rêve de monarchie universelle

qui inventi fuerunt in lateribus duorum hilecum quæ fuerunt capta, unum in Dania, alterum in Norvegia, 21 Nouemb. anno domini 1587, quæ iudicium Dei in superbos mundi et eorum caput, Antichristum, pronuntiant. » Weller (*Annalen*, II, p. 439, N^o 614) cite une traduction allemande de cet ouvrage. Est-elle peut-être de Fischart ?

¹ « *Der erst Trunck war versalzen sehr*

Der ander sei gepülvert mehr. »

(Vers 347-48.)

qui, depuis Charles-Quint, hantait le cerveau des rois d'Espagne. Les conseillers de Philippe II sentaient bien que, s'ils parvenaient à frapper l'Angleterre, la Réforme était atteinte au cœur : la cause de la liberté de conscience ne se relèverait pas d'un pareil coup. A quoi bon avoir muselé, par d'habiles concessions, les princes protestants d'Allemagne; à quoi bon avoir fait la Saint-Barthélemy et versé tant de sang, si l'Angleterre, inaccessible dans son île, bravait les foudres du pape et la puissance du roi d'Espagne? C'est là qu'était le foyer de l'hérésie, le centre de toutes les intrigues qui traversaient les projets de Philippe II. Derrière Guillaume d'Orange et les Gueux des Pays-Bas, l'Espagne avait deviné Élisabeth; quand les huguenots, lassés de marcher au bûcher et résolus à se défendre, se décidèrent à prendre les armes, ce fut du côté d'Élisabeth que se tournèrent leurs regards. Un coup bien frappé pouvait trancher la tête de l'hydre : si l'entreprise réussissait, le monde entier était aux pieds de Philippe II. Aussi, on ne négligea rien pour assurer le succès de cette expédition mémorable. Quatre années durant, les ports de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal et des Indes s'occupèrent fiévreusement à équiper la flotte la plus formidable qu'on eût encore vue. Pour toute l'Europe, ce furent quatre années d'anxiété et d'angoisses. Les gens éclairés, les politiques, savaient que les destinées du monde allaient être décidées dans ce duel entre l'Angleterre et l'Espagne; le peuple, ignorant mais guidé par une sorte d'instinct, sentait confusément qu'il se préparait un de ces événements qui fixent pour longtemps le sort des nations. Et, quand les cent vingt-six vaisseaux dont se composait l'invincible Armada, quitta les côtes d'Espagne et se dirigea vers la Manche, une même angoisse étreignit tous les cœurs. Comment les vaisseaux anglais, petits et faibles, résisteraient-ils à ces énormes galions, à ces galéasses superbes, si hautes et si grandes que jamais les petits navires commandés par Howard et Drake ne parviendraient seulement à les aborder? Et pourtant, l'impossible fut réalisé. Les flots et les vents se conjurèrent contre cette flotte redoutable, et la mirent en déroute. Les Anglais eurent à peine besoin de combattre : les éléments combattirent

pour eux ; en quelques jours, l'invincible Armada fut dispersée par toutes les mers. Près de quarante vaisseaux et plus de dix mille hommes furent engloutis par les flots ; les débris de cette fière expédition s'estimèrent trop heureux de regagner les côtes de l'Espagne. Alors, dans l'Europe protestante, un immense cri de soulagement sortit de toutes les poitrines. La joie fut d'autant plus frénétique que la terreur avait été plus grande. On se voyait enfin délivré de cet affreux cauchemar qui, depuis de longues années, pesait sur tous : la puissance espagnole était brisée pour longtemps, et l'Église catholique, privée de ce puissant appui, était arrêtée dans ses progrès. De là cette ironie amère, ces insultants cris de triomphe dont nous retrouvons l'écho dans l'ouvrage de Fischart. On avait été si longtemps accablé par les plus sombres perspectives que maintenant, après cette victoire inattendue, la réaction se faisait, irrésistible. C'est ainsi que s'expliquent cette parodie de l'Ave Maria, ces invectives cruelles, pour qui rien n'est sacré, et qui s'attaquent sans distinction à tout ce que vénéraient et adoraient les Espagnols, les ennemis redoutés et exécrés.

Les sarcasmes que, dans cette pièce de vers, Fischart avait déversés sur l'ennemi vaincu auraient dû, semble-t-il, épuiser ses rancunes contre l'Espagne. Il n'en était rien, et bientôt, un maladroit adversaire lui fournit l'occasion d'étaler une fois de plus la haine et le mépris que lui inspiraient les Espagnols.

On se rappelle cette campagne de 1587, entreprise par des troupes mercenaires, en bonne partie allemandes, pour venir au secours des huguenots. La malheureuse issue de cette invasion avait excité la verve d'un catholique allemand ou suisse, peut-être un Jésuite, qui avait publié à cette occasion un pamphlet auquel nous avons déjà fait allusion plus haut. Nous avons mentionné également la réponse qu'y fit Fischart. D'après son opusculé qui est intitulé « *Uncalvinisch Gegenbastüblein* », il semble que, dans le libelle de son adversaire, la déroute des lansquenets était représentée comme un bain où ils avaient fait le plongeon et où on les avait étrillés d'importance. Cette image d'assez mauvais goût, Fischart s'en empare à son tour et, à la défaite

des protestants allemands, il oppose le désastre de l'Armada qui, d'après lui, mérite bien plus justement d'être appelé un bain. Il tire trop bien parti de la figure grotesque dont s'était servi son adversaire pour s'en fâcher ou s'en offusquer. Ce qui l'exaspère en revanche, c'est que Badweiler prétend considérer l'insuccès des troupes protestantes comme une preuve que leur cause était mauvaise. Il s'élève avec indignation contre cette théorie immorale qui tend à faire du succès le critérium de la justice des entreprises humaines. Il y oppose la doctrine calviniste qui considère les défaites infligées par Dieu aux fidèles comme des moyens qu'emploie le Tout-Puissant pour humilier l'orgueil des hommes et leur inspirer la modestie et la vraie piété.

Il établit ensuite un parallèle entre le petit échec des Allemands et l'épouvantable catastrophe des Espagnols¹. Il profite de l'occasion pour lancer des injures contre le pape qui a été l'inspirateur de l'entreprise, et même — qui le croirait ? — contre Nas, lequel pourtant n'a pas eu sans doute beaucoup de part à l'expédition. Il l'appelle « grenouille de cloître » (*Klosterfrosch*) et « gueule du diable » (*Teufelsgosch*). La conclusion, pleine d'invectives personnelles à l'adresse de Badweiler, est si grossière et si violente qu'il est impossible d'en donner ici une idée².

Par tout ce qui précède nous voyons que la dernière partie de la vie de Fischart a été consacrée à la politique.

¹ V. 389-390. Fischart dit :

« *Ein Hofwart, Frowfischer und Trach*

Han sie (les Espagnols) *verhindert an der Sach* (La conquête de l'Angleterre). »

Dans une note, Kurz dit : *Von den beiden ersten finde ich nichts*. Il est bien clair cependant que *Hofwart* et *Frowfischer* sont des transformations grotesques du nom des deux amiraux Howard et Forbisher qui commandaient la flotte anglaise avec Drake, tout comme *Trach* est une forme germanisée et plaisante du nom de ce dernier. Rappelons que, dans le *Gargantua*, chap. XXXVI, Fischart reprend la même plaisanterie : Picrochole, faisant le plan d'une invasion en Espagne, dit : *Nur den Draco und den Frowfischer dagegen geschickt*.

² Qu'on en juge par ces vers qui terminent la pièce :

« *Aber ich will auff's nechs darfür*
Die älteste Pfaffenkrauerin dir

Depuis 1586, il laisse de côté toute autre préoccupation, ne songeant qu'à encourager ses amis, à écraser ses adversaires. Jusque dans son dernier ouvrage, le *Catalogus Catalogorum*, il trouve moyen d'exprimer l'aversion que lui inspirent les Espagnols, devenus pour ainsi dire ses ennemis personnels. Parmi les titres que Fischart cite dans ce catalogue imaginaire, se trouve le suivant : « *Sepulvedæ de Voraginoso sepulchro* : Démonstration qu'un homme armé a le droit de frapper un homme nu et couché à terre. Exemple : les Espagnols contre les Indiens »¹. C'est peut-être quelques jours avant sa mort qu'il stigmatisait ainsi une dernière fois les cruautés exercées en Amérique par les sujets du roi catholique.

Nous avons déjà indiqué la cause de cette haine invétérée : Sans doute, les Espagnols sont pour Fischart, avant tout, les ennemis implacables de sa religion ; mais il voit en même temps en eux les plus fermes soutiens du pouvoir absolu et les adversaires les plus redoutables de cette liberté qu'en mainte occasion il célèbre avec un enthousiasme exubérant. Tous les efforts de Charles-Quint n'avaient-ils pas tendu à se rendre en Allemagne, grâce à l'appui de ses troupes espagnoles, souverain aussi absolu qu'en son royaume d'Espagne ? Dans les Pays-Bas, les coups dont Philippe II avait frappé la liberté de conscience n'avaient-ils pas atteint en même temps les libertés provinciales ? Aussi, en luttant sans trêve ni merci contre l'Espagne, Fischart ne croyait peut-être pas moins combattre les adversaires de la liberté politique que les ennemis du protestantisme, ou plutôt, pour lui, ces deux idées étaient si intimement liées qu'il ne les distinguait pas l'une de l'autre.

*Schicken, das du sie kraust und reibest
Bisz jhr den innern Schweisz ausztreibest,
Mit welchem alsdan dich bekleibest,
Auff dasz du nur gut Pfäffisch bleibest
Und bald new Pfaffenböszlein schreibest.*»

(Kurz, III, p. 376.)

¹ « *Sepulvedæ de Voraginoso sepulchro ; Beweisung, dasz ein bewehrter ainen nackenden und ligenden Mann wol schlagen mög, Exemplo Hispaniorum wider die Indianer.* » (Cité par Dederding, *Zur Charakteristik Fischarts*, p. 15.)

CHAPITRE HUITIÈME

FISCHART PHILOLOGUE—FANTAISIES ÉTYMOLOGIQUES.

Fischart n'eût qu'imparfaitement incarné son époque s'il n'avait partagé l'intérêt que prenaient la plupart de ses contemporains aux questions de philologie et de grammaire. La résurrection presque miraculeuse des vieux auteurs latins et grecs avait produit un grand mouvement dans les esprits. Après avoir savouré les jouissances littéraires que procurait la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité, on avait dévoré avec une ardeur égale les commentaires des scolastes, on s'était intéressé aux questions de grammaire et de langue. Mais on n'avait ni méthode pour se guider ni critérium pour contrôler les résultats, et la carrière était ouverte toute grande aux fantaisies individuelles. L'amour-propre national intervenant, chaque peuple voulut revendiquer pour lui une part de la gloire littéraire de l'antiquité, exhumée après tant de siècles. Les poètes inventèrent des généalogies fabuleuses : la postérité du vieux Priam s'accrut d'une façon extraordinaire, afin que chaque peuple pût se réclamer d'un frère d'Hector ou d'un fils d'Énée. Les philologues ne voulurent pas rester en arrière des poètes, et prouvèrent leur patriotisme en établissant une filiation fantaisiste entre les langues classiques et les idiomes modernes. Les langues romanes pouvant légitimement se proclamer filles du latin, les Allemands ne voulurent pas prétendre à une moins illustre origine, et cherchèrent à rattacher leur langue, les uns au grec, les autres à l'hébreu. C'est l'hébreu, à vrai dire, qui eut le plus de succès. N'était-on pas à une époque où l'on s'efforçait de ramener l'Église à ses traditions primi-

tives, et ces traditions n'avaient-elles pas été transmises à l'Église par le peuple élu? Quelle gloire, dès lors, pouvait être plus désirable pour l'Allemagne que de se montrer, par ses origines, rattachée au peuple de Dieu. Aussi, théologiens et philologues, pasteurs et grammairiens travaillèrent à l'envi à cette œuvre méritoire. D'autres cependant, n'osant apparemment élever leurs prétentions trop haut, se rabattaient sur le grec, et s'efforçaient de prouver que des liens intimes rattachaient les Germains au peuple qui, dans l'antiquité, avait poussé les lettres, les arts et les sciences à leur plus haut point de perfection.

De ce nombre avait été un certain Wolfgang Lazius lequel, sous le titre de *De gentium migrationibus*, avait publié un livre qui prétendait démontrer que les Germains n'étaient qu'un mélange de Celtes avec des immigrants grecs qui étaient venus s'établir parmi eux à l'époque où ils habitaient la vallée du Danube. C'est ainsi que, d'après lui, s'explique le plus naturellement du monde que l'allemand ait emprunté au grec un grand nombre de mots dont Lazius fait le catalogue sous forme d'une sorte de lexique étymologique. Naturellement, l'extravagance des hypothèses grammaticales est à la hauteur de la bizarrerie du point de départ de l'écrivain. Cependant, à côté d'étymologies aventureuses, il en est aussi de fort justes. Lazius fait ensuite le même travail pour le latin, et nous donne une longue liste de mots allemands avec les mots latins dont ils dérivent.

On a trouvé à la bibliothèque de Wolfenbüttel deux fragments allemands, écrits de la main même de Fischart, et qui ne sont autre chose qu'une partie d'une traduction de l'ouvrage de Lazius. Fischart a fait au premier livre du *De gentium migrationibus* une série d'additions ou de rectifications; les deux derniers livres, par contre, semblent avoir été simplement traduits sans additions d'aucune sorte, sauf quelques notes marginales dont nous parlerons tout à l'heure. Bien entendu, ce sont les suppléments ajoutés au texte par Fischart qui nous intéressent avant tout, car les opinions de Lazius ne sont peut-être pas les siennes, même quand il n'en fait pas expressément la remarque. Quand il ne relève pas les erreurs

du texte, est-ce toujours qu'il les partage? La conclusion serait assurément excessive, et l'on peut admettre que, si ses rectifications n'ont guère dépassé le cadre du premier livre, c'est que les loisirs lui ont manqué pour pousser ses recherches plus loin.

Mais, tout d'abord, parmi les nombreux titres d'œuvres inconnues de Fischart, lequel convient-il d'attribuer à la traduction dont la bibliothèque de Wolfenbüttel a sauvé deux fragments? Dans une glose marginale de la *Démonomanie* (p. 174), se trouve mentionné un traité de Fischart, intitulé: *Von Noe Stammen und jrer Nachkommenen Besitz und Länder*. Un certain nombre de renvois qu'on rencontre dans le premier fragment de Wolfenbüttel permettent d'affirmer que c'est à sa traduction du *De gentium migrationibus* que Fischart fait allusion dans cette glose. Il se trouve donc que, par un hasard extraordinaire, la bibliothèque de Wolfenbüttel a conservé quelques feuillets du brouillon de Fischart, comme le prouvent les nombreuses ratures et corrections qui s'y remarquent; ces feuillets subsistent seuls de tout l'ouvrage.

Et maintenant, en quoi consistent les additions de Fischart? Tout d'abord, l'hypothèse même de Lazius ne lui agréa guère. Il lui répugna d'admettre que les Allemands ont emprunté une partie de leur vocabulaire aux Grecs et aux Latins. Fischart se fait fort de démontrer, au contraire, que ce sont les autres nations qui, à l'époque de la construction de la tour de Babel, se sont approprié un certain nombre de mots allemands. Il annonce même l'intention d'écrire un ouvrage spécial pour établir la justesse de sa théorie. Heureusement, il n'a pas donné suite à ce projet dont l'exécution l'eût entraîné à dire bien des sottises. D'autre part, Fischart est d'avis que la concordance entre un certain nombre de mots de diverses langues ne provient pas nécessairement d'emprunts faits à l'une d'entre elles par les autres, mais peut au contraire résulter « de l'affinité et similitude que les langues ont toutes entre elles, puisqu'elles sont dérivées d'une seule et même langue divisée en plusieurs »¹. Sans doute, il ne faudrait pas

¹ *Imo, es komt meh von der affinitet und gleichait die die Sprachen all mit ainander haben, da sie von ainer ainigen sprach in vil sint getrent worden.* » — (*Alemannia*, I, p. 124, note.)

conclure de cette phrase que Fischart eut la prescience de l'hypothèse d'une langue indo-européenne commune à tous les peuples aryens. Sa seule autorité était probablement la Bible; mais, après tout, son opinion approche plus près que celle de Lazius des conclusions de la linguistique moderne. Une autre fois, il combat Lazius qui, pour appuyer son hypothèse, prétend que, dans les anciennes provinces de Pannonie et de Norique (Hongrie et Autriche), on parlait encore de son temps une langue mixte, renfermant un tiers de mots grecs. Fischart s'élève contre une affirmation aussi aventurée et constate, au contraire, que la langue parlée dans ce pays n'a aucun rapport avec le grec. En somme, abstraction faite de l'hypothèse bizarre que lui suggère l'amour-propre national, Fischart est bien plus raisonnable que Lazius, et les rectifications de détail qu'il a introduites dans le lexique étymologique du premier livre ne font que confirmer cette impression.

Est-ce l'intérêt philologique ou l'amour de ce qui, de près ou de loin, touche au merveilleux qui décida Fischart à collaborer à l'ouvrage du médecin Michel Toxités ou Schütze, intitulé : *Onomastica duo*? On est vraiment embarrassé de le dire. Cet ouvrage comprenait deux parties : d'abord, un lexique de termes latins ou grecs usités en philosophie et en médecine, avec leur traduction en diverses langues vulgaires; et, en second lieu, une liste explicative des termes obscurs que le fameux médecin et thaumaturge Paracelse avait employés dans ses écrits. Quelle fut exactement la part de collaboration de Fischart? Il est impossible de le déterminer. On sait seulement qu'il est l'auteur d'une préface latine, placée en tête de l'ouvrage et rédigée, en termes assez généraux. Fischart vante l'utilité du livre de Toxités, et revendique pour chaque homme le droit d'exprimer librement ses opinions : apparemment, c'est une précaution oratoire à l'adresse de ceux qui repoussaient les théories de Paracelse, et pouvaient trouver mauvais qu'on perdît son temps à écrire un glossaire pour ses ouvrages.

Si la traduction du *De gentium migrationibus* et la collaboration de Fischart aux deux glossaires de Toxités étaient les seuls témoignages de l'intérêt qu'il prenait aux questions de

langue et de philologie, on pourrait y voir la preuve de quelque engouement passager, non d'une prédilection durable et constante. Mais les autres ouvrages de Fischart démentent une pareille hypothèse. Partout, l'on retrouve les mêmes pré-occupations philologiques, la même manie de nous donner l'étymologie de certains noms communs et surtout des noms propres. Ce que sont ces étymologies, on peut en juger par les exemples que nous avons eu l'occasion de citer. Mais ce n'est pas la justesse des hypothèses de Fischart qui importe ici : c'est le fait même que ces hypothèses présentent quelque intérêt à ses yeux. Bien souvent, à vrai dire, la linguistique n'est que l'auxiliaire de la satire, et mainte étymologie proposée par Fischart n'est qu'un grotesque jeu de mots. D'autres fois, les étymologies les plus bizarres sont prônées avec un ton si assuré, que l'on ne sait vraiment s'il faut les prendre au sérieux ou les considérer comme une moquerie à l'adresse du lecteur.

Parmi les mots dont Fischart cherche à éclaircir l'origine, c'est le nom de Strasbourg qui, assurément, lui tient le plus à cœur, car il y revient à plusieurs reprises avec une insistance sans égale. Rappelons les hypothèses bizarres qu'il a faites dans l'*Aventureuse Nef*, dans les *Origines Argentoratenses* et dans la *Description de l'alliance des Trois Villes*, où il expose deux fois comment, à son avis, Strasbourg peut dériver de *Argentoratum*. Le nom de Zurich sert de prétexte à des hypothèses tout aussi aventureuses. Quant à Bâle, son nom vient, d'après Fischart, de *Bass Ill* (littéralement « meilleure Ill »), parce que les émigrants alsaciens qui fondèrent cette ville, émerveillés de la majesté du Rhin en cet endroit, déclarèrent que c'était une meilleure Ill¹. Les noms propres de personnes sont traités avec la même désinvolture. C'est ainsi qu'*Amadis* signifie, d'après Fischart, « amour de Dieu »². Dans la *Préparation à l'Amadis*, Fischart nous donne aussi l'étymologie des mots *tugend* et *laster* qui dérivent, à son avis, l'un de *thun* et l'autre de *lassen*³. Cette explication l'enchanté même tellement qu'il la reprend dans le *Livret de consolation pour*

¹ *L'Aventureuse Nef*, Kurz, II, p. 191.

² *Préparation à l'Amadis*, Kurz, III, p. 32.

³ Kurz, III, p. 31.

les goutteux¹. Dans l'*Éloge du luth*, il rapproche les trois mots *Lob*, *Laut* et *Lied*, qui tous trois viennent, d'après lui, du latin *laus*². L'*Aventureuse Nef*, qui nous a déjà fourni quelques étymologies de noms propres, ne reste pas en arrière pour les noms communs, et explique les mots *freund* et *feind* en les faisant dériver de *freude* et *fehde*³. Dans la *Démonomanie*, Fischart fait un rapprochement entre le mot allemand *mahnen* et le grec μάρις (p. 104). Plus loin, il veut expliquer la locution *eine lose sache* (une chose condamnable), et en trouve l'origine dans l'habitude des sorciers de tirer au sort (*losen*). Il profite même de l'occasion pour nous proposer deux autres explications qui lui paraissent moins vraisemblables (p. 176). Une autre fois encore, il nous expose gravement que *Mann* (l'homme) vient de *Mon* (la lune) et *Sohn* (le fils) de *Sonne* (le soleil), et qu'en adoptant ainsi le nom des deux principaux astres, le sexe masculin a prétendu établir sa prééminence sur le sexe féminin.

On voit qu'après tout, en linguistique, Fischart n'était qu'un dilettante, et un dilettante doué d'une imagination exubérante que les rapprochements les plus aventureux n'effrayaient pas. Non seulement il n'avait pas de méthode et ne pouvait pas en avoir, mais encore il se servait de l'étymologie comme d'un moyen, soit pour exalter des amis, soit pour décrier des adversaires. Avec des tendances pareilles et un faible aussi prononcé pour les fantaisies les plus grotesques, il n'est assurément pas étonnant que Fischart ne soit arrivé à aucun résultat scientifique et sérieux.

¹ *Kloster*, X, p. 682.

² « *Daher sie (le luth) dann jr Namen preiszet
Der zu Latein vom loben heiszet
Von laude kompt, beyd lob und Laut
Und lied, wer den Ursprung beschawet.* »

(Kurz, III, p. 14.)

³ « *Demnach von Freud gnant sind die freund
Gleichwie von Fehde sind die Feind.* »

(Kurz, II, p. 201.)

CHAPITRE NEUVIÈME

LA LANGUE ET LE STYLE DE FISCHART.

SA VERSIFICATION.

Après avoir étudié en détail les œuvres si multiples dans lesquelles s'est développé le talent de Fischart, il nous reste à examiner la forme dont il a revêtu ses idées, à nous rendre compte des particularités de son style. Mais, tout d'abord, a-t-il un style à lui? Dans cette prodigieuse variété d'ouvrages qui traitent de matières si diverses, et qui parcourent toute la gamme littéraire depuis la plus vulgaire bouffonnerie jusqu'à l'éloquence la plus haute, retrouve-t-on un certain nombre de traits caractéristiques, distinctifs, qui décèlent la main du même écrivain, qui forment comme le lien commun de toutes ces productions variées? En d'autres termes, Fischart est-il un vulgaire compilateur, un simple manœuvre de la plume qui emprunte à ses modèles la forme aussi bien que le fond, et dont chaque œuvre aura, par conséquent, son cachet particulier, sans ressembler en rien à celles qui l'ont précédée ou suivie? Ou bien y trouverons-nous un certain nombre de traits communs, une unité incontestable de style, qui nous prouvent que Fischart repensait la pensée des autres, et qu'il la rendait marquée d'une empreinte personnelle, constituant un véritable droit de propriété?

A vrai dire, nous avons dû déjà empiéter sur le domaine de ce chapitre dans le parallèle que nous avons fait entre

Fischart et Rabelais. Après avoir comparé le fond de l'œuvre des deux écrivains, pouvions-nous faire autrement que d'instituer aussi un examen comparatif de leur style? La beauté du style ne fait-elle pas partie du mérite d'une œuvre au même titre que la netteté du plan, que la clarté et la justesse des idées, que l'intérêt des développements? Donc, une comparaison équitable devait porter sur la forme aussi bien que sur les idées, au risque de paraître anticiper sur le présent chapitre.

D'une enquête impartiale faite sur le style des deux écrivains, il nous a paru résulter que, si les formes bizarres sous lesquelles Fischart se plaît à présenter sa pensée dérivent incontestablement d'une tournure d'esprit bien personnelle et particulière, on y reconnaît cependant, tout aussi bien que dans le fond qu'elles recouvrent, l'influence d'un modèle étranger. En d'autres termes, le satirique allemand a été confirmé dans une tendance qui était l'essence même de sa nature par la lecture et la méditation des œuvres d'un esprit proche parent du sien : s'assimilant les procédés de Rabelais, les exagérant encore et abusant des facilités que lui offrait un idiome bien plus flexible que celui de son modèle, il a forgé ce style violent, hérissé de mots baroques, inventés à plaisir, qui dédaigne toute règle et recherche toutes les bizarreries. Mais, peut-être, le *Gargantua* et *La Grand'mère de toutes les pronostications* constituent-ils une exception dans l'ensemble de l'œuvre de Fischart; peut-être est-ce simplement un désir excessif de rivaliser avec Rabelais qui lui a inspiré ces termes bizarres, grotesques, dont il affecte d'émailler le texte de ces deux ouvrages, comme aussi les tournures singulières, empruntées à son rival, et dont les exemples sont tellement multipliés chez lui. Que si, au contraire, dans ses autres ouvrages antérieurs et postérieurs au *Gargantua*, nous voyons Fischart se servir en partie des mêmes moyens, mais avec beaucoup plus de mesure et de retenue, hasardant ici un jeu de mots, plus loin une série d'allitérations, une autre fois quelque terme forgé à plaisir ou un mot composé grotesque, sans cependant nous en accabler comme dans les deux œuvres empruntées à Rabelais, nous en concluons avec vraisemblance

que, dans le *Gargantua* et dans le *Calendrier prophétique*, Fischart a exagéré, pour rivaliser avec Rabelais, certains procédés qui sont bien à lui, mais qu'il les a complétés par d'autres procédés incontestablement empruntés à son modèle. Car l'influence de Rabelais n'a pas eu seulement pour effet de développer chez Fischart des germes qui existaient déjà dans son esprit; elle s'est exercée plus directement encore: dans les œuvres postérieures au *Gargantua*, on trouve des tournures, des particularités de style dont on ne rencontre aucun exemple dans ses premiers ouvrages, et qui sont une imitation évidente de Rabelais.

Fischart n'eut pas besoin d'aller à l'école de Rabelais pour s'exercer à faire des jeux de mots, pour apprendre à transformer légèrement un vocable de façon à lui donner un sens plaisant ou grotesque. Dès ses premiers écrits, nous voyons ce penchant, cette facilité, extraordinairement développés chez lui et, dans toute sa carrière, il ne cessa de faire de ce procédé les applications les plus fréquentes. Un certain nombre d'exemples empruntés à ses diverses œuvres vont nous montrer avec quelle virtuosité vraiment étonnante il s'entend à mettre dans un mot des sous-entendus risibles. Dans l'*Engoulevant*, ayant à parler du traité que Rabus avait écrit pour combattre Marbach, Fischart traitera le pamphlet de son adversaire de *Kotecht Trecktetlin*¹, littéralement: «sale petit traité». On remarquera qu'il dit *Trecktetlin* et non *Traktätlin*, uniquement pour faire allusion au mot *Dreck* ou *Treck*, la saleté. Dans la *Vie de saint Dominique*, il attaque vivement l'avidité des moines, et dit en faisant un jeu de mots: «*sie seind Meelsorger, nicht Seelsorger* (v. 1130), littéralement: «ils ont cure de farine et non pas cure d'âmes», plaisanterie inintelligible en français. Le nom du saint dont il écrit la vie fournit à Fischart l'occasion d'un jeu de mots du même genre: de *Dominicus*, il fait *Dæmoniacus* (v. 2695-96). Dans la *Chasse aux puces*, il transforme *Cyclops* en *Säuclops*, soit qu'il

¹ « Würfft umb sich nur je mehr je mehr
Mit kotechten Trecktetlin sehr. »

(Nacht Rab., v. 715-716.)

veille marquer la nature bestiale et grossière du cyclope, soit qu'il cède simplement au plaisir de forger un mot bizarre. Dans la préface des *Histoires bibliques*, au milieu d'un passage dont le ton est tout à fait sérieux, il glisse un jeu de mots : Il parle de Parrhasius qui avait peint des raisins avec une telle perfection que des pigeons vinrent becqueter les baies, et ajoute : « *Het er das kind, welchs den traub führt, — Recht gmal, kain daub hets nit berürt — Und wer er nich viel thauber gwesen — Als alle dauben die wir essen, — Het er zer-stosen nicht die hand,* » etc. Est-ce un simple calembour, est-ce un rapprochement étymologique que Fischart veut faire entre *taub*, sourd et *die taube*, le pigeon, nous ne pouvons en décider. Dans le *Livret de consolation pour les gouteux*, il ne craint pas de reprendre une plaisanterie qui avait déjà figuré dans le *Gargantua*, et, de *Melancolie*, il fait : *Maulhengkolie* (*Kloster*, X, p. 654). Parlant des maris qui n'aiment pas à rester à la maison, mais préfèrent chercher des distractions au dehors, il dit qu'ils sont « *Kain Hausmänner, sondern Drausmänner* » (*Kloster*, X, p. 689), et, dans le *Livret philosophique de morale conjugale*, il imite cette expression en opposant *Hausfrauen* et *Ausfrauen*, les bonnes ménagères et les femmes qui aiment à être dehors (*Ibid.*, p. 449).

Le jeu de mots chez Fischart n'a pas toujours pour but de produire un effet de rire; parfois, c'est au contraire pour faire un éloge détourné qu'il modifie la forme d'un mot. Ainsi quand, dans *L'aventureuse Nef*, il fait de *Helvetierland* (le pays des Helvètes), *Heldvätterland* (le pays des pères des héros v. 113), quand il transforme *Rhätierland* (la Rhétie) en *Rheintzierland* (le pays qui fait l'ornement du Rhin v. 270), quand *Mülhausen* devient *Milthausen* (littéralement : le séjour de la douceur), on ne peut voir dans ces jeux de mots qu'une délicate intention laudative.

Mais dans la plupart des cas, c'est comme procédé de polémique que Fischart a recours au jeu de mot : il veut rendre son adversaire ridicule ou odieux, et modifie plus ou moins son nom ou le nom de quelque objet qui se rapporte à lui. Les fameuses «centuries» de Nas reçoivent un nouveau nom chaque fois que Fischart en parle. Dans la *Vie de saint Domi-*

nique, il les appelle *Schenturien* (v. 151) et *Menturien* (v. 1575), pour indiquer que c'est un ouvrage infâme (*Schande*) et menteur. Dans la *Légende du bonnet carré*, il fait encore un pas de plus, et leur donne le nom de *Schändhury*, dérivé de *Schande*, l'infamie et de *Hure*, la femme de mauvaise vie¹. On voit que sa rancune n'a pas diminué avec les années. Il traite le pape de *Bepstia* (*Légende du bonnet carré*, v. 323), avec une allusion délicate à la bête de l'Apocalypse. Rappelons aussi les noms dont il décore les Jésuites : *Suiten*, *Wider* (*Légende*, vers 494), *Sataniten und Schadaniten* (*Ibid.* v. 543), *Jesuwider* (*Engoulevant*, Kurz I, p. 4), *Jebusiter* (*Ibid.*, p. 5), *Suiter* et *Jesubitter* (*Engoulevant*, passim). Une autre fois encore, il les appelle *pabstbulonische Lugvolliten* (*Ruche romaine*, p. 98^a), voulant rappeler à la fois Babylone, le fondateur de l'ordre, Ignace de Loyola et les mensonges dont les Jésuites savent user. Fischart aime notamment à forger des noms de cérémonie grotesques dont il affuble ses ennemis. L'Église catholique reçoit le titre de *Ihr Messitet* (*Ruche romaine*, p. 89^a) ; le pamphlétaire qui a attaqué les Zurichois est décoré de ceux de *Preimulitet*² et de *Grobeseltet* (*Kehrab*, v. 315). L'âne, dont les longues oreilles ont été de tout temps le point de mire de toutes les moqueries, s'appelle chez Fischart *Sein Orithet* (Kurz, III, p. 65). Non content enfin de toutes les injures qu'il a lancées aux Jésuites, il leur décerne encore le titre de *Euer Cornutitet* (*Légende du bonnet carré*, v. 1125), faisant allusion à la forme de leur chapeau.

Si le chef de l'Église est traité de *Bepstia*, les décrets et les décrétales deviennent : *Drecketen und Drecketalen* (*Ruche rom.*, p. 30^a), les théologiens s'appellent : *Tholloganten oder Bachanten* (*Ibid.* p. 68^b) ; le nom de Boniface VIII est transformé successivement en *Malefacius* (*Ibid.* p. 121^b) et en *Bonefücksle* (*Ibid.* p. 206^b). Fischart écrira *Geitzlichkeit* pour

¹ « *Es gieng von statten, als ob schlecht
Ihr Bruder Nasz, der Schneiderknecht
Eym Barfüser eyn Mönchskutt flicht
Oder eyne Schändhury stickt.* » (Kurz, II, p. 263.)

² Mot dérivé de *Brei*, la bouillie, et de *Mul* pour *Maul*, la bouche. — Kurz, II, p. 222, vers 259.

Geistlichkeit (*Ibid.* p. 218^b) et *geitzliche Person* pour *geistliche Person* (*Ibid.* p. 223^a). Pour se moquer des alchimistes, il appelle la pierre philosophale *philosophisch oder vilbloszauffischen Wundersteyn* (*Démon.* 1581, p. 463). Aux yeux de Fischart, le mérite principal de l'épithète allemande qu'il avait forgée était évidemment de présenter une certaine analogie de son avec *philosophisch*. Mais le lecteur comprenait en même temps que l'adjectif fantaisiste *vilbloszauffisch* était composé de *viel*, beaucoup et de *aufblasen*, gonfler et il y voyait avec raison une satire de l'orgueil dont les alchimistes étaient bouffis. En somme, quelle que soit la prédilection de Fischart pour les jeux de mots, il n'est pas un seul de ses autres ouvrages où il les ait prodigués comme dans le *Gargantua*.

Ce qui caractérise encore le style de Fischart à toutes les époques de sa carrière littéraire, c'est une recherche obstinée des allitérations et des assonances. Déjà dans la préface de *Eulenspiegel rimé*, il les multiplie avec une prodigalité que le *Gargantua* lui-même ne dépassera pas. Il semble qu'il veuille, dès sa première œuvre, essayer tous les effets qu'il peut faire produire à ces artifices de langage. Tantôt, plusieurs mots se suivent avec la même terminaison : « *gross und klein, grob und gmein, figürlich und unfigürlich, zierlich und unzierlich, aber doch alle visierlich.* » (*Wackernagel, Joh. Fischart*, p. 139), tantôt, ce sont plusieurs membres de phrase qui riment : « *Dann wo er schon einen sticht, dasz er sich schlaaff auffricht, und nach besserem sicht, darnach er ficht, was kan ihm solches schaden* » (*Ibid.* p. 140); tantôt encore, chaque membre de phrase est composé de deux moitiés qui riment entre elles : « *Ist es nicht angenemer ermant werden mit schertzen dann mit schmertzen? und schimpfflich dann unglimpfflich und stümpfflich? Und mit süsse dann mit büssen? mit Wort als mit Mord?* », etc. (*Ibid.* p. 140-141). Mais le triomphe de Fischart, c'est de combiner l'accumulation et l'assonance : « *Derowegen sey der Ungmut und Ungfall zu offtermalen zu verlachen, zuverachten, zu versingen, verspringen, verdantzen, vertrincken, verpfeiffen, verspielen und auff andere weg zu verkurtzweilen und zu verjagen auff dasz er nicht die Menschen blöd mach, Weibisch und verzagen* » (*Ibid.* p. 143). Au surplus,

toute cette préface n'est composée, pour ainsi dire, que d'une immense série d'allitérations; il n'y a presque pas de phrase qui ne puisse servir d'exemple. Les autres œuvres montrent que cette habitude de style est chez lui tout à fait invétérée. Dans la préface des *Histoires bibliques*, au milieu d'un développement grave et sérieux, il introduit tout à coup cet ornement : «*So sagt man, das gmainlich die gætzen — Die gætzen pflegen zu ergetzen*» (Kurz, II, p. 276). Dans la pièce de vers composée pour célébrer la défaite de l'Armada, malgré l'indignation qui déborde, l'allitération et l'assonance ne sont pas oubliées : «*Im geistlichen ein Monachat — Im Fleischlichen ein Monarchat — In diesem ein Spanischer Nimbrot — In jenem ein Römischer Nim Gott*» (Kurz, III, p. 356). Parfois, le jeu de mots et l'allitération se mêlent, comme dans ce passage de la *Ruche romaine* : Parlant de l'origine du mot «messe», Fischart dit : «*Oder von der Babilonischen Metzen inn der Offenbarung Johannis soll sie vielleicht meszmetz für mesz oder Metzenmesz heysen, dieweil ausz jhrem Bapstbulonischen mesz oder metzenkelch alle Völcker truncken werden, und dise, die nicht mit jhr metziren und messiren wollen, metzigt*» (*Ruche romaine*, p. 79^a).

Même en un sombre sujet comme celui de la *Démonomanie*, Fischart ne néglige pas cet ornement : «*Sondern vil mehr wird es (la domination de Satan) dardurch befestigt und fortgesetzt, und die Abgötterey durch solche Miracula nicht gestürzt, sondern geschützt und gestützt*» (*Démon.* p. 98). Puis, cet autre passage, bien autrement caractéristique encore : «*...ist nun folgendes vonnöten die Erklärung der Vor und Weissagungen, der vordeitungen und vormeldungen, der vorfühlungen und vorempfindungen, der voroffenbarungen und vorlosungen, der vorrähigkeit und Errhatungen, der vormutungen und mutmasungen, der Vorspuren und Auszspürungen, der vorgemärcken und vormerckungen, der vorkündigungen und vorkundschaftten, der vorwissung und vergwissung, der voranungen und vormanungen jetzumal vorzunemmen*» (*Ibid.* p. 103). Une pareille accumulation de mots, ayant les uns le même préfixe, les autres la même racine ou la même terminaison, nous semblerait absolument insupportable. Fischart, au contraire, rassemble tous

ces termes, et les oppose les uns aux autres avec une naïve satisfaction. Aussi nous ne nous étonnerons pas de le voir, à plus forte raison, user de ce procédé dans d'autres œuvres d'un caractère moins sévère que la *Démonomanie*. Dans le *Livret de morale conjugale*, s'adressant aux femmes honnêtes, il les appelle «*ehlichen und ehrlichen Frauen*» (*Kloster*, X, p. 494). Dans la *Chasse aux puces*, il oppose la tiédeur (*Külsinnigkait*) des vieillards à l'audace (*Künsinnigkait*) des jeunes gens (*Kurz*, II, p. 29). Rappelons aussi les exemples d'harmonie imitative qu'on trouve dans cette même *Chasse aux puces*.

A ces allitérations et ces assonances dans la prose, correspondent dans les vers les rimes internes : non content de la rime qui se trouve au bout de chaque vers, Fischart fait volontiers rimer les deux moitiés d'un même vers : «*Das euch das schlecken wird zum schrecken — Und die Rot flecken zum Tod strecken*» (*Chasse aux puces*. v. 2839-40; *Kurz*, II, p. 76). — «*Die hand sie rührt; wann sie euch spürt*» (*Ibid.* v. 3694). — «*Wie die wölff wülen in den hülen*» (*Kurz*, III, p. 10). Et ce qui nous montre bien que cet ornement n'était nullement regardé du temps de Fischart comme vulgaire ou profane, c'est qu'il l'emploie même dans la préface de son *Livre de cantiques*, dans un passage d'une grande élévation, où le chrétien, s'adressant au monde, se rit des vains efforts que fait ce dernier pour le détourner de sa foi. «*Ich wais, es ist dein grüster schrecken — Das mich dein schrecken macht erkecken — Und dein umbringen mich umbspringen — Und dein hoch tringen mich hoch singen*» (*Kurz*, III, p. 125).

Nous avons vu que les accumulations de termes sont bien plus fréquentes dans le *Gargantua* de Fischart que dans celui de Rabelais. Les autres ouvrages du satirique allemand nous fournissent aussi des exemples de ce genre d'ornements. Déjà dans la préface de son *Eulenspiegel rimé*, il se plaît à amonceler les expressions. Nous en avons vu un exemple plus haut, et il serait facile de les multiplier. Ce seul passage suffirait à prouver que Fischart n'a pas attendu l'exemple de Rabelais pour employer cette forme de style. C'est ce qui nous explique que, dans son *Gargantua*, il ait, en ce point,

tellement renchéri sur son modèle. Dans d'autres œuvres, on trouve des passages qui peuvent rivaliser avec les plus belles accumulations du *Gargantua*. Telle, cette phrase de la *Ruche romaine* : « *Aber nun da Christus gestorben ist, so mag jhme die Röm. Kirch wol eyn Nebelkapp mit Hæu auszufüllen und verkauffen, sie mag seine Gebott frei zu ruck stellen, unnd mag ihm tapffer mit Speichel unnd Wasser, mit aschen und staub, mit saltz und schmaltz, mit unschlicht und wachs, Feuer und rauch, kreutz und Fanen, mit schreien und plerren, schellen und bellen, klingen und singen, lauffen und rennen, springen und dantzen, genug thun und bezalen* » (p. 103^b). Cette période, au surplus, est construite avec un grand art : remarquez comme le mouvement s'accroît et s'accélère quand les termes riment deux par deux.

Citons encore parmi les exemples les plus caractéristiques, cette phrase tirée du *Livret de morale conjugale* : « *Dan was für armselige Ehe und Hauszaltungen weren dise daraus gebannet weren zucht, ehr, sanftmut, demut, freundlichkeyt, holdseligkeyt, miltigkeyt, nüchterkeyt, bescheidenhey, keuscheyt, reinigkeyt, unschuld, scham, ordnung, fleisz, sparsamkeyt, verschwigenhey? wann keyns dem andern nachgebe, keyns sich nach dem andern müsigte, sondern weren wild, störrig, widerspänstig, frech, unfreundlich, stoltz, übermütig, unholdselig, unbescheyden, unkeusch, unzüchtig, unschamhaft, unordenlich, unachtsam, sorglos, zanckhafft, unhöflig, unhäuslich, verthunlich, verschwendig* », etc. Certainement, on pourrait supprimer la moitié des substantifs dans la première partie de la phrase, et les deux tiers des adjectifs dans la seconde partie, sans que le sens en souffrît.

Nous avons noté, dans le *Gargantua*, l'heureuse manière dont Fischart traduit ou germanise les noms étrangers en combinant le nom original avec sa traduction allemande. Dans le *Livret de consolation pour les goutteux*, le même procédé est employé pour traduire les noms des suivantes de la princesse Podagra. Et d'autres fois encore, quand l'occasion s'en présente, Fischart s'y prend d'une manière analogue pour rendre intelligible à ses lecteurs des noms ou des mots

étrangers. Ainsi, dans la *Démonomanie*, ayant à parler d'un nommé Barbedore, il l'appelle *Barbedore vom Guldenbart* (p. 491) et, pour faire mieux comprendre le sens du mot *Hippomane*¹, il le traduit littéralement par *Gauldoll* (p. 703). En revanche, quand, dans la *Légende du bonnet carré*, il traduit le nom d'Ignace de Loyola successivement par *Ignaz Luguol*, puis par *Feuerart Lugevol*, il faut voir là, non pas une sorte de traduction explicative, mais un jeu de mots agressif, un simple procédé de polémique.

Ce mode de traduction n'est pas limité aux noms propres. Dans le *Gargantua* même, nous avons vu maint exemple d'expressions doubles formées d'un nom commun étranger accompagné de sa traduction allemande. Dans les autres ouvrages, il ne manque pas de passages où Fischart s'est plu à employer de ces expressions doubles. Citons quelques exemples choisis parmi beaucoup d'autres. Dans la *Démonomanie*, il dira : « *Seine Mitschuldigen und Complices* » (p. 507) — « *auf Roten Castell oder Chasteau Roux* » (p. 557) — « *ein Cavern und Hüel* » (p. 683). Ce redoublement, comme on voit, le plus souvent n'ajoute rien à la clarté de l'expression. On peut même aller plus loin, et dire que, parfois, le terme étranger permet seul de comprendre le terme allemand qui a la prétention de le traduire. Ainsi, quand, dans le *Livret de morale conjugale*, Fischart dit : « *Der Tyrann oder Halsherscher Dionysius* » (*Kloster X*, p. 436), on peut affirmer hardiment qu'aucun lecteur n'aurait compris le prétendu mot allemand *Halsherscher* s'il n'avait été précédé du terme étranger *Tyrann*.

Les expressions redoublées par interversion, taillées sur le patron de Rabelais, se trouvent en grand nombre dans toutes les œuvres de Fischart postérieures au *Gargantua*. La *Ruche romaine* seule pourrait nous fournir plusieurs pages de citations. Bornons-nous à quelques-unes : « *Dan disz ist eitel Lutherische Calvinisterei und Calvinisch Lutherwerk* » (p. 107^a) — « *Dann hierzu hat sie das Selige Fegfeuer unnd die Fegfeuerige Seligkeit verordnet* » (p. 109^b). — « *Dasz er sein Pabstköpfige*

¹ *Hippomane*, morceau de chair noire qui s'engendre au front d'un poulain et que les anciens regardaient comme la matière d'un filtre très puissant. (Dictionnaire grec-français de Planche.)

Hauptmanschaft und Hauptmannische Papstköpfigkeit um das geringst begeben » (p. 126^b-127^a). — *Götzenketzer und Ketzer-gätzen* » (p. 170^a). Dans la *Démonomanie*, les exemples ne sont pas moins fréquents : « *zu beschaulicher Betrachtung und betrachtender Beschaulichkeit* » (p. 135) — « *in disem Vorsagen-den Lügenreich und Lügendem Vorsagerreich* » (p. 273). — *Diser übergreulichen abgöttereï und Abgöttischer Greulichkeit* » (p. 332). Fischart dira de même dans le *Livret de morale conjugale* : « *zu ihrer treuherzigen Verschwiegenheit und verschwigener treuherzig-keit* » (*Kloster*, X, p. 494). — « *trüblauter und lautertrib* » p. 509) — « *geduldige Verharrung und auszharrende Geduld* » (p. 529). — Dans la préface des *Emblematum Tyrocinia*, il parlera des tableaux allégoriques en les appelant : « *Deu-tungsgemäl oder Gemäldeutnussen* » (Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 186). Enfin, le *Livret de consolation pour les gouteux* pourrait aussi nous apporter son contingent d'exemples, parmi lesquels nous relèverons seulement les deux suivants : « *unersät-liche Begird und begirliche Unersätlichkait* » (*Kloster*, X, p. 749). — « *Standhafte Geduld und geduldige Standhaftigkait* » (*Ibid.*, p. 763). — Ainsi, cette singularité de style, qui proprement lui était venue du dehors, par simple imitation, est si bien entrée dans les habitudes d'esprit de Fischart, qu'il l'emploie involontairement, à chaque occasion, comme une des formes naturelles sous lesquelles se manifeste sa pensée. Remarquons, en passant, que la plupart des exemples des diverses particularités du style de Fischart sont empruntés à ses œuvres en prose ; ses écrits versifiés sont d'un style beaucoup plus simple et, sauf quelques jeux de mots et quelques allitérations, sont dépouillés de tous les ornements que notre écrivain prodigue dans sa prose. Ainsi, dans les vers de Fischart, on ne trouve guère d'exemples de ces redoublements par interversion. Cependant, dans la *Légende du bonnet carré*, le démon dit : « *Geb mir Scheinheylig Teuffelthum — Und Vertheuffelt Schein-heylighthum* » (V. 729-730). Mais nous serions embarrassé de citer beaucoup d'autres passages semblables.

Même en prose, Fischart ne se sent à l'aise que dans le genre plaisant et satirique. Nous avons été obligé de faire cette constatation à propos des passages sérieux et élevés du *Gargan-*

tua qu'il a gâtés par ses jeux de mots ou affaiblis par un style languissant. Ses autres œuvres ne font malheureusement que confirmer cette impression ; non pas que Fischart soit incapable de dire des choses sérieuses : il s'élève parfois, au contraire, jusqu'aux plus hautes vérités ; mais ces vérités, il les enveloppe de drôleries : involontairement, au milieu d'un développement du ton le plus sévère, Fischart fait entendre un rire discret ou bruyant, qui nous avertit que le satirique entend bien ne pas abdiquer ses droits. D'autre part, il faut constater que, fort souvent, quand Fischart tâche de garder un ton grave et digne, sa phrase s'embarrasse ; elle s'efforce d'être solennelle, et elle n'est que lourde et traînante : Les incises succèdent aux incises, les parenthèses aux parenthèses, sans que l'auteur parvienne à équilibrer sa période ; les conjonctions, les relatifs, les adverbes se relaient tour à tour avec une inépuisable complaisance, sans que, de ce monceau informe de propositions entassées, il se dégage une phrase harmonieuse et claire. Écoutez cette période du début de la préface d'*Eulenspiegel rimé*, et dites si on ne croirait pas entendre un chef-d'œuvre du style des chancelleries de l'époque : « *Wie wol nun ein lange Zeit mit grossem verlangen schier Sprichworts weise unter den Leuten ist umgangen, dasz, dieweil man den armen Eulenspiegel (welchs ich von seinem mühseligen, stehenden und lähnenden Begrebnusz, nicht seinem beschreiten Namen, der also bei Hohes und Niderstandts, Jungen und Alten, einheimischen und auszländischen in grossem ruff und frischer gedechnusz noch vorhanden, und besser dann keiner der sieben Weisen ausz Griechenlanden bekandt ist, (welches wol nach der Philosophen meinung glücklich zu schetzen) wil verstanden haben) nun viel Jar her in mancherley weisz, art, schlag, sprachen, format, grosz und klein, grob und gmein, figürlich und unfigürlich, zierlich und unzierlich, aber doch alle visierlich, ausgangen und im Truck gesehen worden : So möchte es nicht wol fehlen können, man würde jhn auch etwan mit der weil Gesangsweisz oder Pfeifensweisz, und also Musicaliter oder Reimensweisz der heutigen newbegirigen Welt vorbringen oder vorsingen* » (Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 138-139).

Et la phrase n'est pas encore finie : elle se continue par des

« *Diweil, So, wiewol, deszgleichen, welchs* », etc. Remarquez ces parenthèses insérées l'une dans l'autre, et tout cet appareil pédantesque et embarrassé : la prose n'a pas encore appris à être sérieuse sans affectation, élevée sans pédanterie. Si la place ne nous manquait, nous pourrions citer encore maint passage d'un style aussi pénible, aussi raboteux et aussi prétentieux. La préface des *Histoires bibliques* a peut-être atteint l'extrême limite du pédantisme et de l'amphigouri; nous y trouvons notamment une période monstrueuse, pleine de circonlocutions, de propositions disjonctives, explicatives, complétives, et d'une obscurité telle, dans sa prétentieuse solennité, qu'on a bien de la peine à suivre le fil de la pensée : Fischart s'adresse au comte Philippe de Hanau et lui dit :

« *Ich. E. G. williger Diner, aus bedenken erstlich E. G. angebornens hohen verstands, den die sither, als E. G. ich allhie samt deren gewesenem Preceptore D. Delio gekant, mit färtiger erlehrung Weishaitförderlicher guter künst und sprachen, auch erfahrung fremder Länder, geschärfet hat und gemehret, und deshalb on zweifel von allerhand wichtigen sachen, fürnämlich aber solchen leutseligen künsten als das malen ist, ain verständiges urthail erholet, Seitainmal E. G. mehrerthails solche Land und Stet, die ich hie oben bestimmt, und daselbs vorhabende Kunst geachtet sein, hab gemeldet, vor kurzen Jaren durchraiset und erkündiget haben, Folgends, das demnach ich bei E. G. und zugleich damit bei dem gantzen Wolgebornen Stammen der Graven von Hanau inn unterthänigkait mich zu willigem Diner zu insinuiiren längst vorhabens gewesen, nunmals mit disem Buch mir aine gelegenhait und zugang zu fernere und meherem bauete, Demnach solch werck E. G. acceptirung wol würdig, baides von wegen der Christlichen Materi so das gemäl und die schrift einhelt und auch der kunst, die Plinius Lib. XXXVCI nent artem nobilem et expetitam a regibus populisque, etc.* » (Kurz, II, p. 284-85).

Nous n'en sommes encore qu'à la moitié, mais nous ne mettrons pas la patience du lecteur à une plus longue épreuve et arrêterons là notre citation. Apparemment, Fischart, qui fait suivre sa signature de son titre de docteur en droit, a voulu montrer au comte de Hanau qu'il s'entendait aussi

bien qu'un autre à manier le style officiel des chancelleries, et qu'il ferait un fort bon bailli. C'est le candidat qui a tenu la plume et non pas l'écrivain.

C'est sans doute de la même manière que s'expliquent les mots étrangers dont il a émaillé son style à cette occasion; il veut se montrer homme de belles manières, et les belles manières consistaient alors à fourrer dans la phrase allemande le plus possible de mots français; il veut parler en savant, et quelle plus belle preuve de science que quelques termes latins négligemment jetés dans la conversation? La préface de la *Démonomanie*, adressée au seigneur Egenolff de Ribeaupierre, écrite d'ailleurs d'un style bien plus simple et plus naturel que la dédicace des *Histoires bibliques*, est en revanche remplie de mots latins : «jede disciplin, kunst, scientz und Facultet» []:(2^a) — «vocation» []:(2^{a b}) — «inn jure versieren» []:(2^b) — «dasz auch die Medici, Physici und Philosophi eyn Judicium hierüber zu füllen sich haben unterfangen» []:(3^a). Bien plus, il faut que les termes latins reçoivent les terminaisons que leur assigne la déclinaison latine; ainsi Fischart dira : «der medicorum und theologorum Schriften» []:(3^b) — «ausz beyder... Büchern und Tractatibus» [*Ibid.*]. — «jre Jura, leges, Recht, gesatz, ordnungen, Responsa und Opiniones» [*Ibid.*]. — «disen scientiis» []:(4^a). — «an allerhand studiis liberalibus und cultioribus linguis» []:(5^b). Le seigneur de Ribeaupierre aurait dû, semble-t-il, être honoré de trouver un bailli aussi savant; malheureusement, il resta insensible à tout cet étalage de science. Certes, on ne reconnaît pas là le même Fischart qui, dans le *Gargantua*, n'a pas assez d'anathèmes pour les barbarismes des pédants et qui, dans la préface du *Livret de morale conjugale*, se montrait si fier de sa langue «sans mélange, pure, et qui ne dépend que d'elle-même.»

L'influence grandissante du latin n'avait pas seulement enrichi le vocabulaire de la langue allemande d'une foule de termes barbares et étrangers; elle s'était aussi étendue à ce qui constitue la partie la plus essentielle d'une langue, à la syntaxe. C'est de la Renaissance que date l'importation en allemand d'une foule de constructions latines; la construction infinitive notamment rencontra la plus grande faveur auprès

des pédants de l'époque. Chez Fischart, nous n'en trouvons que de rares exemples, sauf toutefois dans les ouvrages traduits du latin ou du grec, où il se laissa sans doute influencer par le texte qu'il avait sous les yeux. Ainsi, dans le *Livret de morale conjugale*, il dit : « *fürgebend sich unbereitet sein* » (Kloster, X, p. 589) — « *Will auch nicht in abred sein: mich... die jetzige Rede... verfasst haben* » (Ibid. p. 590). « *Und deshalb acht ich, die Voralten die heyilige Gottesdienstliche geheymnus-präuch oder Gottgheyme Weihceremonien eingesatz haben* » (Ibid., p. 606). — Le *livret de consolation pour les gouteux* présente aussi quelques constructions de ce genre : « *Wir erfahren die menschliche Natur also geartet sein* » (Kloster, X, p. 721). « *Das sie mir kurzum nicht zu verzeihen sein achten* » (Ibid., p. 724). — « *sondern sich selbs jres ubels die gröste ursach sein überzeugen* » (Ibid., p. 730). — « *Mach also, das die Menschen sich Menschen sein müssen erkennen* » (Ibid., p. 758). — On le voit, ce sont là de véritables latinismes, des tournures artificiellement introduites dans la langue allemande.

Il n'y a pas grand'chose à dire de la versification de notre auteur. Fischart ne fut pas un novateur en fait de formes poétiques, à moins qu'on ne veuille absolument compter à son actif les velléités d'introduire en allemand l'hexamètre et le pentamètre qu'il a consignées dans une des nombreuses digressions du *Gargantua*. La chose en est restée là d'ailleurs, et, jamais par la suite, il ne lui est venu à l'idée d'écrire un poème en vers héroïques ou en distiques. Le motif que Fischart fait valoir pour revendiquer en faveur des Allemands les mètres antiques est assez plaisant : c'est Orphée, dit-il, qui les a inventés ; or Orphée était un Thrace, et les Thraces étaient des Germains ; donc la langue allemande, en se servant de ces mètres, ne fait que rentrer dans son propre bien¹. Et, pour nous donner un échantillon de l'effet que ces mètres produiraient en allemand, il nous cite un certain nombre de vers, qu'en son langage bizarre et contourné il appelle « *Wissartische, Manschrusche und Herhöhe Reyemen unnd Silbenpostirliche Wörterläuff und Wörterläuffige Silbenpostirung.* » Ce sont

¹ Kloster, VIII, p. 57-58.

tout d'abord quelques distiques, puis un certain nombre d'hexamètres. Le malheur est que Fischart ne s'est pas rendu compte que le sentiment de la quantité des syllabes s'était fort affaibli en allemand par la transformation d'un grand nombre de syllabes brèves en longues ; il fallait donc donner à la prosodie une autre base que la quantité, et cette base, l'accent tonique seul pouvait la fournir. Fischart se contente, par le fait, de compter les syllabes, et arrive aux résultats les plus extravagants. De plus, il a conservé la rime ; non seulement les hexamètres riment entre eux, et chaque pentamètre avec le pentamètre suivant, mais encore la même rime se retrouve dans les deux moitiés de chaque pentamètre. C'est un luxe d'ornements poétiques vraiment excessif. Qu'on en juge par cet exemple : la pièce de Fischart commence ainsi :

« *Dapffere meine Teutschen, Adelich von Gemüt und Geblüte,
Nun ewerer Herrlichkeit Ist dieses hie zu bereit.
Mein Zuversicht jederzeit ist hilfft mir Göttliche Güte
Zu preisen in Ewigkeit, Ewere Groszmüthigkeit* » etc.

Malgré le bruyant enthousiasme qu'il étale ici, Fischart n'a pas enrichi le Parnasse allemand d'autres pièces écrites en mètres antiques. Le vers qu'il affectionne et qu'il emploie presque exclusivement est un vers iambique de quatre pieds, formé de quatre syllabes accentuées (*Hebungen*) et de quatre à cinq syllabes non accentuées (*Senkungen*). Ces vers riment d'ordinaire deux à deux, mais parfois trois, quatre vers et même davantage ont la même rime. Ainsi, la fin de la *Chasse aux puces* est formée de dix-sept vers qui tous riment entre eux (Kurz II, p. 118). C'est surtout pour terminer une pièce de vers que Fischart aime à répéter ainsi la même rime. La première des poésies qu'il a insérées dans le *Réveille-Matin* finit par dix rimes semblables. Cependant, cette pièce n'est pas écrite dans le mètre le plus familier à Fischart : elle est composée de vers de quatre pieds alternant avec des vers de trois pieds et rimant de deux en deux. Ce mètre, bien plus vif, moins monotone que celui que Fischart emploie d'ordinaire, se retrouve dans quelques autres poésies, par exemple

dans l'épithaphe de Rabelais par Ronsard (*Kloster*, VIII, p. 10 à 12), dans l'inscription que Fischart place sur le mur de Thélème (*Ibid.*, p. 522-26), etc. Le considérant sans doute comme plus distingué et plus difficile, Fischart s'en est servi aussi dans la traduction allemande des vers sapphiques qu'il rencontra dans l'ouvrage de Plutarque dont il tira une partie du *Livret de morale conjugale* (*Kloster*, X, p. 471). Ses revendications nationales n'allèrent pas, on le voit, jusqu'à réclamer pour les Allemands l'invention des vers sapphiques et le droit d'accommoder ce mètre aux règles de leur langue. En revanche, quand il traduisit ou plutôt imita l'épode bien connue d'Horace, *Beatus ille* (Épode 2), il est fort surprenant, qu'à l'exemple de son modèle, Fischart n'ait pas employé deux sortes de vers dont l'alternance aurait produit quelque variété. Mais, cette fois, il s'en tient à son vers rimé de quatre pieds¹.

En sa qualité de poète populaire, Fischart accorde fort peu d'importance à la perfection de la versification ; quoiqu'il rime avec la plus grande facilité, il ne fait pas le moindre effort pour trouver une rime riche et se contente bien souvent à peu de frais. Il lui suffit que deux syllabes aient, dans la bouche du peuple, un son à peu près semblable pour qu'elles soient, à son gré, aptes à rimer. Les exemples de ces inexactitudes abondent

¹ Cette pièce de vers, intitulée : *Éloge des joies de la campagne* (*Lob des Landlustes*), servait de préface à une traduction de *L'agriculture et maison rustique*, de Charles Estienne, éditée par Jobin en 1579 sous le titre de : *Siben Bücher von dem Feldebaw*. L'auteur de la traduction était un médecin, Melchior Sebitz qui, après une vie très agitée, devint professeur à l'Académie de Strasbourg. Cette traduction eut une seconde édition en 1587, sous le titre nouveau de *Fünffzehn Bücher von dem Feldebaw*. Cette fois, la part de collaboration de Fischart ne s'était pas bornée à fournir *L'Éloge des joies de la campagne* ; Jobin, dans sa préface, prévient le lecteur que son beau-frère a de plus traduit les additions que Jean Libaut, gendre d'Estienne, avait faites à l'ouvrage de ce dernier, et qu'il a ajouté quelques compléments empruntés à ses propres observations.

L'Éloge des joies de la campagne est une amplification considérablement développée de l'épode d'Horace : au lieu des soixante-dix vers du poète latin, il y a près de quatre cents vers chez Fischart. Tout en respectant scrupuleusement le plan de la pièce originale, notre auteur y a fort ingénieusement introduit une foule de détails empruntés à la vie du paysan allemand de son époque.

à chaque page de ses œuvres en vers. Nous en avons rencontré un grand nombre dans les citations que nous avons eu l'occasion de faire dans le cours de cette étude, et nous croyons inutile de donner d'autres preuves de ce que nous avançons. Bien entendu, Fischart multiplie également les apocopes et les syncopes pour se débarrasser des syllabes qui le gênent. Ce sont là des libertés dont use tout poète populaire, et que nous ne saurions nous étonner de trouver chez notre écrivain.

CONCLUSION

Essayons maintenant de marquer où est l'unité de cette existence qui s'est dépensée en des sens si différents; tâchons de voir si cette activité littéraire, dispersée manifestement sur tant d'objets variés, n'a pas poursuivi au fond un seul et même but final sous l'apparente diversité des buts partiels et immédiats. Dans le cours de cette étude, nous avons déjà eu l'occasion de noter l'accord profond qui existe entre l'inspiration des œuvres de Fischart et les préoccupations, les instincts, les passions du public auquel elles étaient adressées. Ce fut cet accord qui fit le succès de ses écrits. En effet, Fischart est l'une des personnalités du seizième siècle en qui s'incarne le mieux cette époque grandiose mais tourmentée qu'on appelle la Renaissance; non pas, à la vérité, la Renaissance telle qu'elle se développa en Italie, au milieu des plaisirs sensuels d'un paganisme renouvelé, mais avec le caractère qu'elle revêtit en Allemagne, avec ses préoccupations morales, son souci de délivrer la conscience individuelle de toutes les entraves des rites et des cérémonies.

La Renaissance fut avant tout un grand mouvement d'affranchissement. Après de longs siècles de torpeur, la pensée humaine se défit des liens dont on l'avait enchaînée; elle secoua le joug d'une méthode surannée et frivole pour s'élancer librement à la recherche de nouvelles vérités. Ce qui domine dans le tour d'idées des hommes qui, dans les branches les plus diverses de l'activité humaine, furent les coryphées de ce grand mouvement, c'est un sentiment d'alacrité juvénile, de sereine confiance dans l'avenir de l'humanité. On ne doute

pas d'arriver promptement à la solution des problèmes les plus ardu ; on est si fier et si heureux d'être débarrassé des chaînes du moyen âge qu'on passe allègrement par dessus les difficultés de la route qui reste à parcourir. Cette période fut pour l'humanité comme une nouvelle jeunesse : on y retrouve les illusions, l'inexpérience, les entraînements de l'adolescence. Cette joyeuse allégresse, cette confiance dans la vie, nous l'avons aussi rencontrée chez Fischart¹. Il est heureux de l'indépendance rendue à l'esprit humain, et veut l'aider à garder les prérogatives reconquises au prix de tant d'efforts. Les témérités mêmes de son style sont un témoignage de la vie et de l'énergie renouvelées qui caractérisent la Renaissance.

Chez Fischart, ce sentiment joyeux d'émancipation intellectuelle est combiné avec un vif amour pour la liberté politique, lequel en est comme le complément naturel. Nous avons déjà eu l'occasion, dans ce qui précède, de faire ressortir l'influence qu'exerça sur Fischart le milieu dans lequel il vécut. Si au lieu d'être citoyen d'une ville libre, il était né sujet de quelque petit despote allemand, son amour de la liberté n'eût pas été nourri et entretenu par le spectacle de l'activité d'une cité heureuse et fière de son indépendance. Mais n'insistons pas sur ce point.

N'oublions pas, d'autre part, qu'en Allemagne la Renaissance eut pour corollaire nécessaire, fatal, la Réforme. Or la Réforme, on le sait de reste, fut pour une bonne part une réaction de la conscience chrétienne contre le paganisme sensuel de la Renaissance italienne. Là-bas, sous le gai soleil du Midi, la beauté physique et plastique paraissait seule digne d'admiration ; les jouissances de l'art, les voluptés des sens semblaient seules mériter d'être recherchées. Avec une impudeur naïve, on se mettait au-dessus de la loi morale, ou plutôt on l'ignorait complètement. Ce culte des sens avait révolté la conscience des hommes du Nord que leur éducation, leur tempérament, comme la rigueur d'un climat gris et froid mettait à l'abri des séductions de ce retour au paganisme.

¹ Voir, par exemple, la préface des *Emblematum Tyrocinia*.

Outrés des excès de ces débordements qui s'étaient impudemment jusque dans la capitale de la chrétienté, jusque dans Rome, la ville sainte, ils avaient proclamé les droits imprescriptibles de la loi morale et condamné le culte de la beauté en même temps que la licence dont il avait été le prétexte. Ainsi qu'il arrive dans toute réaction, ils avaient dépassé la mesure en établissant comme principe que tout l'effort de l'art doit tendre à la glorification de la morale. Certes, Fischart n'était pas un puritain : il n'alla jamais jusqu'à condamner le plaisir innocent pour cela seul qu'il est le plaisir ; jamais il ne crut que la vertu doit être nécessairement refrignée et grondeuse. Mais, sans le savoir, il était dominé par le principe supérieur de la Réforme : tendre tous les ressorts de la volonté vers un seul but, la réalisation aussi complète que possible dans la vie des prescriptions de la loi morale. C'est ainsi que nous l'avons vu faire de la profession d'homme de lettres une sorte de sacerdoce prêcher sans relâche le respect et l'amour de la vertu, déclarer aux vices et aux excès une guerre sans trêve ni merci. Pour lui, l'écrivain a charge d'âmes : il est strictement obligé de consacrer toutes ses facultés à rendre plus chère à tous l'austère image du devoir.

Toutefois, sa morale n'a rien de triste ni de sombre. Fischart lui-même l'a déclaré : il aspire au rôle, non d'un Héraclite, mais d'un Démocrite ; non pas qu'il admette ce qu'on appelle une morale facile, laquelle n'est au fond que la négation de toute morale et la pleine licence accordée à des passions raffinées et adoucies. Non, de pareilles faiblesses sont fort loin de son esprit. Ses conceptions, solides et droites, n'ont rien de commun avec ces finesses d'une doctrine qui s'efforce de couvrir d'un voile indulgent tous les excès et toutes les turpitudes. Mais, cette loi morale qui paraît si austère et parfois si dure, Fischart a su la commenter à l'usage de ses lecteurs avec tant de verve et d'enjouement, avec une gaîté de si bon aloi et une bonne humeur si charmante, qu'elle n'a plus rien de morosé. Et cette gaîté, cette bonne grâce, ne sont-elles pas déjà un mérite par elles-mêmes ? N'est-ce rien de faire oublier à l'humanité, quand ce ne

serait que pour quelques heures, le spectacle désolant des douleurs et des maux d'ici-bas? Notre grand satirique, Rabelais, a-t-il eu tort de proclamer les effets bienfaisants du rire? N'est-ce rien d'avoir rendu le devoir aimable, la vertu souriante, alors que tant d'autres réservent l'amabilité et les sourires pour le vice et la licence la plus impudente? Fischart est, comme Rabelais, un apôtre de la bonne humeur, avec cette différence toutefois, que la puissance du sentiment moral est certainement bien plus grande chez le satirique allemand que chez le joyeux curé de Meudon.

Cependant, comment concilier avec ce sentiment si vif de la morale les passages malpropres et indécents dont Fischart n'a pas craint parfois d'émailler ses œuvres? Remarquons que, dans ces passages, Fischart pêche, à proprement parler, contre les bienséances, non contre la morale; les mœurs qu'il décrit sont grossières, rudes, souvent malpropres, mais non licencieuses. Elles n'ont rien du libertinage galant, voulu et cherché, qu'on rencontre dans les œuvres de Boccace ou de Pogge, sans même parler des productions graveleuses d'un Arétin. Fischart tient essentiellement à ce que ses lecteurs fassent cette distinction. Il y revient à plusieurs reprises et avec raison¹. Il est outré de voir la littérature devenir un simple instrument de volupté; il est indigné de la voir réduite au rôle de servante de la sensualité. Au contraire, il voudrait qu'elle se consacrat tout entière à exalter le devoir et la vertu; c'est ainsi que, tombant dans l'excès contraire, il a voulu faire de la poésie et de l'art les auxiliaires de la morale.

On le voit, la Renaissance allemande, avec l'aspect particulier qu'elle prit dans les villes libres qui en furent d'ailleurs les véritables foyers, se retrouve tout entière dans l'œuvre de Fischart. Ce n'est pas seulement par la place que tiennent dans ses idées les préoccupations politiques, par l'énergie avec laquelle il défend les principes de liberté, que Fischart se montre digne fils d'une cité républicaine. C'est

¹ Entre autres dans la préface du *Gargantua* et dans celle d'*Eulenspiegel rimé*.

par l'orientation entière de son œuvre, visiblement écrite, non pour une élite, pour une aristocratie, mais pour le peuple entier, pour les ignorants plutôt que pour les savants. A chaque pas, on a la preuve évidente que l'auteur a en vue un public illettré, naïf et simple, le petit bourgeois, le paysan, non l'érudit ou le grand seigneur. C'est toujours au peuple que Fischart s'adresse ; il a consacré toute sa vie à lui rendre moins dure sa pénible existence en lui montrant que l'accomplissement du devoir porte en lui-même sa récompense, en le faisant rire aux dépens de ceux qui, comblés des faveurs de la fortune, en profitent pour satisfaire toutes leurs passions.

BIBLIOGRAPHIE

Nous croyons inutile de donner une description des diverses œuvres et des différentes éditions des ouvrages de Fischart. M. Gædeke, dans son *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, M. Vilmar, dans un opusculé intitulé *Zur Literatur Johann Fischarts*, et surtout M. Kurz, dans les préfaces des trois volumes de son édition des *Œuvres poétiques de Fischart*, se sont acquittés de cette tâche. Nous ne reproduirons pas non plus la bibliographie si complète donnée par M. Kurz en tête de son premier volume. Mais cette bibliographie s'arrête à l'année 1867, et depuis lors, il a paru un certain nombre d'études sur la biographie et les œuvres de Fischart. Nous donnerons une liste aussi complète que possible de ces écrits.

Il nous paraît fort utile aussi de donner une bibliographie spéciale de chacune des œuvres de notre auteur en indiquant avec soin où l'on en peut trouver le texte, et notant les passages des divers critiques et les articles de Revues dans lesquels il en est parlé. Ces articles, souvent fort intéressants, sont éparpillés dans une foule de publications différentes et échappent facilement à l'attention. Aussi croyons-nous rendre service à tous ceux qui après nous se livreront à des études sur Fischart, en les signalant ici et en les rangeant sous des rubriques bien définies.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

L'ouvrage de beaucoup le plus important paru dans ces dernières années sur Fischart sont les *Fischartstudien des Freiherrn von Meusebach*, herausgegeben von C. Wendeler (Berlin 1879). Dans les renvois que nous ferons à cet ouvrage, nous en abrègerons le titre et l'appelleront simplement « Meusebach ».

M. Wackernagel a publié sous le titre de *Johann Fischart von Strassburg und Basels Antheil an ihm* (1^{re} édit. 1870 — 2^e édit. 1874) une étude très intéressante sur la vie et les œuvres de Fischart, en insistant particulièrement sur les années que l'écrivain strasbourgeois a passées à Bâle.

Dans la *Allgemeine deutsche Biographie*, VII, p. 38 et suiv., M. Érich Schmidt a donné une excellente biographie de Fischart avec des appréciations littéraires très justes et très impartiales.

L'article de M. E. Müntz : *Le chroniqueur Bernard Herzog et son gendre, le poète Jean Fischart* (*Revue d'Alsace*, 1873) donne des détails très intéressants sur la vie de Fischart.

Gelbeke, *Joh. Fischart und Rabelais' Gargantua*.

Rückbeil, *Kleine Beiträge zur Literatur Fischarts*. (Programme du gymnase de Sondershausen, 1860.)

G. Dederding, *Zur Charakteristik Fischarts*. (Programme de la *Luisen-städtische Gewerbeschule*. Berlin 1876.)

Gottlieb Schwartz, *Rabelais und Fischart*. Zurich 1885.

R. Weitbrecht, *Johann Fischart als Dichter und Deutscher*. Stuttgart 1879.

Joh. Fischarts ausgewählte Schriften, Neudeutsch mit Einleitung und Anmerkungen; deux volumes, le premier par A. Engelbrecht, renfermant une adaptation du *Livret de morale conjugale*; le second, édité par H. Hoffmeister, donne une version modernisée et expurgée du *Gargantua*.

Jac. Bächtold, *Das glückhafte Schiff von Zürich, nach den Quellen des Jahres 1576* (Zurich 1880). — *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*. Vol. XX.

Ganghofer, *Die Beurtheilung welche Fischarts Gargantua sowie sein Verhältnisz zu Rabelais in der Literaturgeschichte gefunden*. — Augsburg 1880.

BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALE¹

Eulenspiegel Reimensweisz. — La préface de Fischart est reproduite par Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 138-149. — Il existe des exemplaires de l'original à Berlin et à Zurich (d'après Kurz). — Gædeke, *Elf Bücher deutscher Dichtung*, p. 161-167, en donne quelques extraits. — Meusebach, p. 10, 114, 177, 185, 310. — F. M. Lappenberg, *Murners Ulenspiegel* (1854), p. 186. — Wackernagel, *Joh. Fischart*, *passim*. — Weller, *Annalen der poetischen National Literatur der Deutschen*, II. p. 380. — W. Scherer, *Anfänge des deutschen Prosaromans*, p. 26-34, 78-92.

Nacht Rab, oder Nebelkräh. — Il existe des exemplaires originaux à Berlin, Munich, Zurich (d'après Kurz), ainsi qu'à Strasbourg (Bibliothèque de l'Université). — L'ouvrage est reproduit dans l'édition Kurz, I, p. 1-97. — Meusebach, p. 113, 187, 311. — Kurz, I. p. xxxiii, xxxvi. — Weller, *Annalen*, II, 380. — *Archiv für Literatur-Geschichte*, VI, p. 509. —

¹ Pour chacun des ouvrages de Fischart, nous commençons par signaler les anciens exemplaires qui existent dans diverses bibliothèques; puis, nous mentionnons les réimpressions modernes, totales ou partielles; enfin, avec les *Fischartstudien* de M. de Meusebach s'ouvre la liste des écrits dans lesquels on peut trouver quelques renseignements sur l'œuvre de notre auteur. Comme M. Wendeler, nous avons d'ailleurs suivi, dans l'énumération des ouvrages de Fischart, l'ordre chronologique.

R. Pöck *Monatsschrift für rheinisch-westphälische Geschichtsforschung* (Trèves 1877), III, p. 534 et suiv., donne des détails sur Rabe.

Barfusser Secten und Kuttentreit. — Exemplaires originaux à Berlin (Kurz). — Exemplaires de l'édition de 1614 de l'*Alcoran* d'Erasmus Alberus, auquel est ajoutée la pièce de vers de Fischart, à Strasbourg (Bibliothèque de l'Université). — L'ouvrage eut deux rédactions, l'une plus étendue, l'autre abrégée, qui sont reproduites dans l'édition Kurz, I, p. 98-120, et III, p. 3-8. — Meusebach, p. 103, 188, 311. — Kurz, I, p. xxxiii, p. xxxvii, et III, p. v.

Sanct Dominici Leben. — Exemplaires originaux à Berlin, Dresde, Göttingue, Munich, Wolfenbüttel, Zurich (Kurz). — Édition Kurz, I, p. 121-253. — Meusebach, p. 192-311. — Kurz, I, p. xxxv, xxxix.

Ein artliches Lob der Lauten. — Exemplaires originaux à Berlin et Zurich (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 9-28. — *Kloster*, X, p. 948 et suiv. J. Zacher, *Joh. Fischarts geistliche Lieder* (Berlin 1849). — Meusebach, p. 193, 311. — Kurz, III, p. vi.

Eine Vorbereitung in den Amadis. — Exemplaires originaux à Munich (Kurz) et à Ulm (A. v. Keller). — Édition Kurz, III, p. 29-32. — Meusebach, p. 193, 311. — Kurz III, p. vii. — A. v. Keller, *Amadis* (Stuttgart 1857), p. 448. — W. Scherer, *Anfänge des deutschen Prosa-romans*, p. 68. — F. Bobertag, *Geschichte des Romans in Deutschland*, I, p. 300.

Aller Praktik Groszmutter. — Exemplaires originaux à Berlin, Zurich, Munich, Wolfenbüttel (Kurz). — A Strasbourg (bibl. de l'Université), exemplaires de 1593, 1598 et 1607. — *Kloster*, VIII. — Les portions versifiées se trouvent dans l'édition Kurz, III, p. 33-39. — La première édition (1572) a été réimprimée par W. Braune (Halle 1876). — Meusebach, p. 102, 194, 209, 315. — Kurz, III, p. vii, — Weller, *Annalen*, II, p. 380. — Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 60 et suiv. et 131-138. — Gædeke, *Pamphilus Gengenbach*, p. 415, 526, donne parallèlement le texte de Fischart et celui de Nas. — *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, vol. XII (1865), p. 231 et suiv., donne quelques extraits de calendriers imités de celui de Fischart pour lui faire concurrence. — *Lasztafel und Practica des Dr. Grillen*. Réimpression, Leipzig 1854.

Flöh Haz. — Éditions originales à Zurich, Dresde, Berlin, Göttingue, Munich, Wolfenbüttel (Kurz). — Édition de 1578 à Strasbourg (Université). — Édition Kurz, II, p. 1-175. — Gædeke und Tittmann, *Deutsche Dichter des 16. Jahrhunderts*, V. — W. Braune, réimpression (Halle 1877). — Dornavius, *Amphilheatrum Sapientiae*, Hanovre 1619. — Meusebach, p. 209, 317. — Kurz II, p. v, p. xxiii. — Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 104.

Ismenius (Préface de Fischart). — Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 40-44. — Édition Kurz, III, p. 40-46. — Meusebach, p. 150, 177, 209. — Kurz, III, p. x. — L'original grec dans Hercher, *Erotici Græci*, II, p. 161-286, et dans Fabricius, *Bibliotheca Græca*, VIII, p. 136.

Eikones veteris Germaniæ heroum. — Édition originale à Berlin (Kurz). — Les pièces de vers dans l'édition Kurz III, p. 47-50. — Elles sont reproduites aussi par Gœdeke, *Elf Bücher deutscher Dichtung*, I, p. 175-176. — Meusebach, p. 163, 209, 317. — Kurz, III, p. XII. — Gœdeke, *Grundriss*, p. 383, 17.

Accuratæ effigies pontificum. — Exemplaires originaux à Aarau, Munich, Wolfenbüttel, Zurich (Kurz) — Exemplaire incomplet à Strasbourg (Bibliothèque municipale). — Quelques extraits dans l'édition Kurz, III, p. 51-56. — La préface est reproduite par Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 149-159. — Meusebach, p. 209, 317. — Kurz, III, p. XIII. — Dederding, *Zur Charakteristik Fischarts*, p. 11.

Fürbildung des Astronomischen Urwerks. — Exemplaire original à Dresde, Zurich (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 383. — Scheible, *Kloster*, X, p. 1031. — Meusebach, p. 154, 167, 215, 317. — Kurz, III, p. XIV. — *Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit*, 1867, colonne 375, indique deux éditions qui ne sont pas notées dans le *Grundriss* de Gœdeke. — *Ibid.*, 1857, colonne 36, donne le titre exact de l'édition originale. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 380.

Thierbilder im Münster. — Édition originale à Zurich (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 52-63. — Scheible, *Kloster*, X, p. 1024. — Meusebach, p. 153, 167, 215. — Kurz, III, p. XVI. — Weller, *Annalen*, II, p. 380.

Endlicher Ausspruch des Esels (Gauchlob). — Exemplaire original à Berlin (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 63-69. — Meusebach, p. 165, 216, 317. — Kurz, III, p. XVII. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 318, Remarque et p. 357.

Onomastica. — Édition originale à Munich (Kurz). — L'Introduction latine de Fischart se trouve reproduite dans *Birlingers Alemannia*, I, p. 145 et suiv. — Dans l'édition de l'*Aventureuse Nef* par Halling, p. 257 et suiv., nous trouvons le titre et un petit passage de la préface de Toxites. — Meusebach, p. 172, 216. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VI, p. 501-507, — VII, p. 342, Remarque; p. 368, 450 et suiv.

Wunderzeitung von einer schwangeren Jüdin. — Texte original à Berlin, exemplaire incomplet à Zurich (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 70-72 (comparez Meusebach, p. 217). — Meusebach, p. 217. — Kurz, III, p. XVIII. — Weller, *Annalen*, I, p. 243.

Verfolgungen der Reformierten. — Meusebach, p. 174, 218, 317.

Réveille-Matin. — Exemplaires originaux à Zurich, Vienne, Munich, Schaffhouse (Kurz); à Strasbourg (Université), édition de 1575 — Les poésies sont reproduites dans l'édition Kurz, III, p. 73-77. — Elles se trouvent aussi chez Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 21, — Meusebach, p. 218, 318. — Kurz, III, p. XIX. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 380. — Dederding, p. 19.

Offenlichs Ausschreiben. — Édition originale à Munich, Vienne, Zurich (Kurz), ainsi qu'à Strasbourg (Université). — Les sonnets sont repro-

duits dans l'édition Kurz III, p. 78-81. — *Serapeum*, 1858, p. 64. — *Weimarischer Jahrbuch*, II, p. 60. — Meusebach, p. 218, 318. — Weller, *Annalen*, II, p. 381. — Dederding, p. 21.

Zug in Frankreich. — Meusebach, p. 218.

Gargantua. — Exemplaires originaux, à Berlin. Dresde, Munich, Zurich, Wolfenbüttel, Aarau, Hanovre (Kurz), ainsi qu'à Strasbourg : La bibliothèque de l'Université possède les éditions de 1582, 1600, 1605, 1617, 1631. La bibliothèque municipale celles de 1605 et 1617. — *Kloster*, VIII. — Les parties versifiées se trouvent dans l'édition Kurz, III, p. 82-113. — Meusebach, p. 154, 220, 318. — Kurz, III, p. xxii. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381 (comparez les rectifications de Wendeler dans l'introduction de la *Chasse aux puces*, édition Halle, 1877, p. 4). — *Wagners Archiv*, I, p. 12, où M. Crécelius signale une seconde édition de l'année 1590, et *Ibid.*, p. 225, où divers auteurs donnent quelques détails sur différentes éditions.

Gorgoneum caput et Gorgonisch Medusekopf. — Édition originale du *Gorgoneum caput* à Berlin, exemplaire incomplet à Zurich. Pour le second pamphlet, le seul exemplaire connu est à Berlin (Kurz). — Édition Kurz, III, p. 114-121. — Meusebach, p. 154, 222, 319. — Kurz III, p. xxvi. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381. — S. Kessemeyer, *Der Bienenkorb, Catalogus Catalogorum*, etc., dans le huitième programme de la Realschule de Brême (1877), p. 25.

Biblische Figuren. — Éditions originales à Hambourg, Munich, Zurich, Berlin (Kurz). — Édition Kurz, II, p. 273-327. — *Kloster*, X, p. 968-1016. — La dédicace seule est reproduite par Wackernagel, *Joh. Fischart*, p. 161-173. — Elle se trouve aussi dans le *Serapeum*, 1848, p. 65. — Meusebach, p. 175, 224, 319. — Kurz, II, p. xxi. — E. Weller, *Annalen*, I, p. 333. — Wackernagel, *J. Fischart*, p. 14, 15, 84 et suiv. — Dans *Birlingers Alemannia*, VI, p. 188, Rem. 2, il est question d'autres *Figures Bibliques* publiées par un certain Gloner.

Gesangbüchlin. — Édition originale au *British Museum*. — G. Below und J. Zacher, *Joh. Fischarts Geistliche Lieder und Psalmen* (Berlin 1849). — Kurz, III, p. 122 et suiv., reproduit les cantiques dont Fischart est l'auteur. — Meusebach, p. 182, 224, 319. — Kurz, III, p. xxvii. — Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 44. — Wackernagel, *Geschichte des deutschen Kirchenlieds*.

Catechismus. — Exemplaires originaux à Berlin et Cassel (Kurz). — La préface versifiée de Fischart est reproduite chez Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 28-35. — Elle se trouve aussi dans la réimpression des Cantiques éditée par Below et Zacher. — Édition Kurz, III, p. 203-208. — Meusebach, p. 172, 228, 319. — Kurz, III, p. xxviii.

Das Glückhafft Schiff von Zürich. — Éditions originales à Berlin, Wolfenbüttel, Zurich (Kurz). — Édition de Halling, avec préface de Uhland (Tübingue 1828). — A Strasbourg (Université), deux exemplaires origi-

naux *sine loco et anno*. — Réimpression par Th. Baggesen (Strasbourg 1884). — Édition Kurz, II, p. 177-237. — Meusebach, p. 229, 331 — Kurz, II, p. XIV, p. XXIX. — Dederding, p. 20. — *Birlingers Allemannia*, V, p. 115-131.

Podagrammisch Trostbüchlin. — Éditions originales à Berlin, Dresde, Wolfenbüttel, Zurich, Göttingue (Kurz). — A Strasbourg (Université), deux exemplaires, l'un de 1577, l'autre de 1623. — Scheible, *Kloster*, X. — La Bibliothèque Nationale à Paris possède deux exemplaires de 1623 (Y² 1345). — Les parties versifiées se trouvent dans l'édition Kurz, III, p. 209-242. — Meusebach, p. 165, 167, 230, 321. — Kurz, III, p. xxx. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VI, p. 506, Remarque

In hæreticis coercendis. — Éditions originales à Munich et Zurich. — La préface latine de Fischart est reproduite par Kurz, II, p. XLVII-LIV. — Meusebach, p. 157, 165, 175, 231. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381.

Malchopapo. — Exemplaire original à Zurich (Kurz). — Le texte est reproduit par E. Weller, *Originalpoesien Joh. Fischarts*. — Édition Kurz, III, p. 243. — Meusebach, p. 231. — Kurz, III, p. xxxii. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 361.

Grille krottetisch Mül (Geistlose Mül). — Édition originale à Berlin (exemplaire unique). — Le texte a été reproduit, accompagné d'une étude critique par M. C. Wendeler, dans *Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 315. — Meusebach, p. 232.

Das Philosophisch Ehzuchtbüchlin. — Exemplaires originaux à Berlin, Zurich, Wolfenbüttel, Breslau, Göttingue, Munich (Kurz). — A Strasbourg (Université), éditions de 1578, 1591, 1607, 1614. La bibliothèque municipale possède l'édition de 1591. — La Bibliothèque nationale à Paris possède une édition de 1614 (*E 301). — *Kloster*, X. — Les parties versifiées sont reproduites dans l'édition Kurz, III, p. 247. — Extraits dans Goedeke, *Elf Bücher deutscher Dichtung*. — Meusebach, p. 233, 322. — Kurz, III, p. xxxii. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381.

Bildnisz des H. Lazarus von Schwendi. — Exemplaire original à Berlin. — Édition Kurz, III, p. 296. — Meusebach, p. 166. — Kurz, III, p. xxxvi. — Dederding, p. 24.

Le vray patriot. — Édition originale à Zurich (Kurz). — Meusebach, p. 322. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381. — *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1857, colonne 8. — Dederding, p. 21.

Merckliche Frantzösische Zeitung (Orden vom H. Geyst). — Exemplaires originaux à Zurich (Kurz). — La pièce de vers est reproduite dans le *Serapeum*, 1860, p. 350. — Elle se trouve dans l'édition Kurz, III, p. 298. — Meusebach, p. 173. — Kurz, III, p. xxxvii. — Dederding, p. 21. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381.

Binenkorb. — Les éditions originales ne sont pas rares. Il en existe des exemplaires à Berlin, Dresde, Munich, Hanovre, Wolfenbüttel, Zurich

(Kurz). — A Strasbourg (bibl. de l'Université), trois exemplaires *sine loco et anno*, un quatrième incomplet, un exemplaire de 1580, quatre de 1581, un de 1586, deux de 1588, un de 1612. — La bibliothèque municipale possède des exemplaires de 1579, 1581 et 1588. — Le *Binenkorb* a été réédité avec notes explicatives par Josua Eiselein (Saint-Gall 1847). — Extraits chez Kurz, III, p. 300. — Meusebach, p. 236. — Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 1 à 23, fait une étude critique sur diverses éditions et signale les additions de Fischart au texte de Marnix. — *Birlingers Alemannia*, VI, p. 127, relève quelques erreurs minimes de Vilmar. — Kessemeyer, p. 17 et suiv. — Kurz, III, p. xxxviii. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 381.

Lob des Landlustes. — Exemplaires originaux de l'ouvrage complet *Siben* (resp. *Fünfzehn*) *Bücher von dem Feldbaw*, à Munich, Aarau, Berlin, Stuttgart, Wolfenbüttel (Kurz). — La pièce de vers de Fischart est reproduite par Kurz, III, p. 308. — Elle se trouve en partie chez Gædeke, *Elf Bücher deutscher Dichtung*, p. 208. — *Kloster*, X, p. 1035-1047. — *Birlingers Alemannia*, VI, p. 178 et suiv. — Kurz, III, p. xli.

Neue Wunderzeitungen ausz Franckreich. — Le *Bulletin du bibliophile belge*, XX (Bruxelles 1864), p. 409 et suiv., donne le titre complet. — Meusebach, p. 247.

Die Legend des vierhörnigen Hütteleins. — Éditions originales à Berlin, Munich, Wolfenbüttel, Zurich (Kurz). — A Strasbourg (Université), se trouve l'édition de 1580. — Réimpression par Chr. Schade (Leipzig 1845). — *Kloster*, X, p. 907 et suiv. — Édition Kurz, II, p. 239-271. — Meusebach, p. 247, 325. — Kurz, II, p. xix, xxxv.

Brotkorb. — Éditions originales à Munich, Hanovre, Zurich, Vienne (Kurz). — A Strasbourg (bibliothèque de l'Université), se trouvent les éditions de 1584, 1601 (avec les *Mirabilia*), 1606, 1608, 1622, 1630. — A la bibliothèque municipale, les éditions de 1584 et 1606. — La pièce de vers de Fischart est reproduite dans l'édition Kurz, III, p. 319. — Meusebach, p. 247, 325. — Kurz, III, p. xliii. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 382.

Mirabilia urbis Romæ. — La bibliothèque de l'Université de Strasbourg possède deux exemplaires, l'un de 1590, l'autre de 1594, qui font suite au *Brotkorb*. — Meusebach, p. 249. — Vilmar, *Zur Literatur Joh. Fischarts*, p. 44.

Antimachiavellus. — Éditions originales à Zurich, Aarau (Kurz). — Les strophes versifiées se trouvent dans l'édition Kurz, III, p. 321. — Meusebach, p. 250, 326. — Kurz, III, p. xliv. — Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 45-47.

Correctorium Alchymiae. — Meusebach, p. 252. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VI, p. 495.

Fridens Articul zu Flex. — Meusebach, p. 326. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 382.

De Magorum Dæmonomania. — Éditions originales à Berlin, Zurich,

Aarau, Munich, Wolfenbüttel (Kurz). — La bibliothèque municipale de Strasbourg possède l'édition de 1581; la bibliothèque de l'Université celle de 1586. — La dédicace est reproduite dans *Kloster*, X. — L'édition Kurz, III, p. 322, donne quelques extraits en vers. — Meusebach, p. 252, 326. — Kurz, III, p. XLVI.

Malleus Maleficarum. — Éditions originales à Berlin, Munich, Aarau, Göttingue, Wolfenbüttel (Kurz). — Meusebach, p. 252, 326.

Die Gelehrten die Verkehrten. — Exemplaires originaux à Munich et à Zurich (Kurz). — Édition Kurz, II, p. 329-386. — Meusebach, p. 253, 326. — Weller, *Annalen*, I, p. 340. — Kurz, II, p. XLIV-XLVII.

Der unvernünftige Bannstrahl. — Exemplaires originaux à Munich et à Zurich (Kurz). — Meusebach, p. 143, 157, 254, 327. — Dederding, p. 21.

Protestation des Königs von Navarra. — Meusebach, p. 174, 254, 327.

Einfall in Mümpelgard. — Meusebach, p. 173, 254, 327.

Wolsicherend Aufmunterung. — Meusebach, p. 254.

Tumult und Empörung zu Paris. — Meusebach, p. 328.

Bericht ausz Meylandt. — Édition originale à Zurich (Kurz). — Extraits dans l'édition Kurz, III, p. 330. — Meusebach, p. 328. — Kurz, III, p. L. — Dederding, p. 21. — Scherer, dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1867, p. 483.

Bündnusz der drei Stätt, Zurich, Bern und Straszburg. — Édition originale à Hanovre, Londres, Munich, Zurich (Kurz). — La bibliothèque de l'Université de Strasbourg possède deux exemplaires, l'un complet, l'autre sans les estampes. — Le texte est reproduit dans *Kloster*, X. — Les diverses pièces de vers se trouvent dans l'édition Kurz, III, p. 331 et suiv. — Meusebach, p. 120, 155, 255, 328. — Kurz, III, p. L. — Dederding, p. 22. — *Zeitschrift für die österr. Gymn.*, 1867, p. 483.

Armada. — Édition originale à Aarau, Munich, Ulm, Zurich (Kurz). — Le texte entier dans *Kloster*, X, p. 1047-1122. — Les parties en vers seules dans le *Serapeum*, 1846, nos 18-19. — L'édition Kurz, III, p. 353, les reproduit également. — Meusebach, p. 257, 328. — *Serapeum*, 1860, p. 272. — Dederding, p. 22. — *Zeitschrift für die österr. Gymn.*, 1867, p. 483.

Geschicht vom Ritter von Stauffenberg. — Éditions originales à Munich et Wolfenbüttel (Kurz). — Meusebach, p. 258, 329. — *Birlingers und Crecelius Wunderhorn*, I, p. 468 et suiv. — O. Jänicke, *Altdeutsche Studien*, I, p. 3. — F. Culemann, *Legende vom Ritter, Herrn Peter Diemerungen von Stauffenberg* (Hanovre 1849).

Uncalvinisch Gegenbastülein. — Exemplaire original à Zurich (Kurz). — Un autre (1589) à la bibliothèque de l'Université de Strasbourg. — La pièce de vers est reproduite par Weller, *Original-Poesien Joh.*

Fischarts, p. 25. — Elle se trouve aussi dans l'édition Kurz, III, p. 364. — Meusebach, p. 182, 260, 329. — Kurz, III, p. LVII. — Dederding, p. 23.

Meuchelmord an dem Kœnig von Franckreich. — Exempleaire original à Munich (Kurz). — La pièce de vers est reproduite par Vilmar *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 35 et suiv. — On la trouve aussi dans l'édition Kurz, III, p. 377. — Meusebach, p. 174, 260, 331. — Kurz, III, p. LVIII. — Dederding, p. 23.

Antimartyrion. — Meusebach, p. 173, 260, 331.

Vom heutigen Zustand Franckreichs. — Meusebach, p. 173, 260, 331. — Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 38-39. — *Birlingers Alemannia*, I (1873), p. 254, n° 15.

Sieg bei Iury. — Exempleaire original à la bibliothèque de l'Université de Breslau. — Meusebach, p. 173, 260, 331.

Newer Creutzgang. — Exempleaire original à Strasbourg (bibliothèque de l'Université). — Meusebach, p. 102, 191, 260, 331. — Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 47 et suiv.

Antihispanus. — Meusebach, p. 173, 260, 332. — E. Weller, *Annalen*, II, p. 382.

Catalogus Catalogorum. — Exempleaire original à Berlin. — Meusebach, p. 260. — Kesemeier, *Joh. Fischarts Binenkorb, Catalogus Catalogorum*, etc. (*Programme*, Brême 1877), p. 19 et suiv.

Declaration des Kœnigs von Franckreich (Verschiebung der Generalversammlung). — Exempleaire original à Breslau. — Meusebach, p. 173, 260, 332. — Vilmar, *Zur Lit. Joh. Fischarts*, p. 38.

Eine Zeitung von einem neuen Propheten. — Original à Zurich (Kurz). — Publié par Weller, *Joh. Fischarts Original-Poesien*. — Édition Kurz, III, p. 381. — Meusebach, p. 260. — Kurz, III, p. LX. — Weller, *Annalen*, I, p. 330.

Von Noe Stammen. — Meusebach, p. 166, 262. — *Birlingers Alemannia*, I, p. 113 et suiv.

Mentionnons enfin rapidement quelques autres œuvres attribuées à Fischart, mais qu'on n'a pas retrouvées et qui n'existent peut-être pas.

Audientz des Kaisers. — M. Wendeler admet que cette pièce n'est qu'une seconde édition d'une œuvre qui portait le même titre et qui a pour auteur un certain Winich (*Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 361 et suiv.). Le titre de cette dernière est donnée exactement dans le *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1860, p. 397, 439. Cependant Meusebach (p. 216) et M. Goedeke (*Grundriss*, p. 294, n° 24) énumèrent l'*Audience de l'empereur* parmi les ouvrages de Fischart.

Vom Kœnig Masinissa. — M. Wendeler (*Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 371) écrit que cette œuvre n'existe pas. — Voir d'autre part Meusebach, p. 150, 216.

Alter der Weiber — Le seul document que l'on possède sur cette œuvre est une citation dans le *Ehzuchtbüchlin* (Kurz, III, p. 287). — Gædeke (*Pamphilus Gengenbach*, p. 582) donne, d'après Bartsch (peintre-graveur), une très courte description de dix gravures sur bois de Tobie Stimmer, qui portent le même titre. — Meusebach, 166, 234, 261. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 361, 368.

Alter der Mænner. — Meusebach, p. 261. — *Archiv für Literaturgeschichte*, VII, p. 361, 368. — Gædeke, *Pamphilus Gengenbach* p. 578.

Vu et lu

en Sorbonne le 4 août 1886

par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

A. HIMLY.

Vu

et permis d'imprimer

le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.



INDEX ALPHABÉTIQUE

A.

Accuratæ effigies pontificum, p. 6
 Note, 180 et suiv., 350.
 Alchimie corrigée, p. 248 et suiv.,
 353.
 Alliance des trois villes de Zurich,
 Berne et Strasbourg, p. 301 et
 suiv., 354.
 Amadis de Gaule, p. 12, 163 et suiv.,
 349.
 Amadis (Trésor de l'), p. 71.
 Anabaptistes de Munster, p. 63.
 Animaux (Les) dans la littérature,
 p. 123-125.
Antihispanus, p. 288, 355.
Antimachiavellus, p. 260, 281 et
 suiv., 353.
Antimartyrion, p. 287, 355.
 Armada, p. 308 et suiv., 354.
 Artopœus ou Becker, p. 168.
 Audience (L') de l'empereur, p. 47,
 355.
 Auneau (Bataille d'), p. 284.
 Aventureuse (L') Nef de Zurich,
 p. 10, 293 et suiv., 351.

B.

Badweiler (Jean-Baptiste), p. 284,
 315-16.
 Bavaïois, p. 56.
 Beauce, p. 56, 57.
 Bebel (Henri), p. 34, 55.
Biblische Figuren, p. 9, 177 et
 suiv., 351.
Binenkorb, p. 10, 219 et suiv., 352.
 Binzwangen (La Juive de), p. 246,
 350.
 Bodin (Jean), p. 10, 12, 242.
 Bodmer, p. 2.
 Brant (Sébastien), p. 46.
Brotkorb, p. 223-24, 353.
Bündnusz der drei Stätt, p. 301
 et suiv., 354.

C.

Cantiques de Fischart, p. 236 et
 suiv., 351.
 Carnarius (Jean), p. 135, 139, 142,
 144.
 Catalogue des Catalogues, p. 11, 81,
 317, 355.

¹ Pour faciliter les recherches, nous avons pensé qu'il serait utile d'inscrire dans cet index le titre allemand des principales œuvres de Fischart, aussi bien que la traduction française que nous en avons donnée. Par exemple, on trouvera les citations de l'*Aventureuse Nef de Zurich* à la fois sous la rubrique *Glückhaft Schiff* et sous celle de *Aventureuse Nef*.

Catéchisme, p. 333 et suiv., 351.
 Cathédrale de Strasbourg (Sculpture de la), p. 205 et suiv., 350. —
 L'horloge de la cathédrale, p. 206-207, 350.
 Catherine de Médicis, p. 89, 98.
 Celtus (Minus), p. 227.
 Chasse aux puces, p. 74, 125 et suiv., 162, 349.
 Chronique alsacienne, p. 3.
 Claus Narr, p. 34, 68, 69.
Convivia Mediolanensia, p. 34.
 Culotte à fond flottant (*Pluderhose*), p. 44, 45.
 Culotte en tonneau (*Pumphose*), p. 45.

D.

Déclaration du roi de France (Prorogation des États-Généraux), p. 288 et suiv., 355.
 Déclaration publique des Malcontents, p. 273 et suiv., 350.
 Dedekind, p. 6.
De gentium migrationibus, p. 319 et suiv.
 Démonomanie, p. 10, 12, 242 et suiv., 324, 331, 337, 353.
 Discours. Examen de l'état actuel de la France, p. 287, 355.
 Dominique (La vie de saint), p. 8, 121, 198 et suiv., 349.
 Drake et Forbisher, p. 66, 316, note.
 Dringenberg, p. 25.

E.

Ehzuchtbüchlin, p. 10, 11, 44, 148 et suiv., 163, 263, 333, 338, 348, 352.
Eikones duodecim, p. 261, 350.
 Elloposcleros (Huldrich), p. 19, 125, 136.

Éloge des joies de la campagne, p. 340, 353.
 Éloge du luth, p. 174 et suiv., 324, 349.
Emblematum Tyrocinia, p. 257.
Endlicher Ausspruch des Esels, p. 160-161, 350.
 Engoulevent(L'), p. 4, 7, 187 et suiv., 348.
 Érasme, p. 148, 160.
Eulenspiegel, p. 4, 30 et suiv., 330, 336, 348.
 Eusèbe Philadelphie Cosmopolite, p. 268 note, 269.
 Excommunication du roi de Navarre, p. 284, 354.
 Exhortation à donner aux enfants une éducation chrétienne, p. 233 et suiv.
 Exhortation aux papistes de la Ligue, p. 286, 355.
 Eysenberg (Jacques), p. 223.

F.

Facéties. p. 34.
 Fanfreluches antidotées, p. 76-77.
 Feierabend (Sigismond), p. 167.
 Flacius Illyricus. p. 77.
Flöh Haz, p. 74, 125 et suiv., 162, 349.
 Formule de Concorde, p. 227.
 Franck (Sébastien), p. 46.

G.

Gargamelle, p. 53, 78.
 Gargantua, p. 14, 23 et suiv., 50, 51, 79, 87, 90, 307, 351. —
 L'éducation de G., p. 82-84. —
 Digressions de Fischart dans le G., p. 91. — Sur les noms étrangers, p. 263.
 Gebwiler (Jérôme), p. 25.

(Die) *Gelehrten die Verkehrten*,
p. 229 et suiv., 354.

Généalogies fabuleuses, p. 75.

Germanie (Figure allégorique avec
des vers de Fischart), p. 261.

Glückhafft Schiff, p. 10, 293 et suiv.,
351.

Gorgone Méduse (La tête de la),
p. 208, 210, 351.

Gorgoneum caput, p. 208, 209, 351.

Grandgousier, p. 38, 51, 77, 78. —
Ses saucisses, p. 53. — Ses autres
victuailles, p. 77-78.

Grand-mère (La) de tous les alma-
nachs prophétiques, p. 8, 114 et
suiv., 162, 307, 349.

Grille Krottetisch Mül, p. 211 et
suiv., 352.

Grobianus, p. 6, 33, 35.

Guicciard Moguntinus, p. 19.

Guillaume Tell, p. 64.

Gymnase de Strasbourg (Fondation
du), p. 27.

H.

Hanau (Le comte Philippe de), p. 9.

Hartfisch, p. 19.

Heinrichmann (Jacques), p. 116,
118, 119.

Henri l'Oiseleur, p. 65.

Herberay des Essarts, p. 167.

Herzog (Anne-Élisabeth), femme de
Fischart, p. 11.

Herzog (Bernard), p. 3.

Hessus (Eobanus), p. 67.

Hurault du Fay (Michel), p. 287.

I.

Ifigem, p. 19.

Images bibliques, p. 9, 177 et suiv.,
351.

Importante Nouvelle de France,
p. 279, 352.

*In hæreticis cœrcendis quatenus
progredi liceat*, p. 16, 227 et
suiv., 352.

Isménus et Ismène, p. 168 et suiv.,
349.

Ivry (Victoire d'), p. 288 et suiv.,
355.

J.

Jacques Clément, p. 66.

Janotus de Bragmardo, p. 24, 81.

Jean des Entommeures, p. 59, 88.

Jobin (Bernard), p. 7, 8, 149, etc.

K.

Kehrab (pamphlet de Fischart),
p. 259, 297 et suiv.

Kinderzucht (*Anmanung zu christ-
licher*), p. 233 et suiv.

Kreutzgang (*Newer*), p. 224, 355.

L.

Lasdaller, p. 56, 63.

Lazius (Wolfgang), p. 319 et suiv.

Légende merveilleuse du bonnet
carré, p. 213 et suiv., 353.

Lessing, p. 2.

Lettres d'hommes obscurs, p. 28, 82.

Liberté (Amour de la) chez Fischart,
p. 253 et suiv.

Lichtenberger (Jean), p. 100.

Livret de consolation pour les gout-
teux, p. 8, 10, 74, 134 et suiv.,
163, 308, 338, 352.

Livret de morale conjugale, p. 10,
11, 44, 148 et suiv., 163, 263, 333,
338, 352.

Lob der Lauten, p. 174 et suiv.,
324, 349.

Lorrains en Alsace, p. 61, 62.

Luther, p. 33, 39.

Lutte des sectes et des frocs, p. 7,
195 et suiv., 349.
Lys (Fleurs de), p. 94, 302, 303.

M.

Malchopapo, p. 208 et suiv., 352.
Malleus maleficarum, p. 10, 242,
245 et suiv., 354.
Manderscheidt-Blankenheim (Jean
IV de), p. 186, 307.
Marais-Vert, p. 53.
Marbach (Jean), p. 185.
Marnix de Sainte-Aldegonde, p. 10,
216 et suiv.
Mayence, p. 4, 5.
Melchior, évêque de Bâle, p. 6, 181.
Mentzer (Mayençais), p. 5.
Merckliche Frantzösische Zeitung,
p. 279, 352.
Metz (Siège de), p. 60.
Meurtre du roi de France, p. 285,
355.
Miquelots, p. 55.
Mirabilia urbis Romæ, p. 224 et
suiv., 353.
Miroir des princes ou Art de gou-
verner, p. 281.
Modes allemandes, p. 58, 59.
Moulin monstrueux et grotesque,
p. 211 et suiv., 352.
Murner (Thomas), p. 67, 68, 147 note.
Musculus (André), p. 45.

N.

Nacht Rab, p. 4, 7, 187 et suiv., 348.
Nas (Jean), p. 116, 118, 193 et suiv.,
198, 207, 212, 213, 219. — Ses
Centuries, p. 195.
Nigrinus (Georges), p. 281.
Nouvelle du tumulte de Paris (Jour-
née des barricades), p. 285, 354.

Nouvelles récentes et merveilleuses
de France et des Pays-Bas, p. 280,
353.

O.

Offenlichs Ausschreiben, p. 273 et
suiv., 350.
Onomastica duo, p. 322, 350.
Origines Argentoratenses, p. 303.
Otfried, p. 77.

P.

Paix de Fleix (Articles de la), p. 280-
281, 353.
Panier à pain sacré des saintes
reliques romaines, p. 223-224,
353.
Parisiens, p. 94, 95.
Pauly, p. 34.
Paysans (Guerre des), p. 60, 61.
Picrochole, p. 85 et suiv., 103.
Pirckheimer (Willibald), p. 135, 145.
Philelphe, p. 34.
Plaisanterie et sérieux, p. 34.
Plutarque, p. 140, 148 et suiv.
Podagrammisch Trostbüchlin, p. 8,
10, 74, 134 et suiv., 163, 308,
338, 352.
Pogge, p. 34.
Practik, p. 8, 114 et suiv., 162,
307, 349.
Précepteurs sophistes, p. 80-81.
Propos des buveurs, p. 35 et suiv.
Protestation du roi de Navarre,
p. 284, 354.

Q.

Quinet (Edgar), p. 193, 217.

R.

Rabelais, p. 7, 21 et suiv.
Rabus (Jacques et Louis), p. 186, 188.
Relation datée de Milan, p. 301, 354.

Relation de la campagne en France
de Jean Casimir, comte palatin,
277, 351.

Relation des persécutions des Ré-
formés en France, p. 268 note,
350.

Réveille-Matin, p. 268 et suiv., 350.

Ribeupierre (Le comte Egenolff de),
p. 10, 243, 337.

Roseraie de Worms, p. 69-70.

Ruche Romaine, p. 10, 217 et suiv.,
352.

S.

Saint-Barthélemy, p. 95, 102.

Saint-Jacques (Bataille de), p. 59.

Sapidus, p. 25.

Savants (Ce sont les) qui sont les
fous, p. 229 et suiv., 354.

Scheid (Gaspard), p. 5.

Schimpf und Ernst, p. 34.

Schlestadt, p. 25.

Schwendi (Lazare de), p. 205, 352.

Sebitz (Melchior), p. 340.

Sekten- und Kuttentstreit, p. 7, 195
et suiv., 349.

Sempach (Bataille de), p. 59.

Sentence dernière de l'âne, p. 160-
161, 350.

Siegfried à la peau cornée, p. 69-70.

Sienne, p. 6.

Souabes, p. 55-56.

Spire, p. 10.

Stauffenberg (Le chevalier de), p. 246
et suiv., 354.

Stimmer (Tobie), p. 9, 177, 183.

Sturm (Jean), p. 10, 26-27, 266.

Sturm de Sturmeck (Jacques), p. 27.

T.

Thélène (Abbaye de), p. 56-57; —
le toit de l'abbaye, p. 90; — le
plan, p. 91.

Thierbilder im Münster, p. 205 et
suiv., 350.

Toxités ou Schütze (Michel), p. 322.

Trauschiff von Trübuchen (J. Noha),
p. 19.

U.

Uhland, p. 13, 125 note.

Uncalvinisch Gegenbastülein,
p. 284, 315 et suiv., 354.

V.

Vasari, p. 182.

Volksbücher, p. 69 et suiv.

Von Noë Stammen, p. 320, 355.

Vray Patriot, p. 278 et suiv., 352.

W.

Weidmann (Jean-Louis), p. 12.

Wend Unmuth, p. 34.

Wërth, p. 4.

Wolfenschiessen, p. 40.

Wurtemberg (Le duc de), p. 12, 167.

Z.

Zincgref, p. 18 note.



CORRECTIONS ET ADDITIONS

- Page 3, ligne 30, lire : *s'est efforcée de suppléer*, au lieu de *a cherché à suppléer*.
- Page 7, lignes 15—17, lire : *Certainement, il est fort possible que Fischart ait été en Italie, il est même vraisemblable qu'il a vu ce pays...*
- Page 14, ligne 14, lire : *épisode de la lutte* au lieu de *épisode dans la lutte*.
- Page 15, ligne 26, supprimer : *et l'immensité*.
- Page 29, dernière ligne, lire : *délecte*, au lieu de *délectent*.
- Page 44, ligne 4, lire : *Ehzuchtbüchlin*, au lieu de *Ehzuchtbüchlein*.
- Page 47, note 1, dernière ligne, lire : *assonances*, au lieu de *allitérations*.
- Page 55, ligne 26, lire : *désagréable*, au lieu de *désagréables*.
- Page 59, ligne 21, lire : *resserrer*, au lieu de *reserrer*.
- Page 91, ligne 21, lire : *insistance*, au lieu de *instance*.
- Page 96, ligne 25, lire : *et de dépasser*, au lieu de *et dépasser*.
- Page 120, ligne 2, lire : *ont*, au lieu de *avaient*.
- Page 121, note 2, ligne 4, lire : *Zinszahl*, au lieu de *Zinszahl*.
- Page 163, avant-dernière ligne, page 164, ligne 15—16, page 166, ligne 29, lire : *Amadis de Gaule*, au lieu de *Amadis des Gaules*.
- Page 169, ligne 6, après œuvre, insérer : *qu'il a*.
- Page 198, lignes 10-11, lire : *Tout au fond*, au lieu de *Tout à fond*.
- Page 201, ligne 20, lire : *Saint*, au lieu de *saint*.
- Page 205, avant-dernière ligne, lire : *il y mêle*, au lieu de *il mêle*.
- Page 238, ligne 1, lire : *véhémence*, au lieu de *véhémenie*.
- Page 242, ligne 10, lire : *Dæmonomania*, au lieu de *Dæmonomania*.
- Ibid. ligne 11, mettre une) après *magorum*.
- Page 246, ligne 1, lire : *Dæmonum*, au lieu de *Dæmonum*.
- Page 255, notes, suppléer ² devant *In diser*.
- Page 261, note 1, lire : *Germaniæ*, au lieu de *Germaniæ*.
- Page 264, lignes 16-17, lire : *Accuratæ*, au lieu de *Accuratæ*.
- Page 273, note. Le « *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la reine Catherine de Médicis* » est en effet l'original traduit par Lébusius, comme une comparaison des deux pamphlets nous l'a montré. Il est réimprimé dans les *Archives curieuses*, T. IX, p. 1.
- Page 279, ligne 6, lire : *qu'avaient été publiées*, au lieu de *que furent publiées*.

Page 279, ligne 8. Les *Archives curieuses* (T. IX, p. 289) reproduisent la relation des *Cérémonies tenues et observées à l'Ordre et Milice du Saint Esprit*. Elle avait paru en janvier 1579.

Page 280, ligne 8, lire : *inondation qui*, au lieu de *inondation qu*.

Page 280, ligne 9. On trouvera dans les *Archives Curieuses* (T. IX, p. 303) le récit du *Désastre merveilleux et effroyable d'un déluge advenu ès faubours Saint-Marcel-lès Paris, le 8 avril 1579*.

Page 299, note 2, lire : *Neidhund*, au lieu de *Ne idhund*.

Page 317, ligne 16-17, lire : *les adversaires*, au lieu de *le sadversaires*.

Page 348, dans la bibliographie de *Eulenspiegel Reimensweis*, nous avons oublié de mentionner la réimpression éditée par Braune (Halle 1885).

Page 357, après le titre *Index alphabétique*, insérer ¹.

Page 360, 2^e colonne, ligne 5, lire : *Offenlichs*, au lieu de *Offenlichs*.

Page 361, 2^e colonne, ligne 4, lire : *Thélème*, au lieu de *Thélène*.

